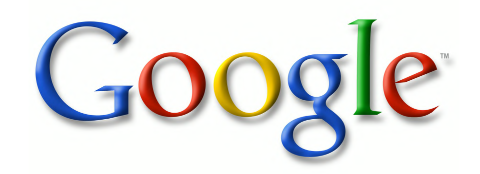


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

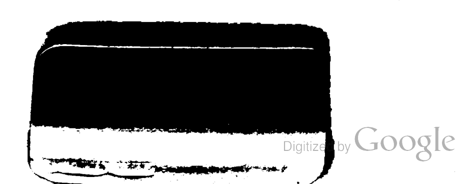
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

LUTTES POLITIQUES ET RELIGIEUSES

DANS LES TEMPS CAROLINGIENS.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DES LUTTES

POLITIQUES ET RELIGIEUSES

DANS LES TEMPS CAROLINGIENS

D

1217

PAR

FRANCIS MONNIER.

L'homme est le seul être qu'au jour de sa naissance la nature jette nu sur une terre nue, voué dès cet instant aux gémissements et aux larmes. (PLINE L'ANCIEN.)

Je suis la voie, la vérité et la vie.
(EVANGILE.)

Marche au flambeau de l'espérance
Jusque dans l'ombre du trépas,
Assuré que ma Providence
Ne tend point de piége à tes pas.
(LAMARTINE.)



— PARIS, —

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS, 16.

1852.

Digitized by Google

Digitized by Google

A toi, ma chère Mère,

CES ÉTUDES HISTORIQUES,

A TOI !

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google



Digitized by Google

CHAPITRE Ier.

APERÇU GÉNÉRAL. — WALA ET BENOIT D'ANIANE, MINISTRES DE LOUIS LE PIEUX. — CHUTE DE WALA. (Février 814.)

I. Je voudrais retracer l'histoire d'une époque jusqu'ici oubliée ou abandonnée, et de quelques princes dont les noms mêmes n'ont pas toujours été respectés par le temps : époque de luttes et de déchirements intérieurs, époque pleine de tristesse et de larmes ; où notre France, après avoir été constituée par un grand génie, sembla prête à descendre au tombeau avec sa jeunesse, ses idées à peine écloses et ses incomparables destinées. Le fond même de cette étude n'était pas à trouver ; il est tout entier dans les écrivains du neuvième siècle ; on n'a fait que les réunir ici pour rendre leurs leçons plus utiles et leurs témoignages plus imposants. Cet âge a quelque ressemblance avec le nôtre ; alors, comme aujourd'hui, on crut que l'heure de la mort était venue ; c'était le temps des épreuves qui passait. Alors la guerre civile bouleversa la France et la divisa pour de longues années en trois royaumes ; et aujourd'hui ce mot de guerre civile nous fait involontairement tressaillir lorsque nous nous plaçons en dehors des événements pour les juger avec impar-

Digitized by Google

tialité. Puisse la Providence nous éclairer sur les besoins de notre époque, ouvrir nos oreilles aux enseignements du passé et diriger elle-même, comme elle l'a fait dans toutes nos grandes infortunes, les destinées de notre chère patrie! Nous devons la prier chaque jour. Elle seule peut nous sauver, parce qu'elle est toujours grande, toujours aimante. Les hommes de nos jours, depuis longtemps trop égoïstes, sont devenus tout à coup trop petits.

II. Quand Charlemagne fut mort, quand cet homme extraordinaire, qui avait su enchaîner toutes les volontés à la sienne, eut disparu de la scène politique, chacun sentit le vide immense que cette disparition venait de laisser dans le monde carolingien. Tous songèrent à en profiter et se demandèrent ce qui allait arriver. Le clergé régulier ou canonique enrichi, coordonné par l'empereur, admis par lui dans les placites au gouvernement politique, songeait, dans son intérêt, à rassembler les éléments épars de la théocratie carolingienne. Les nobles avaient d'autres projets. Les uns, grâce à la vigueur de Charlemagne, étaient fortement établis dans les régions qu'ils gouvernaient, à titre de comtes à l'intérieur, ou de marquis, à la frontière. Les autres, élèves de Charlemagne, placés par lui au timon des affaires, avaient dans ses dernières années continué son œuvre sous ses yeux, et prêtant à sa vieillesse le secours de leur jeune activité, avaient conservé au pouvoir toute la fermeté et toute la force des premiers jours de l'empire. Un chroniqueur contemporain assure que la plus grande gloire de ce prince avait été non pas, comme on le dit si souvent de nos jours, de relever l'empire romain, mais de dompter les cœurs de fer des Franks et des Germains. Il s'agit là surtout de la noblesse. Ces cœurs de fer respirèrent plus à l'aise quand ils apprirent la mort de Charlemagne; ils se sentirent déchargés d'un poids énorme. Ceux-là songèrent à conquérir leur indépendance politique en localisant fortement leur puissance : ils aspirèrent à la royauté du chef de famille dans les forêts. Les seconds, avec la conscience de leur supériorité et de leurs services, rêvaient un pouvoir plus grand, plus personnel, plus glorieux encore

Digitized by Google

maintenant qu'ils le maniaient non plus sous l'impulsion de Charlemagne, mais à côté de ses descendants faibles ou déjà subjugués. Leurs mains ambitieuses s'étendaient déjà comme pour saisir le sceptre du commandement. Les espérances étaient sans limites, les ambitions sans frein ; et l'invasion germanique, ralentie et habilement dirigée par la main puissante de Charlemagne, reprit impétueusement son cours : la mort de l'empereur avait été le signal d'une révolution.

III. Les partis ne se forment jamais le lendemain d'un événement dont ils espèrent profiter. Les hommes qui les composent sont d'abord frappés d'une certaine stupeur qui les empêche de se rallier et ne les laisse qu'en présence de leur intérêt personnel. Alors ils sont parfois très-rampants, toujours fort ridicules. Ils attendent les suites de l'événement pour les calomnier ou les expliquer à leur manière. Alors seulement ils se dessinent. Il serait donc bien difficile, au milieu de cette divergence d'intérêts, au milieu de ces opinions encore irrésolues, obscures et flottantes, de rencontrer des partis, des conjurations. Plus qu'aucun autre temps, les premières années du règne de Louis le Pieux s'y refusent, parce que, sous ce règne, les partis, même une fois formés, n'eurent jamais une confiance absolue en eux-mêmes et ne réalisèrent qu'une union éphémère. Ils s'avancèrent par soubresauts, au lieu de marcher avec ce calme, cet ordre parfait que donne une conviction inébranlable. Dans cette époque, entraînée vers sa ruine par les ambitions personnelles, on trouve sans doute des hommes d'une assez forte trempe pour ne compter que sur eux-mêmes; mais on ne trouve pas de principes invariablement arrêtés, excepté, ce qui est bien triste à dire, chez ceux-là mêmes qui devaient être vaincus dans les deux camps, une fois formés. Dans tous les autres, on trouve des attachements, des opinions aussi souples que les besoins, aussi mobiles que les événements mêmes; aujourd'hui dans le camp de Louis, demain, dans celui de ses fils, suivant le succès, suivant les espérances ; tantôt élevant le pape, tantôt constituant une église gallicane. Il semble d'abord que les leudes devaient


Digitized by Google

être jaloux des priviléges conférés au clergé par Charlemagne et par Louis le Pieux. Le plus grand de ses priviléges était incontestablement les voix nombreuses qu'ils avaient obtenues dans les placites. Or, ces placites, régularisés par Charlemagne, étaient l'une des plus grandes institutions centrales de l'empire : les leudes en avaient encore besoin pour conquérir légalement leur royauté locale. Ce n'est qu'après cette conquête qu'ils brisèrent avec insouciance l'œuvre politique et laissèrent tomber la famille de l'empereur. Voilà pourquoi, sans parler des habitudes épiscopales qui, bien souvent étaient aussi militaires que les penchants des leudes; voilà pourquoi ces derniers ne firent pas d'opposition systématique au clergé, tant que Louis le Pieux vécut; pourquoi les nobles soutinrent les évêques, et les évêques les nobles; pourquoi ceux-ci souffrent, au commencement des règnes suivants, que les évêques et les abbés prennent le pas sur la noblesse. Il y a des craintes, des précautions, des récriminations, de la jalousie peut-être, rarement autre chose; la politique le leur interdisait.

IV. Cependant, à l'entrée de cette époque nouvelle où l'ordre établi marchait à sa décadence, on peut distinguer, sinon deux partis, au moins deux classes d'hommes. Les uns n'avaient qu'un désir : conserver le gouvernement de l'empire, en assurer l'unité politique et l'intégrité territoriale, et cela, sous la domination des descendants de Charlemagne se succédant suivant l'ordre légitime. Peut-être aurait-on pu, en présence d'une nécessité rigoureuse, leur arracher une concession sur ce dernier article. Charlemagne avait donné lui-même l'exemple d'une certaine facilité à cet égard en couronnant Bernard, fils illégitime de Pepin; mais sur le reste ils étaient inflexibles. Ils répondaient à ce que l'on appelait les conservateurs, il y a quelques années. Le premier d'entre eux, par sa vieille réputation comme par ses services, était Eginhart; Eginhart qui, sous des formes rigides, voilait la pureté d'un dévouement sincère. Mais il manquait de ce coup d'œil clairvoyant, de cet esprit intrigant et décisif qui font les politiques. Appréciant la netteté

Digitized by Google

parfaite de ses pensées, Charles l'avait employé avec succès pour présider à plusieurs constructions carolingiennes. Il excellait à tracer un plan, mais il fallait d'abord lui en indiquer les principaux linéaments. Un tel homme ne pouvait être un chef de parti bien utile, rôle qu'il eût d'ailleurs profondément méprisé. Il pouvait bien donner au jeune Lothaire une éducation vraiment religieuse, l'animer aux belles actions en lui rappelant chaque jour celles de ses ancêtres; il pouvait bien pleurer la gloire de l'empire, il ne pouvait pas en conjurer la perte. Autour d'Eginhart se groupaient tous les hommes qui avaient vu les premières années de l'empire, des comtes, des abbés surtout, Raban Maur, alors abbé de Fulde, plus tard archevêque de Mayence; Aldric, abbé de Ferrières, et ensuite archevêque de Sens; Angésise, abbé de Fontenelle, et qui fit le premier recueil des capitulaires carolingiens; Amalaire de Metz, et d'autres. Ces hommes, pour la plupart, élèves d'Alcuin, se répétaient entre eux les paroles loyales et religieuses que le vénérable abbé adressait autrefois à Charlemagne : « Béni soit le Dieu « tout-puissant qui t'a créé, qui t'a honoré; bénis soit ta « postérité et ton règne, et les fils de tes fils jusqu'aux gé- « nérations éternelles. » Ils avaient soutenu l'empire par leurs talents militaires ou politiques, par leur habileté administrative ou par la célébrité de leur science. Un dernier reflet de cette grande gloire, presque éteinte, semblait rejaillir sur leurs fronts blanchis. En un mot, c'était la grande, la sainte, la vénérable génération carolingienne, privée de celui qui était son inspiration et sa vie, et qui sommeillait maintenant sous les dalles de Sainte-Marie à Aix-la-Chapelle : c'étaient les hommes du passé.

V. Lorsqu'on peut, dans une époque, distinguer aussi nettement les hommes du passé, on est certain de trouver à côté d'eux les hommes de l'avenir, ceux qui aspirent à un changement. Mais, au rebours de presque toutes les époques mémorables, où ces derniers s'appuient énergiquement sur un principe, tandis que les premiers chancellent sur une base ébranlée, ici c'étaient les hommes du passé qui parais-

Digitized by Google

saient avoir raison. Voici la cause de cette différence. Lorsque l'empire carolingien, fondé par les Herstall et constitué par le plus grand de tous, laissa prévoir des symptômes de décadence, les imaginations étaient encore toutes pleines de ses exploits. Quinze années à peine séparèrent ses plus beaux triomphes de l'heure où l'on put prédire sa ruine. Ceux qui allaient y porter la main ne prévoyaient guère les conséquences de leur initiative. Inquiets, remuants, ambitieux, mais d'une ambition souvent mesquine et personnelle, comme Hugues, Lambert et Matfried, ou bien imbus des préjugés de l'esprit de caste, le voyant avant tout, même dans les choses qui lui sont étrangères, voulant la faire triompher dans l'ordre politique comme dans l'ordre moral, ils marchaient, au moins pour la plupart, sans trop distinguer leur route et sans bien définir l'objet de leurs vœux. Ces derniers avaient pour chef Benoît d'Aniane. Avec Benoît d'Aniane l'ascétisme arriva au pouvoir. Il croyait avoir tout gagné quand il avait arraché à Louis une charte d'immunité pour un monastère et quand il l'avait entièrement séparé du monde. Grave, pieux, sévère pour lui-même et voulant retrouver la même sévérité dans les autres, capable de tout sacrifier à Dieu, liberté, patrie, famille, pouvoir, et voyant avec chagrin que les hommes n'étaient pas tous disposés à faire les mêmes sacrifices, jetant un regard profondément triste sur les choses de la terre, parce qu'il les comparait avec cet idéal du ciel qu'il contemplait sans cesse, Benoît d'Aniane avait cette immuable attitude qui commande le respect de tous et qui vient ou des croyances religieuses, ou d'une inébranlable conviction de la raison. Ce ministre cénobite s'accommodait merveilleusement aux goûts de Louis, Louis, le roi cénobite. Celui-ci avait souvent agi d'après ses conseils à la cour d'Aquitaine ; empereur, il se fit suivre à Aix-la-Chapelle de cette cour tout entière. Mais l'ascétisme n'est pas tout dans le monde ; et comme il arrive souvent qu'autour d'un homme profondément religieux se rangent des hommes qui imitent ses actions et reproduisent ses paroles pour arriver à la fortune, ou qui s'abandonnent à un zèle

Digitized by Google

déplacé, on pouvait s'attendre à de grands malheurs pour l'État, pour la religion surtout, si de pareils hommes, trompeurs ou trompés, arrivaient au pouvoir. Louis commit des fautes; plusieurs les ont rejetées sur son entourage, blâme juste peut-être, mais qui rejaillit tout entier sur un chef de gouvernement, s'il n'a pas assez d'intelligence pour discerner de mauvais conseillers, ou assez de courage pour les supprimer. S'est-on jamais avisé de renier la liberté morale, parce qu'une mauvaise pensée peut se présenter à l'esprit aussi bien qu'une bonne! Ainsi en est-il de la liberté politique.

VI. Beaucoup d'évêques et de leudes se ralliaient aux derniers ministres de Charlemagne, dont le plus distingué était le comte Wala. Fils de ce Bernard, oncle de Charlemagne, qui commandait l'aile gauche des Franks au passage des Alpes, Wala s'était montré digne petit-fils de Charles-Martel. Pacificateur de la Saxe, administrateur habile en Italie, enfin grand conseiller du vieil empereur, Wala ne pouvait être exilé des affaires sans un grand danger pour l'empire. Bon, mais impérieux, ennemi de toute adulation et pourtant magnifique dans ses largesses, franchement ambitieux, parce qu'il se sentait digne du premier poste, ce fier leude est l'une des plus originales, et, à certains égards, l'une des plus intéressantes figures de cette époque. Indépendant de tout, il pensait, il voulait à sa manière; génie sombre et rêveur, il ne consultait que sa pensée. Lorsque, dans les premières années, l'empereur, pour l'éprouver, l'avait assujetti à d'humiliantes fonctions, son ambition, d'autant plus avide qu'elle ne trouvait pas d'aliment pour s'assouvir, le tourmentait, l'effrayait lui-même; il sentait qu'il ne pouvait pas vivre de la vie ordinaire. Un jour il se promenait dans la campagne; la rencontre d'un paysan le tire de sa méditation. Il propose à ce paysan de ceindre son épée de leude, de revêtir sa tunique; et en même temps, saisissant le fouet et la charrue, simples instruments du laboureur, modestes insignes de sa destinée, il s'écrie avec joie : « Je suis heureux! je vis comme tout le monde. » Plein de vie, d'énergie et de puissance, aussitôt qu'il avait pris un parti, il l'exécu-

Digitized by Google

tait, bon ou mauvais : s'il était bon, en vue du bien ; s'il était mauvais, en vue du but. Trop grand pour être vicieux, trop énergique ponr devenir criminel. De pareils hommes ne provoquent jamais l'indifférence ; il faut les respecter ou les craindre, les aimer ou les haïr. La haine de leurs ennemis, comme le dévouement de leurs amis, révèle la puissance de leur nature.

VII. Ainsi, des partisans assez froids pour la personne de Louis, mais amis éclairés des traditions glorieuses de l'empire, puis, des ambitieux inquiets, ardents, avides d'une indépendance illimitée, dangereux peut-être, si l'on ne faisait pas un appel direct à leurs talents, dangereux certainement, si on les repoussait, voilà les hommes auxquels Louis devait tendre la main, afin de les réunir tous, de les utiliser en les contre-balançant les uns par les autres.

VIII. Louis était à Doué, où il avait déjà reçu plusieurs messages secrets, lorsque Rampon, l'envoyé du gouvernement, vint lui apprendre officiellement la mort de son père, et le presser de se rendre sans retard à Aix-la-Chapelle. (Février 814.) Ceux qui lui donnaient ces conseils appartenaient sans doute à cette fraction du gouvernement carolingien dont Éginhart était comme le chef. Ils redoutaient l'ambition de Wala autant que Louis le Pieux. Louis hésita. A Théodulphe, évêque d'Orléans, qui s'était mis tout d'abord à sa disposition avec les forces de son évêché, Louis donna l'ordre de venir au-devant de lui et de l'escorter à son entrée dans Orléans. Il passa cinq jours dans cette ville, recevant message sur message, et n'écoutant qu'avec distraction les vers que Théodulphe improvisait sur son avénement. Enfin parut Wala, Wala l'homme redouté. Ce fier leude se prosterna devant Louis et lui promit obéissance. Mais, ce qui prouve la haute réputation de l'ancien ministre et l'étendue de son influence, c'est que cette nouvelle était à peine connue, et déjà chacun venait se jeter aux pieds de Louis, nobles et évêques. Un pareil abaissement est un triomphe. Ce spectacle ne dut pas diminuer le sentiment de répulsion que Louis éprouvait pour Wala, depuis qu'il l'avait vu assez médiocrement disposé à

Digitized by Google

le reconnaître pour roi, dans le conseil où Charlemagne avait agité cette importante question. Peut-être même céda-t-il trop à ce sentiment dès le premier jour.

IX. On sait que la vieillesse de Charles fut traversée par bien des orages, attristée par bien des regrets. La fortune semblant lui tourner le dos, la victoire abandonnant ses armées jusque-là invincibles, et plus encore, la mort frappant sans pitié sur tous les membres de sa famille, sa sœur Gisèle, à Chelles, son fils aîné Charles, à Aix, Pépin, en Italie, puis enfin sous ses yeux sa fille aînée, Rothrude; toutes ces images de deuil assombrirent ses derniers jours. Il vieillit bien alors, et sa tête puissante se couvrit bien vite de cheveux blancs. Pour faire une diversion à sa douleur, il avait cédé à l'ardeur de son tempérament et fait un appel aux plaisirs. Trois femmes, Gersuinde, Regina, Adelinde, s'étaient succédé dans sa couche, durant l'espace de quelques années. Ses filles, qu'il n'avait pas voulu marier, étaient comme leur père toutes pleines d'un sang germanique, vives et passionnées comme leur mère: comme leur mère, car ce que l'on va dire ici ne doit pas s'entendre de toutes les filles de Charlemagne, mais surtout de celles que lui avait données Fastrade. Des trois filles d'Hildegarde, Rothrude avait été la fiancée de l'empereur Constantin et était morte depuis quatre ans; Berthe avait eu un noble amour, le poëte Angilbert qu'elle avait préféré au fils d'un roi; Gisèle, un plus noble encore, Dieu, les pauvres, avec la virginité de ses affections. Il restait donc Rhotaïs, Hiltrude, malheureusement célèbre depuis une aventure avec le comte Odilon; enfin Théodrade, cette grande blonde que le poëte a dépeinte tout éblouissante d'or, de fraîcheur et de beauté. Charles avait eu de la saxonne Gersuinde une fille nommée Adeltrude; mais elle n'avait alors que quinze ou seize ans. C'étaient tout au plus donc les quatre dernières dont la conduite pouvait à plus d'un titre passer pour légère. Louis traitant leurs amants d'infâmes et d'orgueilleux, les trouvait, pour ces deux motifs, coupables du crime de lèse-majesté. Il chargea les comtes Wala, Warnaire, Engobert et Lambert d'aller s'emparer de leurs person-

Digitized by Google

nes. Voulait-il diffamer Wala? Voulait-il, dès l'abord, intimider la faction turbulente de la noblesse franke, à laquelle les coupables appartenaient? Considérait-il comme un coup de politique de frapper cette noblesse par la main même de Wala qui en était le chef? Enfin sa pudeur et sa piété se soulevaient-elles à la pensée de son propre palais devenu l'asile du déshonneur? Wala pouvait apprécier ce dernier motif; mais certainement il entrevit le premier, et ne se gêna guère pour se dérober à ce qu'il y avait d'odieux dans une pareille commission, son abstention dût-elle passer pour une désobéissance. Moins scrupuleux, le comte Warnaire fit venir chez lui Lambert, son neveu; puis il manda Hodoïn, l'un des amants, pour le livrer, lui dit-on, à la justice du roi. Hodoïn, comprenant que cette justice l'attendait tout armée, près du seuil, le franchit, l'épée à la main, s'élança sur Warnaire, le tua, blessa grièvement Lambert à la jambe, et roula enfin sur le pavé, frappé à mort dans ce guet-apens qui rappelle les scènes les plus sanglantes de la vie barbare. Louis eût dû se repentir d'avoir cédé à un excès de zèle qui trahissait la faiblesse de son caractère et d'avoir donné un ordre dont les suites avaient été si déplorables. Mais il en fut tellement irrité qu'il révoqua la sentence de pardon déjà accordée à Tullius, autre coupable, et qu'il lui fit crever les yeux. On abandonna les autres à la honte de leurs supplications et de leur défaite. Ce fut sous ces tristes auspices que fut inauguré le nouveau règne.

X. Louis, en donnant ses ordres à Wala, lui avait enjoint de dire au peuple qu'il pouvait en toute sécurité attendre son arrivée; il paraît qu'on craignait un mouvement à Aix-la-Chapelle. Tout resta dans le calme; on voyait bien que le gouvernement allait changer de direction : les uns espéraient, les autres épiaient; tous voulaient attendre. Et ce fut au milieu d'un concours immense de population, au milieu des acclamations des habitants d'Aix-la-Chapelle, que Louis fit son entrée dans sa capitale germanique, trente jours après la mort de son père, et du consentement de tous fut réélu empereur. Après avoir remercié ses amis et consolé ses parents affligés, il demanda le testament de Charlemagne. Tou-

Digitized by Google

tes les clauses en furent religieusement exécutées, distribution aux évêques, distribution aux moines, distribution aux serviteurs royaux et aux pauvres. Le pape ne fut pas oublié. Il y a des caractères qui excellent à prendre les demi-mesures, et les demi-mesures peuvent faire la gloire d'un homme dans une époque tranquille et lorsque rien ne s'agite sous le sol. Du reste, les demi-mesures n'excluent pas les décisions téméraires, comme on le verra. Pour que rien ne manquât à ces derniers devoirs rendus à la mémoire d'un père, Louis ajouta même de ses propres richesses ; il ne garda pour lui qu'une table recouverte d'argent, et à titre de souvenir ; encore voulut-il en rembourser le prix. Les partages ainsi faits, Louis voyant avec peine toutes les femmes qui l'entouraient et remplissaient le palais, ordonna à ses sœurs de se choisir un monastère. Il fallut bien obéir. Berthe était peut-être celle qui regrettait le moins le bruit de la cour : elle pleurait alors son mari Angilbert, qui n'avait survécu que de quelques jours à l'empereur son père et son ami. Elle se réfugia au monastère de Saint-Médard, à Soissons, auquel elle concéda, en 824, une terre qui lui appartenait, en échange d'une propriété qui dépendait des biens du monastère, et dans laquelle elle demeura sans doute jusqu'à sa mort. Toujours amie des grands spectacles et des solennités religieuses, elle s'empressait, en 826, de se joindre aux populations du Nord qui célébraient, dans l'église de Saint-Médard, l'une des plus belles fêtes du moyen âge, l'arrivée des restes précieux d'un saint patron ; comptant dans sa joie naïve le nombre de ceux qui avaient été guéris, les interrogeant sur leurs maladies pour rapporter fidèlement ces détails à son frère.

Théodrade se retira à Argenteuil, dans un monastère situé près des eaux calmes et limpides de la Seine, à l'extrémité d'une grande plaine alors couverte de belles forêts et limitée au nord-ouest par un rideau de collines pittoresques qu'on appelle maintenant montagnes d'Orgemont. Elle y mourut abbesse, et l'oubli profond qui enveloppa bientôt sa mémoire peut être considéré comme une preuve de la rigidité de mœurs qu'elle s'imposa. Les hommes, les Français surtout,

Digitized by Google

oublient tout, excepté les récits de batailles et les histoires d'amour. Et de nos jours encore, le voyageur qui visite les vénérables débris du monastère d'Argenteuil ne songe pas à la fille de Charlemagne. Il n'a dans l'esprit, devant les yeux, que le nom et l'image d'une autre femme qui, à six siècles de distance, semble être encore la fée mystérieuse, le génie bienfaisant de ces ruines, le nom et l'image d'Héloïse.

Presque toutes les autres femmes furent chassées du palais, traitement qui rappelle un article de la législation en vigueur dans cette époque sauvage : « Si une femme s'est laissée séduire, fût-elle noble, qu'on la soufflette, elle et son séducteur. » Pendant que cette foule gracieuse se dispersait de toutes parts, les moines qui devaient former la nouvelle cour s'installaient dans les chambres vacantes et s'emparaient du palais.

XI. Cependant le bruit de la mort de Charlemagne s'était répandu en Europe et les souverains s'en étaient émus. Déjà les ambassadeurs de la cour de Constantinople s'étaient acheminés vers la France, comptant encore trouver le vieil empereur qui avait tant inquiété leur gouvernement. Ils retrouvèrent dans son successeur son attitude politique à leur égard ; certes ce n'était pas à une puissance terrestre que Louis eût voulu céder en rien ses droits sur Rome. Un changement analogue à celui de la France s'était opéré dans le palais de Constantinople: Léon l'Arménien avait succédé violemment à l'empereur Michel, et ses envoyés, Christophe et Grégoire, apportaient à Charles un traité favorable aux exigences carolingiennes et ratifié par le nouvel empereur. Nortbert, évêque de Rhégio, et Richoin, comte de Poitou, les suivirent quelques temps après leur départ, apportant à l'empereur les amitiés de Louis. Même conduite à l'égard de Grimoald, duc de Bénevent. Louis confirma le traité qui depuis longtemps unissait ce duc à l'empereur ; et les Béneventins, à titre de peuple tributaire, durent continuer à verser annuellement 7,000 sous (350,000 fr.) dans le fisc impérial. Enfin, Hariold, toujours en guerre avec les fils de Godefroi, était venu se mettre sous la protection de Louis; et celui-ci, sentant qu'il avait bien assez d'affaires sur les bras et ne voulant

Digitized by Google

pas entreprendre une guerre avec les Normands, lui avait dit de s'établir en Saxe et d'y attendre des circonstances plus favorables. Ainsi l'empire carolingien conservait son honneur en face de l'Europe, et rien ne semblait changé dans la politique extérieure.

XII. Mais ce qui donne à cette dernière une dignité durable, une grandeur réelle, c'est une forte et intelligente organisation à l'intérieur. Sans celle-ci, la majesté d'une nation n'est qu'un magnifique lambeau de pourpre que le moindre souffle peut enlever. L'une n'est que le reflet glorieux de la puissance de l'autre; c'est l'apparence de la vie; la vie jaillit du sein même de la nation. C'est là qu'il est plus dangereux de se tromper, parce que chaque erreur peut causer un ébranlement général, parce que chaque pensée rebondit pour frapper son auteur, si elle n'est pas acceptée par l'intelligence de tout le monde. Or, voici ce qui eut lieu tout à coup. Louis lança ou du moins se laissa dicter un décret qui condamnait à l'exil des personnes d'une haute importance, les anciens ministres de Charlemagne. Adalhart, l'habile et intègre gouverneur de l'Italie, fut transporté de force à l'île de Noirmoutiers, sans qu'il lui fût permis de dire un mot pour sa justification; Wala, que l'on redoutait plus, comme esprit plus décisif, faillit, dit-on, tomber dans une embuscade; Gontrade, que Charlemagne honorait comme un ange de pureté, dut être reléguée dans le monastère de Sainte-Radegonde; enfin, Bernaire, à qui l'on crut assez de talent pour être redoutable, dut s'exiler à Lérins, et sa sœur Théotrade à Soissons : il était frère de Wala. Certes, ce changement soudain dut produire une sensation profonde. Quand on attaque des hommes politiques, ce sont leurs idées qu'on veut supprimer. Or, par leurs services, par leur passé tout entier, Adalhart et Wala se rattachaient à la deuxième partie du dernier règne, et beaucoup de leudes pouvaient se demander par qui on allait remplacer ceux qu'on exilait avec tant d'audace. Et, parmi les partisans sincères de l'empereur, les uns, ceux qui espéraient, durent se réjouir, mais ceux qui l'aimaient avec désintéressement, tout en ne

Digitized by Google

regrettant pas personnellement Wala, durent voir avec peine qu'on l'eût frappé aussi ouvertement, et qu'en le persécutant on l'eût, en quelque sorte, placé sur un piédestal.

Cet arrêt fut un coup de foudre pour Wala : il ne croyait pas à tant d'audace; il ne s'y était pas préparé. Toutes ses pensées étaient tournées du côté du gouvernement; qu'allait-il devenir aujourd'hui qu'il en était brusquement écarté? Que faire de cette vie puissante qui débordait en lui? En s'éloignant du palais, il sentait peser sur lui la honte de la défaite et du déshonneur. Plus maîtres d'eux-mêmes, parce qu'ils étaient plus religieux, son frère Adalhart, sa sœur Gontrade, le consolaient. Celle-ci lui montrait gaîment le monastère où elle espérait trouver un véritable repos. A un vif amour pour son frère elle joignait l'autorité d'un irréprochable caractère : « Admise à l'intimité du roi, dit un écri-« vain qui l'avait vue, noble entre les plus nobles, au « milieu des passions ardentes qui régnaient dans le palais, « entourée de jeunes gens fort aimables, au sein même des « délices et des attraits du plaisir, elle, surtout, sut con-« server la palme de la pudeur..... C'étaient là son sceptre et « sa fortune : respecter à tout prix la pureté de sa personne, « ne pas profaner les roses épanouies de sa virginité. » Mais Adalhart était plus résolu encore. Il sortit d'Aix-la-Chapelle comme s'il eût marché à un festin, sans craindre que personne ne le frappât. Il était plus âgé que tous les autres, et seul, il conservait l'espérance : « Lorsque le temps que Dieu a fixé sera accompli, temps qui ne dépend point de la volonté de cet homme, mais de la puissance de Dieu, nous serons rappelés, tôt ou tard. » En parlant ainsi à ses amis, il embrassait son frère, il flattait sa sœur. Deux archevêques qui les virent ainsi partir, coururent au palais : « Que fais-tu, empereur, dirent-ils à Louis, est-ce une vengeance personnelle que tu veux atteindre, en exilant ce vieillard? Tu ne pouvais lui faire plus de plaisir : Il se dit libre en Christ; jamais nous ne l'avons vu si joyeux. » L'empereur rougit, et laissa ses courtisans s'écrier, qu'il n'y aurait plus de place pour la justice, que chacun ne cherchait plus que son intérêt per-

Digitized by Google

sonnel. Ce qui donnait peut-être tant de courage à Adalhart. c'était le souvenir de son administration, durant laquelle il avait toujours eu pour maxime favorite : Tout ce qui n'est pas dans la loi de la charité est ennemi de Dieu ; repoussons-le comme un poison. Ayant reçu l'éducation la plus distinguée à la cour du roi Pepin le Bref, s'exprimant avec aisance en roman, en tudesque et en latin, s'étant affranchi de toute séduction matérielle, en donnant ses biens aux pauvres; enfin, ayant toujours suivi les mêmes principes pendant sa vie laborieuse, dans ses voyages, dans la direction de l'empire, comme dans celle d'un monastère et de sa propre conscience, Adalhart avait tous les genres de supériorité. La vieillesse même, en couvrant sa tête de cheveux blancs, n'avait pu lui enlever ni la fraîcheur de son teint, ni la douce fermeté de sa parole, ni la résolution de son visage. Le courageux cénobite possédait tout ce qui fait la virilité de l'esprit et la grandeur de l'homme, la force divine, qui est la religion, la force humaine, qui est le bon sens largement, librement développé. L'adversité n'avait pas de prise sur une âme ainsi trempée.

XIII. Qu'on rassemble ici quelques traits épars dans la vie d'Adalhart et de Wala. Quand Hildegarde, mère de Louis, était montée dans la couche de Charlemagne, elle n'avait rencontré dans Adalhart qu'un visage austère, un geste désapprobateur. Depuis, il s'était retiré au couvent de Corbie, pour ne pas voir se consommer ce qu'il nommait sévèrement un adultère. Par un sentiment de délicatesse, ou peut-être dans un instant de regret, Charles l'avait choisi pour être le protecteur de la fille de Didier. Il était devenu l'ami de cette jeune femme, le consolateur de cette reine tombée; il avait recueilli ses dernières paroles. Charles ne lui avait confié l'administration de l'Italie qu'après la mort d'Hildegarde. Wala, aussi audacieux que son frère était rigide, n'avait pas montré l'empressement d'Éginhart à soutenir la cause de Louis, quand l'empereur songea à se donner un successeur. Il avait fait peur à Louis, en ne se pressant pas de venir reconnaître ses droits; en s'inquiétant assez peu de saisir

Digitized by Google

Hodoïn, il avait montré qu'il calculait son obéissance. Puis, Adalhart et Wala étaient, comme Charlemagne, petits-fils de Charles-Martel, et l'empereur craignit toujours, surtout pendant le premier temps de son règne, ceux qui étaient de race royale. Par leurs talents militaires et surtout administratifs, ils écrasaient Louis : leur intelligence prompte et lumineuse contrastait avec l'esprit vacillant et ténébreux de Louis; leur énergie, avec sa faiblesse. Ni l'un ni l'autre, quoique Adalhart fût cénobite, ne songeaient à absorber la politique dans la religion, et cela, par respect pour la religion. Louis avait donc toutes les raisons du monde pour ne pas les aimer. Mais de là à un arrêt foudroyant il y a loin. Pour résoudre l'empereur à ce dernier parti, il fallut un conseiller décidé; il fallut une parole claire et précise pour réunir tous ces griefs. Il n'y avait pas de complot; car, en faveur de qui eût-on conspiré? En faveur de Bernard? Mais après l'exil de Wala, Bernard conserva les bonnes grâces de Louis. Contre Louis? Mais Wala, on le verra bien plus tard, et dans des occasions bien autrement séduisantes; Wala repoussa toujours de semblables moyens. S'il y avait eu des preuves, on les aurait montrées. S'il n'y en avait pas, il y aurait eu des bruits dont les chroniqueurs favorables à Louis, Thégan, par exemple, n'eussent pas manqué de se faire les échos. Il n'en est rien. Ils furent, dit un contemporain, exilés sans condamnation, sans jugement, sans faute. C'est qu'alors l'accusateur voulait se tenir caché. Quel était donc cet accusateur?

XIV. Benoit d'Aniane était à la cour. Considéré en lui-même, à titre de moine, et indépendamment de son ministère, Benoit d'Aniane est l'une des fortes âmes de notre histoire. Réformateur de l'ordre monastique, il se place, par son mérite comme par l'ordre des temps, entre saint Benoit et saint Bernard : c'est un homme de la civilisation. De nos jours, où le foyer des lumières est déplacé, divisé, il est difficile de rendre justice à ces hommes, qui échangeaient, par devoir, la tunique militaire contre le froc du moine, et qui, repoussant constamment le monde, et pour cela ravivant

Digitized by Google

chaque jour leurs convictions, donnaient à leur vie la plus puissante, la plus féconde unité, celle qui vient de la lutte. Qu'était le sage païen, gouvernant sa raison dans les plaisirs et dans les peines, auprès de ces hommes qui imposaient à leurs sens tous les sacrifices pour agrandir leurs facultés contemplatives, renoncement à la famille, renoncement aux honneurs, distribution de ses biens aux pauvres et aux monastères; renoncement aux femmes, au vin, à la société, enfin, mépris du ridicule auquel la pauvreté expose si souvent, et qui est le dernier coup du martyre de l'âme? Il y a dans tous ces sacrifices un genre d'héroïsme qu'on ne peut plus exprimer, parce qu'on ne peut plus le sentir. Pour l'apprécier, il faut se plonger dans les idées du neuvième siècle. Mais Smaragde, disciple et successeur de Benoît d'Aniane, a écrit sa vie. Il a reproduit cette mâle figure avec l'enthousiasme d'un cénobite, l'assurance d'un témoin oculaire, et avec des traits souvent dignes des anciens comme son héros. Cette légende historique est une peinture. On en traduira ici quelques passages, afin de n'en pas affaiblir les fortes teintes, les grâces naïves et la fraîcheur.

XV. « Benoît d'Aniane était né de parents nobles. Dans « cette année où l'Italie fut soumise à la puissance du roi « Charles, le frère de Benoît voulut imprudemment tra- « verser un fleuve; la force du courant allait l'entraîner. « Benoît, monté sur son cheval, voyant le danger que cou- « rait son frère, se précipita dans les eaux pour le sauver. « Son cheval nageant, il saisit la main de son frère; mais il « fut saisi lui-même; il voulait arracher son frère à la mort, « il faillit mourir lui-même. Alors il promit à Dieu de ne « plus combattre pour le monde; il regagna son pays, sans « faire part de son dessein à son frère. Un religieux, nommé « Vidmare, privé de la lumière du jour, mais resplendissant « de celle du cœur, eut la confidence de son désir, garda « le secret, et lui donna de salutaires conseils. Benoît fit « tous ses préparatifs de voyage comme s'il allait se mettre « en route pour Aix-la-Chapelle; mais une fois entré dans « le monastère de Saint-Seine, il renvoya ses gens dans son

Digitized by Google

« pays, en leur disant qu'il voulait servir Jésus-Christ dans
« ce même monastère. On lui coupe les cheveux ; il revêt
« l'habit de moine. Une fois moine, il se mit à macérer
« son corps pendant deux ans et demi et à le forcer à des
« jeûnes incroyables. Il luttait contre sa chair comme
« contre une bête féroce, prenant fort peu de nourriture,
« du pain, de l'eau, plutôt pour chasser la mort que la faim,
« fuyant le vin comme un mortel poison. Si la fatigue le
« forçait à prendre quelque sommeil, il le prenait sur un
« grabat ; quelquefois, tout épuisé il s'étendait sur la terre
« nue, repos qui devait le fatiguer encore davantage. Sou-
« vent il veillait, pour prier, les pieds nus sur un pavé
« glacé, tellement concentré dans ses saintes méditations,
« que durant plusieurs jours, assistant à la psalmodie, il
« n'interrompit pas l'obligation du silence. Pendant que tous
« les moines reposaient, il prenait leurs souliers, il allait
« les laver, puis, il les remettait à leur place. Quelques-uns
« même, se moquant de lui comme d'un insensé, lui jetaient
« leur chaussure de loin. Esprit supérieur, il supportait cet
« affront en toute tranquillité. Il était si pauvre dans ses
« vêtements, qu'on peut à peine s'en faire une idée. Il portait
« une tunique sale et tout usée ; il ne la changeait qu'après
« s'en être vêtu bien des jours. Sa cucule tombait en lam-
« beaux ; et quand des fils trop vieux venaient à se rendre, il
« prenait un morceau de couleur différente pour le coudre
« sur le trou, ce qui le rendait assez laid. Aussi, beaucoup
« se moquaient de lui, le poussaient, l'accablaient de leur
« dédain..... Ses longs jeûnes l'avaient rendu pâle et maigre;
« sa peau touchait à ses os, ou pendait ridée comme le fanon
« des bœufs. Ainsi, considérant son corps comme un animal
« jeune et indompté, il ne le caressait pas, il le tourmen-
« tait..... Il avait le don des larmes. Il s'empressait de
« donner ses soins aux voyageurs, aux enfants et aux pau-
« vres. La divine Providence lui avait accordé, avec toutes les
« autres vertus, le don de l'intelligence et les ressources de
« l'éloquence religieuse. Cependant l'abbé mourut, les moines
« élurent Benoît à l'unanimité. Mais lui, voyant que ses ha-

« bitudes ne conviendraient pas au monastère, se hâta de
« regagner son pays ; et là, dans ses biens, sur les bords du
« ruisseau d'Aniane, et non loin de la petite église de Saint-
« Saturnin, il construisit une demeure étroite avec l'aide
« de Vidmare et de quelques autres. On accourut pour de-
« meurer avec lui ; mais tous furent dégoûtés en voyant
« qu'on leur donnait le pain au poids, le vin à la mesure.
« Benoît fut troublé de leur départ, et lorsqu'il raconta à
« Vidmare, qu'il voulait retourner à son ancien monastère,
« l'aveugle le gronda, et lui dit que le ciel lui avait montré
« qu'il serait une lumière pour les hommes. Enfin, des frères
« arrivèrent. Tous se mirent à travailler de leurs propres
« mains ; ils ne buvaient de vin que les dimanches ou
« les jours de fête. Souvent ils n'avaient, pour apaiser leur
« faim, que le lait que leur apportaient des femmes du voi-
« sinage : leurs corps s'étaient desséchés à ce régime du pain
« et de l'eau, et pour chasser le froid, ils s'enveloppaient
« de leurs couvertures pendant les saints offices. L'antique
« ennemi s'efforça en vain de briser cette invincible unité
« fraternelle. Le nombre des disciples s'augmenta ; la vallée
« devint trop petite ; on alla bâtir un monastère non loin de
« là ; lui-même y travaillait avec les frères ; d'autres fois, il
« faisait aussi leur manger, et souvent, pendant ce temps-là,
« il écrivait un livre. Faute de bœufs, ils furent souvent
« obligés de porter sur leurs épaules du bois de construc-
« tion. Si des serfs ou des femmes esclaves voulaient se
« joindre à sa communauté, il les refusait ; il ne souffrit pas
« qu'aucun fût donné au monastère ; il ordonnait qu'on les
« mît en liberté. Il ne voulait pas de vases d'argent pour y
« faire [1] le corps de Jésus-Christ. Nombreux désormais,
« la vie des frères était un perpétuel amour. L'un d'eux ce-
« pendant fût ravi en extase, et apercevant une troupe de
« colombes, il remarqua que les unes étaient d'une éblouis-
« sante blancheur, les autres admirablement variées, mais

(1) Ad conficiendum.

Digitized by Google

« que quelques-unes portaient sur leur tête une tache noire. « Le religieux demanda ce que cela signifiait, et une voix lui « indiqua les noms de ceux que leur négligence avait rendus « noirs, ou leur zèle, resplendissants d'éclat. Il rapporta « tout au père, en l'avertissant de ne pas le mépriser, et le « père, examinant les actions de chacun, découvrit que les « âmes de plusieurs étaient troublées, et les ramena au « bien.

« Il éleva ensuite une magnifique église en l'honneur du « Sauveur et donna des proportions beaucoup plus étendues « au monastère. Que celui qui veut bien lire cette vie ou « l'entendre, sache que le monastère d'Aniane fut alors le « premier de tous les monastères, non-seulement qui sont « dans la Gothie, mais encore de ceux qui fleurirent à cette « époque dans les autres pays sur le modèle de celui d'A- « niane. Le vénérable père s'efforça de bien comprendre la « règle. Il établit des chanteurs, instruisit des lecteurs; il eut « des grammairiens, des hommes habiles dans la science des « écritures, dont plusieurs devinrent ensuite évêques: c'était « lui qui les avait tous réunis. Il rassembla une multitude de « livres, de précieux vêtements ecclésiastiques, de grands « calices d'argent, des offertoires d'argent, et tout ce qui « était nécessaire à l'œuvre de Dieu. Alors il devint célèbre, « et le bruit de sa renommée arriva aux oreilles de l'empe- « reur Charles... Il mettait avec soin de côté la portion des « pauvres; il ne souffrit pas qu'on réservât pour d'autres « usages celle des veuves. Il avait chez lui tous les noms « des saintes femmes et des veuves. Il était heureux quand « il pouvait racheter des captifs; je crois que personne ne « le quitta sans avoir reçu quelque présent : il se faisait tout « à tous. Aussi tout le monde lui apportait une partie de ses « biens; c'était le pain des pauvres, des malheureux, des « veuves, des captifs et des moines. Quelques-uns allèrent « jusqu'à lui donner 4 ou 5,000 sous (200,000 à 250,000 fr.).

« Tous ceux qui l'ont connu savent que son amour s'éten- « dait à tous les hommes. Jamais il ne cherchait ce qui lui « était utile à lui-même, mais ce qui était utile aux autres,

Digitized by Google

« et, dans le cas contraire, il se corrigeait. C'est ce senti-
« ment qui lui inspirait le désir de parcourir tous les er-
« mitages, pour expliquer ce qu'il y avait d'obscur dans la
« sainte règle. A Orléans, il expliqua les décrets, les canons
« et les homélies du pape Grégoire aux ignorants. Il avait
« un peu dévié de la rigueur de ses habitudes premières,
« car il avait entrepris une œuvre impossible : sa volonté
« restait la même. Il labourait quand on labourait ; il creu-
« sait, il moissonnait avec tout le monde. L'insupportable
« chaleur de ce pays brûle plutôt qu'elle ne réchauffe. Épui-
« sés de fatigue, brûlés par le soleil, les moines demandaien
« plutôt de l'eau que du vin, et personne ne murmurait.
« L'abbé souffrait avec eux, et il en était ravi ; car, lorsque
« la soif le dévorait, il se trouvait meilleur pour les autres ;
« personne n'osait interrompre le travail en faisant des con-
« tes ; la main travaillait, la bouche chantait des psaumes. »

XVI. C'est vers la fin du règne de l'empereur, que Benoît d'Aniane fut entouré d'ennemis à la cour. Or, Wala et Adalhart gouvernaient alors. Smaragde nous fait assez entendre que, dans cet abbé rigide, ils avaient découvert un rival d'autant plus redoutable, que depuis longtemps il possédait seul la confiance de Louis le Pieux, l'unique successeur de Charlemagne. Plus tard, on verra Paschase Ratbert expliquer l'entrée de Wala au monastère de Corbie, par cette raison que ceux qui étaient alors au pouvoir ignoraient l'art de gouverner. Le souvenir des vertus de Benoît d'Aniane le sauva dans l'esprit de l'empereur ; mais quand celui dont il était le conseiller, le directeur unique, fut sur le trône, Benoît d'Aniane se souvint du danger qu'il avait couru. On dira, si l'on veut être juste, qu'il n'y avait dans cette lutte rien de personnel et d'étroit, que c'était une lutte de principes, Wala comprenant le gouvernement d'une manière, Benoît l'entendant d'une manière toute contraire ; que l'un ou l'autre arrivant aux affaires, devait avant tout, et par devoir, éliminer l'adversaire de ses idées ; quoi qu'il en soit, c'était une implacable rivalité. Ce que Wala avait fait à Benoît d'Aniane sous Charlemagne, Benoît d'Aniane le rendit à Wala sous Louis le Pieux.

Digitized by Google

XVII. Ainsi, quand Adalhart et Wala furent exilés, Benoît d'Aniane, qui entendait le gouvernement d'une toute autre manière, Benoît d'Aniane était tout-puissant; et maintenant, il faut jeter les yeux sur Wala. Wala connaissait Louis bien avant l'arrivée de ce prince à Aix-la-Chapelle. Le rayon d'espérance qu'il avait pu conserver en se décidant à lui présenter sa soumission s'évanouit bien vite, et, derrière les mesures prises par Louis, il aperçut la pensée, la volonté de Benoît d'Aniane. Les premiers actes du gouvernement vérifièrent ses prédictions : Wala ne serait plus rien. Il tressaillit, tout plein du sentiment de sa force; le souvenir des services qu'il avait rendus à l'empire revint à sa pensée. Il se retira à l'écart, et attira autour de lui des leudes et des évêques; autrement, Gontrade n'eût point été coupable, et personne n'eût songé à Bernaire. Il n'y avait pas eu complot : c'était un parti qui venait de naître. Telle est la véritable signification du décret porté par Louis. Ce décret était une erreur, et cette erreur fut fatale à sa puissance. Le coup qui frappait Wala sembla rejaillir sur tous les anciens compagnons de l'empereur. Tous, se voyant arbitrairement remplacés, honteusement chassés au profit d'hommes sans espérance ou étrangers à l'administration impériale, songèrent à rendre affront pour affront, à augmenter leurs forces en se pressant les uns contre les autres, non par affection pour Wala, pour Adalhart, mais pour faire face aux événements. Persécuter un parti politique, c'est l'engager à se rattacher à son principe, s'il en a un, à en trouver, s'il n'en a pas; c'est l'étendre en voulant le restreindre; c'est le vivifier en l'irritant; c'est le fortifier en le forçant à quitter le domaine des faits, où il chancelait, pour s'enfuir dans le domaine de la pensée, où il est insaisissable comme la pensée. Cette loi, qui explique bien les mouvements dans l'histoire, se vérifia bien vite sous le faible successeur de Charlemagne. Persécuté par Louis, Wala fut transformé, changé; on verra comment plus tard. Ainsi Louis avait cru affermir sa puissance par un acte d'énergie; il n'avait fait que l'ébranler inutilement pour la replacer sur

Digitized by Google

une base sans solidité et sans largeur. Cette première faute, Louis devait l'expier dans la suite par des larmes bien amères; en exilant Wala, il venait de préparer sa propre déchéance.

Digitized by Google

CHAPITRE II

RÉFORMES RELIGIEUSES. — BERNARD D'ITALIE. — RÉACTION.

I. Ainsi, tout l'ancien ordre de choses une fois bouleversé, Benoît d'Aniane se trouva sans rival à la tête de l'empire. Dès lors, les préoccupations habituelles du nouveau ministère se firent jour; on supprima, on modifia; l'ardeur des réformes ne connut plus de frein. On faisait bien de se presser, en vérité, car il y avait beaucoup à faire dans la société carolingienne, pour la rendre semblable à l'idéal que rêvait Benoît d'Aniane, à commencer par les maisons religieuses. Les abbayes furent magnifiquement dotées, les évêchés s'enrichirent, les monastères sortirent du sol; partout la main bienfaisante du gouvernement les couvrit de son opulence, les encouragea par l'appât de l'indépendance; partout le pouvoir du comte, et, pour les abbayes, le pouvoir même de l'évêque, dut s'arrêter devant le seuil sacré du monastère, protégé désormais par une généreuse et puissante immunité. De l'immunité allait bientôt sortir la souveraineté; on ne le voyait pas alors. Déjà on avait envoyé partout des députés, pour soutenir les opprimés, et réparer, disait-on,

Digitized by Google

les abus du dernier règne, dont le souvenir ne provoquait plus que des malédictions. Louis déclarait bien dans tous ses actes publics qu'il voulait continuer les grandes traditions de son père ; mais, en réalité, il laissait le ministre de son choix abandonner ouvertement la ligne suivie naguère. Entraîné par la ferveur de son cénobitisme politique, à peine le nouveau gouvernement avait-il une pensée pour les leudes, les fidèles du roi, et daignait-il interrompre le cours de ses largesses au clergé pour accorder un diplôme au loyal Eginhart. En un mot, le règne de l'ascétisme paraissait arrivé ; la jouissance matérielle allait faire place aux perpétuelles aspirations d'une vie meilleure ; à trente années de guerre allait succéder une paix universelle, et la règle bénédictine allait devenir la constitution de la France.

« Louis donna à Benoît d'Aniane le monastère de Maur ou « Mormunster (en Alsace), où il mit plusieurs moines de son « observance, tirés d'Aniane ; mais comme ce lieu est éloi- « gné d'Aix-la-Chapelle et que l'abbé Benoît lui était néces- « saire pour plusieurs affaires, il l'obligea de choisir un au- « tre lieu, et de se rendre auprès de lui avec quelques-uns « de ces moines. A deux lieues d'Aix est une vallée qui plut « au saint abbé, et l'empereur y fit bâtir un monastère, que « l'on nomma Inde, d'un ruisseau qui y coule. L'empereur « assista à la dédicace de l'église, donna plusieurs terres à « la maison, et voulut qu'il y eût trente moines, que Benoît « choisit en diverses maisons. Il commença donc à fréquen- « ter le palais. Tous ceux qu'accablaient les injustices des « autres s'approchaient de lui ; il les embrassait volontiers ; « et en temps opportun, il présentait leurs requêtes à « l'empereur. Souvent l'empereur, fouillant ses manches ou « son manipule, les y trouvait, les lisait, et prenait à leur « égard la décision la plus utile ; l'abbé les mettait là de « crainte de les oublier..... Un très-grand nombre venaient « le consulter sur le gouvernement de l'empire, sur l'admi- « nistration des provinces, sur leurs propres intérêts. »

II. Tandis qu'une guerre heureuse contre Abulaz, une expédition contre les Normands couronnée de succès, soute-

Digitized by Google

naient la réputation du heriban impérial, tandis que Louis modifiait, dans une grande diète tenue à Paderbonn, la charte fondamentale de la Saxe, et élevait les Saxons et les Frisons, de l'état de peuple esclave à celui de peuple libre, par la cession du droit d'hérédité, d'importants événements se passaient à Rome. Cette ville, dont la destinée est si singulière, manquait alors d'unité. Comme empereur, Louis en était le véritable maître; mais l'empereur grec, qui, dans l'origine, possédait la ville de Rome, et qui alors ne l'appelait que la vieille Rome, par opposition à Constantinople, qu'il appelait la Rome nouvelle, n'avait pas renoncé à ses prétentions sur cette ville, même après le règne glorieux de Charlemagne et tous les services qu'il avait rendus à l'Italie. Pour le montrer, il suffira de citer l'adresse que portait une lettre des empereurs Michel et Théophile à Louis. Elle est ainsi conçue : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, un « seul vrai Dieu, Michel et Théophile, en ce Dieu même fi- « dèles empereurs des Romains à leur honorable et bien-aimé « frère, Louis, glorieux roi des Francs et des Lombards, et « appelé leur empereur. »

Dans cette lettre, les empereurs grecs demandaient l'établissement d'une paix durable.

Ainsi ils reconnaissaient l'autorité des Franks sur Rome en fait; ils la reniaient en droit : c'est à ce résultat chétif qu'avaient abouti de longues négociations, renouvelées presque d'année en année. Entre les partisans de Louis et ceux de Michel se plaçaient sans doute ceux qui ne voulaient ni l'un ni l'autre et aspiraient à l'indépendance, ceux qui espéraient pouvoir, par une diplomatie habile entre les deux cours rivales, réduire au néant un droit déjà tombé en vétusté, un fait qui n'avait tiré sa force que de l'énergie personnelle d'un grand homme. Plus tard, les papes se rallièrent franchement à cette idée, mais alors ils ne faisaient que l'entrevoir. Trop rapprochés encore du grand règne qui venait de finir, ils inclinaient la tête devant la suprématie politique qui leur avait été imposée, et, s'ils songeaient à s'en affranchir, ils voulaient le faire sans éclat et

Digitized by Google

par des empiétements successifs; car, en s'affranchissant de la surveillance de l'empereur, il fallait bien songer à conserver sa protection.

Ces idées divergentes, dont pas une n'avait encore sa forme précise, ne possédait encore sa force vitale, ne pouvaient produire que le désordre dans les esprits; de là bien des déchirements à Rome. Un soulèvement éclata tout à coup dirigé par quelques nobles romains. Léon l'étouffa, et, s'emparant des coupables, il les fit exécuter sur-le-champ. Louis apprit en même temps leur révolte et leur châtiment. Cette nouvelle l'affligea; il trouvait que tant de sévérité allait mal au premier prêtre du monde; il voyait dans cet arrêt une diminution de la puissance impériale. Tombé jadis dans un indigne guet-apens, Léon avait pendant deux ans supplié Charles de venir lui rendre justice. Aujourd'hui le pape se la rendait de son propre chef à lui-même. Les prétentions des sujets s'augmentent avec la faiblesse des maîtres et les rigueurs déplacées sont toujours des indices de faiblesse morale. Louis l'ignorait; il pouvait à peine en croire à ses oreilles; et il chargea Bernard, roi d'Italie, de se rendre à Rome pour voir ce qu'il y avait de vrai dans tous ces bruits. Bernard tomba malade, et le comte Gérold rapporta la réponse. Il était presque immédiatement suivi des légats du pape qui justifièrent Léon; il fallut bien se payer de leurs explications. Accablé de soucis et d'années, flottant entre deux politiques qui s'excluaient l'une et l'autre, Léon tomba malade à son tour. Alors les Romains se jettent sur une partie de ses propriétés; ils les pillent en criant que le pape les leur a enlevées, et les rendent à leurs premiers possesseurs. Winigise, qui accourut à Rome sur l'ordre de Bernard, fit cesser ces nouveaux troubles; mais sa victoire fut suivie de la mort de Léon. Le diacre Etienne, élu à sa place, devait faire parvenir à l'empereur la nouvelle de son élection, et Louis la ratifier avant de valider l'ordination. La missive pontificale ne fut pas envoyée; bien plus, deux légats arrivèrent bientôt à Aix-la-Chapelle avec des intentions qui n'échappèrent pas à tout le monde, et dans le but de préparer

Digitized by Google

Louis à une fête que le pape désirait bien. Étienne partit en effet en toute diligence. Louis, inspiré par sa piété, pénétré de reconnaissance pour l'honneur qu'on lui fait, envoie à la rencontre d'Étienne des évêques parmi lesquels, et à leur tête, le roi d'Italie. Louis, qui était venu au monastère de Saint-Remi à Rheims, s'avance lui-même au-devant d'Étienne, et, l'appelant le vicaire de Jésus-Christ, il l'aide à descendre de cheval, le soutient par la main pendant qu'il entre dans l'église où retentit un joyeux et solennel *Te Deum*. Le clergé romain pousse des cris en l'honneur de l'empereur. Après l'action de grâcé, on se retira dans l'intérieur du monastère; et là, le Saint-Père, causant avec Louis, lui insinue, suivant une expression spirituelle d'Eginhart, la cause de son arrivée. Deux jours se passent dans les réjouissances et les festins, et le surlendemain, qui était un dimanche, Étienne place sur la tête de Louis la couronne impériale ; c'était une magnifique couronne que le Saint-Père avait apportée par précaution. Il fit un semblable présent à l'impératrice Irmengarde. Louis couronné, béni, Étienne avait tout ce qu'il voulait; il accepta néanmoins de riches cadeaux de l'empereur; il donna à Théodulphe le pallium archiépiscopal, en reconnaissance des services qu'il lui avait rendus pendant son séjour ; puis, il regagna Rome bien vite. Il y mourut trois mois après. Le pontificat, si court, avait été utile à la papauté. Étienne y avait montré que le pape pouvait se passer de la sanction impériale; et il avait laissé entrevoir que la puissance impériale n'était confirmée que par le pape lui-même, et ne se transmettait point par droit de naissance. Tout le contraire se passait au temps de Charles ; c'était une double prérogative que l'empereur s'était laissé enlever sans rien y voir.

III. Qui aurait alors considéré d'en haut l'état de la France aurait pu s'apercevoir qu'il se faisait un mouvement dans l'une des hautes régions de la société Franke. Charlemagne en encourageant les talents partout où il les rencontrait, en préférant le courage à la naissance, et à l'habit, la science, et la sagesse, avait empêché ses sujets de se former en classes distinctes et, par cette solidarité mutuelle, de se dé-

Digitized by Google

tacher de tout le reste. Les partis n'avaient pu se former ; c'était comme un niveau étendu sur toute la nation ; aujourd'hui ce niveau se brisait. Une classe, la plus intelligente de toutes, celle du clergé, commençait à élever la tête au-dessus de celles des autres, non pas certes comme puissance morale, ce qui est le comble du bien, mais comme puissance politique. Louis songeait si peu à l'arrêter qu'il l'aidait lui-même à franchir ses limites, et que de sa voix impériale il secondait ses efforts naissants. Il est vrai que le clergé, ayant une main dans les affaires, depuis l'élévation de Benoît d'Aniane, il eût fallu ou supprimer ou spécialiser l'influence de ce dernier, et que ce sacrifice était bien grand pour Louis ; mais il est vrai aussi qu'en ne choisissant pas des ministres capables de donner l'essor à toutes les facultés, de prendre la nature telle qu'elle est pour en corriger les imperfections dans le sens qu'elle-même l'ordonne, d'encourager toutes les vocations, puisque malheureusement pour notre calme intérieur, nous ne sommes pas tous destinés aux contemplations de la vie religieuse, il est vrai que Louis, en s'appuyant uniquement sur ses ministres actuels, travaillait à se donner des maîtres. En voulant ainsi affermir sa puissance, il la détruisait ; quand on organise en dehors de l'ordre naturel des choses, on recule toujours. Il y a tant d'aveuglement à méconnaître cette vérité, et en même temps on retrouve dans Louis des principes religieux qui paraissent si sincères, et à certaines époques de sa vie, des souffrances qui furent si profondes, qu'il vaut mieux le plaindre que le blâmer, et qu'au lieu de le flétrir, comme on l'a fait quelquefois, il faut écrire sur son tombeau le mot si connu : Tuteur de la religion et règle des moines.

IV. Cet éloge que lui décernait un de ces flatteurs, et qui sans doute fut plus d'une fois entendu dans cette cour toute monastique, dans cette cellule impériale, Louis, à ce moment, n'épargnait ni soins, ni veilles pour le mériter. Un accident vint tout à coup aiguillonner encore son activité, et peut-être agrandir ses pensées, en éveillant sa sollicitude sur la société franke tout entière. On sait que le palais

Digitized by Google

impérial était voisin de l'église. Ces deux édifices communiquaient ensemble par un portique qui servait de pont, portique en bois déjà pourri et dont la pluie avait miné la base chancelante. Le Jeudi Saint, l'empereur, entouré de ses fidèles, rentrait au palais, à l'issue des offices. Tout à coup un grand bruit retentit dans le palais; le pont venait de s'écrouler; on accourut de toutes parts; on crut que l'empereur était mort; mais il fut retrouvé sain et sauf, au milieu de plus de vingt comtes, tous plus ou moins blessés; lui n'avait reçu que quelques contusions. Dès ce moment, l'empereur pressa davantage l'exécution de ses projets, soit qu'il crût sa vie conservée par un miracle, soit qu'il sentît mieux la nécessité d'organiser son empire et entendît une voix secrète qui l'avertissait d'utiliser la vie, en lui en montrant la fragilité.

V. Aussi les assemblées générales des années suivantes, c'est-à-dire de 816 et de 817, furent-elles d'une haute importance. La première se tint en septembre: abbés et évêques, tous les membres les plus importants du clergé frank, s'y rendirent en foule. On y régularisa ce que nous appellerions de nos jours le clergé séculier; ceux qui en faisaient partie étant soumis directement aux canons ecclésiastiques, prenaient le titre de canoniques, d'où l'on a fait plus tard le nom de chanoines. Quand il s'agissait d'hommes dévoués à Dieu par état, on se trouvait toujours en présence d'une difficulté presque insurmontable. La première question qui s'élevait toujours, c'était de mettre les chanoines à la place que leur indiquaient les canons, les moines, à celle qui leur était réservée par la règle de saint Benoît; en un mot, il fallait avant tout les séparer de tout ce qui n'était pas eux. A ce prix seulement on pouvait obtenir de l'ordre dans la société, de la durée dans les institutions. Or, il fallait pour cela une réforme radicale. Qu'importait de supprimer quelques abus, d'arrêter quelques vices! A quoi bon, par exemple, éloigner quelque peu les laïques du seuil dn monastère? A quoi bon engager les évêques à déposer l'épée, à ne pas dompter, en vrais Germains qu'ils étaient, les bêtes féroces

Digitized by Google

de leurs riches forêts; à ne pas dire, en quelque sorte, la messe tout bottés? En laissant subsister la cause de ces abus, ces abus devaient reparaître. La cause de ces abus, voilà donc ce qu'il fallait attaquer; or, où la chercher? Elle était dans cette déviation très-saillante qui, pour des raisons tantôt indépendantes, tantôt dépendantes du clergé, s'était fait sentir en lui vers la fin de la dynastie mérovingienne; déviation qui n'effleura jamais les dogmes, on le montrera plus tard, mais qui, en modifiant puissamment la position sociale de l'évêque, puis en lui donnant comme soutien un bras laïque, paralysa ses forces, brisa son attitude, abaissa son caractère, et le mêla aux erreurs, aux ambitions et à toutes les passions du monde. Là était le mal; là était le désordre. Voilà un homme qui se trouvait être à la foi homme de guerre comme propriétaire de bénéfices, homme de paix comme prêtre: la paix et la guerre, alliez donc ces deux idées-là, si vous pouvez, faites-en un tout normal; formez-en surtout cet être angélique par son caractère, qui unit l'homme à Dieu, mais qui, ministre de la religion, doit en avoir le calme, la résignation, le désintéressement, l'universelle charité, la foi. Vous ne ferez sortir d'un tel accouplement qu'une lutte; et, dans cette lutte, il se pourra faire que l'homme de guerre soit presque toujours vainqueur, surtout dans une époque aussi troublée que celle-ci. En un mot, la difficulté pour le clergé séculier était tout entière dans ces deux mots: Revenir aux anciens canons.

VI. Louis, il faut le dire, soit qu'il fût inspiré par sa foi qui était vive, soit que sa religion se révoltât à la vue des abus qui étaient grands, Louis entrevit très-clairement la difficulté; la pensée d'une réforme définitive perce dans toutes ses mesures, malheureusement les mesures elles-mêmes ne répondent pas à cette pensée. Comme homme, Louis s'en effrayait lui-même; et l'on conçoit son effroi quand on se rappelle ce singulier mélange du spirituel au temporel, qui était autorisé par des traditions et qu'il lui fallait frapper néanmoins; et puis cet autre mélange du temporel lui-même en deux parts, l'une revenant à l'évêque ou à l'abbé,

Digitized by Google

l'autre revenant au comte, au bénéficier. Où s'arrêtait le pouvoir de ceux-ci, où commençait le pouvoir de ceux-là? Ou plutôt par quelle singulière complication ces deux pouvoirs se trouvaient-ils en présence? Et comment pouvaient-ils rester sans combat, quand chacun cherchait à se débarrasser de l'autre? Dans toutes les mesures que prit Louis ou qu'il décréta, on voit que tantôt les législateurs sont dominés par les usages présents, par le désir fort naturel à plusieurs de la perpétuer, et tantôt par le besoin de remettre en vigueur les anciennes lois canoniques. Louis cherchait la conciliation, et cela, de très-bonne foi; mais comment concilier ce qui s'exclut?

VII. Le diacre Amalaire avait été chargé de faire un recueil, où les sentiments des Pères de l'Église se trouveraient à côté des canons ou règles ecclésiastiques :

« On y combat premièrement l'erreur populaire de ceux » qui croient que les préceptes de l'Évangile ne sont que « pour les moines et pour les clercs. Ensuite, on marque la « distinction des moines et des chanoines? Il est permis à « ceux-ci de porter du linge, de manger de la chair, de « donner et de recevoir, d'avoir des biens en propre et de « jouir de ceux de l'Église, quoique tout cela soit défendu « aux moines. Mais ils ne doivent pas s'appliquer, moins que « les moines, à fuir le vice et à embrasser la vertu. Les « chanoines doivent loger dans des cloîtres exactement fer- « més, où il y ait des dortoirs, des réfectoires, et les autres « lieux réguliers. Il reste encore à présent de ces bâtiments « dans plusieurs villes épiscopales. Le nombre des cha- « noines, en chaque communauté, sera proportionné au ser- « vice de l'église, de peur que si, par vanité, les prélats en « assemblaient un trop grand nombre, ils ne puissent suffire « aux autres besoins de l'église, ou que ces chanoines ne « recevant point de gages, deviennent vagabonds et déré- « glés. Quelques prélats ne tiraient leurs clercs que d'entre « les serfs de l'église, afin que, s'ils les privaient de leurs « pensions ou leur faisaient quelques autres injustices, ils « n'osassent se plaindre, de peur d'être rudement châtiés ou

Digitized by Google

« remis en servitude. On défend cet abus, et on ordonne que
« les nobles seront admis au clergé, sans exclure les per-
« sonnes viles qui en seront trouvées dignes. Les clercs qui
« ont du patrimoine et du bien de l'église, ne recevront que
« la nourriture pour le service qu'ils suivent; ceux qui ont
« du bien d'église, sans patrimoine, auront la nourriture et
« le vêtement; ceux qui n'ont ni patrimoine ni bien d'église,
« auront, de plus, des pensions, et tous auront part aux
« aumônes ou oblations journalières. Par les biens de l'église,
« il faut entendre les bénéfices, c'est-à-dire les fonds dont
« quelques clercs jouissaient par concession de l'évêque. On
« donnera à tous les chanoines la même quantité de boisson
« et de nourriture, sans avoir égard à la qualité des per-
« sonnes. Mais la portion sera plus ou moins grande, selon
« la fertilité du pays et la richesse des églises, c'est-à-dire
« communément quatre livres de vin; quand il y en a moins,
« on supplée par la bière. La livre était de 12 onces : ainsi,
« les quatre livres font environ trois chopines, mesure de
« Paris. Les chanoines éviteront dans leurs habits les ex-
« trémités vicieuses de propreté et de parure, ou de saleté
« et de négligence. Ils ne porteront point de cuculles, parce
« que c'est l'habit des moines; ce qu'il faut entendre d'une
« espèce de manteau qui se nommait ainsi, et non de tout
« habit ayant un capuce, comme le camail que portent en-
« core les chanoines. Les chanoines seront assidus à toutes
« les heures de l'office; et sitôt qu'ils entendront la cloche,
« ils se presseront de venir à l'église avec modestie. Ils chan-
« teront debout, sans bâton pour s'appuyer, si ce n'est à
« cause de leur faiblesse. On choisira pour lire et pour
« chanter ceux qui en seront les plus capables, et qui s'en
» acquitteront avec le plus d'édification, sans en tirer vanité.
» Les chanoines viendront tous les jours à la conférence,
« c'est-à-dire aux chapitres, et on lira cette règle et d'au-
« tres livres d'édification; ils y demanderont pardon de leurs
« fautes et recevront la correction; ils y traiteront de
« leur avancement spirituel et des affaires de l'église. Qui-
« conque aura négligé d'assister aux heures, de venir à la

Digitized by Google

« conférence, d'exercer son obédience, qui sera venu tard à « table, sorti du cloître sans congé, aura couché hors du « dortoir sans nécessité inévitable, ou fait quelque autre « faute semblable, sera averti jusqu'à trois fois et plus, et « puis, blâmé publiquement; s'il ne se corrige, on le réduira, « pour toute nourriture, au pain et à l'eau; ensuite, on lui « donnera la discipline si l'âge et la condition le permettent, « sinon, on se contentera de le séparer et de le faire jeûner. « Enfin, on l'enfermera dans une prison destinée à cet effet « dans le cloître. S'il est incorrigible, on le présentera à « l'évêque pour être jugé et condamné canoniquement. Les « enfants et les jeunes clercs seront logés tous dans une « chambre du cloître, sous la conduite d'un sage vieillard, « qui aura soin de leur instruction et de leurs mœurs. Au « dessous des évêques, les communautés de chanoines seront « gouvernées par des prévôts, choisis selon le mérite, non « suivant l'âge ou le rang qu'ils tiennent dans l'Église. Les « boulangers, les cuisiniers et les autres serviteurs de la « communauté, seront choisis entre les serfs les plus fidèles « de l'église. Les évêques établiront un hôpital pour recevoir « les pauvres, et lui assigneront un revenu suffisant, aux dé- « pens de l'église. Les chanoines y donneront la dîme de « leurs revenus, même des oblations; et un d'entre eux sera « choisi pour gouverner l'hôpital, même au temporel. Les « chanoines iront, au moins en carême, laver les pieds des « pauvres; c'est pourquoi l'hôpital sera tellement situé « qu'ils y puissent aller aisément. C'est, si je ne me trompe, « l'origine la plus certaine des hôpitaux fondés près des « églises cathédrales, et dirigés par des chanoines. Quoique « les chanoines puissent avoir des maisons particulières, il y « en aura toutefois une dans le cloître pour les infirmes et « les vieillards qui n'en auront pas d'autre, et leurs frères « auront soin de les visiter et de les consoler. Ces maisons « particulières doivent être pour s'y retirer le jour, ou en « cas de maladie; car régulièrement les chanoines dorment « dans le dortoir commun. Il y aura un portier choisi d'entre « les chanoines, qui ne laissera entrer ni sortir personne

Digitized by Google

« sans congé, et, après Complies, portera les clefs au supé-
« rieur. Les femmes n'entreront point dans le cloître, et
« aucun des frères ne leur parlera sans témoin. J'ai mis
« cette règle au long, parce qu'elle est très-célèbre, et a
« servi pendant plusieurs siècles à former les chanoines, et
« les distinguer de tout le reste du clergé. Celle de saint Chro-
« degand en était comme le modèle [1]. »

Le synode approuva la composition de ce recueil, mais il fit ses réserves sur certaines articles. Ainsi sur la propriété. On sait comment les docteurs de l'Église ont toujours défini la propriété ecclésiastique, tantôt en ne cédant qu'à l'élan de leur zèle, tantôt en s'appuyant sur son origine ; les biens de l'Église sont les vœux des fidèles, le rachat des péchés, le patrimoine des pauvres. Grâce à cette définition, les évêques n'étaient que les administrateurs, et non les propriétaires des biens de l'Église. Les anciens évêques, les Pères avaient tenu infiniment à ce simple titre, parce qu'il augmentait leur indépendance, en les détachant eux-mêmes de ses biens, leur influence, en les posant comme des hommes venant au nom du Christ administrer pour un instant son Église. Tout ce qu'ils perdaient en pouvoir matériel, ils le regagnaient en autorité morale, d'où venait leur force, comme ils le sentaient bien. C'est au moment où cette idée dominait, que parurent tous les génies qui firent la gloire de l'Église ; et si plus tard, ou même dans les temps qui nous occupent, quelques noms deviennent illustres, c'est parce qu'ils appartiennent à des hommes qui firent tous leurs efforts pour en revenir aux anciennes traditions. Mais la majorité du clergé frank n'était ni si scrupuleuse, ni si désireuse de se bien posséder elle-même. Elle ne concevait pas qu'elle dût se dépouiller. Elle obtint donc que les prêtres pourraient avoir des possessions qui leur appartinssent en propre. Ainsi, l'homme de l'Église avait, par respect, pour la tradition, laissé passer le recueil du canon ecclésiastique ; mais le Germain, l'homme

(1) Fleury.

Digitized by Google

du monde, revenait par un détour, et, par une seconde décision anéantissait la première. On aimait le mal lui-même, comment songer à le supprimer? Ici on répond par une objection. On prétend que si le clergé voulait des possessions pour lui-même, c'est qu'il n'était pas, comme de nos jours, rémunéré par l'État. Assurément, mais oublie-t-on l'usufruit de tous les biens ecclésiastiques, car ils les auraient toujours possédés, mais à titre d'administrateurs et sans être obligés d'aller à la guerre et de laisser aux comtes un grand pouvoir sur les monastères et les églises? Oublie-t-on les dîmes de tous les biens détachés d'une terre épiscopale, et érigés en bénéfices? Oublie-t-on les dîmes payées à un grand nombre d'évêques par des possesseurs laïques, et investis de biens religieux sous Charles-Martel? Mais, dira-t-on, voilà pour les évêques; mais les simples curés, les curés de campagne? D'abord, il ne faut pas oublier que les évêques de cette époque étaient beaucoup plus rapprochés de ce que nous appelons les simples curés, que les évêques de nos jours. Quant aux simples desservants des églises, soit de bourgs, soit de campagne, ils étaient entretenus aux frais de ces campagnes et des bourgs. « Dans tous lieux, grands ou petits, dit « le législateur, que chaque homme canonique reçoive cha- « que jour quatre livres de vin. Mais dans les lieux où l'é- » glise possède de plus grands biens, par exemple, trois ou « quatre, ou huit mille manses, ou plus encore, si la contrée « est vinicole, qu'il reçoive chaque jour cinq livres de vin, « si toutefois l'année est bonne; si la vigne y vient mal, « qu'il reçoive trois livres de vin et trois de bière. » Enfin, toutes les églises avaient une dot, qui se composait d'un manse et d'un terrain, puis d'un serf et d'une femme esclave.

On voit par là, que la subsistance des prêtres était largement assurée; on peut voir aussi combien était grande l'opulence des églises, surtout si on la compare à la position d'un simple propriétaire obligé de suffire lui-même aux frais de la guerre, s'il possédait quatre manses. De nos jours, on a voulu que les ministres de la religion fussent rémunérés par les communes: on voit que cette idée n'est pas neuve;

Digitized by Google

et, sous les Carolingiens, elle n'a pas produit des merveilles.

Il en était de même pour les femmes consacrées à Dieu, et que l'on trouve, dans l'organisation de cette époque, rangées parmi les clers séculiers, soit parce qu'elles n'étaient point astreintes à la règle bénédictine, soit parce que quelques-unes d'entre elles rendaient encore des services analogues à ceux des diaconesses de la primitive Église. En entrant dans cet ordre, une femme était libre de ne pas concéder ses biens à l'Église, mais d'en confier la gestion à un parent, à un ami de bonne foi. Voilà encore une position qui n'était pas franche, un regrettable mélange. Dans touces règlements, il n'en est pas un seul où l'on ait posé nettes ment ces deux questions qui résumaient, appelaient ou éclaircissaient toutes les autres. Pourquoi des laïques possesseurs de monastères, d'abbayes, de biens épiscopaux? Pourquoi, par contre, des évêques obligés de faire la guerre, et pouvant, on le vit bien quelques années plus tard, pouvant diriger eux-mêmes la bande épiscopale? Cependant cette dernière considération fut attaquée. Louis essaya de supprimer, sinon les habitudes, au moins ce costume militaire qui choquait bien des yeux, et qui a provoqué une vigoureuse protestation de l'Astronome. « Alors les évêques et les clercs commencèrent à déposer leurs ceintures chargées d'un baudrier d'or, et de poignards ornés de pierres précieuses. On considérait comme une monstruosité de voir des membres de la famille ecclésiastique rechercher les ornements de la vanité du siècle. »

Avec toutes ces réserves, l'effet du livre canonique était bien amoindri, il fut envoyé dans tous les diocèses de l'empire, pour être ensuite répandu dans toutes les églises. « Nous envoyons ces capitulaires à ta vénérable paternité, écrivait Louis à Magnus, archevêque de Sens, pour que tu les fasses lire devant tous les ordres ecclésiastiques. Tu les feras transcrire avec soin. Nous en conservons un exemplaire dans nos archives, afin que nous puissions ensuite lui comparer tous les autres, car nous savons que plusieurs en ont déjà fait de mauvaises copies. Mais, au premier septembre, nous enver-

Digitized by Google

rons nos députés dans tout l'empire, afin de voir si les prélats et leurs subordonnés font activement exécuter nos ordres. Nous voulons que les abbesses résident dans leurs monastères; bien que plusieurs clercs possèdent des monastères de jeunes filles, et plusieurs laïques des monastères d'hommes, et même de jeunes filles. Que dans tout ton diocèse, autant que tu le pourras, autant que l'état des biens le permettra, que tous les clercs et toutes les saintes femmes se conforment à cette constitution. »

VIII. Louis fit suivre le livre d'Amalaire d'un décret où l'on retrouve encore ce désir qu'il avait d'une réforme plus large et plus radicale, désir qui avorta faute d'une volonté puissante, et parce qu'il contrariait trop les usages établis. D'abord, Louis ordonnait que les biens ecclésiastiques ne fussent pas divisés; mais ils l'étaient en fait. Puis, il relevait en ces termes l'élection de l'évêque par le clergé et le peuple : « N'ignorant pas les sacrés canons, et voulant qu'au nom de « Dieu la sainte Église jouisse librement de ses honneurs; » nous avons accordé à l'ordre ecclésiastique, que les évê« ques fussent élus par le choix du clergé et du peuple, « dans chaque diocèse, selon les statuts des canons, sans « considération de personnes ou de présents, mais d'après « le mérite de leur vie et leur sagesse, afin que toujours, « par leurs paroles et par leurs actes, ils puissent être utiles « à ceux qui leur sont subordonnés. » Même décision pour les monastères : les moines ont la permission d'élire leur abbé, « et nous voulons, ajoute Louis, que cet arrêt soit valide chez nos successeurs et demeure inviolable. » Certes, il n'est rien de plus clair. Pourquoi faut-il qu'en méprisant lui-même ses propres ordonnances, en mutilant à tout propos les actes de sa volonté, Louis ait appris à ses sujets qu'ils pouvaient le faire à leur tour. A chaque instant, dans le règne de Louis, on voit que le droit d'élection est accordé à titre de privilége, et que lui-même nomme les évêques. On n'est respecté des autres qu'à la condition de se respecter soi-même. De même, dans le dernier article, il s'élève pour un instant au-dessus du moyen-âge, et, inspiré par un

Digitized by Google

sentiment profondément chrétien, il dit : « Que dorénavant, personne ne prétende faire quelque jugement que ce soit au moyen de la croix ; il ne faut pas que cette croix glorifiée par la passion du Christ devienne pour un téméraire un objet de mépris. » Quelques années après, Louis recommandait lui-même l'usage de la croix en matière juridique ; et il fallait qu'un esprit éclairé, Agobard, vînt lui prouver, et sans pouvoir y réussir, qu'il n'avait pas eu tort en prononçant ce mot si plein de bon sens. Quant aux autres articles où Louis essayait de conjurer toute espèce de lutte entre prêtres et laïques, où il défendait de tonsurer de jeunes garçons, de voiler les jeunes filles sans la volonté de leurs parents ; où il voulait que tout missel, tout lectionnaire, tout livre à l'usage des prêtres fût bien corrigé, purgé de toute superstition où il ordonnait que les dons faits aux églises fussent répartis entre le clergé et les pauvres, à dose plus forte pour ces derniers, s'il était possible ; enfin, où il cassait tout acte de donation fait inconsidérément à une église, au détriment des enfants ou des parents du donataire ; toutes ces mesures, excellentes en elles-mêmes, prouvent peut-être le respect de Louis pour la justice et pour la religion, elles laissaient subsister le mal dans son entier, parce qu'elles ne l'attaquaient pas dans son principe. Elles font honneur à l'homme ; elles ne prouvent rien pour le politique.

IX. Ces soins étaient chers à Louis ; il en était d'autres qu'il leur préférait cependant. Il appréciait, il respectait un évêque ; mais l'idéal de la vie humaine lui apparaissait dans la perfection monastique. Cette solitude absolue, loin d'un monde plein d'orages, cette abnégation complète de sa volonté entre les mains de ses supérieurs, cette pieuse préparation à la vie future, cette perpétuelle prière, extase de l'âme en présence de son Dieu : voilà ce que Louis considérait comme la plus haute pensée humaine, comme le terme de toutes les fatigues, l'affranchissement de toutes les douleurs et l'image de la parfaite félicité. N'ayant pu en jouir lui-même, bien qu'il en eût eu plus d'une fois le désir, il voulait du moins en faire jouir ses semblables ; pour cela, il fal-

Digitized by Google

lait doter les monastères, et l'on ne peut se figurer toutes les concessions qu'on leur avait faites, sans compter celles de cette année. Une fois enrichis et la vie monastique rendue digne d'envie, il fallait faire fonctionner dans chacun d'eux la règle de saint Benoît avec son auguste sévérité, avec sa majestueuse domination : Benoît d'Aniane fut chargé d'en préparer une édition nouvelle, afin que la règle bénédictine fût pour les moines ce que la règle canonique devait être pour les ecclésiastiques. En présentant son travail à la sanction d'une assemblée nouvelle et de son souverain, Benoît d'Aniane y ajouta un capitulaire, qu'il avait rédigé lui-même sur la vie et les devoirs des moines. Là, le rigide abbé, qui craignait toujours que la pureté, que l'humilité monastique ne s'altérât, ne s'enorgueillît au souffle des idées mondaines, entrait dans les détails les plus infimes sur les objets de toilette que devait posséder chaque moine; et en même temps, contraste bizarre, Louis, qui d'ailleurs n'avait pas plus songé aux œuvres de l'intelligence que Benoît d'Aniane, faute grave pour tous les deux, Louis pensait faire une grande grâce aux monastères en apostillant la règle bénédictine avec les paroles suivantes : « Tels monastères, et il les indiquait tous, devront nous apporter les dons et suffire aux frais de la guerre; tels autres, qui ne peuvent faire la guerre, apporteront seulement les dons; tels autres, enfin, ne sont tenus ni aux dons, ni à la guerre; nous leur demanderons seulement des prières pour le salut de l'empereur et de ses fils, et pour la stabilité de l'empire. » D'après ces paroles, il est évident que l'empereur conférait les monastères à titre de bénéfice, et qu'il considérait ce droit comme l'une des prérogatives de la couronne. Par là, il se mêlait au spirituel; et, d'autre part, les abbés devenaient très-souvent des chefs de bande et, toujours légalement, des pourvoyeurs d'armée, et ils étaient mêlés au temporel. On dira que rien n'était plus difficile que d'établir une division pareille à cette époque. Assurément; mais si là était la difficulté, là devait aussi se porter l'unique souci du gouvernement, parce que, e point une fois réglé, tout rentrait dans l'ordre. Depuis

Digitized by Google

quand la difficulté, le danger même, est-il une excuse pour le courage, au lieu d'en être le stimulant? Est-ce que le peuple, dans son simple bon sens, ne va pas répétant chaque jour : Aux grands maux les grands remèdes? Benoît d'Aniane s'adjoignit plusieurs abbés pour faire ce nouveau règlement.

X. « Les principaux étaient Arnoul d'Hério ou Noirmoutier, « Apollinaire du mont Cassin, Alveus d'Andagine ou Saint-« Hubert en Ardennes, Apollinaire de Flavigny, Josué de « Saint-Vincent de Vulturne, Agiolfe de Solignac. Après « avoir longtemps conféré ensemble, ils trouvèrent que la « principale cause du relâchement de la discipline monasti-« que était la diversité des observances; car, encore qu'en « la plupart des monastères on fît profession de suivre la « règle de saint Benoît, il y avait bien de la variété dans la « pratique de ce qui n'y est pas écrit. D'où il arrivait que « l'on faisait passer les relâchements pour d'anciennes cou-« tumes autorisées par le temps, et que les moines, même « voisins, étaient étrangers les uns aux autres. On crut donc « que le plus sûr était d'établir une discipline uniforme par « des constitutions qui expliquassent la règle; et on le fit « par ce règlement d'Aix-la-Chapelle, divisé ordinairement « en quatre-vingts articles, et, suivant d'autres éditions, en « soixante-douze.

« Comme la règle en est le fondement, on ordonne d'a-« bord que les abbés présents à cette assemblée liront la rè-« gle entièrement et en pèseront toutes les paroles, et « que tous les moines qui le pourront l'apprendront par « cœur. On fera l'office suivant la règle de saint Benoît. C'est « que quelques-uns faisaient l'office romain, qui dès lors « étaient indifférents. Il y avait toutefois un office plus so-« lennel pour les fêtes, qui est appelé l'office plénier. Au cha-« pitre, on lira le martyrologe, puis la règle ou quelques ho-« mélies; j'entends ici par chapitre le lieu où l'on s'assemble « après primes, comme on le nomme encore à présent. Plu-« sieurs articles font mention du travail des mains, et l'abbé « n'en était pas exempt; les moines travaillaient eux-mêmes

Digitized by Google

« à la cuisine, à la boulangerie et aux autres offices, quel-
« quefois ils recueillaient les fruits : les jours de jeûne, le
« travail était plus léger, et, en carême, il durait jusqu'à
« nones. Ils avaient peu de prêtres, puisqu'il est dit que
« l'abbé, le prévôt ou le doyen ne laisseront pas de donner
« la bénédiction au lecteur, quoiqu'ils ne soient pas prêtres.
« Les moines donneront aux pauvres la dîme de toutes les
« aumônes qu'ils recevront.

« On fera deux repas les jours de fêtes, et, aux grandes
« solennités, c'est-à-dire à Noël et à Pâques ; quatre jours
« durant on pourra manger de la volaille ; mais elle est dé-
« fendue dans tout le reste de l'année. On ne mangera ni
« fruits ni herbes hors les repas ; on distribuera même dans
« le réfectoire les eulogies, c'est-à-dire les pains offerts
« à l'autel non consacrés. Il y aura toujours de la graisse
« dans la nourriture des frères, excepté le vendredi, huit
« jours avant Noël, et depuis la Quinquagésime jusqu'à Pâ-
« ques. On permettait en France la graisse au lieu d'huile,
« pour montrer qu'on ne s'abstenait pas de la chair par su-
« perstition. La livre de pain portée par la règle est estimée
« par 30 sous 12 deniers, ce qui revient à 18 onces avant la
« cuisson, et 16 après. Au lieu de l'hémine de vin, on don-
« nera le double de bière, aux lieux qui manquent de vin.
« Le Vendredi-Saint, on ne prendra que du pain et de l'eau ;
« si le travail y oblige, on pourra boire après le repas du
« soir, même en carême : c'est l'origine de la collation. —
« Comme la règle permet d'augmenter les habits selon la qua-
« lité des lieux, le règlement d'Aix-la-Chapelle en accorde
« beaucoup plus que la règle, savoir : deux chemises, enten-
« dez des sergettes, car les moines ne portaient pas de linge,
« deux tuniques, deux cuculles pour servir dans la maison,
« deux chapes pour servir dehors, deux paires de fémoraux
« ou caleçons, deux paires de souliers pour le jour, et des
« pantoufles pour la nuit ; des gants en été, et des moufles
« en hiver ; de plus, un roc ou habit de dessus, nommé de-
« puis froc, et une pelisse ou robe fourrée. On rasait les
« moines tous les quinze jours, mais point pendant le ca-

Digitized by Google

« rême. Ils pouvaient user du bain à la discrétion du supé-
« rieur, car l'usage en était fréquent chez les séculiers. Ils
« se lavaient les pieds les uns les autres, principalement en
« carême, en chantant des antiennes. Ils ne se faisaient
« point saigner en certain temps, mais suivant les besoins,
« et toutefois ces saignées, réglées par les saisons, passèrent
« depuis en règle dans les congrégations plus modernes. —
« Aucun séculier ne logera dans le monastère, s'il ne veut
« être moine. Les moines survenants seront logés dans un
« dortoir séparé, et on choisira, pour leur parler, des frères
« bien instruits. Ils ne voyageront point sans compagnon.
« On n'admettra pas facilement un novice; il servira pre-
« mièrement les hôtes dans leur logis pendant quelques
« jours. Il chargera ses parents de l'administration de ses
« biens, dont il disposera, suivant la règle, après l'année
« de probation, et ne prendra l'habit qu'en faisant son vœu
« d'obéissance; car on n'en faisait point d'autre, et on en
« trouve encore des formules. On ne recevra personne à cause
« de ce qu'il donne au monastère, mais seulement pour son
« mérite. Les parents peuvent offrir leurs enfants, et faire
« pour eux la demande, qu'ils confirmeront étant en âge de
« raison. Il n'y aura point d'autre école dans le monastère
« que pour ces enfants. Il faut entendre ceci des écoles in-
« térieures, car il y en avait d'extérieures et de publiques
« en plusieurs monastères, au neuvième siècle, comme je
« l'ai déjà observé. — L'abbé se contentera de la portion du
« moine pour la nourriture, sera vêtu et couché de même,
« et travaillera comme eux, s'il n'est occupé plus utilement.
« Il ne mangera point avec les hôtes à la porte du mo-
« nastère, mais dans le réfectoire, et pourra augmenter les
« portions à leur considération. Il n'ira point visiter les mé-
« tairies sans nécessité, et n'y laissera point de moines pour
« les garder; s'il a des celles ou prieurés, il n'y laissera pas
« moins de six moines. L'abbé n'en emmènera point en
« voyage, si ce n'est pour aller à un concile. Le prévôt sera
« tiré d'entre les moines et aura la principale autorité
« après l'abbé, tant dedans que dehors le monastère. Les
« doyens suivront entre eux l'ordre d'antiquité. On usera de

Digitized by Google

« punition corporelle pour les plus durs ; mais on ne les » fouettera point nus à la vue de leurs frères. Ceux qui seront « en pénitence pour de grandes fautes auront un logement « séparé, avec une cour où ils puissent travailler ; mais on « leur donnera quelque relâchement le dimanche. Tel est le « règlement fait pour les moines à Aix-la-Chapelle, que « l'empereur confirma et fit exécuter. — En cette même as- « semblée fut dressé un état des monastères de l'obéissance « de l'empereur Louis, pour marquer les devoirs dont ils « étaient chargés envers lui, et l'on en fit trois classes : les « uns devaient des dons et le service de guerre, d'autres des « dons seulement ; les derniers ne devaient que des prières. « Ceux qui devaient dons et prières étaient quatorze en « France, deux au delà du Rhin, deux en Bavière ; en « France : Saint-Benoît sur Loire, Ferrières, Corbie, Notre- » Dame de Soissons, Saint-Oyan, aujourd'hui Saint-Claude, « et quelques autres. Seize ne devaient que des dons, entre « autres Saint-Seine, Nantua, Saint-Boniface ou Fulde, Saint- « Vigbert ou Frislar. Dix-huit ne devaient que des prières, « entre autres le Fossé, aujourd'hui Saint-Maur, près de « Paris ; Savigny, près de Lyon. On en compte encore plu- « sieurs en Aquitaine, qui apparemment ne devaient que des « prières. Les plus connus sont Saint-Filbert ou Noirmou- « tier, Saint-Maixant, Charroux, Brantôme, Sainte-Croix de « Portieu, Menat et Manlieu en Auvergne, Conques et Saint- « Antonin en Rouergue, Moissac, Saint-Gilles, diocèse de « Nîmes ; Psalmodi, Aniane, Saint-Tibère, Villemagne, Saint- « Papoul, à présent évêché, le Mas-d'Asil. On voit par là « l'antiquité de ces monastères [1]. »

Pour réunir tous les monastères par un lien commun, une pensée unique, pour y élever la règle bénédictine à une hauteur telle, qu'à un moment donné les mêmes prières pussent se faire entendre, les mêmes travaux s'exécuter dans tous les monastères de l'empire, il fallait un chef suprême, une sorte de premier ministre des monastères. Ce chef, ce premier ministre était tout trouvé, c'était Benoît d'Aniane.

---

[1] Fleury.

Digitized by Google

investi de ces hautes fonctions dont on ne trouve pas d'exemple dans les âges suivants, Benoît d'Aniane dut commencer bientôt ses pérégrinations dans les monastères de l'empire.

XI. Enfin on descendit de ces sublimes hauteurs à la simple et terrestre politique, et Louis voulut bien se souvenir qu'il n'était pas seulement le tuteur des moines et l'ami de Benoît d'Aniane, mais aussi l'empereur d'Occident. L'aventure du portique avait, ce semble, provoqué des espérances et des peurs. Durant le cours même de la session, ses fidèles vinrent l'avertir de profiter de sa santé et de la paix générale pour songer à l'état du royaume et au mode de partage qu'il fallait adopter. Il paraît qu'un assez grand nombre désiraient, en vrais barons germaniques, qu'on scindât l'empire et que chacun de ses fragments fût adjugé à l'un des fils de Louis, à titre de royaume indépendant. D'autres, et ceux-là, dit l'empereur, ont du bon sens, d'autres ne voulaient pas en revenir là ; rien ne leur semblait plus beau que la grande unité carolingienne. De même que la main des moines faisait reculer les forêts, de même les enseignements de l'Église avaient déjà fait disparaître en partie les idées barbares. Il est hors de doute qu'il ne se soit élevé un vif conflit d'opinions. L'empereur en fut tourmenté. Il consacra trois jours à la prière et aux bonnes œuvres, et il vint alors lire à l'Assemblée vivement inquiète les paroles que voici :

« Au nom de Jésus-Christ, notre Seigneur Dieu et Sauveur, « Louis, par la divine Providence, Empereur Auguste : nous « n'avons pas voulu, nous et ceux qui sont sages, briser l'unité « de l'empire que Dieu nous a conservé. Cette scission toute « humaine, nous le craignons, eût pu faire naître un scandale « dans la sainte Église, et nous aurions offensé celui qui a sous « sa puissance les droits de tous les royaumes. Après trois jours « de jeûne, il s'est fait, par la volonté de Dieu, nous le « croyons, que notre choix et le suffrage de tout le peuple « se sont réunis pour élire Lothaire, notre cher fils aîné. « Alors il nous a plu et à tout notre peuple, de lui impo- « ser solennellement, selon la coutume, le diadème impérial,

Digitized by Google

« de l'associer à l'empire, pour qu'il soit ensuite notre suc-
« cesseur, si Dieu le veut, de l'élever ainsi d'un consente-
« ment unanime. Quant à ses autres frères, à savoir Pepin
« et Louis, notre homonyme, nous avons voulu d'un commun
« accord leur donner le nom de rois, leur assigner des pays
« nommés plus bas, dans lesquels, après notre mort, ils se-
« ront maîtres sous la dépendance royale de leur seigneur
« frère, dans les conditions que nous avons indiquées. Les
« articles qui les contiennent, regardaient aussi l'utilité de
« l'empire, la paix que les frères doivent toujours conserver
« entre eux, et la sûreté de l'Église; aussi avons-nous voulu
« les discuter avec tous nos fidèles, afin que ce qui a été fait
« d'un consentement unanime, soit inviolablement conservé
« d'un consentement unanime, pour la paix perpétuelle et
« des frères et de tout le peuple chrétien : réservant tou-
« tefois notre puissance impériale sur nos fils et sur nos
« peuples, et la soumission que des fils doivent à leur père
« et empereur, des peuples à leur roi. »

Dans les articles suivants Louis, formulant les deux idées exposées dans ce préambule, donnait à Pépin l'Aquitaine et les contrées adjacentes; à Louis, la Bavière et les contrées adjacentes; mais ces deux princes, tout en recevant le titre de roi, tout en ayant à leur disposition la distribution des dignités et des places de leur royaume, devaient, soit ensemble, soit l'un après l'autre, visiter leur seigneur frère pour s'entendre avec lui sur les mesures d'utilité commune, sur la paix perpétuelle, et lui apporter des dons en se reconnaissant ainsi ses vassaux, lien si puissant alors. S'il s'agissait de faire ou la paix ou la guerre avec les nations étrangères, les plus jeunes devaient s'entendre avec leur aîné qui devait les appuyer. Attaqués chez eux, ils devaient néanmoins se défendre à leurs risques et périls. Le devoir du bénéficier étant de n'abandonner jamais son maître. Nul homme, afin d'éviter toute altercation, ne pourra être à la fois le vassal de deux frères, il pourra néanmoins posséder partout un aleu, et en toute sûreté. Tout homme libre, après la mort de Louis, pourra parmi les trois frères choisir le seigneur qu'il préférera.

Digitized by Google

Si l'un des jeunes frères voulait se marier, il devait prendre les avis et demander le consentement de son seigneur frère; il ne pouvait épouser une étrangère. S'il mourait sans enfants légitimes, sa puissance revenait de droit au seigneur frère; si l'empereur Louis venait à mourir avant que l'un des jeunes fils n'eût l'âge exigé d'un roi par la loi des Ripuaires, la régence revenait au seigneur frère. Le royaume d'Italie devait être soumis à Lothaire. Si l'un des jeunes fils mourait en laissant plusieurs enfants légitimes, le royaume de leur père ne devait pas être divisé entre eux, mais le peuple réuni devait élire celui d'entre eux que Dieu choisirait. L'acte se terminait par ces mots : « Nous avertissons notre peuple tout entier dont le devouement, la foi sincère et la « fidélité sont célèbres chez presque toutes les nations que, « si ce fils, qui nous succédera par la divine volonté sortait « de ce monde sans enfants légitimes, le peuple en vue « du salut de tous, de la tranquillité de l'Église et de l'u- « nité de l'empire, adopte pour élever l'un des frères, s'ils lui « survivent, le mode de l'élection que nous avons adopté « nous-même pour élever celui-ci; afin que dans cette élec- « tion on ne cherche pas à accomplir la volonté de l'homme, « mais celle de Dieu. »

Cette lecture dut satisfaire les esprits les plus éclairés. Les clauses de cet acte étaient admirablement combinées. Louis et Pepin, comme fils de rois, étaient rois; Lothaire, comme le premier représentant de cette illustre famille, est empereur, véritable successeur de Louis le Pieux et de Charlemagne, premier propriétaire de l'empire, et par suite premier collateur des bénéfices, le seigneur des seigneurs. Là triomphe le principe germanique; ici, se retrouve le principe romain. Il eût été difficile de les mieux unir, de les rapprocher plus pacifiquement, plus naturellement l'un de l'autre, d'animer mieux le second par le premier, d'étendre avec plus d'art et plus loin le premier par le second. L'empire conservait cette unité puissante à laquelle les Franks aspiraient et dont les Romains leur avaient révélé la forme. Cette forme eût péri avec tout le reste, si le christianisme ne fût venu

Digitized by Google

la vivifier à jamais, et la transmettre aux âges suivants par la largeur de ses principes, unis à une constitution tout organisée, la constitution ecclésiastique. C'est grâce à l'influence du christianisme que l'empire carolingien ne s'est pas brisé en cette circonstance. Parmi les motifs exprimés par l'empereur, il n'en est pas un qui n'émane du principe religieux; peut-être même Louis en fut-il trop scrupuleusement préoccupé; témoin l'élimination systématique des bâtards, qui lui fut funeste. Que plusieurs évêques en conseillant, en appuyant ces mesures, n'y aient vu que leur propre intérêt, qu'ils aient craint, l'empire une fois brisé, de trouver non pas un maître, d'ailleurs assez traitable, mais des milliers de maîtres indomptables, les comtes germaniques, cela est possible. Il n'en est pas moins vrai que le principe sur lequel repose cette charte, que l'esprit qui l'a inspirée est le christianisme, consolidé par les grandes traditions, illustré par toutes les gloires des temps carolingiens. Désirée, proposée ou acceptée par les évêques et les nobles, promulguée non par un génie initiateur, mais par un prince assez dépourvu d'originalité personnelle, cette charte était un véritable progrès national, bien qu'il entraînât à de grands dangers, comme on le verra. Pourquoi faut-il que par un sort fatal ces mêmes évêques aient ensuite détruit leur ouvrage, et qu'en voulant grandir encore, tout en conservant l'unité de l'empire, ils aient eux-mêmes provoqué le retour des idées germaniques et déchiré le pacte fondamental de leur pays?

XII. Peu de temps s'écoula entre cette session célèbre et un événement dont les conséquences rejaillirent sur la vie entière de Louis, la révolte de Bernard. Depuis l'avénement de l'empereur, deux choses avaient froissé ce jeune prince; d'abord l'exil de Wala, son conseiller, son ministre. Se contenant néanmoins, il avait conduit à bonne fin toutes les entreprises dont Louis l'avait chargé. Il ne fut plus maître de lui-même quand il se vit exclu du partage, et son royaume officiellement adjugé à Lothaire. Le roi d'Italie était bâtard; trois autres bâtards, frères de Louis, grandissaient

Digitized by Google

encore dans le palais de Charlemagne; Louis lui-même en avait un, qui, il est vrai, ne fit pas beaucoup de bruit et s'en alla tranquillement mourir sur le fauteuil archiépiscopal de Sens. Louis pensait sans doute qu'il était impossible de leur conférer à tous des apanages; mais il avait tort de confondre Bernard avec les autres; et certainement la clause qui le concernait dans l'acte de 817 était très-imparfaite. Bernard avait été nommé roi d'Italie par Charlemagne qui avait même hésité, dit-on, entre lui et le roi dévot de l'Aquitaine, qnand il avait songé à se donner un successeur. Les services de Bernard avaient fait oublier le vice de sa naissance, qui ne reposait d'ailleurs que sur un préjugé, et méritaient des égards. Le confondre avec des enfants ou des hommes incapables était ou une erreur ou une provocation. Plusieurs historiens ont donné au mouvement qui suivit, le nom de conspiration de Bernard; ce n'était pas une conspiration, au moins dans l'origine, c'était une révolte. Bernard victorieux n'avait pas à attenter aux jours de Louis, ni même à lui contester la suprématie. Cette guerre fut plus encore, elle fut un instant un mouvement national. Tous les princes, toutes les villes de la Lombardie avaient promis leur appui à Bernard, protestant ainsi contre sa déchéance; tous les passages étaient cernés; toutes les populations accouraient sous ses drapeaux; mais soit frayeur, soit insconstance, elles ne tardèrent pas à les déserter. Ainsi abandonné, désésperé, n'ayant en perspective qu'une lutte inégale, Bernard résistait, lorsqu'un message de l'impératrice Irmengarde vint lui apprendre que son pardon dépendait de son obéissance. Il accourut, confiant comme un jeune homme, se jeter aux pieds de son oncle, qui était alors à Châlons, à la tête d'un nombreux hériban. Un seul interrogatoire suffit pour découvrir et le but de l'entreprise et les noms des partisans de Bernard, Eggideo, Reginer, Reginald, illustres barons, puis des clercs, des évêques même, Anselme, évêque de Milan, Wolfold, évêque de Crémone, et Théodulphe, archevêque d'Orléans, Théodulphe, jadis si chaud partisan de Louis. Ce malheureux prince avait déjà lassé

Digitized by Google

beaucoup d'amis. Le nom de Wala est absent. On jeta tous les coupables en prison, et à la fin de l'hiver on les fit juger par un placite qui les condamna à mort. Si l'assemblée fut nombreuse, l'arrêt ne fut sans doute pas unanimement prononcé, ou bien les juges étaient choisis. Cette décision dut exciter de vifs mécontentements. Louis, comme s'il ne voyait là qu'une guerre de bâtards, fit couper les cheveux à ses trois jeunes frères, et les fit garder à vue dans des monastères. Quant à Bernard, si ses amis comptaient sur la clémence de l'empereur, si Bernard lui-même se fiait à la parole de l'impératrice, ils furent bientôt détrompés. Livré à Berthmond, gouverneur de la Lyonnaise, ce malheureux jeune homme vit entrer dans sa prison son bourreau armé du fer ardent qui devait lui brûler les yeux; c'était tout ce qu'avait pu accorder la haute clémence de l'empereur, poussé par les craintes jalouses de son épouse. Soit que Bernard n'eût pu se contenir à cette vue, soit que pendant cette cruelle opération sa personnalité se soulevât tout entière, le roi d'Italie tira son épée, tua cinq de ses ennemis, et tomba enfin accablé par le nombre. Reginer périt de la même mort, à la suite d'une lutte inégale. Les évêques furent exilés et les comtes exécutés.

C'était pour la seconde fois qu'on donnait à la France le spectacle de cette atroce barbarie. Louis se vantait de suivre les traces de son père, mais à chaque instant ses actes venaient démentir ses paroles; à la suite d'une véritable conspiration, Charles s'était senti assez fort pour pardonner à son fils Pepin. On dit que cette même Irmengarde, qui avait engagé Bernard à se rendre à Châlons, poussa Louis à le faire mourir; mais loin de justifier celui-ci, on accable sa mémoire. Qu'est-ce qu'un chef de gouvernement qui se laisse dominer aujourd'hui par un moine, demain par une femme? Quand les caractères faibles veulent être énergiques, ils deviennent souvent cruels et despotiques, leur âme fût-elle bonne d'ailleurs. Louis pleura, dit-on, les malheurs de Bernard. Si les larmes effacent le sang, Louis fit bien. Mais il fallait avant tout se changer soi-même et gouverner avec

Digitized by Google

une raison plus haute, plus éclairée. Les temps devenaient mauvais. Les plus intelligents perdaient tout respect pour ce gouvernement qui ne marchait que par soubresaut ou qui ne marchait pas du tout. On commencait à ne plus voir dans Louis le fils de Charles le Grand, mais le prince inhabile qui avait rabaissé lui-même le sang d'où il était sorti, et l'homme timide qui avait jeté aux pieds d'un officier subalterne le corps mutilé du roi d'Italie.

XIII. Le pouvoir central ne tarda pas être ébranlé; le mépris qu'on avait pour la personne de Louis, rejaillit sur ses envoyés généraux. On nommait commission sur commission pour aller rendre justice dans les provinces; nulle n'atteignait son objet. On ne voulait même pas les recevoir. « Si « quelqu'un, disait Louis en 819, méprise notre lettre, à « savoir la missive que nous écrivons au sujet de la réception « de nos envoyés, ou qu'il perde sa place, ou qu'il réside « aussi longtemps, dans les lieux où il devait recevoir nos « envoyés, qu'il le faudra pour nous satisfaire. » La première partie de la phrase montre que les comtes ne mettaient pas plus d'empressement que les hommes libres à obéir à leur souverain. Hommes libres et officiers politiques grandissaient en désobéissant. Ils empiétaient sur les prérogatives royales; ils empiétaient sur la liberté de leurs subordonnés; et ils y gagnaient. On voyait commencer des prétentions qui devinrent des habitudes, puis des droits. Qu'un pêcheur, demeurant près d'un fleuve, établisse une barque, là, où il n'y a pas de gué, où il faudrait un port, rien de mieux, il doit exiger le prix du passage; mais qu'un leude opulent, qu'un comte fier de sa puissance locale, et dont la propriété sera voisine d'un grand chemin, vienne jeter une corde sur le passage, et se faire payer pour la lever, ceci, il faut l'avouer, est infiniment moins juste. Voilà ce que Louis repoussait. Mais en vain venait-il au nom de tous réclamer en faveur des opprimés; ceux-ci eux-mêmes n'espéraient guère en lui; sa voix retombait impuissante; et la féodalité mettait tranquillement à la voile.

XIV. Deux années après, car le temps passe bien vite pour

Digitized by Google

les gouvernements endormis, on réitérait les mêmes avertissements à Thionville (821).

Cependant la solitude se faisait autour de Louis lorsqu'il avait le plus besoin de conseillers dévoués. Benoît d'Aniane mourut quelques mois avant cette session. « Quatre jours « avant sa mort, il répétait à l'empereur tout ce qu'il avait « coutume de lui dire. Ce jour là-même la fièvre le saisit, il « vint à sa demeure. A cette nouvelle, tous les vassaux de « l'empereur vinrent le visiter. Or, il y avait une telle mul- « titude d'évêques, d'abbés et de moines, que nous qui le « gardions, nous pouvions à peine arriver jusqu'à lui. « L'abbé Hélisachar vint le premier près de lui et ne le « quitta pas jusqu'à sa mort. Pendant la nuit, l'empereur « envoya le camérier Taneulphe, nous ordonnant de le por- « ter cette nuit même au monastère. A la troisième heure « du jour, il ordonna à tout le monde de sortir, il resta seul « jusqu'à la sixième heure. Alors le susdit abbé entra avec « notre prévôt; ils lui demandèrent comment il se trouvait. « Il leur répondit qu'il n'avait jamais été si bien, ajoutant : « Jusqu'ici je me suis trouvé au milieu des chœurs des « anges, devant le Seigneur. Le jour suivant, il appela les « frères, leur donna de sages conseils, et lui apprit que, « depuis les quarante-huit ans qu'il était moine, il n'avait « jamais mangé son pain, sans pleurer devant Dieu. » Benoît d'Aniane mourut le 11 février 821.

Il est à regretter que les actes de l'assemblée de Thionville ne soient pas parvenus jusqu'à nous, car là une pression nouvelle commence à s'exercer franchement sur l'empereur. La physionomie de cette assemblée était imposante ; trente-deux évêques qui y siégeaient lui donnaient l'aspect d'un concile. On y discutait de précautions à prendre, de peines à statuer pour que la dignité ecclésiastique ne pût recevoir aucune atteinte, même dans la personne de ses plus humbles représentants. Déjà l'on avait arrêté de fortes amendes, 300, 400 et même 600 sous, puis de nombreuses quarantaines pénitentiaires contre ceux qui avaient calomnié un prêtre, un diacre, un sous-diacre : « Mais, ajouta-t-on, si

Digitized by Google

« quelqu'un tue volontairement un évêque, qu'il ne mange « pas de chair, qu'il ne boive pas de vin tous les jours de sa « vie, qu'il dépose le ceinturon militaire, qu'il demeure à « jamais sans espérance de mariage. » Ainsi c'était d'abord la dégradation perpétuelle, la mort civique que les évêques proposaient contre tout audacieux qui n'aurait pas abjuré ses ressentiments en présence de la sainteté de leur caractère. Aistolphe, archevêque de Mayence, se leva et dit: « S'il plaît aux princes et aux autres fidèles, nous demandons qu'on approuve et qu'on souscrive. » Et l'on approuva, et l'on souscrivit, princes et autres fidèles. Ailleurs, on reprit ces capitulaires pour leur donner plus de sévérité encore, mais au nom du roi. Un fragment conservé du procès-verbal de cette séance, fait connaître, et la haute position du clergé qui se dégageait chaque jour du reste de la nation, sans jamais attaquer directement la noblesse, et l'aspect de ces assemblées carolingiennes qui reprenaient l'indépendance germanique, en la rehaussant encore par la majesté des formes religieuses. Mais il ne faut pas se laisser éblouir par l'éclat de ces dernières; il faut étudier les secrètes pensées des hommes et le mouvement des esprits. Louis disait donc: « Si quelqu'un désobéit orgueilleusement aux évêques « dans la sanction des saints canons et de notre propre « décret, qu'il soit d'abord frappé par la sentence canonique, qu'il n'ait pas de bénéfice dans notre royaume, qu'on « mette son aleu au ban royal; s'il y reste une année, que « cette propriété soit adjugée à notre fisc; que lui-même, « fait prisonnier, soit envoyé en exil, y soit détenu et « enchaîné, jusqu'à ce qu'il soit forcé de satisfaire à Dieu et « à la sainte Église, puisque d'abord il refusait de le faire « bénévolement. Et si ces capitulaires vous plaisent, dites-le; « et, trois fois, tous s'écrièrent, cela nous plaît. Et les chefs « et presque tous les princes de la Gaule et de la Germanie « souscrivirent, chacun en faisant une croix. Et le clergé « rendait grâce à Dieu et aux princes, en chantant le « *Te Deum laudamus*. Ainsi finit le synode. »

Ce fragment paraît vrai par le fond, bien qu'il porte des

Digitized by Google

traces d'interpolation. Louis oscillait entre le clergé et la noblesse, deux puissances qui, d'année en année, se rapprochaient de la royauté; et sa position devenait si fausse que soit qu'il soutînt l'un, soit qu'il appuyât l'autre, il perdait de sa propre autorité; les victoires de l'une comme celles de l'autre lui étaient funestes. Les leudes, pleins de confiance en eux-mêmes, laissaient Louis se poser comme le champion de l'épiscopat; on les voit clairement dans ces assemblées nommées, on ne sait trop pourquoi conciles, souscrire aux prétentions des évêques et les ériger en droits. C'est qu'ils redoutaient beaucoup plus le roi que les évêques; mais on alla plus loin. En politique, les évêques et les seigneurs ambitieux se trouvaient sur le même terrain, l'unité de l'empire. En mettant de côté les affections particulières, toutes les mesures qui avaient pour objet de diminuer non pas l'autorité impériale, mais l'autorité centrale, les atteignaient directement: ainsi le renvoi des anciens ministres, le meurtre de Bernard. Le faible empereur qui avait sans cesse devant les yeux le fantôme de son neveu, revenait volontiers à ses anciens amis et prêtait l'oreille à leurs paroles. Incertain, bourrelé de remords, il hésitait entre les moines et les évêques, accueillant naguère Benoît d'Aniane et ses sévères avis, observant maintenant le groupe imposant des hauts fonctionnaires de l'Église au milieu desquels il distinguait les plus redoutables seigneurs de son empire. Ces derniers, seigneurs et évêques, songeaient à revenir sur le passé; ils voyaient là pour eux une réparation et de l'avancement; mais dans ce plan dont on distingue les premiers linéaments à Thionville, il n'y a pas encore parti, mais commencement de parti. Du reste, tous débutent par là; une fois que les plus entreprenants ont mis la main à l'œuvre, les partisans affluent.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

ATTIGNY (822).

I. On affermit d'abord le terrain sur lequel on comptait se placer. La charte de 817 avait consacré l'unité de l'empire, à tout prix on voulait la conserver, et l'on avait tout lieu de concevoir à cet égard quelques inquiétudes. Depuis la mort de Bernard, Louis était revenu plus d'une fois, par suite de ses remords, à une pensée qu'il avait caressée dans sa jeunesse comme une aspiration vers le ciel : il avait voulu s'ensevelir dans un monastère. Irmengarde mourut sur ces entrefaites, et le dernier lien qui l'attachait au monde, se trouvait ainsi brisé. Ses fidèles lui conseillèrent un nouveau mariage ; ils craignaient avec raison que la retraite de Louis ne fût suivie d'un grand désordre, ses fils étant encore sans expérience. Mais dans leur affection pour la personne de l'empereur, ils ne voyaient pas qu'ils allaient provoquer des maux plus grands encore, si la nouvelle épouse de l'empereur lui donnait un fils, et si l'empereur était obligé de dépouiller ses fils du premier lit afin de donner un apanage au nouveau-né. On n'avait même rien oublié pour tirer de son

Digitized by Google

engourdissement ce cénobite rêveur, embarrassé de sa couronne et de sa liberté ; et après bien des encouragements, à la suite desquels il retombait toujours sur lui-même et dans l'abîme de ses idées, on avait un jour réuni dans le palais d'Aix-la-Chapelle un grand nombre de femmes très-belles, choisies dans les plus nobles familles de l'empire. Il les avait toutes considérées, et enfin l'une d'elles, Judith, la fille du comte Wolf, lui avait plu. Il l'avait épousée. C'est dans ce temps qu'on lui demanda de confirmer la charte de 817. C'était une porte qui lui était encore ouverte ; il pouvait au moins poser quelques conditions : il n'en posa aucune et confirma solennellement cette charte, affermissant ainsi l'obstacle qu'il avait lui-même imprudemment jeté sur sa route. Dès ce moment, nobles et évêques se tournèrent vers Lothaire, le futur empereur. On lui fit épouser la fille d'Hugues, qui avec Matfried avait sur la noblesse franke la plus grande influence. Ce mariage causa quelques mécontentements, sans doute quelques évêques éloignés, quelques leudes tranquilles se plurent à raconter l'histoire du fondateur de la famille de Hugues, qui, au rapport de ses guerriers, n'osait parfois s'éloigner de sa porte à la distance de sept pieds. Déjà, dit un évêque de cette époque, « déjà était suspendue sur la tête de Lothaire cette trahison dont il devait se rendre coupable envers son père, à la suggestion de son beau-père et de bien d'autres méchants. » Mais le plus grand nombre était satisfait ; l'alliance entre Lothaire et la noblesse franke paraissait désormais indissoluble ; les évêques s'unissaient à des leudes puissants ; ils avaient pour eux l'épée, la force morale et le droit. C'est alors aussi que les évêques profitèrent des bonnes dispositions de Louis pour obtenir le rappel de presque tous les exilés compromis dans la révolte de Bernard, comme aussi le rappel d'Adalhart et de Bernaire. On revit donc à la cour cet énergique vieillard, à qui l'exil n'avait fait que donner une plus imposante attitude. Mais, soit qu'il ne fût pas pleinement satisfait, soit que, dans sa pensée, l'instant du retour ne fût pas arrivé, il aborda Louis avec aisance et dignité, lui dit que Dieu seul devait prononcer entre eux, et

Digitized by Google

ne lui demanda qu'une grâce, celle de pouvoir quitter le palais. Certes, dans un pareil moment, Adalhart dominait de bien haut celui qui l'avait exilé, et prenait bien grandement sa vengeance. Il se rendit à Corbie, près de Wala. Quant à ce dernier, on n'avait pas parlé de son rappel. Louis avait déjà poussé fort loin la complaisance ; il ne fallait pas tout demander à la fois. D'ailleurs, la conduite pleine de fierté des deux frères n'enlevait à la noblesse, ni ses moyens, ni sa dignité ; elle pouvait même passer pour un habile calcul.

II. Louis était donc entre les mains des évêques, et leurs avertissements ne lui faisaient pas défaut. Par une de ces inconséquences naturelles aux exprits faibles, il prit tout à coup une résolution extrême. De quel sentiment était-il possédé ? Était-ce crainte, était-ce remords ? Redoutait-il les hommes qu'il avait renversés, et qui, mus par un esprit d'antagonisme refléchi, formaient déjà le noyau d'un parti ? Cherchait-il à les attirer à lui ? Théodulphe, qui venait de recevoir ses lettres de rappel, Benoît d'Aniane, l'ami, le consolateur, le conseiller de Louis venaient de mourir presqu'en même temps. Ces pertes avaient-elles ébranlé l'âme de Louis et provoqué en lui un excès de piété ? Le sentiment de son abandon, sentiment qui déconcerte parfois les caractères les plus énergiques, avait-il augmenté sa faiblesse naturelle ? Les larmes qui consolent en épuisant, avaient-elles entièrement affaibli son courage ? Entendait-il, lorsqu'il passait sur le tombeau de Charles, la voix mourante de l'empeêeur, qui lui répétait ces paroles devenues une sorte de prophétie : « Quant à nos petits-fils, nous voulons que personne ne se permette de les tuer, de les mutiler, de leur arracher les yeux, de les tonsurer malgré eux. » C'était peut-être toutes ces pensées, tantôt en même temps, tantôt les unes après les autres, qui venaient tourmenter son âme. Un homme énergique, après avoir toutefois satisfait aux justes reproches de sa conscience, aurait chassé ces pensées en méprisant les unes, en dominant les autres. Louis crut s'en débarrasser tout d'un coup en faisant une pénitence publique. Barons et évêques furent convoqués à Attigny. Soit que le gouverne-

Digitized by Google

ment eût voulu consulter la nation d'une manière plus spéciale dans cette assemblée que dans les autres, soit que la grande nouvelle, répandue et commentée partout, eût déjà exalté les esprits, la plus grande liberté régna dans cette assemblée. C'est là que commença à se faire connaître un des esprits les plus distingués de l'époque, Agobard, dont les idées larges et avancées obtinrent dans la suite un bien autre retentissement. Courage, étendue d'intelligence ne lui manquaient pas. Il fit preuve de l'un en attaquant les usurpations des barons, de l'autre, en soutenant, contre son époque presque entière, que les esclaves juifs avaient droit au baptême, à titre d'enfants de Dieu et de frères des chrétiens. L'un des premiers, il entrevit avec netteté l'unité de la loi, au milieu de toutes ces coutumes écrites que les invasions avait jetées sur notre sol; l'un des premiers il appela de ses vœux un grand gouvernement unitaire au centre duquel résiderait l'immuable justice; l'un des premiers enfin, il voulut montrer que l'usage des jugements de Dieu était contraire à l'esprit de l'Évangile. La tenue des évêques fut pleine de dignité; une femme outragée par son mari avait usé du droit d'appel et se plaignait à l'empereur. Les évêques, consultés, renvoyèrent la cause aux laïques, seuls compétents, dirent-ils, en pareille matière. Il y avait là de la justice et de l'adresse. Mais l'intérêt de l'assemblée était concentré sur l'empereur. Louis venait d'embrasser ses frères et de se réconcilier avec tous ceux dont il avait pu blesser l'honneur ou léser les intérêts. Il prononça ces paroles : « Avertis par « l'esprit de Dieu tout-puissant et par votre zèle pieux, pro- « voqués par votre salutaire exemple, nous avouons que « notre négligence a été si grande, soit dans nos actions, « soit dans notre doctrine, soit dans notre ministère, que notre « raison se refuse à dire, et qu'il nous est impossible d'énu- « mérer toutes les circonstances où nous avons failli. » Alors Louis déclara vouloir faire pénitence de la violence faite à ses frères, de l'exil de Wala et d'Adalhart, du meurtre de son neveu Bernard. Il déclara qu'il suivrait désormais les conseils de ceux qu'il rappelait; et ce qui jette un jour

Digitized by Google

malheureux sur cette pénitence d'Attigny, c'est qu'un ami de Wala et d'Adalhart dit que, par cette pénitence impériale, furent guéris des yeux que le crime de Louis avait offusqués. Attigny fut donc un jour de représailles et de vengeance. Pendant que s'accomplissait cette humiliation impériale, ceux qui n'avaient vu dans Bernard qu'un conspirateur et dans sa mort qu'une punition légale de son crime, gémissaient sur la faiblesse de Louis. L'une des plus poignantes doulèurs n'est-elle pas de sentir un ami malheureux et de ne pouvoir le soulager? Mais en face de cette majesté dégradée on distinguait les figures sévères d'Adalhart, d'Hilduin et d'Agobard, dont les noms allaient bientôt se mêler aux guerres civiles. Les barons ne s'opposèrent pas à cet abaissement de la puissance royale, mais ce qui prouve qu'ils ne se laissaient point entraîner par les évêques, c'est qu'au moment où Agobard parla hardiment des biens ecclésiastiques possédés par des seigneurs, ils refusèrent positivement de l'entendre. Il y avait là une fusion factice commandée par des intérêts, et qui disparaissait avec eux. Si, en dehors de ces ambitions immodérées, de ces âmes froissées ou blessées dans leurs affections, il se trouvait dans cette assemblée d'Attigny quelque simple paysan à l'esprit droit, à l'âme exempte d'envie, et qui eût vu naguère les splendeurs de l'époque carolingienne, il dut être singulièrement frappé de la fragilité de ces empires, d'autant moins durables qu'ils sont plus brillants. A cette même place où l'empereur Louis s'était agenouillé dans la poussière, l'empereur Charlemagne assistait, il n'y avait pas cinquante ans, au baptême de Witikind, et par là il avait subjugué à jamais la Germanie, et dompté, pour le régler, le génie des barbares. On parlait de Théodose; mais Théodose, en se prosternant devant Dieu, ne faisait pas la fortune, n'aidait pas à la formation d'un parti. Les larmes de l'empereur ne devaient pas être les dernières.

III. Et cependant le mal n'était pas sans remède. La majesté de l'empereur avait été abaissée; mais celle de l'empire était encore immaculée; les peuples étaient encore en sus-

Digitized by Google

pens, et les commissaires impériaux méprisés dans les contrées centrales, parlaient avec autorité aux nations éloignées. Le gouvernement d'Aix-la-Chapelle, envoyant les uns aux Marches d'Espagne, les autres, à celles de Pannonie, construisant des églises sur les bords de l'Elbe, pacifiant les Danois, régnait encore sur l'Europe occidentale et en possédait pleinement la magnifique immensité; en un mot l'ancien système politique, quoique fortement ébranlé, était encore debout. Si le lendemain de sa pénitence publique, Louis en se remettant au travail, avait pris l'inflexible résolution de ne jamais toucher au pacte de 817, puisqu'il l'avait signé; s'il eût franchement accepté l'ancien ministère carolingien, puisqu'il lui était imposé par les circonstances et par ses propres fautes; si, bien loin de songer à l'humilier, à le persécuter plus tard, il l'eût laissé s'user aux affaires, en faisant ainsi céder ses affections personnelles à sa volonté de roi, il eût infailliblement perdu ses ennemis, que sa faiblesse seule avait rendus nombreux et populaires; les races retombaient dans leurs terreurs ou dans leur sommeil; Attigny n'était pour Louis qu'une ineffaçable leçon : il redevenait le fils de Charlemagne.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

RETOUR DE WALA. — ROME.

I. A ce moment, tous les yeux se tournèrent vers le monastère de Corbie. Situé à quatre lieues d'Amiens, au milieu d'une des plus belles plaines de la Picardie, le monastère de Corbie était un des plus célèbres et des plus riches de cette époque. Il avait été fondé par Bathilde, épouse du mérovingien Clovis II, et qui, après d'inutiles efforts pour résister à la pression toujours croissante de l'Austrasie, était allée finir tristement ses jours à Chelles. Quand la famille des anciens chefs franks eut succombé devant la fortune des Herstall, Corbie obtint une grande influence politique par le choix que fit Charles Martel de Martin de Corbie pour son confesseur. Les princes austrasiens, comme tous les princes de race germanique, se distinguèrent, soit par le nombre des couvents qu'ils fondèrent, soit par leur munificence envers ceux qu'ils trouvèrent établis en France, lorsqu'ils devinrent maîtres de ce pays. Ils déployèrent à cet égard encore plus d'empressement que les princes mérovingiens, soit qu'ils eussent plus de piété, soit qu'ils eussent plus de remords.

Digitized by Google

Enrichi par les libéralités de Charles Martel et de Pepin-le-Bref, le monastère de Corbie ne tarda pas à prendre, parmi les monastères, ce haut rang qu'il conserva encore, lorsque le gouvernement des seigneurs et des prêtres eut succédé à celui des Carolingiens. Tous les monuments qu'on y rencontre aujourd'hui datent du xve siècle et des siècles postérieurs, ou sont bâtis avec des matériaux arrachés à des monuments du XIIIe siècle. Mais quand on considère la célébrité de Corbie sous les premiers Carolingiens, on peut croire que ce monastère possédait déjà son parc immense encadré par des murs élevés, borné par des bois et par une petite rivière, nommée aujourd'hui rivière d'Encre, malgré la limpidité de ses eaux, et que l'emplacement de cette grande demeure cénobitique était déjà celui que désignent ces longues et épaisses murailles qui, toutes ruinées qu'elles sont, dominent encore toute la contrée.

Il était important de bien connaître l'abbaye de Corbie, qui a joué un grand rôle dans les temps carolingiens.

II. Là, se trouvait un homme singulier, un simple moine, qui, selon les uns, bouleversa, selon les autres essaya de sauver l'Occident, un de ces hommes dont on ne parle qu'avec enthousiasme ou avec horreur, ange ou démon, suivant qu'on regarde la bonté de leur âme ou l'audace de leur pensée. Je vois, dit un des partisans de Wala, commentant un passage de l'Apocalypse, je vois une montagne ardente; devant mes propres yeux, elle a été précipitée dans la mer, à cause des fautes croissantes de ce siècle méchant. Une étoile ardente courut dans le firmament; elle a réduit en cendres les esprits de tous. Arsène (Wala) voulut l'éteindre. Ainsi, continuer la grande œuvre de Charlemagne, en donnant l'essor à toutes les intelligences, en prenant à la civilisation éteinte des Romains ce qu'elle avait de durable pour en doter une race pleine d'ardeur, de jeunesse et d'avenir, et l'élever ainsi plus haut qu'Athènes, plus haut que Rome; purifier la force morale elle-même, l'Église, pour lui donner plus de puissance, d'expansion, et en faire le cœur de la société qu'il rêvait; une fois cette société retrempée, en faire

Digitized by Google

jaillir une politique nouvelle, des principes indestructibles; puis, sur cette base immense, inébranlable, localiser tous les éléments sociaux pour en empêcher la lutte; confier à ceux-ci le soin d'instruire les peuples, de leur expliquer la morale et les dogmes divins de l'Évangile, à ceux-là le soin de les protéger, en les entourant d'un rempart puissant, donnant aux uns l'épée, qui est la parole en action, aux autres, la parole, qui est l'épée morale; et une fois la société ainsi solidement assise, et les tendances légitimes de chacun satisfaites; une fois toutes les forces d'un grand pays mises en mouvement, non pour la destruction, mais pour le progrès; une fois la liberté morale que l'Évangile a révélée au, monde comme une consolation et un soutien, remise entre les mains de chacun; une fois l'ordre, qui n'est autre chose que la direction imprimée à la liberté, l'ordre ainsi établi, tourner toutes les forces de la société contre ceux qui voudraient en arrêter les pacifiques développements; arrêter les haines, éteindre les séditions, désormais sans portée, et terminer par là, l'œuvre que Charlemagne avait commencée à l'intérieur, et presque terminée à l'extérieur, la lutte de la civilisation contre la barbarie : tels sont les plans qui ressortent des discours et des actions de Wala; telles sont les idées que ses admirateurs semblent lui prêter. Elles pouvaient, en grande partie, se réaliser sous la main des fils de Charlemagne: alors Wala osait soutenir la montagne qui allait s'écrouler dans la mer. Il réglait, en lui laissant son essor, l'esprit d'indépendance qui venait du désert: alors, cet esprit de feu féconderait les cœurs au lieu de les réduire en cendres.

Mais avec de pareilles idées, rempli d'ailleurs d'éloquence et d'adresse, sobre, trop grand pour convoiter de petites jouissances, impétueux, altier, avec cette âme d'airain, qui avait été longtemps l'apanage des Herstall, n'aimant la vie que pour le bien qu'il pouvait y faire, considérant chaque heure comme une lutte, chaque lutte comme l'occasion d'une victoire, administrateur habile, général intrépide, aimé même des barbares qu'il avait battus, qu'était-il allé

Digitized by Google

faire dans un monastère? Quelle transformation soudaine s'était opérée en lui? Avait-il, dans un moment de dépit, foulé aux pieds des plans si longtemps, si laborieusement combinés? Non; ce suicide moral, Wala avait trop d'énergie pour l'accomplir. Certes, si Wala était entré dans un monastère, ce n'était pas par goût et par vocation. Le trait le plus saillant de ce caractère, c'est une perpétuelle possession de lui-même. Jamais homme ne se connut plus clairement, ne se saisit mieux de sa personne, ne considéra mieux ses facultés comme le jeu d'un instrument dont il voulait être parfaitement maître. Mis à la tête d'une expédition, chargé d'une mission diplomatique, préposé aux destinées d'une grande nation, il ne se laissait point absorber par elles; il les tenait, il tenait aussi ses facultés subalternes à distance de lui-même, c'est-à-dire de son jugement et de sa volonté. Il ne se livrait point aux affaires, dit son biographe, il s'y confiait. Ce sentiment eût été de l'orgueil, si tout en se respectant lui-même, il ne se fût en même temps humilié devant Dieu. De là, cet autre mot de Paschase Ratbert: il était partout avec lui-même et avec Dieu. La foi dans ses propres forces, la foi en Dieu, foi active, incessante, de là vient toute la puissance morale de Wala. C'est aussi le premier trait et le plus simple de son caractère historique, celui qui constitue le fond même de son originalité; c'est par là qu'il est Wala.

C'est par les qualités négatives qu'on réussit dans le monde, au dire des Fuffétius de notre époque à double face. Or, la volonté est ce qu'il y a de plus positif ici-bas; elle est donc un danger: Wala l'éprouva. Soit que, préoccupé de ses grandes réformes, il n'eût pas su se faire des partisans en marchandant avec elles, soit qu'il n'eût voulu devoir le triomphe de ses idées qu'à ses idées mêmes, et qu'il eût dédaigné d'avoir recours aux moyens subalternes, soit enfin, que ces caractères, qui se considèrent constamment comme sur la brèche, soient naturellement peu disposés à donner des poignées de main, Wala, toujours rude, toujours intérieur, s'était fait beaucoup d'ennemis. Il ne lui restait qu'un moyen de leur échapper, c'était de descendre: descendre, à

Digitized by Google

cette époque, c'était entrer dans un monastère. Et puis, n'est-il pas des moments où les erreurs des hommes, la petitesse des pensées, la bassesse des caractères, l'incroyable aveuglement des partis, condamnés à tourner sans cesse sur eux-mêmes, inspirent même à des esprits remarquables une sorte de vertige qui se change en une irrésistible répulsion pour le monde. On le trouve puéril, ingrat, sans logique, sans pudeur : on voudrait fuir au désert. C'est en proie à cet ennui, que Wala prit son parti : « Il avait vu, dit son biogra-« phe, la violence et l'impudence occuper des places dont « elles étaient indignes, les hommes adroits supplanter les « hommes instruits, les gens les plus infimes fouler aux « pieds ceux que le peuple connaissait le mieux, estimait « entre tous ; alors il annonça le naufrage. » Enfin, Wala voulut échapper au reproche d'égoïsme qui lui avait été souvent adressé. Cette volonté implacable, il voulait non point en changer l'objet, mais l'étendre : « Il désira n'être plus gouverné par ses propres lois, mais par celles du Christ ; être inspiré par l'Esprit saint. » Ses désirs ambitieux, loin de s'évanouir, s'élevaient, s'affermissaient alors. S'il avait si bien combattu pour lui-même, que serait-ce lorsque, confondant ses intérêts avec ceux du Seigneur, il se considérerait comme le soldat du Christ, lorsque ses desseins seraient sanctionnés par la voix de la religion, protégés par son influence ? Que serait-ce lorsqu'il ne pourrait pas douter de la victoire, lorsque sa foi, éclairant son intelligence, lui montrerait le succès couronnant ses efforts ici-bas ou ailleurs, et le monde présent se prolongeant, s'abîmant dans l'éternité ? Alors, ajoute Paschase Ratbert, le zèle s'accrut dans cet homme, qui s'était jusque-là borné à rechercher la faveur populaire. Le monde lui apparut sous un jour nouveau. Il considéra le pouvoir divin planant sur tous les êtres. Avec son imagination ardente, étendue, il voulut tout expliquer ; il pouvait tout expliquer par Dieu : c'est alors qu'il devint un réformateur religieux. Ainsi, loin de renoncer à la politique, il n'avait fait que s'y attacher davantage. D'ailleurs, n'était-ce pas un moine, n'était-ce pas Benoît d'Aniane qui gouvernait l'Occident ?

Digitized by Google

Telles étaient les pensées qui avaient amené Wala, qui le retenaient encore dans un monastère. Il y avait trouvé un rocher pendant la tempête, mais non ce calme heureux qui tombe des voûtes monastiques sur le front sans rides d'un cénobite et, le fait, sur cette terre même, jouir de la vie des cieux. Wala fut suivi dans sa retraite par ses luttes contre lui-même, parce qu'il n'avait pas renoncé à ses rêves ambitieux. En y entrant, il songeait peut-être au moment où il pourrait en sortir. Les jours, les mois, les années s'étaient écoulés, et ce moment ne paraissait pas. Etait-ce donc pour cette existence sans utilité, sans plaisir, qu'il avait enduré tant de fatigues, qu'il s'était ri de tant de difficultés ! Que de désirs trompés, que d'espérances évanouies, que de puissantes aspirations perdues dans les airs ! Avec cette énergie qui le remplissait, qui le dévorait, ces lumières que de longues méditations avaient rendues si vives, il passerait sur cette terre, inutile à ses semblables, à charge à lui-même. Son horizon serait-il donc à jamais borné par ce paisible enclos monastique : Malheur à moi, s'écriait-il alors, malheur à moi, ma mère, car tu m'as engendré homme de querelles et de disputes ! Prosterné, anéanti au fond de sa cellule, il priait Dieu de l'inspirer de son souffle, de calmer par sa bonté les troubles de son âme ; mais sa main errait autour d'un sceptre, sa pensée revolait dans ce palais connu où commandait Benoît d'Aniane. Aussitôt qu'il était seul, il retombait dans sa tristesse, son front se chargeait d'un nuage. En le voyant parcourir lentement une avenue solitaire, un cénobite qui le plaignait s'approchait de lui et l'invitait à prendre part aux jeux des frères : Non, répondit Wala, laissez-moi en moi-même ; ce sont mes propres pensées sur lesquelles je prends mon parti. Aussi rien ne me plaît dans vos plaisirs, il ne me reste que l'espérance.

L'espérance, elle nous embrasse, elle nous ranime tous les jours, mais elle est quelquefois bien longue à tenir ses promesses. On ne fait que conserver, auprès d'elle, des forces que la vie au grand jour eût rendues cent fois plus fécondes. Mais du moins sa main chérie protége ce pur et

Digitized by Google

chaste foyer du cœur de l'homme. Wala languissait ainsi lorsqu'on vint lui annoncer que l'empereur Louis le Pieux l'appelait au gouvernement.

III. Tous les yeux étaient fixés sur Wala lorsqu'il rentra au palais. On retrouva, sous le capuchon du moine, cet air fier et supérieur qui distinguait le chef de la noblesse franke et l'habile diplomate. Les hommes du peuple étaient plus incrédules, surtout les Saxons ; séduits encore par la réputation de bravoure que Wala avait laissée parmi les Franks, ils ne pouvaient se figurer que l'éminent guerrier eût troqué contre une robe de moine cette cuirasse qui avait tant de fois retenti sous les coups de lance des barbares. « Un jour, dit Paschase, en parlant d'un voyage qu'ils firent ensemble en Saxe, nous arrivâmes vers des hommes qui ne le reconnaissaient pas, parce qu'il avait changé d'habits ; ils ravageaient les campagnes à main armée et pillaient le voisinage. Antoine (Adalhart) voulut les reprendre avec douceur ; ils ne l'écoutèrent pas. Alors il leur montra Arsène (Wala), et le pria de les engager à ne pas commettre de tels excès. Quand il eut pris la parole, ils se mirent à le regarder plus attentivement, afin de savoir si c'était bien celui que nous avions dit. Bien que beaucoup fussent persuadés, ils refusaient de croire ; ils ne supposaient pas qu'un homme si distingué et si puissant en fût venu à cet excès d'humilité que révélait son extérieur. L'un d'eux lui dit : « Es-tu cet homme fameux, si célèbre chez nous ? — Oui, dit Wala. — Toi, reprit l'autre, tu ne vaux pas seulement le bout de son doigt, et tu te prétends Wala ! — A ces paroles, nous nous mîmes tous à rire, et nous partîmes. »

IV. Le gouvernement changea de caractère ; on laissa quelque peu les monastères pour revenir aux anciennes traditions. Wala embrassa l'empire d'un coup-d'œil. On a vu que, grâce aux incertitudes de Louis, les papes avaient pris dans quelques cas une attitude indépendante et même dominatrice ; on a vu aussi que Charlemagne concevait tout autrement la papauté : Wala partit, afin de la ramener à ses anciennes proportions. Dans un premier voyage, il fit sa-

Digitized by Google

crer Lothaire empereur et Auguste. Il avait sans doute voulu donner le change au pape ; mais il avait voulu aussi augmenter l'influence morale de Lothaire, ce qui décélerait des vues secrètes ou des craintes. En tout cas, ce couronnement était en dehors des instructions données à Wala. Louis, tout en apprenant cette nouvelle avec peine, n'en témoigna aucun mécontentement au négociateur trop hardi; seulement il envoya à sa place Adalhart, comte du palais, en qui il eut toujours une pleine confiance, afin d'achever la régularisation des affaires de l'Italie. Le comte Adalhart s'imposait de grandes obligations en prenant les affaires des mains de Wala, qui était connu dans ce pays en désordre comme l'ennemi des oppresseurs, le protecteur des faibles. Ce double sentiment s'était manifesté dans deux circonstances :

« Une noble veuve confia sa personne et ses biens à un homme de loi qu'elle prit pour son défenseur. Elle lui donna la moitié de ses biens, par testament, afin de conserver le reste sans inquiétude. Mais l'homme de loi manœuvra si habilement que la totalité des biens fut couchée sur le testament, et qu'il fournit des témoins. Lorsque la dame voulut revenir dans ses propriétés et en jouir, voilà des hommes qui lui défendent d'y entrer, sous prétexte qu'elle avait tout donné à son défenseur, et ils ajoutent, en plaisantant, que c'est une bonne manière de tout défendre que de ne rien laisser au possesseur. La malheureuse veuve dépouillée vient trouver l'empereur qui la recommande à un évêque et à des juges, en leur enjoignant d'examiner l'affaire et de prononcer en toute justice. Mais tous cheminaient derrière leur avarice ; la cause de la veuve ne venait jamais. On forge des mensonges, on oppose des témoins, pour que le peuple ne comprît rien ; tous le trompaient, jusqu'aux prêtres même du Christ. La veuve perd ; les seigneurs accordent le tout à l'homme de loi. La veuve repasse les Alpes et vient pleurer près du roi, qui confia son affaire à Wala ; celui-ci partait alors avec Lothaire pour organiser l'Italie, nouvelle qui effraya bien ce pays de mensonge et de corruption. Wala ordonna au défenseur de rendre au moins une partie des

Digitized by Google

biens injustement acquis; et celui-ci, se voyant pressé, envoya trois hommes pour tuer secrètement la dame pendant un voyage. Mais, comme ils étaient trois pour accomplir ce crime, l'homme de loi ne crut pas pouvoir compter sur leur silence, et ordonna encore à l'un de tuer les deux autres. Wala fit chercher partout; on retrouva un cadavre enfoui dans un souterrain. Le maître de ce souterrain est amené en justice, et on mit en accusation celui que Wala soupçonnait être le véritable auteur de tant de maux. On ne pouvait convaincre ni l'un ni l'autre. Tous les juges, vendus à cet homme, faisaient tous leurs efforts pour que le ravisseur et l'homicide échappât à Wala, et, le voyant continuer activement ses recherches, ils décrétèrent au plus vite un jour pour le jugement, en ajoutant que, si on ne pouvait le convaincre, il serait rendu à la liberté. Le matin, pleins de confiance en Dieu, nous nous avançons, comme à un spectacle, vers le lieu où tout le peuple était rassemblé. Le soldat de J.-C. annonça que le jugement allait s'ouvrir, et, s'avançant au milieu de l'assemblée, il éleva ses mains vers le ciel. A cette vue, le juge intérieur, qui jadis tourmenta la conscience de Caïn, s'empara du coupable, car celui-ci tomba aux pieds de Wala en pleurant. Dans sa terreur, il désigna tous ses complices. Il ajouta que de tout ce qu'il avait possédé il ne lui restait plus que sa personne: il avait tout donné aux assistants pour le soutenir. Ceux-ci s'en allèrent pleins de confusion; le coupable put faire pénitence. »

Ce récit de Paschase nous montre les maux qui travaillaient alors l'Italie, l'injustice sous toutes les formes, le meurtre, le vol, la corruption. Une autre fois, Wala n'eut besoin que d'adresse et de ruse: « Un homme enlève un testament, et, sur la demande de celui qui le possédait de droit, il le rend, mais caché dans un fourreau. Sur une nouvelle demande, il affirme, devant témoins, qu'il a tout rendu. Tout procès finit par un serment; ils prêtèrent serment. La partie lésée arriva et se plaignit. Wala sourit, et, faisant venir l'accusé: Comment as-tu pu inventer une pareille ruse, lui dit-il? Celui-ci se crut découvert et avoua tout. »

Digitized by Google

Quand tout fut préparé, Wala vint à Rome, et, avec un aplomb et une sagacité merveilleuse, le moine de Corbie fit faire au pape autant de pas en arrière qu'il en avait fait en avant. De forces militaires, il n'en avait jamais été question; les mouvements populaires à Rome avaient toujours été réprimés par l'arrivée des troupes impériales. Mais le pape s'était emparé de la puissance judiciaire, réservée, au moins pour les causes capitales, à l'empereur. Deux magistrats de Rome, qui avaient montré trop de zèle pour l'empereur, qui lui étaient restés fidèles, tandis que le pape cherchait à dégager sa foi, avaient été privés de la vue et décapités au palais de Latran. Il y avait dans cette exécution quelque chose de si odieux que Louis, révolté, envoya à la hâte des commissaires pour vérifier ce qu'il y avait de vrai dans ces rumeurs. Ils se croisèrent avec d'autres commissaires qui accouraient justifier le pape. Plus tard, celui-ci se justifia lui-même par la voie du serment; mais cette affaire resta toujours enveloppée de ténèbres. Il importait donc de réduire les rôles, et l'on établit que, selon l'ancien usage, le pouvoir judiciaire serait exercé par des envoyés de l'empereur, que ces envoyés rendraient justice au peuple entier et dans le temps qui leur paraîtrait plus convenable.

La magistrature qu'on venait d'établir reprit ses fonctions sur-le-champ; elle termina bien vite un procès que les papes soutenaient depuis longtemps contre les moines de Farfe; le pape n'osa pas s'y opposer. Ce retour vers l'ancien ordre de choses ne faisait rien perdre au pape de sa dignité de chef de l'église. Hilduin qui, plus tard, devint chef de parti, et qui, en ce moment, se rattachait entièrement au ministère de Wala, Hilduin demanda comme une grâce au pape Eugène de lui donner les ossements de Saint-Sébastien, reliques qu'il plaça pieusement à côté de celles de Saint-Médard, et qui bientôt attirèrent une grande affluence de fidèles: Rome était toujours la capitale des idées religieuses, la cité des martyrs.

V. Enfin, pour reprendre toutes les conquêtes de la papauté, il fallait rétablir l'ancienne situation politique des

Digitized by Google

deux pouvoirs. Là était la partie délicate de la mission de Wala. On convint que le pape, élu seulement par les Romains, ne posséderait la puissance pontificale que lorsque l'empereur aurait ratifié son élection. Celle-ci lui conférait le pouvoir spirituel, l'empereur, le pouvoir temporel. D'ailleurs bien des influences pouvaient s'exercer sur l'élection, dans cette ville divisée par les partis; l'empereur devait examiner l'élection avant d'en prononcer la validité. Ainsi Eugène lui-même n'était pas parvenu facilement au pouvoir pontifical; il avait lutté contre un compétiteur, soutenu par une faction populaire. Quand son successeur, Grégoire IV, fut élu, un légat partit d'Aix-la-Chapelle pour ratifier son élection. Tout en essayant de se passer de l'empereur, ces pontifes avaient, comme on l'a vu, essayé de s'imposer à lui, s'obstinant à le sacrer après son couronnement, comme si le premier de ces actes n'eût été validé qu'après le second. Wala, qui riait sans doute de cette prétention, parce qu'il ne savait pas ce qu'en pensait Charlemagne, ne dit pas un mot de ce droit des papes et le laissa retomber de lui-même; il était à jamais perdu sans l'ignorance des siècles suivants, sans les guerres civiles et sans l'influence de certaines décrétales.

Ainsi, l'empereur était roi de Rome. Pour entourer d'un plus brillant reflet le chef de la chrétienté, l'empereur voulait bien lui déléguer une faible partie de sa puissance, mais il ne l'aliénait pas pour cela, il lui cédait la résidence de l'une de ses capitales. L'autorité spirituelle du pape, tous cherchaient à l'agrandir; là était le bien du monde. Un synode venait d'avoir lieu à Paris, une lettre, conservée jusqu'à nos jours, lui fut envoyée afin que lui, Souverain-Pontife, pût résumer et sanctionner les décisions du concile. Certes, en concevant ainsi l'autorité pontificale, et même en la dégageant de quelques appuis matériels, qu'elle cherchait bien inutilement à se donner, on fortifiait plus le pape, qu'en le traitant comme s'il avait cent mille hommes. On trouva, dit un contemporain digne de foi, que grâce à l'ignorance et à la paresse de quelques pontifes (les termes d'Éginhart sont bien plus énergiques), grâce à l'aveugle et

Digitized by Google

insatiable rapacité des juges, les propriétés d'un grand nombre de citoyens avaient été frauduleusement confisquées. On se souvient des mouvements qui agitaient Rome sous Léon III, et à la suite desquels on se jeta sur les biens qu'on prétendait injustement ravis. C'était là un déplorable antécédent, un mal cent fois plus grand que la perte de toutes les dignités humaines. Lothaire y porta remède ; il rendit tous les biens à leurs anciens possesseurs. Le pape se prêta de bonne grâce à ces tristes révisions. La joie des Romains éclata en chants d'allégresse. En France, Éginhart vit dans l'arrivée de Lothaire une magnifique consolation, et Louis, en revoyant son fils, ne put contenir son enthousiasme et l'appela l'ami de l'équité, le serviteur de la vérité, le recours des malheureux. Ainsi Wala avait fait rentrer la papauté dans les limites que lui avait tracées Charlemagne.

VI. Quand Wala rentra dans le palais, il vit deux nouveaux personnages occuper la scène à sa place et caresser le faible empereur. Pareil à l'aïeul, fatigué de la vie, qui se repose sur un fils, sur une fille, emblème de la vigueur et de la beauté, Louis s'appuyait sur un jeune homme, sur une jeune femme ; un bras reposant sur les épaules de Judith, et l'autre sur Bernard de Septimanie ; confiant aux charmes de l'une le soin de son bonheur présent et à la mâle énergie de l'autre les soucis d'un avenir qu'il tremblait de regarder en face. Wala dut frissonner de jalousie ; le pouvoir lui était ravi.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

BERNARD DE SEPTIMANIE ET JUDITH. — OPPOSITION ET POLITIQUE DE WALA. — COUP D'ÉTAT DE WORMS. — CONSPIRATION.

I. Judith était une femme charmante; elle était plus encore. Douée de cette beauté fraîche, éclatante, qui subjugue la nature matérielle des uns, de cette grâce insinuante qui séduit la délicatesse des autres, elle avait encore cette hauteur de pensée, cette majesté de l'ambition qui, dans une femme comme Judith, étonne d'abord, exalte ensuite les caractères dominateurs, en leur révélant leur idéal entouré de tout le prestige de la beauté. Ses yeux versaient la vie autour d'elle; ses paroles relevaient les courages. Partout ailleurs qu'à la cour cette beauté n'était plus à sa place; la nature l'avait couronnée avant la main de Louis.

II. Judith venait de donner le jour à un fils dont la naissance fut fatale à l'empire; à ce fils, elle voulait donner un apanage; toutes les mères l'approuveront, tous les cœurs la comprendront. Aussi ne parlera-t-on pas ici du but qu'elle se proposa, mais des moyens qu'elle employa pour réussir. Son amour fut plus grand que sa sagacité. Judith devait provoquer les sympathies des nobles et du clergé, dont la charte

Digitized by Google

de 817 était l'étendard sacré; elle ne devait pas surtout les attaquer de front en opposant à leurs entreprises, à leur orgueil germanique, un Aquitain, presque un Espagnol, Bernard de Septimanie.

III. Bernard de Septimanie était ambitieux, mais il est plus généralement connu sous d'autres rapports. Sa bonne mine, son air agréable et fier, son esprit aventureux, ses exploits dans les montagnes et son épée de chef de bande feraient de Bernard de Septimanie un magnifique héros de drame ou de roman. On dit qu'aucune espèce de bonne fortune ne lui a manqué, et que la reine Judith, qui avait autant de goût que de beauté, lui donna d'irrécusables preuves de son estime. Si ce bruit accrédité alors est vrai, tant pis pour Bernard et ses projets. Il devait s'attendre à tout; il est inouï qu'une femme puissante se soit montrée fidèle dans un semblable attachement, parce qu'il révolte la nature et la morale. Un caprice le fait naître, un caprice l'emporte; un regard refusé, surpris; un geste, un mot trahi, un moment d'oubli, d'indifférence ou de faiblesse suffisent pour perdre le favori. Il tombe, et, loin de le plaindre, tout le monde rit, parce qu'on sait le lieu d'où il tombe.

IV. Que voulait Bernard? Sans doute il y a en lui une large part de frivolité; il y a la légèreté et la coquetterie du favori. Mais, s'il faisait sa cour à la reine, était-ce une affection sincère, était-ce un rôle qu'il s'imposait? Sous ces formes vaniteuses du favori ne cachait-il pas une pensée intime, un sentiment puissant? Des écrivains contemporains le croient. Bernard était descendant des Mérovingiens, en ligne collatérale; cette branche avait souvent lutté, depuis un siècle, contre l'invasion des Austrasiens, contre la domination des Herstall. Eudes, roi d'Aquitaine, avait dû céder à la fortune de Charles Martel; bien d'autres l'avaient suivi, bien d'autres lui avaient donné l'exemple. Qu'est-il étonnant de voir le représentant de cette illustre famille reprendre les plans de ses ancêtres, rêver, dans ses heures de dégoût ou d'ennui, à venger leur opprobre ou au moins les relever de la poussière, et, puisque la fortune l'amenait à

Digitized by Google

la cour, concevoir, comme eux et à certains moments, de bien hautes espérances ? Et alors quel spectacle étrange que celui du dernier fils de Clovis se penchant tristement sur la couche où repose l'empereur Louis le Pieux, le fils de Charlemagne !

V. Déjà, depuis quelque temps, la couronne semblait se poser en ennemie des chefs de la noblesse franke. Depuis son rappel, Adalhard, ne prenant qu'une part indirecte aux affaires, avait consacré ses soins au monastère de Corvey, en Saxe, qu'il avait fondé en 822. Il mourut le 2 janvier 826, en disant ces paroles : « Je mourrai joyeux, joyeux je franchirai les grands fossés de cette vie. » Les cénobites lui firent de magnifiques funérailles, déposèrent ses restes mortels dans l'église de Saint-Pierre, à Corbie. Pendant les deux siècles qui suivirent on accourut de toutes parts pour invoquer son assistance : des prodiges s'opérèrent sur son tombeau. Et ce dernier trait n'est pas à dédaigner. Celui qui peut inspirer à d'autres générations une foi assez vive pour que chez elles l'âme reprenne sur le corps son légitime empire, celui qui, alors que sa langue n'est déjà plus que poussière, parle encore aux imaginations par le souvenir de ses vertus, et les excite à faire le bien, celui-là, pour sûr, n'était pas une nature stérile, une intelligence ordinaire. Or, à la mort d'Adalhart, le choix des moines de Corbie tomba sur Wala, et Louis avait envoyé des hommes à lui dans ce monastère pour répandre de faux bruits sur Wala et empêcher son élection. Soit esprit d'opposition, soit tout autre motif, les comtes Hugues et Matfried, chargés de faire respecter la marche d'Espagne, étaient arrivés trop tard avec l'armée de Pepin. Matfried avait été dégradé ; et cette insulte avait rejailli sur toute la noblesse qui voyait en lui l'un de ses chefs. Toutes les places étaient accordées à des créatures de Bernard et de Judith. Les biens des monastères étaient envahis, concédés à des laïques. Louis avait-il manqué de sincérité à Attigny, croyait-il le moment de relever le gant que la noblesse et le clergé lui avaient audacieusement jeté ? Etait-ce dissimulation ou faiblesse ? Ce qu'il y a

Digitized by Google

de certain c'est que, cette fois, sans éclat, sans proscription, l'ancien gouvernement était chassé et que le nouveau se posait en ennemi de l'ancien.

VI. En même temps, Louis, à la suite d'une réunion peu nombreuse, rapidement convoquée à Aix-la-Chapelle, invitait les leudes et les évêques à une assemblée générale pour le mois d'octobre; il ordonnait des jeûnes et des prières pour obtenir les bénédictions du ciel; il implorait l'appui des évêques. Ses paroles même montrent trop et le triste état de l'empire et la faiblesse de l'empereur, sans cesse doutant de lui-même, des nobles, du clergé, et finissant toujours par en appeler aux conseils du clergé et du peuple. Il faut ajouter que cette faiblesse était, à ce qu'il semble, bien augmentée par son peu de goût pour les affaires: Louis n'était pas laborieux. Ce défaut, si grand dans un chef de gouvernement, bien des écrivains du temps le lui ont reproché, il s'en est plus d'une fois accusé lui-même. Il semble qu'il ne travaillait que par boutade, en présence d'un danger, à la veille d'une assemblée. Le danger passé, l'assemblée congédiée, Louis s'en allait à la chasse, redevenait l'époux de Judith, et tout était oublié. Ce travail décousu et sans suite offre peu d'avantage; il ne crée pas les hommes forts; la pensée n'est féconde qu'à la condition d'être toujours en éveil.

VII. Louis avait provoqué les avertissements des évêques et des fidèles. Wala qui voyait dans le désordre la ruine de l'empire, qui aimait mieux périr sur la brèche que d'être honteusement laissé à l'écart, voulut prévenir sa chute définitive ou tomber utilement, en traçant un tableau fidèle de la situation et en donnant, lui aussi, ses conseils, formuler nettement sa politique. Wala en arrivant au placite d'Aix, en 828, communiqua à l'assemblée une sorte de rapport où il avait résumé et rapproché les uns des autres les vices qui travaillaient la société carolingienne; il s'était appuyé sur des faits si bien connus, il l'avait fait avec tant de circonspection, que les adversaires mêmes de Wala furent obligés d'en reconnaître la vérité. Le moine de Corbie jeta

Digitized by Google

sur ces grandes questions une lumière bien plus vive encore, quand il prit la parole : « Vous connaissez, dit-il, les ordres « sur lesquels repose l'Église de Christ ; il est certain que « c'est en précisant les devoirs de chacun d'eux, qu'on ré- « tablira et la régularité de la discipline et la stabilité du gou- « vernement. Vous devez considérer à l'intérieur la religion, « à l'extérieur le gouvernement de l'homme, puisque, sans « nul doute, c'est par cette double manière que s'accomplit « l'administration de l'église tout entière. D'abord que l'empe- « reur et roi soit esclave de son devoir ; qu'il ne se mêle pas de « ce qui lui est étranger, mais de ce dont il est légalement « compétent. De plus, qu'il ne néglige pas ce dernier point, « car, c'est là-dessus que Dieu le jugera. D'autre part, que « les évêques et les ministres des églises s'occupent spéciale- « ment des affaires religieuses. Puis, que le roi établisse dans « son royaume des ministres tels que le Seigneur les demande « expressément dans sa loi, avec lesquels et pour lesquels « le roi soit en pleine sécurité, des hommes dignes, par leur « probité, capables, par leur intelligence, de gouverner le « saint peuple de Dieu, des hommes qui, au lieu de caresser « ses penchants, haïssent le vice, chérissent Dieu et la jus- « tice : car c'est au nom de Dieu qu'on doit organiser ce qui « est bon et juste, corriger ce qui est vicié. Autrement, ô roi, « si tu n'observes pas ce qui est prescrit, des malheurs plus « grands encore sont suspendus sur ta tête ; et si Dieu se dé- « tourne de nous, nous périrons tous ensemble. Ainsi, soit « vigilant, ne néglige rien ; car, en toi seul, au dire de Salo- « mon, réside la stabilité de tout le royaume. Quant aux af- « faires religieuses ne va pas t'en mêler plus qu'il ne convient.

« Je voudrais bien, très-révérend empereur, que tu nous « dises pourquoi, en abandonnant tes propres affaires, tu viens « t'immiscer dans celles de Dieu. Quelle est la nature de ce « que tu donnes quand tu distribues les dignités, ou plutôt, à « mon avis, les fardeaux ecclésiastiques ? Si des biens ont « été légalement consacrés aux églises, à titre d'aumônes, ils « appartiennent à ces églises ; ils sont légitimement donnés « à leurs pauvres et à ceux qui les desservent spécialement.

Digitized by Google

« Voudrais-tu, par hasard, au nom de l'autorité divine, donner « les bénédictions et l'Esprit saint, qu'on ne reçoit qu'après « avoir été dignement élu par Dieu, par le Seigneur et par les « pontifes consacrés ? Alors, sache-le bien, il y a là présomp- « tion de ta part; tu dépasses tes droits. Que si tu as parfois « besoin de l'autorité des saints pères pour faire avec plus « d'exactitude ce que tu fais, concéder plus utilement ce que « tu concèdes, alors il faut trouver un mode d'organisation, « tempérer ton autorité en l'unissant à celle du clergé, à celle « du peuple de Dieu, à celle des saints pontifes. Autrement « tu choisiras ce qui te convient, tu usurperas pour toi les « biens de Dieu. Il ne faut pas que le vulgaire, ou quelque « ordre que ce soit, accorde, par une confusion fâcheuse, « tant de popularité à un homme; car, en pareille matière, « c'est la religion qu'il faut considérer, ce sont les instruc- « tions de notre salut. C'est cette confusion qui frappe dans « les biens ecclésiastiques; car ils ne sont autre chose que le « prix des péchés, les vœux des fidèles, le patrimoine des pau- « vres. Pour cette raison, que ce qui a été une fois consacré « légitimement à Dieu, dans ceux qui sont ses soldats et ses « pauvres, soit laissé pour l'usage libre de sa milice. Que le « roi ait donc un état pour pourvoir librement aux besoins « de sa milice, que Christ possède les biens ecclésiatiques, « comme un état différent, pour l'usage de tous les indigents « et de tous ceux qui le servent, état qui sera confié à ses fi- « dèles ministres. Ainsi tous glorifieront Dieu, se réjouiront « en Christ, non-seulement par les promesses de l'avenir, « mais par les consolations du présent. S'il en est autrement, « si, comme dit l'apôtre, ceux qui ravissent le bien d'autrui « ne posséderont pas le royaume éternel, combien, à plus « forte raison, ceux qui pillent le bien de Dieu et des églises « et qui y laissent s'accoupler les sacriléges ! »

Certes, cette harangue était bien audacieuse; ces paroles tombaient sur un auditoire bien prévenu. Elles devaient, ce semble, enflammer toutes les colères, envenimer toutes les haines, soulever toutes les passions de l'époque, car elle les attaquait toutes. Toutes les questions que l'on discutait

Digitized by Google

alors, ou qu'on craignait de discuter : nature, puissance, limites de la royauté, rôle du pouvoir ecclésiastique, tendance usurpatrice des nobles, division des pouvoirs, exclusion de toute puissance laïque, fût-ce la puissance royale même, dans les monastères, dans les évêchés ; nature de la propriété ecclésiastique dont les évêques et les abbés ne devaient avoir que la gestion ; enfin toutes les questions hardiment affirmées par plusieurs, opiniâtrément niées par le plus grand nombre, toutes celles qui touchaient à la base même de la société carolingienne, étaient, dans ce discours, soulevées avec audace, traitées avec entraînement, résolues avec feu et décision. On peut dire même, en se plaçant au point de vue de l'orateur, qu'il exagérait la vérité. Sa parole ardente volait trop loin et ne s'arrêtait qu'au delà. Ces images de l'infamie que le moine de Corbie, aigri par l'exil, enhardi par sa chute, exalté par la solitude, promenait à plaisir, au-dessus de ces fronts illustres et de cette tête couronnée, attristent l'imagination, autant par ce qu'elles disent ouvertement, que par ce qu'elles laissent à deviner : elles sont laides comme le désordre. Et cependant tout le monde connaissait si bien la solidité du terrain sur lequel s'était placé l'orateur, et la vérité de ses assertions et de ses reproches, que personne n'osa se lever pour le combattre. Quelques-uns seulement se bornèrent à lui faire d'insidieuses interpellations, comme on le verra dans la suite de cette séance mémorable.

L'assemblée était fortement agitée. Les évêques furent les premiers à demander à Wala ce qu'il prétendait faire, puisqu'il n'approuvait pas l'ordre de choses en vigueur. Wala ne voulait pas les froisser, il leur répondit : Voyez ce « qui se fait contre l'autorité divine, c'est par cette même « autorité divine que ces vices doivent être guéris. Vous avez « entre vos mains aussi bien des droits humains que des droits « divins. » Ces paroles, très-flatteuses pour le clergé, auraient dû le satisfaire : la satisfaction disparut avec la réflexion. D'autre part, le moine de Corbie venait d'évoquer devant l'assemblée une grande idée, celle d'un concile national, où l'on

Digitized by Google

aurait discuté légalement et adopté définitivement la régularisation de la propriété monastique et épiscopale. Cette idée effraya les nobles : Eh bien! oui, dirent-ils, vous avez « raison; l'État, amoindri pour bien des causes, ne peut se suffire à lui-même. Mais nous sommes pour quelque chose dans « les biens, dans la milice ecclésiastique : nous devons être aidés. Développez-vous; quels sont vos plans?» Wala ne s'était pas proposé de les faire connaître. On peut croire qu'il voulait un autre lieu, un auditoire moins mêlé. Mais il ne se gêna guère pour expliquer tout ce qu'il s'était promis de dire, et ne craignant pas d'attaquer les nobles sur d'autres points où malheureusement on ne pouvait le réfuter : « En vérité, « dit-il, j'admire votre demande. Comment! voilà notre roi « qui, comme on l'a souvent montré, se fait à lui-même et aux « siens une large part dans les propriétés ecclésiastiques. « Or, combien d'anathèmes, revêtus de l'autorité divine et « que vous connaissez tous, vous les avez entre vos mains, « vous les avez lus bien des fois; combien d'anathèmes fulminés par les saints pères, et qui condamnent absolument « tout juge qui, soit par violence, soit par un acte de puissance, usurpera les biens de l'Église? Figurez-vous donc, « je vous prie, un fidèle qui vient apporter un présent sur « l'autel, et l'offrir à Dieu, que le présent soit grand, qu'il « soit petit, peu importe. Figurez-vous ensuite qu'un téméraire vient, soit violemment, soit à la dérobée, ravir ce « qui a été apporté, consacré à Dieu. Eh bien! je vous le « demande, comment appellerez-vous une pareille action? » Électrisée par cette image hardie, remuée comme si elle venait d'entendre la voix d'un oracle, l'assemblée tout entière se leva en s'écriant : c'est un sacrilége! Wala, se tournant alors du côté du roi : Que personne ne te trompe, « illustre Auguste, dit-il ; rien n'est plus dangereux que de « toucher à des biens consacrés à Dieu, pour l'usage des pauvres et des serviteurs de Dieu, que de les piller, et, contre « l'autorité divine, de les ramener violemment à des usages « séculiers....... Donc si, comme vous le dites, l'état ne « peut subsister sans les subsides ecclésiastiques, qu'on

Digitized by Google

« cherche un mode d'organisation, en tout respect et tout « honneur de la religion et de la chrétienté. Qu'on déter-« mine ce que vous leudes et les vôtres devez recevoir pour « défendre, et non pour piller les églises....... Que ces saints « pontifes vous accordent ce qu'il vous faudra pour votre « milice....... Mais qu'eux-mêmes ne soient plus forcés de « s'adonner à des occupations séculières, de se plier irré-« ligieusement aux pompes de ce monde, auquel ils ont « renoncé; car, selon l'apôtre, je vous l'ai dit, nul soldat « de Dieu ne doit se mêler des affaires du siècle. S'il en est « un seul parmi eux qui pense autrement, il n'est pas un « vrai chrétien, il est encore l'esclave des pompes et des œu-« vres du démon. » A ce moment, les évêques qui n'étaient pas fâchés de cumuler les deux pouvoirs, qui, au souvenir de leurs instincts germaniques, n'avaient pas dit un adieu défi-nitif à leur épée de chef de bande, à leur luxe de barbares récemment civilisés : Qu'appelez-vous pompes, s'écrièrent-ils ? « C'est à vous, répliqua Wala, de statuer à cet égard, « et à chercher à reproduire en vous l'homme évangélique, « plutôt que de vous extasier sur ce qui fait la gloire et le « règne du monde. » Entraînés par cette parole éloquente, leudes et évêques oublièrent un instant leurs intérêts : l'as-semblée ne se sépara qu'après avoir voté la convocation de quatre synodes.

Mais il faut revenir encore au discours de Wala ; car il est le seul où l'on ait osé toucher le mal dans sa racine. Jamais de telles paroles ne furent entendues, pareille séance ne se reproduisit dans la société carolingienne. L'heure de la con-ciliation et du libre sacrifice s'envola bien vite, les partis se groupèrent, et les événements se succédèrent avec rapidité.

Ce discours renferme toute la politique de Wala. Wala voyait dans la nation franke trois ordres différents : les moines, le clergé et le peuple. Pour lui il n'y avait pas autre chose. Les moines touchaient même au clergé, comme les nobles rentraient dans le peuple, que Wala désigne sous le nom de plèbe. En dehors de ces trois ordres on était en dehors de la chose publique ou de l'Église. Où était le mal ?

Digitized by Google

Dans la confusion de ces trois ordres, dans leur inviolabilité entamée à chaque instant par tout le monde et surtout par Louis ; par Louis qui distribuait aux créatures de Judith des évêchés, des monastères, quand il n'en avait pas le droit ; par Louis qui, tout pieux, tout scrupuleux qu'il était, s'en allait travaillant les élections dans les monastères qui conservaient l'usage d'élire leur abbé, et sapait ainsi, en conférant les évêchés, en coopérant si activement aux élections abbatiales, ou très-souvent aussi en nommant lui-même l'abbé, sans se gêner, sapait l'un des droits les plus précieux, l'un des droits fondamentaux de l'antique juridiction ; Wala lui-même avait eu beaucoup de peine à être élu : Louis avait prévenu les esprits. Mais Wala qui varia quelquefois peut-être avec les circonstances, était un homme de conviction en présence de Dieu, en face de lui-même ; et s'il parlait avec tant d'autorité devant ce roi, ces évêques, ces nobles, c'est que son sujet l'élevait bien au-dessus des considérations humaines, c'est que sa foi lui dictait ses paroles, c'est qu'après avoir profondément médité sur les maux de son époque, il sentait comment on pouvait lui rendre sa fécondité primitive, son antique vigueur ; c'est enfin qu'il défendait le grand principe de l'élection qu'on violait ouvertement chaque jour. La confusion des ordres : voilà quelle était la source de l'anarchie. Pour la tarir, il fallait les séparer, les renfermer énergiquement dans leurs limites naturelles. Aux évêques, la religion ; aux comtes et au roi, l'administration et la guerre. Quant aux moines, il n'y a pas à s'en occuper, ils ne sont pas de ce monde. Alors seulement finirait le chaos.

Mais ces trois ordres, ainsi nettement divisés, ne formeront-ils pas réellement trois Etats ? Non, ils n'en ont pas les moyens. Il peut arriver néanmoins que le roi ait besoin des conseils des comtes et des évêques. Alors son pouvoir sera tempéré par celui du clergé et par celui du peuple (plèbe). Ainsi voilà un moine qui, enseveli dans son monastère, trouve cette pondération des pouvoirs, que l'on nous présentait naguère comme une nouveauté, comme une conquête

Digitized by Google

des temps modernes. Et bien plus, pourquoi la veut-il cette pondération ? C'est pour enlever au roi, dit-il, une popularité, grâce à laquelle il pourrait ensuite tout absorber en lui-même. Qu'on se souvienne que ce qui a fait la durée des Capétiens, la splendeur de leur trône, c'est que cette famille a traversé les âges en parlant toujours aux peuples de liberté, en s'efforçant de l'identifier avec elle-même, par la protection qu'elle accordait, contre la féodalité, à la propagation des communes. Quel est donc le génie merveilleux de ce moine qui devine ainsi les idées intimes d'un peuple et devance le cours des siècles !

Au système de Wala les objections, même spécieuses, ne manquaient pas : les abus étaient trop grands. Wala était bien hardi ; il demandait l'ordre à ceux que le désordre enrichissait ; c'étaient les priviléges mêmes qu'il voulait contraindre à se dépouiller, évidemment il devait être mal reçu, calomnié. Mais que faisait la calomnie à cet esprit qui bouillonnait d'indépendance et d'activité, à cet homme qui n'avait employé les heures de sa solitude qu'à comprimer ses mouvements trop impétueux, à se séparer franchement de son siècle pour le mieux connaître dans son ensemble. Jamais orateur ne posséda mieux ses idées, ne s'éleva plus naturellement à leur hauteur. Avant de venir, dit Paschase Ratbert, il avait considéré Dieu, son siècle, le monde et les saints pères.

Ce dernier mot nous révèle une autre pensée du hardi réformateur. Affligé des spectacles immoraux dont il était témoin chaque jour, effrayé de sentir un commencement de déviation dans l'antique jurididiction ecclésiastique, irrité de voir la main imprudente du souverain pousser le clergé dans cette route nouvelle, Wala voulut revenir à l'Eglise des premiers siècles. Son but fut bien avoué, sa voix fut celle d'un père de l'Eglise. Mais l'Eglise des premiers siècles, mais les docteurs de la foi, n'avaient que des anathèmes pour les grands du monde, quand ils intervenaient dans les attributions cléricales, et pour les évêques, quand ils devenaient mondains. Bienheureux les pauvres : ce texte sublime

Digitized by Google

qui féconde la richesse par la charité, était répété partout; c'était l'une des plus grandes pensées génératrices de la morale chrétienne. Mais en vain, comme jadis saint Ambroise, saint Chrysostôme, saint Basile, en vain Wala, les yeux tournés vers le passé, criait-il : Hommes de ce monde, voyez! En vain prêchait-il le renoncement des richesses, la loi du sacrifice, mot qui explique tous les genres d'héroïsme, tout l'évangile, les évêques, qui, bien loin de vouloir rétrogader, avaient l'intention de s'avancer plus loin, faisaient la sourde oreille. Quand il leur disait que tout évêque, tout abbé devait, d'après les saints canons, être élu par le peuple et par le clergé; que les monastères, les biens des évêchés, ayant été fondés au moyen des aumônes, étaient le patrimoine des pauvres, qu'y toucher était un sacrilége; les évêques, les abbés songeaient à leur propre élévation, se croyaient frappés dans leurs plus chères affections, ou ne se sentaient pas capables de ce rôle idéal dont on leur parlait, et, grâce auquel ils eussent passé, voyageurs sur cette terre, uniquement pour y faire les affaires du Christ, ce qui pourtant, suivant Wala, eût fait de la terre une région du ciel. Mais les évêques voulaient bien faire un peu leurs propres affaires. Eux qui songeaient à un rôle nouveau pour plus tard, eux qui déjà maintenant possédaient à Tours, à Rheims, à Metz et ailleurs, les plus grandes propriétés territoriales de la France, renoncer à une si agréable perspective et devenir, pour plaire à un simple abbé, administrateurs des biens ecclésiastiques, vraiment c'était bien fort. Aujourd'hui, les idées et les mœurs ont changé, et on ne se figure pas toute l'énergie, toutes les lumières qu'il eût fallu à ces évêques pour réaliser la pensée de Wala; pour le comprendre il faut connaître à fond cette époque. Les uns avaient peur : une pareille mesure remuerait bien le pays; les autres voyaient la royauté baisser chaque jour et se considéraient peut-être comme les seuls qui pussent succéder à son influence; enfin, un grand nombre se sentaient de leur époque ignorante et rarement dévouée. Certes, ils ne sont pas communs, les hommes qui vont tout d'abord aux principes. Le

christianisme a non-seulement civilisé les peuples, il a aussi civilisé le clergé. Et d'autre part, il était fort difficile de nier la solidité des arguments de Wala; alors, comme on l'a vu, on l'arrêtait sur les mots. S'il disait que le clergé devait renoncer aux pompes du siècle, on l'interrompait en lui demandant ce qu'il entendait par pompes du siècle, et l'on s'attirait cette foudroyante réponse: «Vous feriez bien mieux de montrer en vous l'homme évangélique que de vous extasier sur les pompes de ce monde! » Montrer en soi l'homme évangélique, ce mot est beau; il peint Wala. Il mérite peut-être place au-dessous du fameux mot de saint Paul: «Nous cherchons la cité future. »

De leur côté, les comtes réclamaient plus encore. On connaît déjà leur manière: ils parlaient peu, ils agissaient. Plusieurs, à l'exemple du roi, mettaient la main sur les propriétés ecclésiastiques, depuis Charles-Martel. Il semble même qu'une grande iniquité était tolérée. Les lettres de Maximilien d'Autriche prouvent que cet homme, peu digne de respect, avait voulu être à la fois pape et empereur. Une erreur peut-être moins regrettable, si l'on considère la hiérarchie ecclésiastique, mais assurément fatale à la religion, se produisait sans gêne alors. Les comtes escaladaient, tout armés, un siége abbatial, un siége épiscopal. Le comte Otton, l'avide candidat de Judith, qui venait de ravir les biens de l'évêque d'Orléans, le comte Otton était abbé. Que de faits on pourrait citer ici depuis Otton jusqu'à Hugues-Capet, abbé de Saint-Martin-les-Tours, abbé de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Denis, de Saint-Aignan-d'Orléans? Quels exemples pour les peuples! quel moyen de leur faire aimer une religion toute pacifique! quels encouragements pour la vertu et pour la foi! Comment de pareils abbés eussent-ils pu prononcer ces paroles sublimes, essentiellement chrétiennes, du vénérable martyr de notre siècle: « Mes amis, cessez le feu, nous sommes tous frères. Car si Otton eût voulu confesser à son froc de moine tous les péchés de son épée de chef de bande, Otton eût eu fort à faire. » Wala arrêtait le mal. Faites la guerre, disait-il,

Digitized by Google

mais n'entrez jamais dans un monastère, vous n'en avez pas le droit. Mais, répliquaient les seigneurs, c'est nous qui protégeons les monastères et les évêchés; nous leur donnons sécurité, qu'ils nous donnent richesses. Ne doivent-ils pas partager les frais d'une guerre dont ils partagent les bénéfices? Soit, répondait Wala; mais qu'est-il besoin pour cela de vous mêler d'affaires ecclésiastiques. S'il vous faut une somme, les évêques vous la donneront. On peut la régler dans les grandes assemblées de l'empire; on peut en parler dans les synodes. Mais que, pour obtenir de l'argent, on ne viole pas les grands principes de la religion. Les seigneurs étaient réduits au silence, mais que leur importait? Ne tenaient-ils pas l'épée?

Wala n'avait cherché qu'à dégager les grands principes qui soumettaient au gouvernement le temps et l'espace; il avait largement, et d'une main sûre, tracé des linéaments politiques, qui ne s'arrêtaient qu'aux limites mêmes de l'empire carolingien et qui devaient survivre aux générations actuelles. Mais il y avait aussi des dispositions purement temporaires : elles se rapportaient surtout à Louis. On a vu par quel magnifique mouvement d'éloquence il avait enthousiasmé tout à coup une assemblée prévenue contre lui, réuni en sa faveur des cœurs qui n'avaient de commun que leur antagonisme contre ses opinions, et comment, faisant passer dans toutes les âmes le feu dont il était animé, il avait arraché aux seigneurs un blâme énergique et de leurs propres empiétements et des empiétements de l'empereur. Mais Wala donnait aussi des conseils. Louis devait travailler, accomplir son devoir d'empereur, sinon Dieu le jugerait. Cette parole était celle du rigide Adalhart, dont la tombe venait de se fermer. Louis devait se choisir des ministres intelligents, intègres, dont l'élévation serait un appui pour l'empereur. Ce trait volait à l'adresse de Bernard, dont Wala demandait déjà l'éloignement à mots couverts. Autrement, ajoutait-il, vous périrez, et nous périrons tous avec vous; car, c'est en vous seul que réside le salut de l'empire. Ces deux dernières paroles, l'ensemble de ce dis-

Digitized by Google

cours, dont la vigueur attaque les nobles aussi bien que le clergé, l'empereur aussi bien que les nobles, montrent assez qu'à ce moment, du moins, il ne songeait à l'unité de l'empire qu'avec l'empereur. Serviteur incommode peut-être, morose et trop ardent, mais fidèle, même dans sa sévérité. On l'a accusé d'être un chef de parti; plus tard, il se mêla à un grand mouvement qu'il avait prévu; mais ici il était seul, et il ne s'en effrayait pas.

Telle fut la réforme religieuse, politique et sociale, qu'avait conçue Wala. Dans le passé, il contemplait un magnifique idéal, celui des premiers siècles de l'Église; et c'est à leur image qu'il aurait voulu, autant que les circonstances le permettaient, réformer son époque, pour la retremper par la morale. C'était là l'idée puissante qui l'armait, lui habituellement si doux, de ce front d'airain dont parle son biographe. Apôtre au gouvernement, il croyait que le christianisme seul, largement appliqué, pouvait sauver la société. S'il fit des fautes, ce qui est possible, voilà son excuse. Il aurait voulu qu'on prît pour guide, ces docteurs de la loi, ces grandes voix du passé, organes du christianisme et de l'avenir, et qu'il écoutait lui-même avec tant de respect du fond de son monastère. En politique, Wala, pour cette faculté intuitive des hommes de génie, pour cette habileté avec laquelle il prévit le terme fatal où son époque devait aboutir, Wala mérite bien aussi quelque peu de respect, d'admiration peut-être. Quand il s'opposait à ce que des guerriers ceignissent la mître abbatiale, quand il ramenait, avec tant d'adresse, le pape au pouvoir que lui avait conféré Charlemagne, quand il refusait aux évêques le droit de porter l'épée, et séparait si nettement les fonctions des seigneurs des fonctions des clercs; enfin, quand il séparait la religion de toute administration politique, qu'avait-il entrevu dans l'avenir? La féodalité. Que voulait-il faire? L'immoler au berceau.

VIII. Mais cette lutte acharnée avait épuisé Wala. En arrivant à Corbie, il tomba malade, et fut ainsi obligé d'abandonner le mouvement. Cette retraite était une bonne fortune pour

Digitized by Google

Louis, s'il ne voulait pas, comme on peut bien le penser, suivre les conseils de Wala. Car l'effet qu'il avait produit alla chaque jour diminuant depuis son éloignement. On avait voté la convocation de quatre synodes, où l'on devait reprendre les questions traitées à Aix-la-Chapelle. Ces synodes se tinrent en effet à Paris, à Lyon, à Toulouse et à Orléans; Mais ils ne déployèrent pas une grande vigueur, à part celui de Paris. Là, le clergé essaya de se jeter entre le roi et la noblesse et de prévenir un conflit inévitable, si le roi s'obstinait à tout refuser. « Le plus grand obstacle au bon ordre, dirent les évêques, est que depuis longtemps les princes s'ingèrent dans les affaires ecclésiastiques, et que les évêques, soit ignorance, soit cupidité, s'occupent, plus qu'ils ne le devraient, d'affaires temporelles. » C'était là toute la pensée de Wala, mais mitigée, pacifique. Entre les mains de ces pieux prélats, elle n'était plus qu'une sage réforme. Et s'ils voulaient l'accomplir, c'était pour servir l'empereur et non pour l'abaisser. Mais pour un succès complet, il n'eût fallu qu'une assemblée, et dans cette assemblée un homme de plus, Wala, pour la diriger et l'entraîner; et encore eût-il eu fort à faire, non-seulement pour dépasser, mais même pour retrouver sa popularité. Ses idées, justes quand on les examinait dans le silence de la méditation et de la conscience, devaient être défigurées quand on les commentait en homme de parti. Il avait fait, en politique, la part bien large aux évêques, on l'a vu : c'étaient des évêques qui criaient le plus fort. Saint Jérôme et saint Cyrille avaient excité moins de tumulte, lorsqu'ils reprochaient certains défauts à quelques dignitaires de leur temps. Évêques et abbés se plaignaient de ce que Wala voulut leur enlever leurs biens, les distribuer aux pauvres, et ne leur laisser à eux-mêmes, que ce qui leur suffirait, pour le donner aux seigneurs. C'étaient, au contraire, eux qui le leur laissaient. Wala ne cherchait qu'à rétablir des titres. Mais ne pouvant ni le réfuter, ni le pousser à bout, ils prirent un autre parti, ce fut de lui prêter leurs propres idées, certains alors de pouvoir en démontrer facilement la fausseté. Ainsi, la société

Digitized by Google

carolingienne se rejetait d'autant plus en arrière, qu'elle avait été plus près de se régénérer. Et maintenant, elle s'effrayait de sa grande résolution comme d'un immense péril. Elle se faisait peur à elle-même.

IX. Un esprit plus habile que Louis eût su tirer parti de tous ces mécontentements et estimer ces frayeurs au poids de l'or. En caressant les intérêts, en flattant les passions, en attirant les forts, en séduisant les faibles, enfin en alimentant, en grossissant, en multipliant toutes ces peurs, on était sûr de réunir bien des forces autour de soi ; on se faisait un appui de tous les abus conservés. Wala n'était plus qu'un homme exalté, qui voulait le bouleversement de la société : il était perdu moralement. Mais le vent du vertige soufflait dans les hautes régions du pouvoir. Judith régnait par Louis, et Bernard, par Judith. Après huit mois de délai, employés sans doute à s'assurer des créatures, on fit donner, par la diète de Worms, au jeune Charles l'Allemagne, la Rhétie et une partie de la Bourgogne. Comme on avait, disait-on, besoin d'un appui, on avait créé Bernard camérier de la reine et protecteur du jeune Charles : déplorable manière de répondre à tous les bruits qui couraient alors. Par cet audacieux coup d'État, Judith voulait en finir. Il blessait la noblesse franke, le clergé, les fils de Louis, et Wala avec tout le monde. Ce dernier se trouvait bien loin de compte, lui qui donnait de si beaux conseils à Louis sur le choix de ses ministres. Seigneurs et évêques n'étaient guère moins irrités en voyant l'empereur fouler aux pieds la charte de 817 ; les jeunes rois étaient indignés d'avoir été les témoins de leur propre dégradation. La haute noblesse, mise aux genoux d'un orgueilleux qui n'était pas même d'origine germanique, se releva frémissante, et s'insurgea contre celui qu'on lui donnait ouvertement pour l'observer et la régir. L'image de la guerre civile, exhumée du sol par la main du gouvernement, s'éleva au-dessus de l'empire, et tous les yeux l'aperçurent bien. Un évêque, voyant l'empereur céder opiniâtrément à tous les caprices de Judith, lui dit hardiment : « Tu as donné ton assentiment à bien des fautes, mais lorsque tu auras été

Digitized by Google

dépouillé de ces vêtements qui te parent, tu reviendras à toi et tu seras un excellent empereur, comme tu l'étais précédemment. » Éginhart, qui, en instruisant Lothaire, avait cru préparer aux vertus royales et aux vertus de famille un digne petit-fils de Charlemagne, Éginhart, qui avait donné, qui, dans la suite, donna encore tant de gages de dévouement à Louis le Pieux, et même à Judith, fut frappé d'une sorte de vertige, et rejetant sa plume d'historien, il courut s'ensevelir dans la solitude de Seligenstad.

X. L'homme enchaîné à une femme, surtout s'il la soupçonne de tromper son amour, est le plus malheureux des captifs. Pendant que son intelligence se trouble peu à peu, il dépose, en tremblant, aux pieds de sa bien-aimée, le plus précieux des dons divins, sa volonté; sa seule crainte est qu'on ne l'accepte pas. Sa vie intérieure disparaît comme la flamme d'un foyer éteint; il n'est bientôt plus qu'une ombre de lui-même, et une ombre que le plus frivole soupçon fait frémir, qui s'attriste au moindre gémissement du feuillage, qui rêve au plus léger murmure des eaux. Pour lui, la nature n'a plus qu'une voix, celle de ses joies, hélas! et le plus souvent de ses chagrins; le monde n'a rien de grand, rien de beau, rien d'enivrant que son idole, qu'il retrouve, qu'il chérit, qu'il craint partout. Que pourrait-il refuser à ses désirs? Il serait heureux de périr avec elle. Maladie d'autant plus triste qu'il ne veut pas guérir, et que le remède lui semblerait le plus grand des maux.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

INSURRECTION. — DÉPOSITION DE LOUIS LE PIEUX. — FAUTES DU PARTI VICTORIEUX.

I. En même temps que l'attaque était poussée avec vigueur, la résistance s'organisait dans une autre partie de l'empire. A peine quelques mois s'étaient-ils écoulés à la suite du placite d'Aix-la-Chapelle, que les anciens serviteurs de Charlemagne, systématiquement repoussés et dépouillés par Bernard, étaient venus gémir sur la honte de leur pays autour du lit de Wala. Ils apportaient les nouvelles les plus étranges et même les moins croyables. Bernard était un sacrilége, un homme superstitieux : il avait des intentions. Ennemi de la race de Charlemagne, il visait à s'emparer du trône, maintenant qu'il avait le pouvoir. Une vaste conspiration était organisée contre la vie de l'empereur, contre celle de ses fils. Tous les esprits étaient agités, tourmentés : « Ah ! le malheureux jour, s'écriait-on, où l'on a fait venir de l'Espagne ce misérable Bernard.... Il a détruit le palais, le conseil ; il a réduit en poussière tous les droits de la raison. Les dignitaires religieux ou laïques, il les a chassés..., il a souillé une couche...., il a confondu, l'aveugle, il a con-

Digitized by Google

fondu tous les ordres; il n'en est plus maintenant; il n'a rien laissé d'intact. Les hommes les plus grands, les plus nobles, les plus distingués, perdent leur pouvoir; pour conserver une dignité, il faut vouloir ce que veut le tyran Bernard. Uue femme a pu briser les os de toutes les vertus... O jour affreux, jour de ténèbres et de brouillards! » Tous ces bruits étaient singulièrement exagérés par la haine et la frayeur. Aussi Wala ne voulut-il pas les croire ; et, retrouvant dans son énergie morale les forces que lui avaient ravies la maladie, il partit pour Aix-la-Chapelle et demanda une entrevue à Bernard dont il avait épousé la sœur, Hélinbruge, et qu'il avait jadis aimé comme son enfant. Bernard l'accueillit mal. De retour à Corbie, il vit bientôt accourir d'autres hommes, privés de leurs places, avec des nouvelles plus positives. Deux fois il envoya à Aix-la-Chapelle des personnes en qui il avait une entière confiance; deux fois ceux-ci affirmèrent qu'ils tenaient les détails qu'ils apportaient de la bouche même des conspirateurs. Ici on est arrêté par la pensée que Bernard ne pouvait perdre l'empereur sans se perdre lui-même, l'empereur étant son seul appui. Sans doute, mais si Bernard voulait rompre en visière avec la noblesse franke, si, prétention ou aveuglement, il espérait le faire avec succès. N'a-t-on pas vu des conspirateurs faire ce raisonnement : si le coup réussit, je m'arrangerai de manière à en profiter, s'il ne réussit pas, je pars? Or, il se trouve que ce raisonnement était tout juste, disait-on, celui de Bernard. On prétendait qu'en cas de défaite, son projet était de s'enfuir en Espagne avec Judith et avec Charles. Quoi qu'il en soit, il y avait dans tous ces bruits de quoi faire réfléchir Wala. Et le coup-d'Etat de Worms vint bientôt lui apprendre ce que Bernard était contre la noblesse franke.

II. Alors, tous ces hommes dont l'ambition était froissée, les services foulés aux pieds, les talents méconnus ; tous ceux aussi qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour se jeter sur le pouvoir, tous se firent un appel réciproque. Repoussés par le gouvernement, ils voulurent se soutenir

Digitized by Google

entre eux ; dépouillés par un placite, ils en appelèrent aux armes. Pour forcer la main de Louis, pour sauver l'empire et l'empereur, ils devinrent conspirateurs. Leur lieu de réunion fut l'abbaye de Corbie. Il paraît qu'ils y tinrent plusieurs séances. Wala, qui était l'âme du mouvement, découvrit nettement la cause du mal, c'était Judith : il fallait l'éloigner. Quant à l'empereur, il allait sans doute souffrir au milieu des événements qui se préparaient ; mais, autant qu'on le pourrait, il fallait le respecter. Des soldats, on en trouverait assez ; l'indignation était générale ; on ne voulait plus de Bernard ; des chefs, Hugues, Matfried et Lambert étaient là. On dépêcha des courriers à Lothaire et à Pepin pour engager, l'un à franchir les Alpes, l'autre, la Loire. Ces dispositions arrêtées, Louis de Germanie arriva, confirmant tout ce qu'on disait et sur l'état de l'empire et sur Bernard, et jurant, avec Pepin, avec tous les seigneurs, de mourir plutôt que de voir la ruine et l'opprobre de son pays. Wala prit alors son parti et, avec tous les autres, il se jeta tête baissée dans les événements.

III. Cependant Bernard et Judith, sous prétexte de faire une expédition en Bretagne, venaient de quitter Aix-la-Chapelle, emmenant l'empereur avec eux : c'était dans cette expédition que les projets de Bernard devaient se réaliser. En route, l'empereur apprit la nouvelle d'un grand soulèvement. Quand il connut les préparatifs de Corbie, quand il sut que les rois d'Italie et d'Aquitaine accouraient, disaient-ils, venger l'affront fait à la couche de leur père, et joindre leurs forces à celles de Wala, quand il vit enfin l'indignation générale, il sentit qu'il s'était perdu en soutenant Bernard, et ouvrit enfin les yeux. Eclairé par cette lumière qui lui communiquait le danger, il se conduisit avec sagesse et précision. Il cassa Bernard ; il envoya Judith au monastère de Sainte-Marie, à Laon, et, désormais sans crainte, maintenant qu'il n'avait plus à redouter que ses propres périls, il se porta de sa personne à Compiègne : quatre lieues à peine le séparaient des conjurés qui avaient établi leur camp à Verberie. A Compiègne, Louis ne fut pas peu surpris de voir ar-

Digitized by Google

river Judith, avec une escorte de seigneurs. Cette visite était fâcheuse, Louis valait beaucoup mieux quand il était seul que lorsqu'il s'abandonnait à l'influence de sa femme : celle-ci paralysait ses moyens. Mais elle avait obtenu de voir son époux en promettant de l'engager à se retirer dans un monastère et de prendre elle-même le voile. Les seigneurs n'étaient venus la chercher que pour obtenir cette double résolution, et l'on voit que déjà ils ne s'arrêtaient pas là où ils s'étaient promis de s'arrêter : Wala était dépassé. L'entretien secret de Louis et de Judith n'eut point l'issue qu'on avait espérée. Louis qui avait toujours jeté un regard d'envie sur le bonheur de la vie monastique, refusait de l'embrasser, aujourd'hui qu'elle lui était imposée. D'ailleurs, ce n'était pas là le compte de Judith. Louis, pour céder à l'orage, l'engagea à prendre le voile. A son retour, les seigneurs la condamnèrent à l'exil et la firent transporter dans le monastère de Sainte-Radégonde. Héribert, frère de Bernard, fut condamné à perdre la vue ; Odon, son cousin, à s'exiler. Quant à Bernard, il regagnait en toute hâte le midi. « Ainsi, dit un contemporain, furent mis en fuite les ministres des crimes. »

IV. Le gouvernement était détruit, il s'agissait d'en reconstruire un nouveau. Plusieurs élevèrent alors une difficulté imprévue : que devait-on faire de l'empereur ? Cette question étonne. D'après le plan primitif, on devait le froisser le moins possible, bien loin de songer à le dépouiller. Les faits seuls peuvent expliquer ce changement d'idées. On ne se trouvait pas alors en présence d'un seul empereur mais de deux. Lothaire était arrivé d'Italie, quand il ne s'agissait plus que de ratifier ce qui avait été fait et de profiter de la victoire.

V. Dès l'abord il se posa en empereur, au grand désappointement de Pepin et de Louis, qui avaient espéré un agrandissement de territoire pour prix de leurs services. Que Hugues et Matfried, l'un beau père de Lothaire, l'autre ennemi personnel de Louis, aient prétendu ravir la couronne de Louis pour en orner le front de son fils aîné, rien n'est plus probable ; leurs intérêts, leur élévation étaient unis à la puis-

Digitized by Google

sance et à l'avénement de Lothaire. Ainsi deux partis se trouvaient en présence dans le camp des ennemis de l'empereur. Ceux qui ne voulaient que l'éloignement de Judith, ceux qui demandaient l'abdication de Louis. De là des tiraillements perpétuels entre les principaux chefs, leur inertie ou leurs fausses mesures après leur triomphe, la captivité de Louis à Saint-Médard, captivité qui n'avait rien de bien rigoureux, ce dont il profita très-bien pour intriguer ; de là le pouvoir laissé à l'empereur de choisir, pour la convocation d'une assemblée nouvelle, Nimègue, près de la fidèle Germanie ; de là, la réintégration de l'empereur ; de là, l'ordre qu'il put alors donner à tous les chefs, de venir sans armes à cette assemblée ; de là, le témoignage d'un partisan dévoué de Louis, l'Astronome, qui distingue nettement deux partis différents ; de là enfin, les événements qui suivirent. Paschase Ratbert assure que Wala resta fidèle à sa première pensée. Et il faut ajouter que lui seul peut-être avait assez de désintéressement, d'adresse et de présence d'esprit, pour profiter de cette absence complète d'unité, et imprimer aux événements l'impulsion qui lui paraissait préférable. C'est ici la partie délicate de la vie de Wala, le moment où il prête le plus à la critique, l'endroit où il peut paraître vulnérable. Or, jamais Thégan, jamais l'Astronome ne lui ont reproché quelque faute ; sa faute, aux yeux de Louis même, ne fut jamais que de désirer trop ardemment le bien. Il est vrai que Judith était d'un avis différent ; mais elle était l'ennemie de Wala. Et qui aurait pu rattacher celui-ci à ses seigneurs dont il avait si ouvertement attaqué les déprédations et le pouvoir naissant ? Ou il abandonnait ses idées, et alors quelle confiance pouvait-il inspirer à ses nouveaux alliés ? ou il conservait ses idées qui étaient sa force et sa vie, et il ne pouvait alors contribuer lui-même à l'agrandissement des seigneurs. S'il eût remporté une victoire avec eux, cette victoire l'eût perdu. Jusqu'ici on n'avait combattu que pour Louis, et on venait de lui donner une leçon assez sévère. Ses promesses avaient été très-satisfaisantes. Introduit dans

Digitized by Google

l'assemblée des seigneurs et des évêques, il s'était exprimé en ces termes : « Vous avez fait ce que jamais peuple ne fit, « parce que moi-même j'ai fait ce qu'aucun souverain n'avait « fait avant moi. Aussi je rends grâce au Dieu tout-puissant « qui a conduit un danger si imminent à une si pacifique « issue. Je promets donc qu'à l'avenir je ne ferai rien de tel, « rien sans votre conseil. Que l'empire reste comme je « l'avais coordonné et constitué de concert avec vous: C'est « ce que j'ordonne et ce que je veux. » Ainsi l'on se retrouvait sur le terrain de la légalité, on n'avait levé les armes que pour elle, le roi l'avouait; on revenait à la charte de 817, le roi le voulait.

Ces paroles étaient claires, on devait s'y fier. En voyant la division perdre les ennemis de Louis, accusera-t-on Wala de défection? Mais il suffira d'opposer à ce reproche le concert d'injures et de calomnies que les partisans de Judith, les hommes corrompus de l'époque, élevaient contre Wala. Ils l'appelaient le promoteur de la guerre civile. Ce titre, le plus ignoble avec lequel on puisse se présenter à la postérité, Wala le mérite, si l'on admet que l'empereur Louis le Pieux avait le droit de violer une charte importante après l'avoir donnée à la nation. Ce droit, quelques-uns le lui accordaient; mais leur opinion n'était pas généralement en vogue et l'on en énumérerait bien des preuves, si les paroles de Louis, citées plus haut, ne montraient clairement que cette charte faite avec les évêques et les laïques influents, ne pouvait être détruite sans leur consentement. On croyait encore à la fidélité, à la sainteté du serment. D'ailleurs il ne faut pas oublier qu'à côté de ce motif de soulèvement, il y avait l'élévation de Bernard, élévation antinationale et qui provoqua l'indignation universelle.

VI. Vivement contrariés de se voir convoqués ailleurs que dans une ville franke, ceux des adversaires de Louis qui voulaient sa déchéance, étaient loin d'avoir perdu tout espoir. Ils serraient leurs rangs autour de Lothaire et l'encourageaient à soutenir ses droits. Louis, inquiet d'abord, perdit ses incertitudes quand il vit accourir à son secours la

Digitized by Google

Germanie tout entière, que son fils Louis avait disposée en sa faveur et dont le concours pouvait être augmenté par celui du hériban d'Aquitaine, aux ordres de Pepin. Pepin et Louis s'étaient depuis longtemps ralliés à l'empereur, par les soins de Gondebald, moine du monastère où l'empereur était enfermé, et qui cherchait à se frayer une route au pouvoir. D'ailleurs les deux jeunes princes avaient abandonné la cause de leurs alliés dès qu'ils avaient vu Lothaire prétendre gouverner seul.

Disposant de ces forces imposantes, ayant gagné en popularité tout ce qu'avaient perdu ses ennemis au moment où ce mouvement, général d'abord, avait dégénéré en une intrigue de partisans, Louis pouvait jouer un beau rôle. Assez puissant pour être clément, assez éprouvé par le malheur pour savoir en comprendre les leçons, assez appuyé pour être hardi, il pouvait réduire ses ennemis à l'impuissance en les couvrant de sa grandeur. Peut-être ceux-ci, en retour, lui eussent-ils permis d'ajouter un article à la charte de 817, en faisant un modeste apanage à son jeune fils Charles, ou du moins en en laissant entrevoir l'espérance. La meilleure politique est encore celle de la magnanimité; la plus habile diplomatie n'est pas, comme on le croit, celle de l'esprit, ni même celle des promesses, c'est celle du cœur, parce que tout le monde la comprend et qu'elle enlève les cœurs. Seule elle répond à l'idée qu'une grande nation se fait du pouvoir qu'elle conçoit dominateur, parce qu'il doit être la plus vigoureuse, la plus intelligente, la plus chrétienne émanation d'elle-même. Malheureusement pour Louis, ou plutôt pour Judith, elle suppose de la grandeur d'âme, on ne peut ni l'imiter ni en prendre le masque; et rien n'est plus rare que de voir les vainqueurs chercher à gagner les vaincus en les épargnant, à les dominer en les pardonnant. On aime mieux se donner à soi-même la facile et vulgaire satisfaction des représailles: Louis parla donc en maître. Il avait été défendu à Lambert d'approcher de Nimègue, défendu à Hélisachar de quitter son poste. Wala fut confiné dans son monastère; des gar-

Digitized by Google

des furent établis à sa porte. Hilduin, l'abbé de Saint-Denis, qui, au mépris des ordres de Louis, était venu à Nimègue avec sa bande, fut chassé du palais et exilé à Paderborn avec quelques autres. Voilà comment l'empereur traitait des hommes fiers, il est vrai, mais qui l'auraient certainement à jamais perdu s'ils avaient voulu; des hommes qui lui avaient rendu sa couronne lorsqu'il s'était incliné devant la loi. Que serait-ce donc des partisans de Lothaire? Ceux-ci avaient enfin prévu le fatal dénoûment. Saisis d'un excès de délire, ils entourent la tente du jeune empereur et lui demandent à grands cris ou de combattre ou de se retirer. La nuit entière se passe dans cette agitation. Sur le matin, et pendant que Lothaire flotte irrésolu, arrivent des députés de Louis qui l'exhortent à venir trouver son père. Lothaire abandonne ses amis d'hier, ses complices d'aujourd'hui qui dans leur fureur commencent à tourner leurs armes les uns contre les autres, comme si le diable les tourmentait, dit l'Astronome. Ils allaient se passer mutuellement par les armes, si l'apparition des deux empereurs et les paroles de Louis n'eussent apaisé la sédition. Les chefs furent emprisonnés. Tous furent condamnés au placite d'Aix-la-Chapelle, les laïques, tonsurés, les clercs, envoyés dans des monastères. Les monastères ressemblaient assez à ce que dans les temps modernes on a nommé prisons d'État.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

TRIOMPHE DE LOUIS LE PIEUX. — RAPPEL DE JUDITH. — LOUIS LE PIEUX RETOMBE DANS LES MÊMES ERREURS. — GRANDE COALITION.

I. Louis venait donc d'étouffer l'insurrection ; mais il voulait Judith. Sans doute, bien des motifs pouvaient l'arrêter, entre autres sa parole solennellement donnée à Compiègne. De plus s'il la rappelait, il soulevait contre lui tout ce flot d'impopularité qui l'avait déja une fois renversé. Mais comment être heureux sans elle, ou plutôt loin d'elle; car il est très-probable qu'elle avait elle-même dicté les mesures sévères dont on a parlé plus haut. Le décret qui la rendait officiellement aux affaires appelait aussi au pouvoir ses deux frères, Charles et Rodolphe, depuis longtemps tonsurés. Elle reparut donc. Il lui fit jurer qu'elle était innocente ; pour que son témoignage parût moins suspect, on eut soin de le corroborer du témoignage des évêques et du pape Grégoire lui-même. Bernard se présenta l'année suivante au placite de Thionville; il déclara, sous la foi du serment, qu'il avait constamment respecté la personne de l'impératrice. Celle-ci, qui l'avait vu fuir, le reçut mal ; et personne ne voulut échanger avec lui un coup d'épée. A part Bernard, qui du

Digitized by Google

reste avait été presque remplacé par le moine Gundbald, on put croire que rien n'était changé dans l'administration. Judith tenait de nouveau le sceptre de toute la monarchie; Louis et Pepin étaient plus mécontents que jamais, et la confusion était au comble. Ainsi parole donnée, foi jurée, traités, prise d'armes, prison monastique, tout avait été inutile, mensonger peut-être. Louis se retrouvait dans la position précaire qu'il avait auparavant, peut-être d'autant moins respecté qu'on le voyait user plus mal du pouvoir qui lui avait été rendu, peut-être plus disposé que jamais à commettre de graves erreurs, glissant sur la pente de la compression. Ainsi il venait d'enlever à Lothaire son titre d'empereur, en lui enjoignant de rentrer en Italie et de se contenter désormais de ce royaume. De nouveau l'empire était brisé : on voit bien quelle était la pensée secrète de Judith.

En vérité, ce spectacle est profondément affligeant. Qu'on trouve dans l'histoire un grand mouvement national qui puisse devenir le gage d'une paix générale et faire avancer la civilisation, on ne peut cependant s'empêcher de pleurer le sort des victimes. Mais quand on voit tous ces soulèvements aboutir au tombeau de tant de milliers d'hommes, car, dès ce moment, la vue d'un homme exercé peut déjà distinguer le champ de bataille de Fontenay, le tout pour contenter l'ambition ou l'avide rapacité de quelques chefs heureux, le désir ou le caprice d'un prince qui, oubliant les réformes les plus urgentes, veut absolument donner un apanage à son fils, faire un plaisir à sa femme, d'un prince qui s'aveugle pour être un faible père, un faible époux; quand, pour nous borner aux luttes présentes, symptômes avant-coureurs de ces grandes catastrophes nationales, quand on voit les partis s'arracher le pouvoir uniquement dans les intérêts de leur vengeance toute personnelle; on plaint beaucoup la pauvre et frêle humanité qui semble alors palpiter dans les bras de l'ange du mal! Il y a des époques où le mal domine, où le bien ne se voit plus; on ne les regarde qu'avec effroi; celle des guerres carolingiennes est de ce nombre. A peine elles commencent et déjà le bien est à

Digitized by Google

demi caché sous les ruines. Ces ruines, combien de siècles faudra-t-il pour les déblayer! Le bien s'avance lentement; le mal a des ailes.

II. De retour au pouvoir, Louis avait eu sa vengeance; de retour au pouvoir, Judith voulait avoir la sienne. Elle avait un ennemi déclaré, Wala, qui ne s'en était guère caché : elle le redoutait d'autant plus qu'elle le savait inflexible dans ses résolutions. Ce qu'il avait fait dans le passé, il était prêt à le faire maintenant; et il le pouvait mieux : la persécution l'avait grandi. Il n'y avait pas moyen de mépriser un homme de ce caractère-là. Avec Judith les intrigues étaient rentrées au palais; ses trois beaux-fils l'avaient quittée fort mécontents, Lothaire parce qu'il était dépouillé; les deux autres parce qu'ils avaient inutilement espéré le rang de leur aîné; ils avaient lutté pour remplacer Bernard, ils avaient échoué. Pendant que Lothaire, désormais tranquille, semblait borner son rôle politique à celui de légitime héritier de l'empereur, et ses droits à ceux que lui avait légués la charte de 847, Louis le Germanique et Pepin se révoltaient presqu'en même temps. Il suffit à l'empereur de paraître en Germanie pour apaiser les mouvements de cette contrée. Mais la révolte de Pepin était bien plus importante. Elle avait éclaté après quelques désobéissances formelles de Pepin, et à la suite d'un placite qui lui avait enlevé l'Aquitaine pour la donner au jeune Charles. Pepin dont les idées d'indépendance étaient encore échauffées par Bernard de Septimanie, Pepin qui avait pour lui l'armée d'Aquitaine, n'était pas homme à se laisser dépouiller par une femme. Il avait poursuivi l'armée de son père, l'avait forcée à une retraite aussi honteuse qu'une défaite. C'était pendant tous ces mouvements que Judith ne perdait pas de vue Wala. Wala à lui seul lui donnait autant d'inquiétude que ses beaux-fils avec leurs armées; elle croyait trouver sa main derrière tous les mouvements d'insurrection, sa supériorité jusque dans la réserve tranquille de Lothaire. Jamais elle ne trouvait ses mesures suffisantes; cet homme qui vivait de pensée, lui paraissait redoutable comme la pensée même.

6.

Digitized by Google

III. On s'éprend de curiosité et d'admiration quand on voit les grands hommes conserver au milieu des orages de la vie la vigueur de leur libre arbitre, la sérénité de leur raison, la légitime fierté d'une conscience pure, cette suprême et intime consolation de l'homme, cette voix que Dieu a placée dans son sein comme pour l'avertir qu'il ne l'abandonne pas, quand tout le reste l'abandonne. Or, on trouve dans la vie de Wala à ce moment quelque chose de ce calme et de cette fierté résignée, joint à une singularité d'aventure qui attache l'imagination. Son ami, Paschase Ratbert, nous a conservé les détails d'une entrevue qu'il eut avec lui sur les bords du lac de Genève, où l'implacable impératrice faisait garder sa victime à vue. Il semble que Ratbert arrivait auprès de Wala avec une mission secrète que lui aurait confiée Louis le Pieux, dans quelque intention, et que Ratbert, séduit par l'espérance de pouvoir rendre la liberté à son ami, s'il consentait à s'avouer quelque peu coupable, faisait pour le moment, sans s'en douter, l'office de tentateur. Qui se sent délaissé par l'ingratitude ou l'insouciance des hommes lira avec intérêt ces paroles, prononcées par le petit-fils de Charles-Martel en face du désert et de Dieu :

« On l'enlève, on le transporte dans une contrée éloignée, « dans une caverne élevée et profonde : ainsi Dieu le vou- « lait, les anges seuls pouvaient le visiter. Quelque temps « après, Louis le Pieux me chargea des affaires monastiques « et ecclésiastiques, et je montai, non sans danger, pour le « consoler et pour le voir. Nous versions des larmes abon- « dantes, larmes de joie et de tristesse, et nous passâmes « ainsi le jour. Je voulus alors l'engager à avouer qu'il avait « failli en quelque chose et à donner son adhésion à tout « ce que l'empereur ferait dans la suite. Mes amis et moi, « nous aurions pu alors travailler à son rappel ; l'empereur « le désirait, il ne voulait qu'un assentiment. Il me répon- « dit : Je m'étonne que tu aies quelque doute sur la pureté « de ma conscience, toi qui, dans toutes les affaires où l'on « m'accuse, sais ce que j'ai fait aussi bien que moi-même. « Aussi tu devrais m'engager à combattre avec plus de cou-

Digitized by Google

« rage pour la justice, plutôt que de me conseiller même une
« légère tiédeur et me demander un assentiment, un aveu
« contre ce qui est vrai, ce qui est honorable. Je n'en doute
« nullement, lui-dis-je ; je ne désire obtenir de vous, dans
« cette affaire, que le mot d'excès, celui d'assentiment; je
« crois que mes amis et moi nous pourrons obtenir non-
« seulement votre pardon, mais une faveur plus grande, des
« dignités personnelles plus élevées et tout ce qui pourra
« vous plaire. Wala sourit : Tu te figures sans doute que tu
« l'as en ta puissance, lui et tous ses partisans. Ne crains-
« tu pas les jugements de Dieu ? Que m'arriverait-il si j'allais
« porter un faux témoignage contre moi-même, si j'allais
« mentir pour me trouver coupable, trahir la fidélité qu'on
« doit à la justice et à la pureté du cœur ? Il peut se faire,
« Dieu le voulant ainsi, que le contraire de ce que tu pen-
« ses arrive. Pour rentrer en faveur auprès de quelqu'un,
« pour des dignités, des craintes, de la popularité, j'aurais
« abandonné la vérité, et, saisi par un juste jugement de
« Dieu, condamné par ma propre bouche, je recevrais ma
« sentence de mort ! Tu m'engages à éviter des dangers
« plus légers, à rechercher des dignités, la faveur; prends
« garde de m'exposer à une fin plus cruelle, ou à n'échan-
« ger cette injustice du moment que contre une éternelle
« damnation. Allons, mon frère, nous sommes entrés dans
« la voie de la vérité, restons-y, et nourrissons l'espoir que
« toutes ces souffrances nous conduisent à la vie éternelle
« qui est Christ. A ces paroles je demeurai confus et gardai
« le silence. Il n'avait aucun remords. Il avait toujours agi
« pour Dieu, pour l'empereur, pour la patrie, pour la reli-
« gion; c'est qu'il ne cherchait pas ce qui était de lui, mais
« ce qui était de Christ... Les hommes prudents et sages ne
« l'accusèrent pas d'avoir négligé les droits ecclésiastiques,
« de n'avoir pas aimé la gloire du roi, la grandeur de l'em-
« pire, mais d'avoir failli pour les avoir trop aimés : c'est le
« coupable de la vertu .. Dans cette caverne où on l'avait
« relégué, il était ravi de souffrir l'injustice pour la justice.
« Il ne craignait que les dangers qu'il voyait de plus en

Digitized by Google

« plus imminents; il plaignait les gens de bien livrés, les « uns à l'exil, les autres à la prison, les autres à toute espèce « de tortures... Elevé ainsi au milieu des nuages, il menait « la vie des anges, autant qu'il est donné aux mortels... Mais « Judith craignit qu'il ne donnât des conseils à Lothaire... « On l'enleva donc et on le transporta dans l'île de Noir- « moutiers, au sein de l'Océan... Dans sa caverne, il ne voyait « que le ciel, les Alpes et le lac de Léman. Dans son île, il « n'apercevait que la mer et le ciel; mais partout il con- « templait Dieu. Il suivait des yeux les admirables mouve- « ments des flots; mais sa pensée s'élevait jusqu'à ces hau- « teurs où règne le Seigneur. Il se félicitait même de n'être « plus exposé aux orages du monde : il était heureux, iné- « branlable. Il disait à la mer et au monde : Tu viendras jus- « qu'ici, et ici tu briseras la rage de tes flots... Mais Ju- « dith craignit l'apôtre Jean, même dans les fers... elle qui « n'eût voulu, je crois, ne le sentir respirer nulle part. Elle « le fit transporter en Germanie, parce qu'elle avait résolu « de s'emparer de Pepin. Wala regretta bien son île; en nul « endroit du monde la vie ne lui avait été plus agréable. »

IV. Wala, après avoir été ainsi transporté de contrée en contrée, après avoir toujours porté « la patrie dans son cœur » et avec elle l'impérieux désir de faire le bien, avait enfin revu son monastère. Devenu simple cénobite, mais aussi respecté de ses frères que lorsqu'ils révéraient en lui leur abbé, il passait le temps à vaquer à la prière et aux bonnes œuvres, oubliant le monde qu'il méprisait, et les affaires auxquelles il croyait avoir pour toujours renoncé : c'est alors que de nouveaux mouvements apparurent à la surface de l'empire. On avait refusé d'écouter la voix de la raison, de supprimer les causes qui avaient amené le grand soulèvement de l'année précédente et la captivité de Louis à Saint-Médard; alors les mêmes dangers se firent jour. Quoiqu'ils fussent de même nature, ils étaient plus graves, car il fallait y ajouter l'effet des représailles exercées sur les vaincus. Injuste d'abord, odieuse ensuite, Judith avait doublement tort. Rien ne pouvait l'instruire. Les guerres de Pepin et de

Digitized by Google

Louis le Germanique, excitées par ses manières impérieuses, venaient en vain de lui montrer encore une fois le danger auquel elle s'exposait de gaîté de cœur. Elles avaient échoué en partie parce que les mesures avaient été mal prises, et parce que la répulsion qu'on avait pour Judith n'était pas encore générale. Mais, avec de la pénétration, elle eût déjà pu y voir un commencement de coalition. On disait assez haut que Lothaire n'était pas étranger à la révolte de Louis le Germanique, et ces bruits avaient pris une telle consistance que Lothaire avait dû se rendre au placite de Francfort pour jurer qu'il n'avait pas aidé Louis de ses conseils. Mais le plus audacieux des généraux de Lothaire, Matfried, avait commandé l'armée des révoltés. Pepin n'était pas seul dans sa rébellion. Un partisan décidé de Charles le Chauve, Nithard, avoue que la concession de l'Aquitaine à Charles fut le signal d'un grand soulèvement, et que, dès lors, on demanda un plus juste gouvernement. Judith était donc la cause de tous les désordres : elle jetait un défi à la nation ; elle l'attaquait dans ce qu'elle avait de plus vivace, de plus éclairé, la noblesse, le clergé ; puis elle la révoltait en dépouillant ses beaux-fils. Wala voyait bien juste, lorsque, dès le commencement de ces dissensions civiles, il voulait plus que la chute de Bernard, et désignait hardiment la retraite de Judith comme le seul moyen de sauver l'empereur.

V. Celui-ci, en apprenant que ses fils venaient d'opérer leur jonction et marchaient sur la capitale de l'empire, s'était hâté de convoquer un placite à Worms, et après de longues délibérations, il avait résolu d'employer d'abord les voies pacifiques. Mais la réconciliation n'était plus possible. Les princes étaient aigris ; ils ne pouvaient plus d'ailleurs revenir sur leurs pas. Marchant tous trois sous le même drapeau, répétant partout qu'ils ne voulaient pas répandre le sang, mais arracher Louis aux suggestions perfides de ceux qui l'entouraient, ils paraissaient à tous les défenseurs du partage de 817 et de l'unité de l'empire. Ils avaient pour eux la voix populaire. Ils en avaient une autre plus importante à cette époque, ou plutôt qui se confondait avec la première, la voix de

Digitized by Google

la religion, représentée par le pape Grégoire IV. Celui-ci se trouvait dans le camp de Lothaire; après bien des hésitations il s'était décidé à le suivre en France. En vain l'empereur pria Grégoire de se rendre près de lui, si, comme il le disait, il venait pour rétablir la paix. On répandit alors que cette dernière prétention n'était qu'un prétexte, et que le pape ne songeait à rien moins qu'à excommunier empereur et évêques, si l'on s'opposait à la volonté des jeunes rois. Aussi était-ce avec un véritable sentiment du double danger qui le menaçait, que Louis, au synode de Worms, avait ordonné à ses fidèles, seigneurs et évêques, de se préparer au combat de la parole comme à celui de l'action. Les évêques franks écrivirent à la hâte une lettre très-peu respectueuse à Grégoire IV. Dans cette lettre, après l'avoir appelé pape de Rome et frère des évêques, ils ajoutaient qu'ils répondraient à l'excommunication par l'excommunication; que, s'il le fallait, eux, évêques de France, déposeraient le pape lui-même, et qu'en accomplissant cet acte, ils s'appuieraient sur les anciens canons. Cette parole attéra Grégoire. Il essaya néanmoins de convaincre ces évêques insubordonnés, en leur montrant la supériorité de l'Église romaine.

VI. Là ne se bornèrent pas les récriminations. Si les évêques du nord de l'empire étaient restés fidèles à Louis, ceux du centre et du midi s'étaient réunis aux fils de l'empereur. Par une coïncidence bizarre, c'étaient ces derniers qui avaient le plus courageusement défendu, par leurs paroles, protégé par leur politique, les libertés de l'Église de France. Aujourd'hui, pour faciliter leur victoire, ils se voyaient forcés de défendre la suprématie romaine. On confia ce soin à un écrivain déjà mêlé indirectement à la politique, et qui s'était distingué par des vues larges et de fortes convictions, Agobard, archevêque de Lyon. Nourri de la lecture de l'Évangile, Agobard osait penser, osait dire qu'il y avait, avec la vie chrétienne, des contrastes bien hideux dans les mœurs de son temps : il apercevait quelque chose au delà. On a déjà dit qu'il ne voulait pas de l'esclavage et aspirait à l'unité de la loi. Il proscrivait avec la même énergie la haine qui divisait

Digitized by Google

les chrétiens et les juifs, et s'appuyait sur ce motif, que Dieu est le père commun de tous les hommes. Cette idée, que l'antiquité ne connut pas, la première qu'exprima Jésus-Christ, la dernière qu'exprimera l'humanité, dominait déjà dans l'intelligence d'Agobard. Elle y prenait la forme de l'humanité même, que ce fervent chrétien voyait grandir et s'étendre partout, quand il étudiait ce texte : Allez, baptisez toutes les nations. Il avait quelque ressemblance avec Wala : ces deux génies pouvaient admirablement se comprendre. Mais Wala, plus particulièrement éclairé par les Pères de l'Église, voulait surtout des réformes dans les mœurs ; tandis qu'Agobard désirait surtout civiliser la société carolingienne et en réformer les usages guerriers et encore barbares. On ne l'écoutait guère plus que Wala. Lorsqu'il refusait de reconnaître la voix de Dieu dans le droit, ou plutôt dans l'abus de la force, quand élevant ses regards au-dessus de ses contemporains, il attaquait les duels judiciaires, il était aussi mal venu de la génération qui l'écoutait, qu'on le serait de nos jours, si on prescrivait l'usage, si on démontrait l'injustice des guerres offensives, ces grands duels judiciaires des peuples. Et pourtant le monde a marché, l'intelligence s'est agrandie, et si l'on demande lequel avait raison, ou d'Agobard ou de ses barbares contemporains, la réponse est unanime : il n'y a plus que des Français en France. Agobard et Wala sont de ces hommes qui n'appartiennent pas à leur époque ; ils appartiennent à l'humanité ; immortels sont leurs principes, parce qu'ils sont puisés à une source immortelle qui est l'Évangile.

Pourtant ce qu'on vient de dire ne s'applique qu'à leurs idées, parce que l'Évangile est là. Pour leurs actes, que la conscience de chacun les juge. Se mettre à sa place, c'est la supprimer ; qui la supprimera se trompera ; elle vient d'un Dieu sévère, qui punit l'homme en lui retirant le don qu'il ne respecte pas.

Déjà au moment où les fils de Louis faisaient leurs préparatifs, Agobard, dans une lettre hardie, s'était efforcé d'arracher le bandeau fatal qui couvrait les yeux de Louis ;

Digitized by Google

il lui avait montré que sa seule chance de salut résidait dans un respect absolu pour la charte de 817.

......« Si tout fidèle doit à son semblable une foi sincère, à plus forte raison la doit-il à ce préféré, à qui le gouvernement de l'État est confié... S'il en est ainsi, comment pourrait-on vous être fidèle, si en voyant, en comprenant votre danger, on ne faisait ses efforts pour vous le faire connaître, lorsque toutefois la possibilité n'en est pas refusée? J'en atteste le Dieu tout-puissant, le scrutateur du cœur et des reins, qu'aucune autre raison ne m'excite à vous écrire, mon seul motif est la douleur inexprimable que j'éprouve en voyant les dangers qui vous menacent, et surtout qui menacent votre âme.

« Les malheurs de cette année, ses ruines et ses commotions, l'affliction de la terre et de ses habitants, c'est ce que nul homme ne pourrait décrire. Ils n'ont ni cause, ni motif; quelle nécessité nous poussait à ces combats qui nous environnent? Si vous l'aviez voulu, vous auriez pu passer avec vos fils une vie tranquille et heureuse, comme votre père, comme votre aïeul. Vienne à mon aide ce Dieu tout-puissant et miséricordieux qui habite votre cœur; vienne à mon aide cette longanimité qu'on admire en vous, afin que vous puissiez entendre tranquillement et peser mes paroles. En ce temps où vous avez associé votre fils à l'empire, vous vous êtes avancé dans l'assemblée publique, et vous avez commencé ainsi : « Ce qui concerne la stabilité du royaume, la force du gouvernement, l'homme doit-il le différer ou non? » Tous répondirent qu'une pareille mesure était utile, nécessaire; que, loin de la différer, il fallait plutôt l'accélérer. Et aussitôt vous avez fait connaître la pensée que vous aviez discutée avec un très-petit nombre; vous avez dit qu'à cause de la fragilité de la vie vous vouliez, pendant que vous étiez bien portant, donner le nom d'empereur à celui de vos trois fils, en qui se manifesterait, de quelque manière que ce soit, la volonté de Dieu.

......« Alors vous avez fait tout ce qu'il fallait faire; personne ne doutait que Dieu ne vous eût inspiré. Vous avez donné à vos

autres fils différentes parties de votre royaume ; mais pour qu'il n'y eût qu'un seul royaume, et non pas trois, vous avez préféré celui que vous avez fait participer à votre dignité. Vous avez voulu qu'on écrivît tout ce qui avait été fait; écrit, vous l'avez signé, scellé ; vous avez fait connaître le tout à Rome, afin que le Saint-Père l'approuvât. Puis, vous nous avez fait jurer à tous, que nous adopterions, que nous conserverions cette élection, cette division. Ce serment, personne n'a cru qu'il fallût le dédaigner, l'enfreindre. On l'a trouvé opportun, légitime, parce qu'il assurait la concorde et la paix. Dans les années qui ont suivi, toutes les fois qu'on envoyait des lettres impériales, elles portaient les deux signatures. Mais ensuite votre volonté a changé, tous les statuts ont été bouleversés ; plus de nom de Lothaire sur les ordonnances. Et pourtant, connaissez-vous les secrets desseins de Dieu? Et voilà que, sans raison, sans délibération, celui que vous aviez élu avec Dieu, vous le répudiez sans Dieu. Vous savez pourtant très-bien qu'il faut suivre Dieu, et non le précéder : le précéder, c'est le tenter.

« Je supplie ici votre religion ; ne méprisez pas mes conseils. Ou plutôt, entrez dans le sanctuaire de votre âme. Là, vous verrez que vous avez dit à Dieu, non en parole, mais en fait : Seigneur, nous t'avons prié, nous avons désiré ardemment de voir ta face, nous avons désiré ta direction et ta lumière pour choisir un associé à l'empire ; mais, comme nous avons mal fait avec toi, nous espérons trouver sans toi une meilleure résolution. Repoussez, repoussez cette pensée. N'échangez pas l'inspiration de Dieu contre les désirs charnels des hommes ; .... prenez garde aux hommes qui s'abandonnent à leur orgueil; tous ne sont pas fidèles. Dieu connaît ceux qui sont les siens ; si faibles que soient les lumières qu'il nous donne, nous vous aimons, nous désirons pour vous le bonheur éternel. Aussi, tous les malheurs de cette année nous effraient. Je dois même vous dire qu'on murmure beaucoup à cause de tant de serments opposés, contraires, que vous exigez de tous ; non-seulement on murmure, mais on s'afflige, on s'élève contre vous, ce qui me

Digitized by Google

déplaît grandement. Saint Jérôme a dit : « Faites bien attention que le serment doit avoir pour compagnons la vérité, la justice, le jugement ; s'ils sont absents, il n'y a plus de serment, il y a parjure. »

Devenu, grâce aux circonstances, défenseur du Saint-Siége, Agobard répondit aux évêques du nord, en s'adressant à Louis : « Vous avez dit à tout le monde de se préparer aux combats et à la discussion. En fait de combat, il faut bien plutôt chercher la justice du gouvernement divin que la force du bras, et quant à la discussion, il faut plutôt chercher la vérité que l'abondance des paroles ». Il cite alors deux textes, l'un du pape Gelase, l'autre du pape Léon, qui font considérer Rome comme le centre de la catholicité, sans qu'il y soit pourtant question de pouvoir temporel.

« Certainement, très-clément seigneur, si le pape Grégoire vient sans raison et pour combattre, on le combattra, on le repoussera, et en toute justice ; mais s'il vient pour le repos et la paix du peuple et pour le vôtre, si c'est là le souci qui l'amène, il faut lui obéir justemeut et raisonnablement et non le combattre. S'il veut ramener à son ancien état ce que vous avez fait en toute volonté et puissance, avec le co sentement de tout l'empire, ce que le siége apostolique a confirmé, son arrivée est raisonnable et fort opportune. Car vous ne devez nullement changer ce que vous avez ainsi établi ; ce changement ne peut se faire sans péril, sans culpabilité pour votre âme.

« Que votre haute prudence veuille bien peser alternativement ces paroles de l'apôtre : « Dans les derniers jours viendront des temps dangereux. » Ces dangers, le pape saint Grégoire les déplore dans son temps où l'état de l'Église était incomparablement plus heureux. « Placé dans ce lieu, tant de « flots viennent m'agiter, que je ne puis conduire ce navire « vieux et pourri, que Dieu, dans ses desseins secrets, m'a « donné à diriger. Tantôt les flots s'élancent en face, tantôt « la mer écumante bat les flancs du vaisseau, d'autres fois, « la tempête me saisit par derrière. Au milieu de ces orages, « je suis troublé ; quelquefois, je dirige ma proue sur la tem-

Digitized by Google

« pête même ; d'autres fois, je dévie, je courbe ma nef pour
« éviter les menaces des flots. Je gémis, car, je le sens, c'est
« ma négligence qui fait monter la sentine des vices ; la tem-
« pête revient plus puissante, voilà, voilà que les planches
« pourries éclatent : c'est le naufrage ! » Hélas ! hélas ! si dans ce temps le vaisseau de l'Église pourrissait, si ces planches s'en allaient à la mer, qu'est-ce donc maintenant ?

VII. Pendant que les ennemis de Louis, forts de leur nombre et des faiblesses de l'empereur, s'attachaient à prouver que la justice était de leur côté, il survint tout à coup une difficulté nouvelle. Grégoire IV qui, admis dans les conseils des alliés, avait pu entrevoir les dispositions secrètes des partisans de Lothaire, n'osait plus avancer. Cependant, des guerriers s'étaient dirigés sur le monastère de Corbie, assez nombreux pour mettre en déroute leurs adversaires, si quelque résistance leur était faite. Combattant pour l'unité de l'empire, les confédérés voulaient avoir dans leur camp celui qui avait passé sa vie à défendre cette grande cause. Wala refusa net, et ses moines qui l'aimaient, peu soucieux de le voir s'exposer à de nouveaux malheurs, applaudirent à son refus. Mais il se fit un grand tumulte dans le monastère ; les seigneurs reprochaient à Wala de les abandonner ; les évêques lui montraient l'ordre du pape ; les guerriers voulaient l'enlever. Obsédé, forcé, Wala se rejeta de nouveau dans les bras de la fortune. Il céda, et quittant son monastère en deuil, il se dirigea avec Paschase Ratbert dans le camp des alliés, où il arriva non sans peine : la campagne était couverte de guerriers.

Son arrivée fut une bonne fortune pour les confédérés, car le pape, en proie aux plus grandes incertitudes, craignait un schisme. Sans doute l'unité de l'empire d'Occident lui semblait faciliter merveilleusement le jeu de la hiérarchie ecclésiastique ; sans nul doute encore le pape espérait retirer quelques profits de sa médiation ; mais il n'entrevoyait qu'avec peine l'image du sang répandu, d'une guerre civile, d'une guerre de famille. Etienne III avait jadis enlevé la couronne d'un prince frank pour la mettre sur la tête

Digitized by Google

d'un autre. Mais cet autre l'avait rendue plus glorieuse ; le succès avait tout justifié. En serait-il de même pour Lothaire, car il fallait tout prévoir puisqu'on s'était jeté dans les discordes civiles ? Et puis, ces évêques franks qui ne se faisaient nul scrupule de déposer le pape, si le pape voulait déposer leur souverain, qui établissaient une différence très-désagréable entre le Saint-Siége et l'homme qui l'occupait, qui touchaient même à sa puissance spirituelle, précisément parce que lui touchait au temporel : la situation de Grégoire était fort embarrassante. Il ne pouvait plus reculer, et craignait d'aller plus loin. Il craignait de voir, par sa faute, et dans une lutte odieuse, tomber une goutte de sang sur cette blanche étole que l'élection lui avait conférée en signe de paix. Magistrature éminemment pacifique, la papauté lui semblait se perdre elle-même, si, au lieu de concilier les hommes entre eux, elle avait l'air de les provoquer à la discorde. Sans dissiper les craintes du pontife, Wala traça néanmoins une route, lui énuméra des motifs d'action. Eviter la guerre civile en conservant la charte impériale, voilà ce que devait conseiller le pontife romain. — Mais s'il refuse ? répliquait Grégoire. — Alors, vous le lui ordonnerez. — S'il désobéit ? — Vous le lui imposerez. Le pouvoir pontifical est de telle nature, qu'il doit juger tout le monde et n'être jugé par personne. Singulier contraste et qui se reproduit souvent dans les guerres civiles où l'on est souvent forcé de dépasser ses résolutions premières. Wala, qui élevait si haut la puissance pontificale, était celui qui, il y a quelques années, lui reprenait toutes les prérogatives temporelles, dont elle s'était entourée. Ici Wala semble en désaccord avec lui-même. On peut dire, il est vrai, qu'il avait toujours cherché à agrandir le pouvoir spirituel des papes, que dans cette circonstance il invoquait surtout leur autorité morale, et qu'enfin à ce moment le pape n'était pas à craindre, mais bien Judith, dont une nouvelle victoire augmenterait démesurément les prétentions.

Les esprits étaient ainsi disposés et les rôles distribués, lorsque les dernières négociations s'échangèrent rapide-

Digitized by Google

ment entre les deux camps : de part et d'autre on refusait de céder. A l'empereur, qui rappelait à ses fils son titre de père, son titre de seigneur, les princes répondaient qu'ils venaient en suppliants le prier de ne pas les deshériter sans jugement, qu'on ne venait pas pour lui ravir sa couronne, mais pour éloigner ses ennemis, que Lothaire, comme roi d'Italie, était le défenseur des papes, que s'il avait donné asile à des vassaux du roi, c'est que ceux-ci, quittant d'eux-mêmes une cour qui les dépouillait, s'étaient réfugiés sous la protection de Lothaire.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

LE CHAMP DE MENSONGE. — DÉGRADATION DE L'EMPEREUR.

I. Ainsi l'espérance du pape s'évanouissait : on allait en venir aux mains. Il fit alors annoncer à l'empereur qu'il voulait se rendre dans son camp. Louis le reçut à la tête de son armée, en lui observant que cette réception inusitée s'expliquait par sa venue inusitée. Néanmoins, il n'osa pas refuser ses présents et le conduisit dans sa tente où il eut avec lui une longue conférence. Grégoire resta quelques jours dans le camp, voyant leudes et évêques, et comptant sur le prestige pontifical qui était grand. A peine était-il parti, qu'un mouvement singulier s'opérait autour de Louis; ses guerriers profitaient de l'arrivée de la nuit et quittaient, peu à peu, à la dérobée, le camp impérial, pour se rendre dans celui de Lothaire, qui bientôt se trouva rempli d'une foule immense. Ici régnait le plus grand silence; là s'élevaient des cris tumultueux. La nouvelle circule de bouche en bouche; chefs et guerriers accourent autour de la tente de Lothaire et accueillent les déserteurs qui, moitié satisfaits, moitié tremblants de leur défection, redoutent la colère de l'em-

Digitized by Google

pereur et supplient Lothaire de ne point les abandonner. L'aurore se levait sur cette multitude en désordre. Tout à coup, la voix d'un Romain, compagnon du pontife, se fait entendre. Il entonne ce verset du psalmiste : « La droite du seigneur a créé la puissance. » A ce chant, à ces paroles, à ce spectacle d'une armée immense, les esprits s'animent, les guerriers s'exaltent, l'enthousiasme se propage, les cris et le silence se succèdent tour à tour. On assiége le pavillon du fils de Louis. La joie, la crainte et l'espérance éclatent partout, se promènent sur tous les visages, étouffent tout autre sentiment dans le cœur de ces guerriers et effacent en eux le souvenir de leurs serments. Le camp tumultueux, ondoyant, ressemblait à la mer quand le soleil la couvre de ses premiers rayons, quand un vent impétueux vient de soulever ses premiers flots, de provoquer ses premiers murmures. Le prêtre élève alors de nouveau la voix : puisque l'empire est tombé des mains du père, il faut qu'Auguste, qui est son héritier, son associé à l'empire, d'après les volontés mêmes de son père et d'après celles de tous, relève le sceptre et l'accepte. » Ce prêtre avait exprimé le désir de tous ces guerriers. Tous s'écrient qu'ils le veulent, autrement, ajoute-t-on çà et là, s'il refuse, nous élirons d'une voix unanime un chef qui puisse nous secourir et nous défendre. Lothaire, qui pouvait alors terminer toutes les divisions, maître de ses guerriers, maître de l'empereur, Lothaire accepta la puissance souveraine. Pendant ces mouvements divers, Paschase Ratbert, étonné, attristé de la tournure imprévue qu'avaient prise les événements, jetait de temps en temps un regard sur Wala, qui contemplait cette scène immobile et silencieux. Eh bien ! lui dit-il tout à coup, il accepte, le voilà maître de l'empire, mais d'après quel jugement ? Il parlait ainsi pour l'engager à haranguer la foule. Mais Wala, voyant les frayeurs des uns, l'allégresse triomphante des autres, l'enthousiasme de tous, ne crut pas pouvoir remuer des âmes ainsi disposées et changer leur résolution. Désespérant de l'effet de ses paroles, il répondit à son ami : « Nous avons dû venir ici en toute bonne volonté

Digitized by Google

afin de travailler au bien de tous, de donner un conseil de paix, d'apaiser la guerre civile, qui était imminente. Maintenant personne ne nous écoute, personne ne se soucie de ce que nous disons. Ceux-ci craignent, ceux-là désirent, ceux-là triomphent, ceux-là gémissent. Ils craignent ce qui arrive, ils redoutent une vengeance; ils désirent tous de reprendre ce qu'ils ont possédé ou de posséder ce qu'ils n'ont pas encore eu. Les hommes avides d'honneurs se réjouissent; tous cherchent leur intérêt, et peu, celui de Dieu. Les autres sont affligés : ils craignent de perdre. Et ce sont justement leurs conseils audacieux qui ont poussé l'empereur à agir, comme il l'a fait envers ses fils. »

Cependant une scène bien différente se passait dans le camp solitaire de Louis. Dès le matin, il s'aperçut qu'il était abandonné : quelques évêques, son frère Drogon et une poignée d'hommes, lui étaient restés fidèles. Ils se présentèrent devant leur empereur : « Allez, leur dit-il, allez à mes fils, je ne veux pas que personne perde pour moi ou la vie ou les membres. » Ils s'en allèrent tristement. Un malheur nouveau vint suspendre sa douleur. Les seigneurs impériaux, en abandonnant Louis, avaient laissé dans son camp un ramas de pillards qu'ils traînaient après eux, et dont les habitudes indisciplinées et le nombre auraient pu trahir ou retarder leur marche. Ces misérables voulurent se jeter sur la tente de l'empereur. Dans cette extrémité, Louis écrivit sur-le-champ à ses fils de ne pas l'abandonner à la rage de cette multitude. On lui répondit sèchement de venir les trouver, et qu'ils lui accorderaient sûreté et protection. Ils sortirent eux-mêmes pour aller au-devant de lui. Le malheureux Louis arriva enfin, conduisant par la main sa femme Judith et Charles, son enfant. A cette vue, les princes descendent de cheval. Louis leur rappelle la promesse qu'ils lui avaient faite autrefois de protéger et leur père, et son fils, et son épouse : il ignorait ce qui venait d'avoir lieu. Les princes répondent qu'ils sont toujours dans les mêmes sentiments; Louis les embrasse et se dirige avec eux vers leur camp. A peine y était-il arrivé qu'on vint prendre Judith pour la con-

Digitized by Google

duire dans la tente de Louis le Germanique. Quelques instants après Louis apprenait, avec une douloureuse surprise, qu'elle était condamnée à l'exil, et assistait, muet, impuissant, à une nouvelle division de l'empire, où Charles était entièrement oublié : les fils d'Irmengarde semblaient le regarder comme un bâtard. Le lieu où les guerriers et les évêques, vassaux et sujets de Louis mentirent doublement à leurs serments, s'appelait alors le Champ rouge; mais la génération qui vit s'accomplir cet acte d'iniquité l'appela ...amp du mensonge, nom que la postérité lui a conservé.

II. Dans toutes ces guerres civiles, les fils de Louis n'eurent d'autre mobile que leur propre intérêt. Quand un appât s'offrit à leur ambition, ils s'y jetèrent avec l'imprévoyance et la grossièreté d'un barbare qui ne songe qu'à agrandir ses possessions dans le présent, sans penser à mettre la justice de son côté. Mais l'heure de la justice, parfois si lente, sonne enfin, et l'œuvre de l'iniquité périt au milieu dos ruines. Une fois maître de la personne de son père, Lothaire, oubliant ses frères, se considéra presque comme l'unique possesseur de l'empire. Hugues, Matfried, Lambert, rappelés près de lui, partagèrent sa puissance, et, comme lui, ne s'inspirèrent que du plus stérile, du plus brutal sentiment qui soit dans l'âme humaine, l'égoïsme. Les évêques datèrent leurs écrits de la première année de l'empereur Lothaire; mais cette date qui aboutissait au Champ de mensonge, était de mauvais augure. S'il y avait des réformes à faire dans le gouvernement, qu'avait-on gagné à ce changement de personne? Aussi le murmure devenait-il général. Les jeunes princes partirent maudissant le despotisme de leur frère. Grégoire reprit tout chagrin la route de Rome. Il était venu pour rétablir la paix, la guerre était imminente et le désordre était à son comble.

III. Si Wala avait, par une active coopération, favorisé le triomphe de Lothaire, on le trouverait maintenant à la cour, il serait au gouvernement. Il n'en fut rien. Le rigide censeur trouvait que la société carolingienne était tout aussi malade, après l'élévation de Lothaire qu'elle l'était aupara-

Digitized by Google

vant. Tout changeait autour de lui. Les vaincus d'hier étaient les vainqueurs d'aujourd'hui. Abattus par une défaite, leur orgueil était sans bornes après la victoire : lui seul ne changeait pas. Il ne cacha même pas ses sentiments ; et Paschase Ratbert ne faisait peut-être que répéter une de ses paroles quand il disait que Lothaire avait été élevé, on ne sait par quel jugement. C'est que dans ce changement il n'y avait pas l'ombre d'un progrès, d'un droit, d'une espérance. Aussi n'eut-il que des paroles amères et ironiques pour les nouveaux parvenus. Dans les premiers jours de leur gouvernement, soit hasard, soit intention, il arriva tout à coup dans la salle où délibéraient les ministres. Ceux-ci venaient sans façon de se partager l'empire. Tout honteux à sa vue, ils lui demandèrent son avis sur les mesures qu'ils avaient prises : Ce que vous avec fait est fort bien fait, répliqua Wala, excepté que vous n'avez rien laissé faire à Dieu de ce qu'il devait faire. Dès ce moment il chercha à réconcilier le fils et le père ; mais, malgré les offres de Louis le Pieux, malgré celles de Lothaire, il ne voulut se livrer ni à l'un ni à l'autre. Et pour que Lothaire ne conservât aucun doute à cet égard il quitta rapidement le pays, et se retira en Italie, dans le monastère de Bobio. Les frères de ce monastère avaient sans cesse à repousser les pillards de leur voisinage. Enchantés, à l'arrivée d'un homme de ce caractère, ils l'élurent abbé sur-le-champ. Le mal s'accroissait tous les jours. « Il n'y avait nulle maison, nulle cité, nul municipe, où la discorde ne régnât; » que pouvait un homme au milieu d'un pareil désordre ?

IV. Cependant les chefs du clergé gallican, qui avaient favorisé l'insurrection des fils de Louis le Pieux, étaient perdus si un mouvement favorable à ce prince venait à éclater. Grégoire IV, en sa qualité d'étranger, avait bien pu abandonner ce conflit de passions désordonnées, en voyant l'inutilité des efforts qu'il faisait pour l'apaiser ; mais l'épiscopat, entré dans la politique discrètement avec Charlemagne, largement, avec Louis le Pieux, perdait d'un seul coup la haute position qu'il avait gagnée, et se déconsidérait aux

Digitized by Google

yeux des peuples en paraissant n'avoir fait qu'une guerre de partisans. Ce rôle de défenseurs de l'empire dont ils étaient si fiers n'avait plus de grandeur, s'il aboutissait à une révolte avortée. Ce danger était suspendu sur leurs têtes, tant que l'empereur, aujourd'hui exilé, pourrait rentrer dans la vie politique. On songea donc à l'en bannir à jamais. Il n'y avait guère qu'un moyen : c'était de rendre la France plus heureuse et plus glorieuse. On prit une autre route. Agobard, plus ardent, plus compromis que les autres, fut chargé de légitimer ce qu'on avait fait, de préparer ce qui restait à faire. L'archevêque de Lyon, ayant accepté ce fardeau bien lourd, s'il songeait à ses contemporains, plus lourd encore s'il regardait dans les siècles à venir, se rappela les fautes de Louis, le règne de Judith et la décadence de l'empire frank. Il vit que si Louis revenait au pouvoir, il serait d'autant plus porté à donner au jeune Charles un riche et vaste apanage que ses frères l'avaient entièrement deshérité, et que tantôt les uns voudraient tout l'empire, tantôt les autres ; il vit qu'alors, au milieu des luttes intestines, l'unité de l'empire et l'unité de l'Église franke s'abîmeraient dans les ruines ; il vit que dans ce désordre effroyable les barbares quitteraint leurs déserts, en bandes innombrables, et détruiraient, avec des cris d'allégresse, l'œuvre admirable accomplie par les générations austrasiennes. En présence de ce monde qui s'écroulait de nouveau dans le chaos des invasions, en face de cet avenir terrible qu'on pouvait peut-être encore conjurer, Agobard n'hésita plus. Il aima mieux sacrifier l'empereur que l'empire, et dicta ces lignes que les âges suivants ont retenues :

« Ecoutez mes paroles, ô nations, que du couchant à l'aurore, de l'aquilon à la mer, la terre entière les écoute. Que tous sachent et pensent que les fils du seigneur et empereur Louis ont été justement indignés, que leurs désirs étaient justes, quand ils ont voulu purger le palais paternel de toutes les souillures du crime, de toutes les factions iniques, débarrasser le royaume de tous mouvements funestes et tumultueux. Que seulement la fidélité, la fraternelle sin-

Digitized by Google

cérité qui plaît à Dieu et à tout le peuple fidèle, se conserve inviolable au milieu d'eux. Tant que le seigneur empereur fut tranquille dans sa maison, florissant dans son palais, tant qu'il sut se faire respecter de sa jeune épouse, tout alla bien. Bientôt cette femme s'abandonna à la lasciveté, elle approcha d'elle des personnes propres à commettre de honteuses fautes, d'abord secrètement, puis ouvertement. D'abord quelques-uns seulement le surent, puis un plus grand nombre, puis la multitude du palais, du royaume, des contrées les plus éloignées. Les jeunes en riaient, les vieillards s'en attristaient, les hommes remarquables pensaient qu'on ne devait pas le supporter. Un zèle bien légitime s'empara des fils de l'empereur; ils voyaient le lit paternel souillé, le palais dégradé, le royaume en désordre et le nom des Franks obscurci, ce nom jusqu'ici brillant dans tout l'univers. Ils se levèrent, l'un après l'autre, d'un consentement unanime, pour effacer les crimes. Ceux-ci furent pris, ceux-là mis en fuite. Celle qui avait causé tant de maux, chassée du palais, enfermée, échangea sa robe de reine contre celle des saintes femmes : les fils rendirent leur père au repos, à quelque honneur. Mais leur excessive indulgence rendit inutiles tant d'heureux événements. Grâce aux caresses charnelles, à la faveur des hommes cupides, grâce à de basses flatteries, l'épouse, comme légitime maîtresse, fut ramenée au palais, préférée à tous les conseillers. Ses instigations changèrent l'esprit du chef; il se mit à frapper durement ses fils, à troubler les peuples.... On persécuta; on fut forcé de persécuter... Prenez garde et voyez s'il y eut jamais une pareille situation... Nous avons prêté serment au vieil empereur, et, sur son ordre, nous avons prêté serment au jeune empereur. Il a obligé quelques-uns à prêter serment au roi son frère, et enfin il excite presque tout le monde à prêter serment à un enfant. Et encore il n'en est pas resté là. Comme si tout cela n'était rien, voici d'autres serments qu'on nous demande. Est-ce que je n'irai pas les visiter, s'écrie le Seigneur!.. Une fois les abîmes de folie ouverts, à quoi en est-on venu? A ceci. Quand on de-

Digitized by Google

vrait envoyer les armées contre les nations étrangères, quand l'empereur lui-même devrait combattre les barbares pour les soumettre à la foi, pour étendre les limites du royaume des fidèles; car c'est là ce que désirent toutes les églises lorsqu'en priant pour l'empereur, elles demandent que Dieu lui soumette les nations barbares. Maintenant, au contraire, tout le royaume, depuis ses frontières, se rassemble au milieu, dans une intention bien différente, il est vrai, les uns, pour déchirer les entrailles de la patrie, les autres, pour pacifier, s'il est possible, l'injuste discorde.

« ... La maison de Dieu, qui est l'église du Dieu vivant, prie pour que les barbares soient soumis à un empereur très-chrétien, et non, pour que les sujets soient troublés et rendus barbares. Est-il d'un empereur très-chrétien de troubler ses sujets, de les diviser quand ils sont unis?

« O seigneur, Dieu du ciel et de la terre, pourquoi as-tu permis que ton serviteur très-fidèle et très-chrétien, notre empereur, en vînt à ce point de négligence qu'il ne veut pas voir les maux qui l'environnent! Il aime ceux qui le haïssent, il hait ceux qui l'aiment. Que sera-ce si ce que les plus intelligents prétendent est vrai, s'il est autour de lui des hommes qui ne respirent qu'après le massacre de ses fils. Ceci, une fois fait, ils s'empareraient de l'empereur et se partageraient le royaume. Ce bruit est-il fondé? Les ministres de l'empereur le savent. Mais il en est beaucoup qui pensent qu'ils donnent leurs soins à l'empire comme à une muraille déjà penchée, à un débris chancelant. D'où il résulte que si Dieu ne vient pas à notre secours, ou le royaume sera donné aux étrangers, ou il sera partagé entre un grand nombre de tyrans..... Plusieurs disent aussi que la dame du palais, en dehors de ce qu'elle fait en secret et en public, joue d'une façon puérile, en présence même de quelques hommes appartenant à l'ordre sacerdotal, qui souvent jouent avec elle. C'était à eux de lui dire qu'une femme qui ne sait pas se gouverner ne peut protéger l'honneur de son palais.... Mais quelqu'un me dira : elle n'est pas querelleuse, elle est douce, elle est aimable. Mais quelle querelle plus grande que d'ir-

Digitized by Google

riter un père contre des enfants. C'est sa seule beauté qui la fait aimer ainsi ; qu'on lui dise donc : la grâce est trompeuse, la beauté est vaine!...

« Donc, aujourd'hui, ce que doivent faire tous ceux qui craignent et aiment Dieu, tous ceux qui aiment le roi et le royaume, tous ceux qui veulent la tranquillité de la société, tous ceux qui possèdent les biens du monde ou qui jouissent des biens divins, c'est de faire tous leurs efforts pour exprimer le pus de la blessure de l'iniquité, pour la cicatriser, sans effusion de sang, sans carnage, sans querelles amères, sans l'immixtion turbulente et fétide des esprits immondes. Qu'on puisse dire de l'église de ce royaume : Voilà la maison de Dieu, la porte du ciel... Mais la vérité n'est pas seulement dans les paroles, elle est dans les actes. L'apôtre le montre bien : « Pratiquons la vérité en toute charité. Que le Christ, notre chef, nons fasse grandir en tout.... Et de même le mensonge n'est pas seulement dans les mots, mais dans les faits... Si cette vérité dont il est question dans les psaumes vient à nous, Seigneur, toutes tes voies sont bonnes. Si cette vérité possédait les esprits de tous les hommes, même sans rois et sans princes, les affaires de ce monde seraient tranquilles, la société serait unie. Mais maintenant, celui qui n'a jamais connu la vérité, ne cesse de semer la zizanie de ses scandales pendant que les hommes sommeillent. Il faut donc veiller, agir de la langue, de la main, contre ceux qui perdent la vérité et la paix : il faut, ou les contenir ou les comprimer. » Plus loin, le prélat retrace la facilité avec laquelle on arriva à expulser Judith une première fois.

« Elle a repris, continue-t-il, le costume royal quand elle ne devait pas, quand elle ne pouvait pas quitter le voile de la religieuse... Elle est revenue au palais, reconnue comme épouse légitime, ce qui ne pouvait nullement se faire... Elle a fait plus de mal encore qu'auparavant. Elle a fait comme Jésabel.... Si quelqu'un vient nous dire qu'il n'est plus question d'idoles, qu'il connaisse cette parole de l'apôtre : « L'avarice est la servitude des idoles. » Et cette

Digitized by Google

autre : « La racine de tous les maux, c'est la passion, la suivre, c'est quitter la foi. Vous voyez bien que tous ceux qui ambitionnent les richesses, la gloire.... ne sont pas bien éloignés d'adorer les idoles. » Il cherche à montrer ensuite que les mauvaises épouses nuisent beaucoup à leurs maris, et, après plusieurs exemples, il ajoute : « Voyez ce qui est arrivé à Samson, que l'apôtre range dans la liste des hommes justes. Il aima une femme qui ne l'aimait pas.... il la crut... il perdit le gouvernement d'Israël... Plus tard il retrouva ses forces, mais non son gouvernement. Qu'ainsi celui qui fut longtemps notre empereur, n'aille pas perdre le royaume du ciel. Une femme l'a trompé, il a perdu le royaume temporel. Qu'il cède aux jugements de Dieu, car rien n'arrive sur la terre sans cause; qu'il revienne à ce Dieu terrible qui enlève l'intelligence des princes... ; qu'il lui rende grâce de n'avoir point pour successeur un ennemi ou un étranger, mais un fils chéri. Et que tous entendent cette parole du prophète : « Que la terre se taise en présence de Dieu ! »

On a retranché à dessein quelques paroles de cet ardent manifeste. Jamais Agobard n'eût dû se les permettre; comme évêque, comme Frank, il eût été plus noble à lui de couvrir de son manteau toutes ces faiblesses impériales que de les montrer du doigt à la foule. Mais il subissait la nécessité que le clergé gallican s'était imposée à lui-même, en se jetant dans les affaires. Dans ce cas, l'homme politique reste seul, l'évêque s'évanouit.

V. Pendant que cet écrit apologétique courait de diocèse en diocèse, provoquant les discussions, irritant les passions et justifiant les actes, Lothaire traînait son vieux père d'une ville à une autre, de Marley à la forêt des Vosges, du monastère de Saint-Maur à Metz. La vieille capitale des chefs austrasiens qui applaudissait jadis aux mâles vertus, aux triomphes glorieux des Herstall, n'était plus témoin que de leurs abaissements et de leurs succès insensés. Lothaire ne perdait jamais son père de vue. Même à cheval, Louis devait demeurer près de son fils. Celui-ci, en sa présence s'ac-

Digitized by Google

quittait de toutes les fonctions impériales, prenait les décisions qu'il voulait bien prendre, absolvait les populations révoltées, relevait les autres de leurs serments et convoquait les placites. Arrivé à Soissons, Louis fut relégué dans le monastère de Saint-Médard, et, pendant qu'une garde vigilante entourait ce vieillard, pendant qu'il pleurait dans sa solitude, son fils qu'on avait conduit à Pruym, le nouvel empereur passait l'été au milieu de ces grandes chasses qui étaient les fêtes nationales des Franks carolingiens. Enfin, on arriva à Compiègne, lieu fatal pour Louis et qui lui rappelait de si amers souvenirs. En soumettant son père à toutes ces tortures morales, en arrachant de ses bras tout ce qui lui était cher, Lothaire espérait briser le peu d'énergie que Louis avait conservé. Indigne descendant, petit-fils dégénéré de Charlemagne, qui avait prononcé ces simples et grandes paroles : « En présence d'une tête blanche, levez-vous et craignez Dieu. »

VI. Compiègne était devenu le théâtre d'intrigues de tout genre. Les populations, que les rigueurs capricieuses de Judith avait soulevées, revenaient à leur empereur en le sentant si malheureux. La souffrance lui rendait cette popularité que ses fautes lui avaient ravie. On avait entendu plusieurs guerriers soupçonnés de favoriser l'ex-empereur; ils avaient été obligés de se rétracter; plusieurs n'avaient été mis en liberté qu'après avoir prêté serment. On voulut à tout prix empêcher que ce mouvement d'idées ne se propageât. Il fallait qu'au milieu d'une grande cérémonie, en face des autels, l'empereur, ne paraissant mû que par sa seule volonté, abdiquât le pouvoir, reconnût qu'il en était à jamais indigne, en déposant les insignes de la souveraineté. Alors le souvenir de la scène d'Attigny se présenta aux esprits des meneurs. Ils se proposèrent de la répéter ; ils tracèrent leurs plans, intriguèrent, et l'église de Saint-Médard fut préférée pour ce lugubre dénoûment, sans doute parce que de l'église au couvent, de la dégradation à la mort politique il n'y a qu'un pas.

Un biographe de cette époque remarque avec justesse que

Digitized by Google

ce jugement nouveau était contraire aux lois du barreau comme à celles de l'Église, qui défendent les unes et les autres de juger deux fois le même homme sur la même accusation. Mais on sait ce que deviennent les principes entre les mains des partis, un hochet ou un masque. Une délégation de l'assemblée de Compiègne se rendit à Saint-Médard. Elle fit entendre à Louis que ses fautes étaient nombreuses, qu'il ne lui restait plus qu'une seule chance de salut, mais certaine, c'était de chercher à ne pas se perdre dans l'autre vie, après avoir été dans ce monde privé de la puissance temporelle d'après un divin conseil et par l'autorité ecclésiastique. On voit que ces dignes négociateurs y mettaient encore de la bonté. Louis, à une première entrevue, demanda du temps pour réfléchir. Mais quand la paternelle délégation fut revenue à la charge, il se déclara prêt à suivre d'aussi salutaires conseils et à subir le jugement qui devait le guérir. Les paroles que les évêques préférèrent dans la rédaction de leur procès-verbal devaient, par un secret jugement de Dieu, être l'expression fidèle de la vérité. Mais, pour être juste, il faut ajouter que cette facilité, cette gaîté même que l'on prête à Louis n'est pas du tout justifiée par les auteurs du temps. L'un d'eux même proteste énergiquement, et dit que Louis fut jugé sans avoir été entendu, sans avoir fait d'aveu, sans avoir été convaincu. Triste retour encore ; car ces paroles sont exactement celles qu'un autre écrivain prononça contre Louis à propos de l'exil d'Adalhart et de Wala. Lothaire arriva alors et se réconcilia sincèrement avec son père, ce qui était bien noble pour un fils. Il se croyait sûr de régner et cherchait à faire oublier sa conduite dénaturée. Comme si de pareilles fautes pouvaient échapper jamais aux regards des hommes et aux regards de Dieu !

VII. Au jour désigné, l'église de Saint-Médard présenta l'aspect d'un jour de fête. Un clergé nombreux, évêques, prêtres, diacres, avait déjà pris place. Non loin était Lothaire et ses seigneurs. La vaste église semblait reculer ses colonnes et ses murs pour contenir la multitude qui s'y pressait. Louis parut en habit de guerrier et se jeta à genoux sur un cilice

Digitized by Google

placé devant l'autel. Alors la voix du fils de Charlemagne s'éleva au milieu de la foule silencieuse, elle éclata en paroles de repentir et de faiblesse. Dans sa confession un peu confuse, par l'émotion même qu'il éprouvait, il se reconnut coupable envers Dieu, envers la sainte Église; il implora même la commisération de ceux à qui Dieu avait donné le pouvoir de lier et de délier sur la terre. Certes, il y avait là de quoi désarmer les cœurs les plus insensibles; mais les évêques voulaient une satisfaction du passé; peut-être aussi regardaient-ils dans l'avenir. Il leur fallait donc des détails circonstanciés, un aveu catégorique de toutes les fautes de Louis; c'était de là que devait partir, pour se légitimer, le nouveau pouvoir. Que lui importait donc les souffrances d'un homme? Les mêmes pontifes, présidés par Ebbon, homme à qui la générosité de Louis avait naguère fait changer le collier de l'esclave contre le sceptre épiscopal; ces pontifes répondirent qu'à moins d'un aveu précis, il n'y avait pas de rémission de péchés; que déjà précédemment, à Compiègne, il avait fait preuve de fourberie et de ruse, et qu'au dire de la sainte Écriture, les fourbes et les rusés provoquaient la colère de Dieu. Louis, dans l'angoisse, avoua alors que ses principaux délits étaient ceux dont il avait été repris par les prêtres, soit par des paroles, soit par des écrits. Mais en vain il cherchait à éviter ce qu'il y avait de plus douloureux dans son supplice; il devait boire le calice jusqu'à la lie; ses juges impitoyables n'étaient pas encore satisfaits. L'un d'eux lui tendit un parchemin sur lequel ses fautes étaient énumérées, et, devant son peuple, Louis lut les paroles suivantes:

« Je m'accuse d'homicide et de sacrilége pour n'avoir pas respecté les avis de mon père, et ce serment redoutable fait après l'invocation divine devant l'autel sacré, en présence des prêtres et d'une multitude immense depeuple; je ne l'ai pas respecté en faisant violence à mes frères, à mes proches, en permettant la mort de mon neveu quand je pouvais le délivrer, en faisant, par l'oubli de ma promesse, du signe de la sainte religion un moyen de vengeance pour ma colère.

Digitized by Google

« Je m'accuse d'avoir été l'auteur du scandale, le perturbateur de la paix; je m'accuse d'avoir violé mes serments; car, par un emploi de ma puissance, j'ai détruit ce pacte qui, du consentement de tous mes fidèles, pour la paix et l'unité parfaite de l'empire, pour la tranquillité de l'Église, avait été fait entre mes fils et confirmé par des serments. Par cette faute, j'ai poussé mes fidèles à faire un serment contraire au pacte primitif et à leur premier serment, tombant ainsi dans le parjure, puisque je violais moi-même les serments prêtés. Combien cette action a déplu à Dieu! C'est ce qu'il est facile de voir; car, dans la suite, ni moi-même, ni le peuple qui m'est soumis, nous n'avons pu avoir de paix; mais tous, nous avons été jetés dans le désordre par un juste jugement de Dieu et en punition de ce péché.

« Je m'accuse d'avoir, au mépris de la religion chrétienne et contre mon serment, sans utilité publique ou sans nécessité évidente, trompé par le conseil d'hommes méchants, ordonné une expédition générale dans les jours du Carême; d'avoir convoqué un placite aux frontières de l'empire le Jeudi saint, alors que les fêtes de Pâques sont célébrées par tous les chrétiens. Dans cette expédition, autant qu'il a été en moi, j'ai forcé mon peuple à murmurer beaucoup. J'ai, contre toute justice, enlevé à leurs fonctions les prêtres du Seigneur et gravement opprimé les pauvres.

» Plusieurs de mes fidèles m'étant venu donner humblement des conseils pour mon salut, pour celui de mes fils, pour la réorganisation de l'empire chancelant, et m'ayant découvert les embûches qui m'étaient dressées par mes ennemis, je leur ai fait violence; et, contre toutes les lois divines et humaines, je leur ai ravi leurs biens, j'ai ordonné leur exil, je les ai condamnés à mort quand ils n'étaient pas là pour répondre, j'ai amené certainement les juges à porter un faux jugement; les prêtres du Seigneur, les moines, j'ai, au mépris de l'autorité divine et canonique, porté contre eux des lois préventives, je les ai condamnés, malgré leur absence; en cela je m'accuse d'homicide. J'ai violé les lois divines et humaines. Je m'accuse de tous ces serments op-

Digitized by Google

posés, pernicieux qui furent faits par mes fils, par mon peuple. Que de fois je les y ai forcés et excités sans raison! J'ai fait ainsi tomber une grande tache sur le peuple qui m'était confié; mais c'est moi surtout qui suis coupable de parjure, parce que, sans aucun doute, ces crimes retombent de droit sur qui les a ordonnés. Serments de femme, injustes jugements, faux témoignages, parjures accomplis avec ma permission, en ma présence; sous toutes ces formes, je sais combien j'ai offensé Dieu.

« Je m'accuse de toutes ces expéditions que j'ai faites dans le royaume qui m'était confié, non-seulement en pure inutilité, mais par ma faute, sans conseil, sans avantage. Alors se sont commis d'innombrables forfaits dans le peuple chrétien, homicides, parjures, sacriléges, adultères, rapines, incendies, soit dans les églises, soit ailleurs, pillages, oppression des pauvres, actions déplorables et presque inouïes chez des chrétiens. Tous ces crimes retombent sur leur auteur, comme je l'ai dit plus haut.

« Je m'accuse de toutes ces divisions de l'empire, faites contre la paix générale, contre le salut de l'empire, avec tant de témérité, par caprice; de ces serments auxquels j'ai poussé mon peuple, pour qu'il agît contre mes fils, comme contre mes ennemis; tandis que moi-même je pouvais tout pacifier, en employant mon autorité paternelle, en consultant mes fidèles.

« Comme si ce n'était pas assez de tant de maux, de tant de forfaits commis par mon imprévoyance, par ma négligence, dans le royaume qui m'était confié, forfaits qui ne sauraient s'énumérer tous et qui ont amené évidemment le péril du royaume et le déshonneur du roi; dernièrement encore, et pour mettre le comble à tant de misères, j'ai poussé à une mort commune tout le peuple de mon obéissance, quand je devais être pour ce peuple le guide du salut et de la paix. C'est alors que la piété divine, employant un moyen nouveau, invisible, digne des éloges des siècles, a résolu d'avoir pitié de son peuple.

« Pour tous ces crimes, je me déclare coupable devant Dieu,

Digitized by Google

devant les prêtres; je demande une pénitence publique, afin que l'Église scandalisée par mon péché, soit satisfaite par mon repentir. »

Après ces paroles, Louis se releva; ses yeux étaient pleins de larmes. Il remit à Ebbon le parchemin qui contenait sa confession, afin que, dans la suite, il pût instruire les prêtres. Il déposa son épée sur l'autel. On le revêtit d'une robe grise. Alors, les évêques s'avançant, lui imposèrent les mains; et cette imposition de mains était de telle sorte, qu'après l'avoir reçue, nul ne pouvait revenir à la milice séculière.

On le fit alors sortir de l'église entouré d'une forte garde. La révolution était consommée. Louis n'appartenait plus au monde.

Les évêques eux-mêmes transmirent aux âges suivants les détails de cette solennelle cérémonie, de cette douloureuse expiation; détails profondément tristes, mais profondément instructifs. On lit dans leur manifeste cet exposé de motifs: « Nous avons rappelé à la mémoire de tous, comment Dieu a agrandi cet empire, grâce à l'administration de Charles de bonne mémoire et l'invincible empereur, grâce au travail pacifique de ses prédécesseurs; avec eux, il fut uni, glorieusement étendu; transmis par Dieu en toute tranquillité à l'empereur Louis. Il conserva, Dieu aidant, cette tranquillité, tant que ce prince eut du zèle pour Dieu, tant qu'il voulut suivre les exemples de son père et s'en rapporter aux conseils des gens de bien. Mais avec la succession des temps, ainsi que tout le monde le sait, grâce à l'imprévoyance ou à la négligence de ce prince, l'empire tomba dans une si grande ignominie et devint si vil, que non-seulement il fut pour ses amis un sujet de honte et de tristesse, mais pour ses ennemis un objet de dérision. » Ce coup d'œil rapidement jeté sur ces deux règnes, ce jugement des évêques, quoique commenté par l'esprit de parti, est au fond d'une exacte vérité. Mais lorsque, à côté de ces paroles, on en lit d'autres comme celles-ci : « Dans le champ de Dieu, qui est l'Église, s'il se produit des germes dangereux, on doit les

Digitized by Google

extirper radicalement en y substituant le rejeton pastoral ; » et celles-ci : « Nous avons fait connaître quelle était la vigueur, la puissance et le ministère sacerdotal, et par quelle sentence de damnation doit être frappé celui qui désobéit aux prêtres ; » et ces autres encore : « Nous secouons toute torpeur, toute paresse, toute considération humaine, toute crainte du monde, afin d'être utile à la génération future ; » enfin, celles-ci : « Il est certain que les évêques sont les vicaires de Jésus-Christ, les clefs du royaume des cieux, de sorte que tout ce qu'ils lient sur la terre est lié dans le ciel, et tout ce qu'ils délient, délié. » Lorsqu'on lit ces paroles, où les évêques s'attribuent une puissance souveraine et sans contrôle humain, quand on les voit appliquer aussi audacieusement au pouvoir temporel ce qui, de l'aveu de tous aujourd'hui, ne s'applique qu'au pouvoir spirituel, quand on les voit détourner ainsi un sens évangélique et oublier, au milieu de cet entraînement politique, plusieurs paroles du Maître, on incline à penser que cette pièce, munie de pareils principes, était la première charte d'un gouvernement théocratique, qui espérait en délivrer bien d'autres. Toutes les précautions avaient été prises. Outre cette charte générale, chaque évêque en écrivit une particulière en signe d'adhésion, et la présenta à Lothaire, qui avait eu le courage, ou plutôt la lâcheté de présider la cérémonie où l'on dégradait son père.

VII. Comme Louis avait couru à sa perte, combien, dans ce jour d'humiliation et de deuil, il dut regretter d'avoir abandonné la politique de son père, de n'avoir pas tenu la balance égale entre les seigneurs et les évêques, et neutralisé ainsi les uns par les autres ! Louis avait donné aux évêques, aisance, autorité morale, supériorité même ; eux lui enlevèrent sa toge impériale pour la remplacer par une robe de moine. Il éleva l'épiscopat, l'épiscopat le dégrada. Louis servit leurs desseins, encore plus par ses faiblesses que par sa politique. Ce drapeau de l'unité de l'empire, que Louis avait laissé tomber, les évêques le ramassèrent, l'élevèrent bien haut. C'est lui qui fit leur force, c'est avec lui qu'ils se

Digitized by Google

posèrent énergiquement, révolutionnaires déterminés, en face de leurs contemporains et de la postérité. Celle-ci, tout en en légitimant une partie, le désir de conserver l'intégrité de l'empereur, en a flétri et vivement repoussé les moyens. On dira que les chefs du clergé gallican ne travaillaient qu'à assouvir leur ambition personnelle, qu'à assurer le triomphe de leur ordre, par l'établissement d'un gouvernement théocratique; que d'ailleurs, s'ils voulaient conserver l'unité de l'empire, ils n'avaient qu'à attendre; qu'au train dont y allait Louis le Pieux, le jeune Charles serait bientôt devenu son sncesseur unique par la spoliation des apanages de ses aînés. Mais on répondra qu'on ne trouve chez les évêques d'autre ligue que celle qui existe tout naturellement entre les membres de la hiérarchie la plus fortement constituée, la hiérarchie ecclésiastique, que leurs intentions paraissent pures, et qu'enfin, si la tendresse de Louis pour son jeune enfant avait suffi pour provoquer la guerre civile, rien ne saurait plus en arrêter les horreurs quand on aurait dépossédé trois princes légitimement couronnés. Voilà ce qu'on répondra sans oser encore porter un jugement bien assuré sur l'un de ces événements, qu'on peut bien expliquer sans doute, mais qu'il serait téméraire de justifier.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

ÉGOÏSME ET CARNAGE. — FUITE DE LOTHAIRE. — JUDITH RÈGNE DE NOUVEAU. — THIONVILLE (835). — CHARTE DE 817 DÉFINITIVEMENT ABROGÉE AU PLACITE DE CRÉMIEUX. — MORTS SUBITES.

I. Il n'y a de mouvement politique durable dans un pays que celui qui aspire à favoriser et favorise en effet tous les intérêts sérieux de ce pays. Tous les pouvoirs qui s'engagent dans une autre voie ne sont que fragilité, division et faiblesse. Le temps les balaie, comme le vent fait la paille. Il peut y avoir triomphe de parti, succès momentanés; mais cette gloire est éphémère; ces succès sont stériles : l'humanité n'a pas marché. Quelques années, quelques mois, quelques heures, et tout est changé. Ce spectacle fut celui que présenta bientôt l'Occident, qui avait pourtant laissé, sans s'émouvoir, Pepin le Bref réléguer dans un couvent le dernier descendant de Clovis. On ne voulut plus de Lothaire, quand on vit qu'il n'avait triomphé que pour lui. Les fils de Louis donnèrent le signal du soulèvement. Louis le Germanique, qui avait déjà délivré son père des mains de Lothaire, envoya Hugues, son oncle, à Pepin d'Aquitaine, pour l'engager à unir ses forces aux siennes. En même temps, de grands armements se faisaient dans le nord de la France, en Bourgogne,

Digitized by Google

en Aquitaine, en Germanie. Au comte Bernard, qui avait hautement réclamé Louis, en promettant à Lothaire que s'il faisait droit à sa demande, ils le soutiendraient de toutes leurs forces, Lothaire avait répondu que son père avait été destitué, non par lui, mais par eux, seigneurs; que, s'il était en prison, tout le monde savait qu'il y avait été condamné par un jugement épiscopal. Mais bientôt il avait dû quitter ce ton hautain. Cerné par trois armées, il avait laissé son père dans le monastère de Saint-Denys. Il fuyait sur Vienne, dont il comptait faire sa place d'armes. Louis ne voulut pas le poursuivre, bien qu'il pût le faire avec succès, grâce aux forces immenses qu'il avait sous la main ou qui accouraient à sa défense. Il ne voulut pas même, bien qu'on le lui conseillât fortement, reprendre le costume impérial avant d'y avoir été autorisé par le pouvoir épiscopal, qui l'avait destitué. Cependant à Kiersy-sur-Oise, Louis vit ses trois fils autour de lui, et une multitude bruyante de guerriers couvrant ces belles campagnes, mêlaient leur allégresse à la sienne, et répétaient cette hymne de l'Église : Réjouis-toi, Jérusalem; que pour tous ce jour soit jour de fête, si vous l'aimez.

II. Mieux eût valu réserver pour plus tard ces chants de triomphe. Matfried et Lambert avaient pris une forte position en Bretagne; et Odon, l'abbé, leur ennemi personnel, eut l'imprudence de les y attaquer. Son armée, mal dirigée, fut taillée en pièces; lui-même resta sur le champ de bataille avec son frère Guillaume et Théodon, abbé de Saint-Martin-les-Tours. Au bruit de cette défaite, l'empereur pouvait accourir, surprendre Matfried et Lambert, bien inférieurs en nombre, couper leur communication avec leurs alliés et les détruire. Dans cette crainte, ils firent connaître à Lothaire le danger qui les menaçait; celui-ci sortit de Vienne en toute hâte. En présence de l'inertie des forces impériales, le comte Warin, craignant d'être enveloppé, s'était jeté dans Châlons-sur-Saône, en s'y fortifiant. Lothaire parut bientôt sous les murs de cette ville, l'assiégea cinq jours, et la força à capituler, en promettant de l'épargner. Pendant le siége,

Digitized by Google

il avait brûlé la campagne; une fois dans la ville, il ne sut pas s'opposer à la rage de ses guerriers. La ville fut incendiée, pillée. Une seule église, celle de Saint-Georges, resta, comme par miracle, debout au milieu des ruines. Les barbares demandèrent à grands cris les comtes Getselim, Sanita et Madalem, vassaux de l'empereur : leurs têtes tombèrent. Gerberge, fille du comte Guillaume de Gélone, fut arrachée à son monastère, enfermée dans un tonneau, et, comme empoisonneuse, jetée dans la Saône : son crime était d'être la sœur de Bernard de Septimanie. Ainsi s'assouvirent ces haines germaniques. Lothaire, malgré qui toutes ces horreurs s'étaient commises, marcha au-devant de son père, dont ses courriers lui annonçaient l'arrivée avec une grande armée. Il opéra sa jonction avec Matfried, et les deux armées ennemies se trouvèrent en présence devant Laval. Ni l'un ni l'autre des deux empereurs ne voulaient combattre. Lothaire, irrésolu, démoralisé, voyant dans le camp de Louis ceux qu'il avait naguère pour alliés, n'ayant plus dans le sien que des partisans pillards et brutaux, engagé par Louis à déposer les armes, excité au combat par ses seigneurs, se replia tout à coup pendant la nuit. L'empereur le suivit. Sur ces entrefaites, Pepin arriva. Lothaire apprit qu'il allait être enveloppé. Cédant alors aux obsessions de son père, qui lui promettait la paix, se rappelant les conseils de Wala, qui depuis longtemps l'avait pressé de l'accepter, il se rendit dans le camp de Louis le Pieux. Celui-ci était assis sous un vaste pavillon, entouré de ses fils et de son immense armée. Lothaire, Hugues et Matfried tombèrent aux pieds de Louis, lui jurèrent de se rendre en Italie et de ne repasser les monts, que s'ils étaient rappelés. Pendant que les seigneurs qui avaient conçu l'idée de la révolte subissaient cette grande humiliation, les évêques qui avaient organisé la dégradation de Compiègne étaient en fuite.

III. Après cette victoire, remportée avec une promptitude qui dépassa toutes les espérances, la confusion fut plus grande que jamais. A qui se donner, et sur qui compter ? D'abord victorieux, Lothaire s'était perdu par ses excès. En

Digitized by Google

une année, Louis avait passé du trône dans un cloître et il remontait sur ce trône par une sorte de hasard, après de bien grandes souffrances et des abaissements tels que jamais roi de France n'en avait encore supporté de semblables. Y resterait-il longtemps? Personne ne le croyait. Aussi l'incertitude était générale comme la stupeur. Les princes eux-mêmes étaient étonnés que tout fût fini. Ces hommes qui s'étaient combattus, qui avaient appartenu à tous les partis, fait les serments les plus opposés et violé ces serments, rougissaient d'eux-mêmes et n'osaient se regarder en face. Ils ne croyaient plus à eux-mêmes, pronostic certain de décadence. Pour sauver un semblant d'honneur, on avait recours au dernier soutien du déshonneur: on mentait. Au milieu de ce monde frappé de vertige et de stérilité, chacun marchait en tâtonnant, comme dans les ténèbres; et, dit un carolingien, la vérité ne reposait plus sur les lèvres, la sagesse était ravie aux vieillards.

Au mois de février de l'année suivante (835), l'empereur convoqua à Thionville une assemblée où se trouvaient plus de quarante évêques qui, après avoir déclaré nul tout ce qui avait été fait contre Louis, le couronnèrent solennellement à Metz (il en était à son troisième couronnement); ils déposèrent ensuite Agobard de Lyon et Bernard de Vienne. Ceux-ci avaient quitté le pays. Ebbon, l'archevêque de Rheims, qui avait prononcé la sentence de dégradation, fut puni pour tous. Son jugement ne fut pas public, afin de sauver l'honneur de l'épiscopat, mais il vit bien aux dispositions de ses juges le danger de sa situation. Il se plaignit qu'on l'accusât seul. Il apercevait parmi ses juges plusieurs évêques qui assistaient à la déposition de Compiègne, mais qui s'étaient hâtés de venir complimenter l'empereur le lendemain de son triomphe. Et aujourd'hui ils disaient qu'ils avaient assisté à la cérémonie, mais qu'intérieurement ils étaient très-fâchés de ce qui arrivait; leur zèle dépassait celui des amis sincères de Louis. Il faut plus de talent qu'on ne croit pour trahir. Ebbon se vit perdu. Il fit appeler un moine qu'il dépêcha à l'impératrice Judith, avec une bague

Digitized by Google

qu'elle lui avait autrefois donnée, pour qu'il la lui renvoyât, s'il avait jamais besoin d'elle. Le fait paraît vrai : il est à la charge de Judith. Qu'est-ce qu'une femme qui se ménage des amis parmi ceux qui dégradent son mari et rendent le trône vacant ? Ebbon eut à se féliciter de sa protection : il perdit seulement sa dignité et resta en prison à Fulde, durant toute la vie de Louis le Pieux.

Lothaire quitta la France. Mais, soit qu'on eût cru Louis plus généreux, soit qu'on se fût aperçu que la charte de 817 était violée de fait, Lothaire retrouva beaucoup d'amis en partant pour l'exil. Un grand nombre de seigneurs, rattachant leurs destinées à celles de l'associé de l'empereur, voulurent suivre au delà des Alpes celui en qui ils voyaient plus qu'un roi d'Italie. C'était répondre, d'ailleurs, au reproche d'avoir fait à Louis une guerre de personne. Wala, qui s'était posé comme médiateur entre le fils et le père, et qui aurait pu facilement rentrer dans sa patrie, lui préféra l'exil ; toute la haute noblesse franke se trouva hors de la France.

IV. Malgré cette éclatante protestation, Judith, bien vite rentrée au pouvoir, brisa de force la charte de 817 au placite de Crémieux. Là on partagea l'empire entre les quatre fils : suivant l'ancienne coutume germanique, ils furent déclarés indépendants les uns des autres. Voilà donc ce qu'avait désiré Judith, au prix de tant de troubles et de sacrifices, au prix de la guerre civile. Belle politique, en vérité ! Le plus grand progrès qui eût été accompli depuis les invasions, celui de l'unité de l'empire, disparaissait sans contestation, parce que la fatigue était générale. Une intrigante l'emportait sur tant d'hommes distingués ; elle semblait se rire de l'effusion du sang, elle faisait reculer la civilisation : les Franks revenaient au désert.

Judith eut peur du silence qui se fit alors dans l'empire ; elle comprit qu'une charte qui avait été pour la nation un véritable progrès et à laquelle tant d'intérêts étaient unis, ne pouvait être réellement oubliée. Sentant le danger qu'il y avait à laisser Lothaire acquérir une plus grande popula-

Digitized by Google

rité dans l'exil, pensant d'ailleurs qu'il ne serait pas fâché de s'en revenir, à la seule condition de protéger Charles, Judith parla de réconciliation. L'empereur en fut ravi, et comme le négociateur naturel de cette paix était Wala, et que l'empereur ne l'avait abandonné que par faiblesse à la jalouse persécution de Judith, Wala, au nom de Lothaire, partit pour Aix-la-Chapelle. Judith et Wala se virent, Wala, qui depuis sept ans n'avait eu qu'une pensée, écarter Judith, Judith, qui depuis sept ans n'avait eu qu'une pensée, écarter Wala. Mais la haine de Judith expirait, quand il s'agissait de conserver à Charles l'apanage qu'elle lui avait donné. Et si l'on pense que Wala abandonnait le principe de l'unité de l'Empire en entamant une négociation qui eût rapproché Charles et Lothaire, il faut se souvenir que les luttes précédentes forçaient tout le monde à compter avec le jeune Charles, qu'il n'y avait rien à faire du vivant de Louis; que Wala, par l'oubli de toute rancune personnelle, faisait preuve de désintéressement et de raison, et qu'enfin la suprématie de Lothaire et de Charles étant un acheminement vers un gouvernement unique, un commencement d'annulation du partage de Crémieux: on ne désespérait pas encore de transmettre aux générations suivantes l'empire carolingien.

V. Ainsi songeaient les hommes, mais la Providence avait d'autres desseins. Pauvres êtres éphémères, nous formons dans le calme de nos pensées des plans habilement combinés. Un souffle divin arrive, on ne sait d'où, on ne sait pourquoi : tout a disparu, hommes et choses. Wala fut interrompu par la mort au milieu de son rêve politique. Encore dans la force de l'âge, il la vit approcher et assoupir son intelligence avec ce calme et cette dignité qui ne l'abandonnèrent jamais. Sur sa couche funèbre, ses pensées étaient partagées entre ce monde dont il se sentait arraché et cet autre monde dont il voyait les barrières s'ouvrir devant lui. Ses yeux errants cherchaient l'ami de sa vie entière, Paschase Ratbert. Ils ne tombèrent que sur un jeune moine inconnu, qu'il chargea de porter ces mots à son ami : « Mon

Digitized by Google

fils, fais tout le bien que tu es capable de faire, afin de n'être pas inférieur à toi-même. » En disant ces paroles, où se peignent et son dévouement à la vertu et le principe d'énergie morale qui l'avait soutenu, il expira. Paschase Ratbert pleura longtemps son ami et recueillit comme un trésor son dernier conseil. Il avait, à l'entrée de la vie, trouvé dans Wala, alors en crédit, un protecteur dévoué. Dès lors il ne l'avait plus quitté, dans le calme de la retraite comme au milieu des guerres civiles, lui apportant ses avis au palais, ses consolations sur les bords du lac de Genève ; lui envoyant des mots d'encouragement dans les maladies et dans l'exil, vivant plus, en quelque sorte, pour son ami que pour lui-même. N'oubliant pas la recommandation qu'il lui avait faite en mourant et regrettant toujours, malgré le cours des années, celui dont il avait été le compagnon si fidèle, il écrivit sa vie en termes un peu flatteurs peut-être, mais qui, comme tout ce qui émane d'une source pure, plaît par son excès même, attache par une vive effusion de sentiments affectueux et fait autant d'honneur au biographe qu'à son héros. Il sied aux nobles cœurs, il est aussi d'une bonne politique de s'attacher les hommes quand ils sont dans l'adversité ; l'âme se livre alors et la reconnaissance s'y grave en traits ineffaçables. Les amis du monde, on peut les perdre à chaque instant, et c'est une bonne fortune. L'amitié sincère est immortelle : le bonheur même de deux amis dépend de leur fidélité.

Il semble, du reste, qu'il y avait dans l'air un génie invisible et destructeur qui choisissait bien ses victimes. Tous ceux qui avaient embrassé la cause de Lothaire, qui s'étaient pressés autour du drapeau de l'unité de l'empire, disparurent en peu de temps : c'étaient les premiers débris du monde carolingien dont la poussière s'exhalait au vent, c'étaient ses derniers soutiens qu'un bras inconnu, insaisissable, frappait, abattait les uns après les autres. Ces pensées saisirent toutes les imaginations de ce temps, et voici l'épitaphe éloquente qu'un écrivain d'alors dicta pour tous ces hommes qui passèrent si rapidement, et dont il avait été pourtant l'adversaire pendant leur vie :

Digitized by Google

« [1] Raconter le fléau mortel qui fondit alors sur les parti-
« sans de Lothaire, c'est ce qui serait bien triste à faire; car,
« en peu de temps, c'est-à-dire depuis les calendes de sep-
« tembre jusqu'à la messe de la Saint-Martin, voici les illus-
« tres personnages qui sortirent de la vie : Jessé, jadis évê-
« que d'Amiens, Hélias, évêque de Troyes, Wala, abbé du
« monastère de Corbie, Matfried, Hugues, Lambert, Godo-
« fried, ainsi que son fils Godofried, Albert, comte de Pert,
« Burgaret, jadis officiers des veneurs royaux. Richard y
« échappa avec peine, mais bientôt il retomba et mourut.
« C'étaient là les hommes dont l'exil avait, disait-on, laissé la
« France veuve de sa noblesse, épuisée et sans force, comme
« si les nerfs lui eussent été coupés, dépouillée de son in-
« telligence, quand ils s'en allèrent. Mais qui n'admirerait
« le cœur de l'empereur, gouverné alors par la clémence di-
« vine! A ces nouvelles, son cœur ne tressaillit point d'al-
« légresse, il n'insulta pas à la mort de ses ennemis; mais,
« se frappant du poing la poitrine, et, les yeux pleins de
« larmes, il gémit profondément et supplia Dieu de lui de-
« venir propice. »

Le sentiment qui agitait Louis n'était guère compris par l'historien qui grave cependant des paroles si pleines de raison et de douleur sur la tombe de tant d'illustres victimes.

VI. Wala était né pour le gouvernement, sa nature le poussait aux affaires. Mais il n'avait pas assez la froide patience de l'homme d'État. Dès son début, il fit une faute considérable pour un politique, en prévenant les événements au lieu de les attendre. Il se laissa deviner. Cette faute influa sur toute sa carrière. Renversé par les Bénédictins, il se fit Bénédictin pour les renverser à son tour; l'arme qui l'avait fait tomber, il s'en saisit pour se relever. Caractère qui n'avait rien de banal, ardent général, ardent administrateur, ardent cénobite; sans cette précipitation il eût pu rendre de grands

[1] L'Astronome.

Digitized by Google

services à la royauté qu'il ébranla, en favorisant l'émancipation du clergé, parce qu'on ne lui laissa pas achever son œuvre. Il était éloquent, clairvoyant; le sang indomptable des Herstall coulait dans ses veines. Peut-être eût-il pu retarder longtemps encore la ruine de cette glorieuse maison.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

I. Tous les ennemis de Louis étaient morts; toutes les causes apparentes de guerres civiles avaient disparu : il semble que ces guerres devaient finir. Il n'en fut rien. L'empire avait été trop remué pour se rétablir ; les partis, trop souvent victorieux pour croire à une défaite définitive ; le roi trop souvent vaincu pour que la royauté ne tombât pas dans le mépris. Voilà pourquoi on a été obligé de détailler les événements et d'en bien distinguer les causes. Maintenant le flot était déchaîné; il allait se dérouler à travers les âges.

II. Judith avait d'abord réussi à faire de Pepin le protecteur de Charles, en lui donnant une partie des contrées adjugées à Louis le Germanique. Jamais l'empereur n'eût dû dépouiller ce dernier ; il eût dû avoir un peu de mémoire, un peu de pudeur et de reconnaissance. C'était lui qui, deux fois, lui avait rendu sa couronne. Les hommes faibles ne remercient jamais autrement. Mais Pepin mourut tout à coup, et l'impératrice, en quête d'un protecteur pour Charles, se vit forcée de supplier encore Lothaire. A la diète

Digitized by Google

de Worms, en 839, on fit deux parts de l'empire. On abandonna les contrées orientales à Lothaire, occidentales, à Charles, qui se trouvait ainsi maître d'un territoire égal a celui de la France actuelle. Pour arriver à cette combinaison, il fallait déshériter les jeunes fils de Pepin, chéris en Aquitaine et légitimes héritiers de la couronne de leur père. Louis ne balança pas, et par cette mesure injuste, impolitique, il abaissa encore le diadème; il légitima, pour sa part, tout ce que ses fils avaient fait contre lui. Les murmures se firent entendre, le désordre se propagea. Louis fit cette réponse: « Si je refuse qu'on honore mes descendants, ce n'est pas par jalousie contre eux; mais je sais que de semblables convoitises sont pour les jeunes gens des aliments de férocité. » Ainsi on les dépouillait de leur sceptre, de leurs richesses, pour qu'ils n'en fissent pas un mauvais usage. Le trait peint l'époque; il indique l'oubli des premières notions de la justice. Louis livrait société, trône, propriété, au droit primitif du plus fort. Le vrai motif, c'est que Judith voulait encore l'Aquitaine pour Charles, ou plutôt, disons le mot, pour elle, car la dernière heure de Louis ne lui paraissait plus fort éloignée, et une bonne mère n'eût jamais osé créer tant d'ennemis à son fils. Ce sont les passions communes qui aveuglent, les nobles sentiments éclairent. Loin de voir qu'il commettait une flagrante injustice, Louis croyait avoir tout pacifié par cette mesure, et passait le temps à exhorter Charles et Lothaire à une mutuelle concorde. Ou il était ensorcelé par les yeux de la mère, ou il n'avait jamais aimé que son jeune fils. Louis le Germanique, réduit à la possession de la Bavière, se révolta, et l'empereur n'avait pas encore reçu sa soumission qu'il était obligé de décamper brusquement. L'Aquitaine était en plein soulèvement. Louis arriva à Clermont avec la reine et Charles. Là, comme en Neustrie précédemment, il réunit les seigneurs fidèles à Charles et fit un appel à la coutume germanique du serment. Quelques-uns le refusèrent; on les poursuivit; on les traita de brigands, qu'ils étaient en effet; mais par la faute de qui? On les soumit à la question; excellent moyen encore

Digitized by Google

de s'en faire des amis. Toutes ces mesures que prenait Louis étaient des erreurs de sa pensée, et non point des rancunes de son cœur; car, c'est à ce moment même qu'il permit à Agobard, de Lyon, et à Bernard, de Vienne, de rentrer dans leurs siéges. Il confia même à Agobard la direction des affaires de l'Aquitaine; mais ce prélat mourut à Saintes, le 6 juin 840.

C'est au milieu de ces soins, trop pénibles pour son grand âge et lorsqu'une maladie pulmonaire, aggravée par cette vie d'agitation et de chagrins, inspirait de sérieuses inquiétudes, que l'empereur apprit la nouvelle d'une seconde révolte de Louis le Germanique. Certes, il y avait peu de cœur, peu d'intelligence dans tous les fils de Louis le Pieux; tour à tour amis ou ennemis de leur père, quand ils espéraient ajouter par là quelques arpents à leur territoire. Mais, comme on l'a vu, Louis le Germanique avait toujours été le premier à secourir son père dans les circonstances difficiles. Lorsque, pour prix de ses services, on lui eut enlevé la plus belle partie de son apanage, ce fut lui, par un singulier retour, qui s'éleva contre un gouvernement sans lumières. Louis, recueillant toutes ses forces, envahit la Thuringe, força Louis le Germanique à s'enfoncer dans la Bavière, et appela Lothaire pour conférer avec lui sur ce soulèvement. Mais sa vie s'était épuisée dans ce dernier effort.

III. Déjà depuis plusieurs années on apercevait des signes singuliers dans le ciel. Une comète, portant, comme toujours, l'effroi dans les imaginations superstitieuses, apparut le jour de Pâques, à midi, dans le signe de la Vierge, et s'arrêta à l'endroit où aboutissent le manteau de la Vierge, la queue du Serpent et le Corbeau. Franchissant l'espace en ligne oblique, elle se dirigea vers l'orient, et, après avoir traversé pendant vingt jours les constellations du Lion, du Cancer et des Gémeaux, elle s'arrêta sur la tête du Taureau et sous les pieds du Cocher. Là elle éteignit son globe de feu et cette longue chevelure ardente qu'elle avait traînée dans les quatre constellations. L'empereur, qui croyait à l'astrologie et qui avait toujours des devins à sa cour, s'arrêta à cette

Digitized by Google

vue; et ne pouvant dormir, il manda près de lui ses deux meilleurs astrologues, dont l'un nous a transmis ces détails. En le voyant entrer, le vieillard lui demanda ce que signifiait ce présage. L'astrologue, après avoir examiné l'astre, répondit vaguement qu'il lui fallait encore considérer l'orbe de la comète et réfléchir à la vérité du présage. Le lendemain il rendrait une réponse certaine. L'empereur vit bien que son devin voulait gagner du temps et n'être pas forcé d'annoncer brusquement une triste nouvelle: «Va, lui dit-il, va sur cette tour voisine, et ce que tu auras vu, dis-nous-le. Cet astre, je ne l'ai pas vu, tu ne me l'as pas montré hier : c'est une comète; je le vois bien. Nous avons parlé de ces sortes d'astres il y a quelques jours. Ce qu'elle te semble prédire, dis-nous-le.» L'astrologue, embarrassé, dit une partie de sa pensée et cacha l'autre. «Tu ne me dis pas tout? reprit Louis. Cette sorte de prodige annonce, à ce qu'on prétend, un changement dans l'empire, la mort d'un prince. — Ne craignez pas, dit le prophète, les signes du ciel qui épouvantent les nations,» se hâta d'ajouter le religieux devin. Le roi, prudent et magnanime, répondit: «Nous ne devons rien craindre, sinon celui qui a créé et cet astre et nous-mêmes. Mais nous ne pouvons trop louer et admirer sa clémence, puisqu'il veut bien, quand nous sommes si pécheurs et si impénitents, avertir notre insouciance avec de tels présages. Celui-ci me parle; il parle à tous; hâtons-nous, autant que nous le permettent notre esprit et nos forces, de devenir plus parfaits, de peur qu'il ne nous enlève sa pitié, et que par notre impénitence, nous ne soyons trouvés indignes de ses grâces.» En disant ces paroles, il vida une coupe de vin et engagea ceux qui l'entouraient à l'imiter, puis il les congédia. Alors il se jeta à genoux et passa la nuit en prières. A l'aurore, il convoqua ses ministres et leur ordonna de faire de larges aumônes aux pauvres et aux serviteurs de Dieu, tant moines qu'ecclésiastiques, et, partout où il le put, il fit célébrer des messes.

L'année suivante, une autre comète promena sa flamme destructrice sur le Scorpion; quelques mois après, Pepin

Digitized by Google

mourut. Bientôt les présages recommencèrent. Il arriva une si forte éclipse de soleil, qu'au milieu de ces ténèbres, aussi profondes que celles de la nuit, on pouvait distinguer nettement les étoiles et la lune, dont le disque, d'abord échancré, monta dans le ciel en s'élargissant toujours. L'empereur fut alors saisi d'un grand ennui ; son estomac n'éprouva plus que des dégoûts pour la boisson et les aliments, en même temps qu'une toux fréquente brisait peu à peu ce corps qui allait retourner en poussière. Louis le sentit ; une nacelle légère remontant silencieusement le cours du Mein, déposa à Francfort le veillard fatigué de la vie. Quelques jours après, on se dirigea sur Ingelheim. Louis fit dresser sa tente dans une île du Rhin, non loin de Mayence. L'astronome de Louis nous a conservé, sur ses derniers instants, des détails précieux :

« Qui pourrait dire ses inquiétudes au sujet de l'Église, la tristesse profonde qu'il ressentait en voyant qu'il la laissait ébranlée ? Qui pourrait dire les larmes qu'il répandit, pour que la bonté divine se hâtât de réparer tant de mal ? Ce n'était pas sa mort qui le faisait pleurer ; il gémissait en songeant à l'avenir, et son malheur, disait-il, était de mourir au milieu de tant de calamités. Pour le consoler arrivèrent de respectables pontifes et d'autres serviteurs de Dieu, en grand nombre. Au milieu d'eux, on voyait Héthius, le digne archevêque de Trèves, Oger, également archevêque de Mayence, ainsi que Drogon, frère du seigneur empereur et grand chapelain du palais. Louis, voyant en lui un si proche parent, n'en était que plus disposé à se confier à lui, à révéler toutes ses pensées et tout lui-même à sa fraternelle amitié. Grâce à lui, il profitait chaque jour du bienfait de la confession, il offrait à Dieu le sacrifice d'une âme souffrante, d'un cœur humilié. Pendant quarante jours sa seule nourriture fut le corps du seigneur. Il le recevait en louant la justice de Dieu, avec ses paroles : Tu es juste, Seigneur, j'ai passé sans jeûner le temps du carême, et je puis, par ta grâce, t'offrir le même jeûne en retour. Il donna l'ordre au même respectable Drogon, son frère, d'appeler

Digitized by Google

devant lui les ministres de sa cour et de présider au partage de ses biens, qui consistaient en ornements royaux, couronnes, armes, vases, livres, vêtements sacerdotaux. Lui-même désigna ce qui devait être donné aux églises, aux pauvres, enfin à ses fils, c'est-à-dire à Lothaire et à Charles. A Lothaire il donna la couronne, l'épée, le sceptre, enrichi d'or et de pierres précieuses, à cette condition expresse qu'il garderait sa foi à Judith et à Charles, qu'il lui conserverait toute la portion de royaume que lui avait accordée son père, conjointement avec Lothaire, en présence de Dieu et des grands du palais. Quand il eut pris en forme ces précautions, il rendit grâce à Dieu de ce qu'il ne lui restait rien dans ce monde. Drogon et les autres pontifes rendaient en tout grâce à Dieu, en le voyant, accompagné pendant sa vie par le chœur des vertus, persévérer jusqu'à la fin et présenter à Dieu, comme une dernière victime, le sacrifice de sa vie pleinement accepté. Une seule pensée changeait leur satisfaction en tristesse. Ils craignaient qu'il ne restât implacable pour son fils Louis. Ils savaient qu'une blessure, fréquemment touchée, fréquemment cautérisée, n'en cause qu'une douleur plus vive. Mais, se confiant dans cette inaltérable patience dont il avait toujours fait preuve, ils essayèrent d'adoucir son ressentiment au moyen de son frère Drogon, dont il ne voulait pas mépriser les paroles. Louis s'abandonna d'abord à toute l'amertume de son cœur. Mais bientôt il se mit à réfléchir quelques instants, et, recueillant ses forces épuisées, il s'efforçait d'énumérer les maux qu'il lui avait causés, les peines qu'il avait méritées pour avoir si souvent agi contre la nature et contre les préceptes de Dieu. Mais, ajouta-t-il, puisqu'il ne peut venir en personne me demander pardon, je fais ce qui est en moi, et devant vous et devant Dieu je lui pardonne. C'est à vous de l'avertir que, si j'ai oublié tant de mauvaises actions faites contre moi, qu'il ne s'oublie pas au moins lui-même, lui qui réservait aux cheveux blancs de son père une fin si douloureuse, et qui a si souvent méprisé les préceptes et les menaces de Dieu, notre père commun. Après ces paroles

Digitized by Google

(c'était le samedi soir), il ordonna qu'on célébrât devant lui les offices de la nuit, et qu'on fortifiât son cœur avec le bois de la sainte Croix. Tant qu'il en avait la force, il portait ce signe, et sur son front et sur sa poitrine; quand il était fatigué, il demandait la main de son frère Drogon, pour qu'il lui fît ce signe. Il passa cette nuit entière sans prendre d'aliment matériel, fort de la seule sobriété de son âme. Le matin, qui était le dimanche, il fit préparer le ministère de l'autel; il voulut que Drogon y célébrât les solennités de la messe et que la main de son frère lui donnât la communion sainte, suivant la coutume; puis il se fit présenter une petite potion tiède. Quand il l'eut portée à ses lèvres, il pria son frère et tous les assistants de songer à soutenir leur corps; il attendrait jusqu'après leur repas. Mais l'heure de son départ arrivant, il joignit le pouce aux articulations, signe dont il se servait pour appeler son frère. Quand il fut venu avec les autres prêtres, il se recommanda à leur piété par des paroles autant qu'il put et par des signes; il demanda leur bénédiction et leur dit de réciter les prières qu'on récite ordinairement quand l'âme s'en va. Pendant qu'ils priaient, Louis tourna tout à coup les yeux du côté gauche, et comme saisi d'indignation, il ramassa toutes ses forces pour crier: Huz! huz! ce qui signifie va-t'en! va-t'en! Sans doute, il avait vu le malin esprit, et il ne voulait de sa compagnie ni vivant, ni mourant. Bientôt, élevant les yeux au ciel, il les portait ici, d'une manière menaçante, là, avec satisfaction: alors il avait l'air de sourire. Après avoir ainsi passé les dernières heures de la vie présente, il partit, comme nous le croyons, pour le repos et le bonheur. Quand il eut rendu le dernier soupir, son frère Drogon, les autres évêques, les abbés, les comtes, vassaux royaux, et une grande multitude du clergé et du peuple, prirent ses restes mortels, et les firent transporter en grand honneur à Metz, dans l'église de Saint-Arnoulphe, où sa mère avait été inhumée; il y fut dignement enseveli. »

Il mourut à l'âge de soixante-quatre ans, le 20 juin 840.

Digitized by Google

Avec Louis le Pieux finit la première phase de la décadence carolingienne. Les désastres s'étaient succédé rapidement, s'étaient appelés, en quelque sorte, les uns les autres. Le meurtre de Bernard prépara Thionville; Thionville prépara Attigny; Attigny prépara Compiègne. C'est à Compiègne que retentit le premier craquement de l'empire avec les premiers bruits des guerres civiles. Jusque-là il y a eu des menaces, des prises d'armes; mais personne ne voulait décidément répandre le sang. On en avait horreur. La nature avait encore toute sa force. Des guerres étrangères, on en fit; pour la guerre civile, on y aboutit. Il y a dans la vie de Louis le Pieux des actes de cruauté, on a mal fait d'en conclure qu'il était naturellement cruel. Il y a des traits de dissimulation; on a voulu que Louis fût un prince profondément dissimulé. Mais ce qui est bien triste à dire, par ce dernier reproche on faisait trop d'honneur à son esprit: ce malheureux prince n'était qu'inconséquence, témérité, désir impuissant de faire le bien, souffrance morale et faiblesse. Aujourd'hui voulant agir avant d'avoir réfléchi, demain regrettant d'avoir agi. Tour à tour gouverné par Irmengarde, par Judith et par d'autres; aussi soumis devant la rigidité monacale que devant le regard de la beauté, Louis, dont la volonté aurait dû être celle de l'empire, ne songeait qu'à la mettre aux pieds du premier venu. On l'imposait, on le séduisait; il voulait qu'on l'imposât, qu'on le séduisît. Sa liberté l'embarrassait au lieu de le fortifier. Wala l'effraya; mais en vérité, il y avait un trop vif contraste entre cet esprit toujours détendu, et cet autre esprit qui ne laissait ses résolutions fléchir que pour atteindre plus sûrement et blesser plus profondément. Il y avait de la volonté, même dans les abstentions de Wala; Louis le Pieux manquait d'énergie réelle, même quand il agissait. Mieux vaut passer obscurément sa vie au fond d'une vallée que d'occuper un trône et de n'y pas faire le bien. Que sera-ce d'y laisser faire le mal? Aussi Louis est-il plus à plaindre qu'à blâmer. Quel était ce génie sombre et malfaisant qu'il entrevoyait à l'heure de ses dernières angoisses, et à qui il criait: « Va-t'en! va-t'en! »

Digitized by Google

Ses cheveux avaient blanchi, sa vie s'était consumée pendant la chute de sa maison, et cette pensée ressemblait bien à un remords. Il mourait au milieu de la guerre civile ; et il laissait une rude tâche à ses enfants.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE Ier.

LOTHAIRE SUCCÈDE A LOUIS LE PIEUX.

I. A la mort de Louis le Pieux, ses fils avaient tous des motifs pour désirer un changement; rien n'était réglé. Charles alléguait le partage de Crémieux; Lothaire celui de 817; Louis ses services et ses anciens droits. Ainsi la situation était fausse. Mais il est des esprits qui ne haïssent pas cette sorte de situation, les esprits mus par leur intérêt personnel. Par circonstance ou par nature, les fils de Louis rentraient dans cette classe d'hommes, souvent médiocres. Instinct germanique ou égoïsme, l'un et l'autre peut-être, peu importe, le fait est constant. La lutte devait donc continuer, et comme ces princes imprudents ne voyaient plus entre eux l'image toujours vénérable, sinon toujours vénérée d'un père, de grands conflits étaient inévitables.

Lothaire, devenu sans contestation empereur unique, prit le premier les armes. Il avait ce prestige que lui conférait le diadème impérial, l'onction sainte. D'ailleurs, on répétait partout que Louis l'avait désigné pour son successeur. Ces bruits étaient fondés; mais l'esprit de parti ajoutait beaucoup à ces

Digitized by Google

rumeurs qui flattaient ses désirs. Louis, en réservant à Lothaire le premier rang, n'avait prétendu dépouiller ni Charles, ni même Louis le Germanique. S'il s'était rencontré soit parmi les rois, soit parmi leurs conseillers intimes, un homme intelligent, il aurait vu que par la paix seule on pouvait conserver l'unité de l'empire et en guérir les plaies intérieures. Il eût, comme premier remède, proposé un congrès, où l'on aurait modifié légalement la charte de 817. Mais cette pensée n'eût été accueillie par personne, Charles et Louis désirant l'indépendance, et Lothaire désirant l'empire tout entier. Celui-ci n'oublia pas les précautions qui pouvaient assurer son succès. Par la bouche de ses députés, il assura qu'il allait rentrer dans l'empire qui lui avait été jadis concédé. Il promit de conserver à chacun les honneurs accordés par Louis, de les augmenter même. Ceux qui hésitèrent furent forcés de prêter serment et de venir au-devant de leur souverain; s'ils refusaient, ils devaient être, disait-on, condamnés à la peine capitale. Alors Lothaire se rendit à Aix-la-Chapelle et y fut salué par les Franks du nom d'empereur. Il fut ainsi le véritable successeur de Louis le Pieux et non pas Charles le Chauve.

II. Jusqu'ici en effet, Lothaire était dans son droit, malgré les cris des partisans de Charles, malgré le dépit que cette puissance supérieure causait à ses frères. Ce droit, en oubliant même la charte de 817, reposait encore sur le droit d'aînesse, sur les dernières dispositions de Louis le Pieux, et sur l'acclamation unanime des Franks qui les avait sanctionnées; ce droit consacrait un progrès acquis. Malheureusement Lothaire voulut bientôt le dépasser; il allait mal à son genre d'ambition, en ne lui conférant qu'une puissance de principe et toute abstraite. A sa convoitise de barbare il fallait une puissance plus matérielle, qui pût s'évaluer en guerriers, en villes, en royaumes; il lui fallait un immense territoire; et de sa ville d'Aix-la-Chapelle, dont le titre de capitale n'étant pas alors contesté, il jetait un regard plein de désirs sur les grandes cités de son frère Charles et sur les belles forêts de son frère Louis le Germanique. Néanmoins

Digitized by Google

il ne parlait encore que de suprématie. D'autre part, Charles pour qui on avait brisé tant de traités, Louis, qui avait rendu deux fois la liberté à son père, enchaîné par Lothaire, avaient passablement de mépris pour le gouvernement central, pour la royauté considérée dans son principe. Ils n'étaient pas d'avis de rentrer sous la domination de leur aîné. Louis surtout disait sans doute comme ce fier baron du moyen âge : « Mon frère veut avoir la terre de mes enfants, il veut que je « lui en cède une partie; mais, je le déclare, il s'en trou« vera mal s'il ose disputer avec moi. Je crèverai les yeux « à qui voudra mon bien. La paix ne me convient pas. C'est « la guerre seule qui me plaît..... En tout, je veux perdre « qui me nuit..... Que d'autres cherchent, s'ils veulent, à « embellir leurs maisons, à se faire une vie douce. Pour « moi, faire provision de lances, de casques, d'épées, de « chevaux, c'est ce que j'aime. A tort ou à raison, je ne cé« derai rien de la terre de Hautefort : elle est à moi. On me « fera la guerre tant qu'on voudra. »

C'est qu'en effet, pour la guerre, on se trouvait déjà en plein moyen âge. Les esprits s'obscurcissant à mesure que les fautes se multipliaient, on ne comprenait déjà plus qu'il y eût un autre moyen de terminer les différends : la guerre seule pouvait redresser les torts. Louis le Germanique était le plus à craindre. La conduite de son frère lui avait donné l'éveil. Par une fausse habileté dont il fit souvent preuve, Lothaire avait attaqué des gardiens jetés sur les rives du Rhin. Après avoir forcé le passage de ce fleuve, il s'était abouché avec Louis à Francfort. Là, soutenu par une bande terrible de guerriers, Louis avait fait bonne contenance : s'il fallait se battre, il était prêt. Mais l'empereur qui ne faisait jamais de grands armements que pour imposer, et qui s'effrayait dès qu'il fallait en venir aux chances d'une bataille, recula, et proposa de remettre à plus tard un arrangement définitif. Il avait eu assez de témérité pour exciter les susceptibilités de son frère et pas assez de courage pour lui faire peur. Pendant que Louis, bien averti, faisait ses préparatifs, le négociateur armé se tournait d'un autre côté.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

NOUVELLES INTRIGUES — TUODANNA, ÉPOUSE DE BERNARD DE SEPTIMANIE. — MOUVEMENT DE CHARLES LE CHAUVE POUR SE RÉUNIR A LOUIS LE GERMANIQUE.

I. Louis le Germanique avait bravé les premières prétentions de Lothaire; Charles en avait été effrayé. Il était alors en Aquitaine où son père lui avait causé bien des embarras en dépouillant totalement Pepin II de son titre de roi. Charles se trouvait en présence de deux partis dont l'un songeait à faire de l'Aquitaine un État indépendant et gouverné par Pepin, dont l'autre se croyait lié par les serments prêtés à Charles, à Clermont. Celui-ci était dans une situation assez précaire, encore sans expérience, n'ayant pour lui que les encouragements de sa mère et une certaine fougue de jeunesse insouciante qui facilite le succès, en le laissant tout de suite entrevoir. Il cherchait partout du secours, même chez ceux qu'il détestait; il avait décidé Bernard de Septimanie à soutenir ses intérêts. Celui-ci, soit qu'il espérât gouverner Charles, soit qu'il lui crût plus de chance qu'à Pepin II, lui avait donné sa parole, mais en se réservant le droit d'être infidèle; car chez lui les plus brillants dehors recouvraient bien des bassesses. Son épouse même ne le connaissait pas;

Digitized by Google

son épouse, figure sympathique et douce qu'il faut regarder un instant, suave emblème de la paix s'élevant du sein des combats.

II. Aussi peu distingué qu'il l'était, Bernard de Septimanie aurait dû rencontrer pour épouse une de ces femmes hardies qui portent la modestie sur leur front et l'infamie dans leur cœur. Tuodanna était la plus chaste des femmes, la plus tendre des mères, un de ces beaux caractères où l'éclat de l'imagination s'unit à la fierté du sentiment, un des plus nobles cœurs qu'on puisse aimer. Mabillon a montré qu'elle était fille de Charlemagne : elle était alors d'une beauté parfaite, car il n'y avait qu'une voix sur leur compte parmi les contemporains. Son amour pour les beaux-arts qu'elle regarde comme l'une des plus grandes consolations de la vie, son langage poli, gracieux, onctueux comme celui d'Alcuin, pourraient faire croire qu'elle avait reçu l'éducation de l'école Palatine; pourtant elle était peut-être trop jeune pour avoir entendu ce maître. En 824, l'empereur l'avait mariée à Bernard, qui commençait à percer; en 826, elle était mère de Willelm, son fils premier né. Bientôt étaient survenus les malheurs de Bernard, sa chute, en présence de l'indignation générale, sa fuite dans le Midi. Femme courageuse et dévouée à ses devoirs, elle accompagna, elle soutint son mari au milieu de ces catastrophes qu'elle n'avait pas méritées, et dont elle était la première victime. Celui-ci était trop frivole pour comprendre une pensée aussi belle, une aussi angélique résignation. Il la quitta pour se rejeter dans le tourbillon de la politique; il la relégua à Uzès, seule avec ses chagrins, avec ses souvenirs. Il eut même la cruauté de lui enlever son fils Willelm, jeune homme dont l'âme naïve et fraîche eût pu guérir, à force d'amour, les blessures que son père avait faites. Il lui enleva encore un petit enfant qui venait de naître et qui porta aussi le nom de Bernard : il ne laissa pas même à sa mère le temps nécessaire pour le baptiser. Il venait les mettre tous deux au service de Charles le Chauve en 841.

III. Ainsi délaissée et ne pouvant donner à ses enfants ces

Digitized by Google

maximes d'honneur et de vertu qu'elle désirait pour eux, elle voulut, malgré la distance qui les séparait d'elle, les remplir de son esprit. Elle écrivit donc, pour le leur envoyer, et pour distraire les loisirs de sa solitude, une sorte de manuel où respire, avec la dignité d'une épouse, toute la tendresse éclairée, toute la noblesse d'une mère. Épouse, ce livre a l'attrait des mémoires; mère, il est plein de ces principes qui font les hommes.

« Bien que j'éprouve beaucoup de chagrin, parce que je voudrais enfin te revoir, pourtant je ne le puis; cette entrevue dépend entièrement, après Dieu, de la volonté de mon seigneur. Je le voulais bien, j'espérais que Dieu viendrait à mon secours; mais le bonheur n'est pas pour moi, pécheresse. Je veux, et mon esprit s'ennuie à désirer en vain. J'ai appris que ton père Bernard t'a recommandé entre les mains d'un maître, le roi Charles. Je t'en prie, fais bien attention à conserver toujours ta dignité dans cette affaire. Pourtant, comme dit l'Ecriture, cherche en tout le règne de Dieu, et tout ce qui te sera nécessaire te sera donné en plus........... Il faut aimer Dieu, il faut le louer; ce précepte s'adresse non-seulement aux vertus supérieures, mais à toute créature humaine qui marche sur la terre et aspire au ciel.... Je vais te donner un autre conseil, ô mon fils, mon beau, mon aimable Willelm. Au milieu de toutes les affaires du monde, n'hésite pas à acquérir un grand nombre de livres. Grâce à eux, grâce aux saints docteurs, tu en sentiras, tu en apprendras au sujet de Dieu, ton créateur, beaucoup plus que tout ce que je t'ai dit. Prie-le, chéris-le, aime-le. Si tu le fais, il sera ton gardien, ton guide, ton compagnon; il sera pour toi la patrie, la route, la vérité et la vie. Il te donnera une large part de bonheur en ce monde, et il excitera tous tes ennemis à la paix....... Sois humble de cœur, chaste de corps; relève le front, marche vers ce qui est grand. Prends un maintien distingué; mets de beaux vêtements. Que te dirai-je de plus? Ta conseillère, Tuodanna, est toujours avec toi, ô mon fils. Je t'envoie mon livre, il sera pour toi une peinture, un miroir, tu y verras quels

Digitized by Google

sentiments tu dois avoir pour moi. Tu auras, ô mon fils, des maîtres qui t'apprendront de bien plus grandes choses, mais ils ne t'aimeront pas ardemment comme moi, qui suis ta mère.... Puisse Dieu vous rendre heureux et gais dans ce monde, ainsi que votre père, mon seigneur Bernard. » Elle lui recommande ensuite de prier, de rendre ainsi à son âme sa virginité première. Alors, ajoute-t-elle, sors au nom du Dieu suprême, et va t'acquitter du service temporel que ton seigneur Charles te confiera, si toutefois Dieu le permet. » Tuodanna avait bien des motifs pour ne pas aimer le fils de Judith. Voici comment cette chrétienne en parle : « Tu as Charles pour seigneur. Puisque Dieu, comme je le crois, et ton père Bernard t'ont consacré à son service dans la première fleur de ta jeunesse, sois-lui fidèle. Des deux côtés, il est issu d'un sang noble. Ne le sers pas seulement pour plaire à ses yeux; mais dans tout ce qui lui est utile, que ta fidélité soit pure.... quel qu'il soit lui-même. Sois dévoué aussi à ses parents de l'un et l'autre sexe. C'est Dieu, je le crois bien, qui les a choisis pour régner. Puissent-ils, comme leurs aïeux, donner la paix au monde et unir en Christ la sainte Eglise de Dieu! Qu'ils voient les générations de leur fils croître, fleurir, grandir pendant des siècles nombreux!...... Depuis la première ligne de ce livre jusqu'à la dernière syllabe, j'ai tout écrit pour ton bonheur, sois-en bien sûr. Lis d'abord les lettres de chaque verset, tu comprendras plus facilement ce qu'ils contiennent..... Je retombe sur moi-même et je pleure...... L'amour que je te porte est si doux, le regret que j'éprouve de ne pas voir ton charmant visage est si amer, qu'il m'a fait m'oublier moi-même. Willelm, tu n'ignores pas que, pour mes faiblesses et pour certaines causes, on a pu m'appliquer le mot de quelqu'un : Périls du côté de la famille, périls du côté des peuples. J'ai tout supporté et tant d'autres tristesses semblables, bien que mon corps fût si fragile. Grâce à Dieu et au mérite de ton père, j'ai pu échapper à tout. Mais au milieu de tous ces déchirements mon âme s'abat.... Prie Dieu pour mes offenses. Mon âme est brisée, appesantie, qu'il la relève vers le ciel,..... Tu

Digitized by Google

prieras plus ensuite, et beaucoup plus, car, à ce que je prévois, la mort ne se fera pas longtemps attendre. Pourquoi te demandai-je tes prières ? C'est que j'ai péché en pensée, en parole : souvent une parole inutile conduit à un funeste résultat. Je ne laisse personne plus capable que toi de me remplacer auprès de ton père : fais que le service de notre famille ne dégénère pas..... Et voici l'épitaphe que tu graveras sur ma tombe : « Formé de terre, c'est dans ce tombeau que gît le corps de Tuodanna. Roi immense, accueille-la, car cette terre a reçu dans ses entrailles ce qu'elle avait de fragile..... O vous qui venez et repassez, de quelque sexe, de quelque âge que vous soyez, je vous en prie, parlez ainsi : O grand Saint, brise ses fers, cachés dans l'antre d'une cruelle blessure. L'onde du fleuve entoure la vie la plus infime. O roi, pardonne-lui ses fautes, et que le serpent caché n'aille pas prendre son âme. »

Que de chagrins secrets, que de souffrances inconnues ici-bas ! Que d'existences souvent brillantes en apparence, mais en effet vouées à l'affliction et aux pleurs, et qui n'ont d'autre consolateur et d'autre ami que cet être parfait qu'invoquait Tuodanna, qui seul ne l'abandonnait pas, qui seul accourait à sa voix pour s'entretenir avec elle. Il y a dans cet appel aux prières de tous, dans ce langage voilé et dans le silence résigné, dans les paroles simples de cette infortunée qui se sent descendre dans la tombe, sans avoir jamais vu ses plus légitimes affections satisfaites, il y a une tristesse trop profonde et trop de larmes. Le cœur les sent. La parole ne les exprime pas.

IV. Les efforts qu'elle fit sur elle-même pour engager ses fils à rester fidèles à Charles, furent inutiles. Bernard, voyant peut-être le dédain mortel de Judith, trahit son fils au bout de quelques mois et courut à la cour de Pepin II, qui se souciait fort peu de lui. Charles, désespéré, eut alors recours aux négociations. Il rappela à Lothaire la foi jurée ; il le pria de respecter le partage fait par leur père, de ne pas briser les liens qui l'unissaient à lui comme frère, comme filleul. En retour il promettait l'oubli de toute injure avec

Digitized by Google

cette fidélité, cette soumission qu'un cadet doit à son aîné. Il était temps, ajoutait-il, de revenir à la concorde et à la paix ; il applaudirait à toutes les mesures qui pourraient en accélérer le retour. Lothaire, qui ne voulait que gagner du temps, feignit, promit d'envoyer plus tard une réponse. En même temps il essayait d'acheter les députés même de Charles ; leur fidélité était punie par la perte de leurs dignités. « Par là, il montrait ses intentions secrètes sur son frère, » dit un de ces députés, Nithard, fils d'Angilbert et de Berthe, historien si clairvoyant pour découvrir les fautes et les pensées secrètes de Lothaire. Sur la demande de quelques seigneurs, Charles courut alors dans le nord afin d'arrêter, par sa présence, la défection de ces contrées ; mais il revint précipitamment en Aquitaine, en apprenant que la faction de Pepin II voulait s'emparer de la personne de Judith. En même temps, il avait envoyé à Lothaire une députation nouvelle, composée de ses plus illustres seigneurs, pour le conjurer, au nom de Dieu, de ne pas lui enlever ses sujets. Là en était Charles quand Lothaire s'en revint de Germanie. La situation était critique, le mal contagieux, et de plus intrépides que Charles s'en fussent effrayés. Toute la France, séduite par le nom d'empereur et travaillée dans toute son étendue par les émissaires de Lothaire, se jetait dans son parti. Dans le nord, Herenfried, Gislebert, Boson, dans les contrées centrales, Hilduin, abbé de Saint-Denis, Gérard, comte de Paris, dans le midi, Pepin, et tous les seigneurs qui le soutenaient, s'étaient hautement déclarés pour Lothaire. Ils craignaient de perdre leurs dignités, et leurs bandes partielles venaient tour à tour grossir l'armée de l'empereur. Charles, malgré toutes ces défections, comptait sur la fidélité des populations qui habitent entre la Seine et la Loire. Cette dernière espérance lui fut enlevée. Quand Lothaire, précédé par ses émissaires, se fut de sa personne porté à Chartres, les comtes de ces contrées, Théodoric et Henric, vinrent joindre leurs forces aux siennes. Il ne restait donc à Charles qu'un royaume contesté, l'Aquitaine, et une armée peu nombreuse. Il avait sur ses derrières Pepin II, qui secon-

Digitized by Google

dait les manœuvres de Lothaire, et à sa gauche les Bretons, révoltés encore, en face une immense armée, qui tirait, et de son nombre même et du titre d'empereur que portait son général, un grand ascendant moral. Tremblant pour les jours de sa mère, que les Aquitains voulaient mettre en pièces, Charles, ne voyait nulle part un lieu de sûreté pour elle, et la traînait partout avec ses guerriers qu'elle suivait tristement. On se dirigeait vers le nord de la France. En route, on apprit que le projet de Lothaire était de poursuivre son frère jusqu'à son entière destruction. A la veille de périr, Charles réunit le petit nombre de ses fidèles et leur demanda ce qu'il fallait faire. Ceux-ci répondirent noblement qu'il ne leur restait plus que leur vie et leur corps, et qu'ils aimeraient mieux mourir que de trahir leur roi. Ces braves fussent morts sans doute, mais, par la plus singulière préoccupation d'esprit, Lothaire n'osa donner le signal de la bataille. Son idée était de vaincre sans combat. Il espérait que Charles serait abandonné comme Louis le Pieux l'avait été jadis au Champ du mensonge. C'étaient là les exploits qu'il rêvait. Il ne voulait enlever à son frère que la vie civile en le confinant pour jamais dans un monastère. Le barbare tirait son épée à demi; et, comme la Minerve antique, la religion couronnée de terreurs lui apparaissait tout à coup, et le faisait reculer devant ses propres désirs.

V. Cependant les seigneurs de Charles tremblaient d'engager le combat : ils y voyaient la perte de leur roi. Les négociateurs se croisaient donc dans les deux camps. Lothaire céda, jusqu'à nouvel ordre, à Charles l'Aquitaine, la Septimanie, la Provence, les dix comtés d'entre Loire et Seine. On convint de se réunir aux ides de mai à Attigny, pour y prendre des engagements définitifs. Pénétrant la pensée de Lothaire, les seigneurs de Charles exigèrent qu'on ne fît jusque-là aucune tentative contre Charles et contre Louis; autrement les serments seraient retirés. L'insertion de ces deux clauses était habile. L'une empêchait Lothaire de se chercher partout des partisans; l'autre tirait Charles de l'abandon où il était en unissant ses intérêts à ceux de Louis le

Digitized by Google

Germanique. Une fois cette réunion opérée, ils voulaient en finir par un combat.

Mais Lothaire, en repoussant jusqu'au mois de mai l'entrevue d'Attigny, avait voulu se ménager du temps pour vaincre définitivement Louis et le reléguer au désert. Celui-ci avait profité de l'expédition de son adversaire dans le centre de la France pour établir fortement sa domination jusqu'aux rives du Rhin. Ce fleuve devait être la limite occidentale de son royaume qui comprenait alors les Saxons, les Thuringiens, les Allemands et les Bavarois, et qui, à partir de 842, est souvent appelé, dans les auteurs du temps, royaume des Franks orientaux. Pour perdre plus sûrement son frère, Lothaire s'entendit avec Oger, archevêque de Mayence, et avec Adalbert, comte de Metz, tous deux implacables ennemis de Louis. Dans ces temps de malheur, Adalbert s'était fait la réputation d'un esprit fécond en ressources et d'une indomptable volonté. « Il sortait de maladie, et s'en releva, dit éloquemment Nithard, pour devenir le suppléant d'un fratricide. Leurs sourdes manœuvres avaient préparé l'expédition; leurs conseils en assurèrent le succès. Lothaire, traînant une grande multitude après lui, arriva sur les bords du Rhin, surprit et dispersa les guerriers de Louis, placés sur l'autre rive et s'élança dans les États de son frère, qui se trouva bientôt abandonné. Les uns se laissaient gagner par les caresses, intimider par les menaces de Lothaire, les autres étaient saisis de crainte et fuyaient à son approche. Louis faillit tomber entre les mains de son frère. Lothaire, le croyant désormais impuissant, laissa néanmoins Adalbert dans ces contrées pour le couper s'il essayait de se joindre à Charles : lui-même reprit à grandes journées la route de la Loire. Louis, retrempant son énergie dans l'excès même de son malheur, envoie des légats à Charles pour se concerter avec lui sur les mesures de salut commun qu'on pouvait prendre : Charles répond qu'il est lui-même en danger, que son frère devait se hâter d'arriver. Louis, ayant fait un appel à ses barons, les dirigea sur les bords du Rhin et se trouva en présence de son ennemi Adalbert. Une

Digitized by Google

mêlée furieuse s'engagea. Les guerriers de Lothaire tombaient en foule sous les haches de leurs ennemis : au milieu des cadavres on retrouva celui d'Adalbert. Louis, s'étant ainsi fait jour, franchit le Rhin, accourut au secours de Charles. La situation de celui-ci était déjà bien changée.

VI. Les traités conclus entre les puissants ne devraient avoir d'autre base que la sincérité et la justice. Malheureusement, ils ne les considèrent souvent que comme des moyens légaux de se duper les uns les autres. Ainsi en avait-il été du traité d'Orléans. Les deux rois et leurs seigneurs, après tant de promesses annulées, tant de serments violés, ne croyaient plus à leur mutuelle parole : ils se trompaient sciemment tous les deux. Dans le moment où Lothaire concluait le traité, il essayait de gagner les ambassadeurs mêmes ; à peine sortis, il envoyait soulever les provinces adjugées à Charles et marchait lui-même contre lui. Charles, avec moins d'audace dans la mauvaise foi, n'avait pas prétendu engager son frère et ne s'était pas cru engagé lui-même. Il avait songé à se débarrasser d'abord de ses ennemis les moins redoutables. Bernard de Septimanie, devenu ministre et conseiller de Pepin II, avait tenu une conduite fort équivoque. Charles s'était jeté sur lui, lui avait tué quelques guerriers et l'avait forcé à une honteuse retraite. Il avait amicalement reçu les comtes d'entre Loire et Seine, sans leur parler de leur défection. Enfin il avait fait demander à Nomenoé, duc des Bretons, s'il voulait, oui ou non, rester tranquille. Nomenoé lui avait juré fidélité. Alors il rassembla ses fidèles : tous, en voyant ses forces s'accroître, lui dirent de se rendre, sans hésiter, à Attigny et de s'en tenir énergiquement au partage de Crémieux. Plein de confiance, à cette vue, Charles donna ordre à ses sujets du midi de venir le rejoindre, et, prenant sa mère avec lui, il entreprit, contre toute espérance, cet étonnant et périlleux voyage au milieu de contrées tout occupées par ses ennemis. On arriva sans encombre sur le bord de la Seine, mais on ne put la franchir : elle était haute, comme presque toujours, à la fin de l'hiver. Les ponts en avaient été coupés, les bateaux submergés, et

Digitized by Google

la rive opposée était couverte de bandes nombreuses, commandées par les seigneurs de Lothaire. Il fallut descendre, dans la plus vive inquiétude, jusqu'à Rouen, où l'on trouva vingt-huit barques que le flux avait apportées. On s'y jeta, et pendant que l'embarcation passait, remontait le fleuve, appuyée par les guerriers de Charles qui longeait la rive, les envoyés du jeune roi annonçaient partout amnistie pour les coupables. Beaucoup se riaient de leurs paroles. Mais quand les seigneurs de Lothaire virent apparaître la petite flottille et sur le premier mât la croix sur laquelle ils avaient juré naguère de ne pas attaquer Charles, ils prirent la fuite saisis de honte et de frayeur. Charles se reposait un instant à Saint-Denis; il partit bien vite en apprenant que les comtes lothairiens, mis en fuite, harcelaient des comtes bourguignons qui venaient se joindre à lui. Il marcha nuit et jour, et joignit ses bandes fidèles au confluent du Loing et de la Seine; il entra avec elles à Sens. Il y prit à peine un repos de quelques heures; et, quittant la ville au milieu de la nuit, il courut après les comtes lothairiens. D'après les rapports de ses éclaireurs, ils campaient dans la forêt d'Otte. L'intention de Charles était de les attaquer; ses troupes étaient bien averties. Ils se dérobèrent. Charles eût voulu les poursuivre, mais ses troupes et ses chevaux étaient harassés de ces marches forcées. Il entra donc à Troyes, le Jeudi saint dans la matinée. Au milieu de ses soins de la guerre, Charles, oubliant ceux de sa personne, manquait d'habits pour se rechanger, d'ornements sacerdotaux pour célébrer les fêtes de Pâques. Au moment où il sortait du bain, les Aquitains parurent sur le seuil et lui présentèrent, avec la couronne et le manteau royal, tout ce qui était nécessaire pour célébrer l'office divin. Ces braves gens avaient traversé, avec leur trésor, mille dangers et évité bien des bandes ennemies. Partis de si loin, ils arrivèrent quelques instants avant la célébration de la fête. On dit alors que c'était un miracle : c'était au moins un miracle de dévouement et de fidélité. A Troyes, on reçut les députés de Lothaire qui se plaignaient de ce que Charles avait enfreint le

Digitized by Google

traité d'Orléans ; et en même temps, lui-même, ne songeant guère à l'assemblée d'Attigny, arrivait avec de grandes forces. Judith avait quitté l'armée et couru en Aquitaine pour y faire de nouvelles levées ; le bruit se répandit qu'lle arrivait et plusieurs voulaient aller au-devant d'elle. D'autres s'y opposaient et disaient que pour ne pas se perdre dans l'opinion il fallait marcher directement contre Lothaire, ou du moins l'attendre de pied ferme ; le moindre pas en arrière était une faute. Ces seigneurs connaissaient bien Lothaire et l'esprit mobile des populations. C'est à ce moment qu'on apprit la victoire et l'arrivée de Louis. Saisie de joie, l'armée voulut aller au-devant de lui ; et Lothaire répandit aussitôt le bruit que son frère était en fuite : la multitude se jeta dans son camp. Charles revint subitement sur ses pas et, usant de ruse, il fit dire à Lothaire qu'il pourrait s'aboucher avec lui, s'il le voulait. On gagna ainsi quatre jours, et à la fin les deux armées germanique et aquitaine confondirent leurs rangs. Les deux princes réunis convoquèrent une grande assemblée, seigneurs et évêques, qui envoya une solennelle députation à Lothaire pour l'exhorter officiellement à la paix.

VII. Ainsi fut achevée cette remarquable expédition de Charles le Chauve. Hardiment conçue, rapidement, courageusement exécutée, elle étonne, soit qu'on la considère comme un acheminement à Attigny, soit qu'on n'y voit qu'une grande manœuvre de Charles pour opérer sa jonction avec Louis. Elle fait honneur au dévouement des fidèles de Charles, si peu nombreux d'abord ; elle fait honneur à ce prince dont elle renferme les plus heureuses conceptions, les plus belles journées. Pourquoi faut-il que ces cris d'allégresse dont retentissait alors le camp des alliés, aient été le prélude des clameurs odieuses, lamentables, qu'on allait pousser pour s'animer à une lutte fratricide? Pourquoi faut-il qu'en bravant un danger, on n'ait cherché que la ruine de l'empire et qu'on soit forcé d'appliquer à Charles ce mot d'un ancien sur César, courant détruire la république romaine dans les plaines de Pharsale : Il fut par la tempête porté sur le champ de bataille.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

FONTENAY.

I. Soit fureur d'avoir été trompé, soit tout autre motif, Lothaire, depuis que Louis était arrivé, avait changé de plan. Il voulait se battre; mais il voulait attendre l'arrivée de Pepin d'Aquitaine, qui lui amenait du renfort. Dans l'état où se trouvaient les troupes de Louis, fatiguées d'une longue course et de nombreuses escarmouches, privées de cavalerie, une course nouvelle devait les démoraliser entièrement. Lothaire se replia. Charles voulut le poursuivre, et Louis, après quelques hésitations, aima mieux perdre des hommes que de déshonorer son nom en abandonnant son frère. Lothaire se voyant poursuivi, et craignant une attaque subite, s'arrêta pour donner le change aux ennemis, et leur faire croire qu'il changeait de résolution. Il vit bientôt, comme il le prévoyait, arriver leurs députés. Les deux rois déclaraient qu'ils n'en viendraient qu'avec peine à une bataille, mais que, s'il le fallait, ils ne reculeraient pas. Ils priaient leur frère d'implorer la protection du Seigneur, en jeûnant, en faisant des prières; ils promettaient avec serment de lui

Digitized by Google

accorder un lieu sûr dans leur camp, où ils pourraient avoir ensemble une entrevue, ou, s'il le préférait, lui offraient de passer dans le sien, s'il jurait de les recevoir en tout honneur. Pepin n'arrivait pas. Lothaire répondit qu'il y réfléchirait, et, se dérobant de nouveau, il descendit quelques lieues et s'arrêta à Fontenay (aujourd'hui Fontenoy) en avant de Tury, près de Coulon et Saulmé. Ses frères suivirent son mouvement, ils vinrent camper à Tury même, village situé à 7 lieues d'Auxerre. C'est là que prirent enfin leurs positions ces deux armées venues des extrémités de l'empire, et qu'on avait vues se traquer et s'éviter dans un espace de plus de soixante lieues. Le lendemain, elles étaient en présence.

II. Mais les deux rois, soit qu'ils ne vissent pas le stratagème de Lothaire, soit qu'ils ne voulussent pas engager la bataille avant d'avoir fait tous leurs efforts pour l'éviter, se résolurent à un dernier sacrifice. Ils conjurèrent Lothaire, au nom des liens sacrés qui les unissaient tous les trois, de laisser en paix l'Église de Dieu et le peuple chrétien ; de ne pas leur ravir les royaumes qu'ils tenaient de leur père et de recevoir en échange toutes les richesses de leur camp, excepté leurs armes et leurs chevaux. S'il refusait encore, ils offraient une part de leurs propres royaumes, pour Charles, la forêt Charbonnière, pour Louis, les rives du Rhin ; enfin, sur un nouveau refus, ils promettaient de diviser la France en trois parties égales, en laissant à Lothaire l'initiative du choix. En faisant preuve d'une pareille modération, les alliés mettaient en partie la justice de leur côté. Il faut pourtant observer que ces concessions arrivaient bien tard, qu'il n'y était pas question de suprématie impériale, mais, au contraire, d'entière indépendance. Lothaire, qui, pendant toutes ces négociations, avait parfaitement exploité les incertitudes auxquelles il voyait ses frères en proie, répondit qu'avec d'aussi nouvelles propositions, il fallait du temps pour réfléchir; puis, il obligea quelques-uns de ses seigneurs à jurer que, dans ses retards, il ne voyait que le bien de tous. Il paraît que la parole de ses seigneurs était plus respectée

Digitized by Google

que celle de Lothaire ; mais elle lui était égale en valeur. Trompés par ces faux semblants, Louis et Charles perdent deux jours dans leur camp; faute impardonnable sur tout autre champ de bataille, mais qui fait leur gloire dans une guerre civile. Enfin, Lothaire vit arriver Pepin : tout était gagné. Il envoya son ultimatum à ses frères. Investi du nom d'empereur, il avait besoin d'un grand pouvoir pour en soutenir la dignité; ses frères devaient bien le sentir; il ne tenait d'ailleurs que fort médiocrement à augmenter leur puissance. Des deux propositions faites par les alliés, il n'en était plus question. Les jeunes rois furent irrités : « Qu'il choisisse, dirent-ils aux envoyés, ou il nous connaîtra demain au jugement de Dieu, puisqu'il nous y appelle malgré nous. » Je verrai ce que je dois faire, répondit hautement Lothaire, comme s'il eût voulu faire entendre qu'il repousserait une attaque, mais qu'il ne donnerait pas le signal de la bataille. Il ajouta cependant qu'il sortirait avec les siens. L'ange du délire inspirait les paroles comme il présidait aux actions.

III. La plaine, occupée par les deux armées, est dominée du côté de l'ouest par des hauteurs appelées aujourd'hui montagnes des Merles. A quelque distance de là, coule une petite rivière qui va se jeter dans l'Ouanne, et qu'on nommait alors ruisseau des Burgondes. C'est entre cette rivière et les collines que s'élevaient les tentes de Lothaire. Louis et Charles avaient partagé leur armée en trois corps placés : l'un au Deffend, le deuxième à Saulmé, sous le commandement d'Adalhart; le troisième resta sous la main des alliés. Louis pensait qu'ainsi séparés, leurs mouvements gagneraient en précision, qu'ils se rallieraient plus facilement en cas d'échec, et qu'enfin, Lothaire seul chef de son immense armée, pourrait facilement couper la leur, s'ils la lui présentaient compacte et unie. Louis, qui voulait dominer le camp de Lothaire, le forçait ainsi tout d'abord à disperser ses forces. C'est de ce désordre qu'il attendait la victoire.

A l'aube, les deux rois mirent en mouvement le troisième corps et lui firent prendre position sur la montagne. Ce

Digitized by Google

pendant l'heure que Lothaire avait indiquée était arrivée; il sortit de ses retranchements, et fit attaquer partout l'armée ennemie qui couvrait un espace de deux lieues. Les trois corps d'armée s'ébranlèrent. Louis, s'étant précipité du haut du mamelon sur Lothaire, rencontra près du village des Bergeries une vigoureuse résistance, soit que Lothaire eût prévu cette manœuvre, soit qu'il en eût senti tout à coup l'importance, et que le grand nombre et la bravoure de ses troupes lui eussent permis d'en amoindrir l'effet. A la fin pourtant, il céda du terrain. A l'extrémité opposée de la plaine, le corps commandé par Adalhart et Nithard, n'avait pas, malgré ses efforts, un avantage marqué. Enfin, le corps de Charles fut mis en déroute au premier choc. La journée semblait se tourner à l'avantage de Lothaire. Dans cette situation désespérée, les alliés lancèrent un corps de réserve qui n'avait pas encore donné. Ce fut là leur salut. Warin, qui commandait ce corps composé de Toulousains et de Provençaux, se précipita avec eux, et à leur tête, sur Lothaire, en même temps que le reste de l'armée revenait à la charge. Alors commença une épouvantable mêlée de plusieurs heures, un massacre affreux, silencieux, à la suite duquel Lothaire qui, pendant toute la matinée s'était courageusement battu à la tête de ses troupes, s'aperçut que ses principaux vassaux le trahissaient et cherchaient même à le livrer à l'ennemi; alors il tourna bride et quitta le champ de bataille. Ces guerriers qui disparaissaient à l'extrémité de la plaine, ceux qui erraient encore çà et là, les alliés délibérèrent s'ils devaient les poursuivre. Plusieurs le leur conseillaient. Ils s'arrêtèrent eux-mêmes, firent cesser le carnage, frappés par une pensée qui ressemble à un remords. La plaine était jonchée de cadavres : on n'a pas craint de porter jusqu'à cent mille le nombre des morts.

« Sur l'ordre des rois, et pour différents motifs, dit un panégyriste de Charles le Chauve, on éleva un autel afin d'y célébrer la messe le dimanche. Époque ténébreuse en vérité, et singulier spectacle que celui de cet autel, emblème de la paix, élevé au milieu des débris à peine inanimés

Digitized by Google

des discordes civiles, et autour duquel les chants religieux se mêlent aux râlements convulsifs de la mort. Et quand cette étrange cérémonie eut adouci ces visages farouches, rouvert ces mains sanglantes, éteint pour un moment ces haines féroces qui dévoraient les cœurs, les guerriers parcoururent la plaine, donnant la sépulture aux amis, aux ennemis, aux infidèles comme aux fidèles. On n'avait pas voulu être frères pendant la vie; en face de la mort, il fallait bien se trouver frères. Et pendant ce temps-là, les princes, troublés au milieu de ces scènes déchirantes, n'ayant pour apaiser les orages de leur âme, ni la sainteté des serments qu'ils avaient tous violés, ni l'énergie des principes qu'ils avaient eux-même détruits, se jetaient enfin dans les bras de la religion, le seul appui qui reste toujours à l'homme, même coupable, quand tous les autres lui manquent. Ils convoquèrent les évêques qui venaient, eux aussi, de combattre avec leurs bandes. Ceux-ci déclarèrent que l'on avait combattu pour la justice et l'équité. Ce jugement de Dieu en était une preuve manifeste. Aussi devait-on considérer comme innocents les ministres de Dieu, tant ceux qui avaient conseillé cette bataille que ceux qui y avaient pris part. Tous ceux qui, par colère, par haine, par vaine gloire, par quelque vice que ce soit, avaient conseillé cette expédition, y avaient pris quelque part, devaient se confesser secrètement d'un délit secret, et être jugés suivant la gravité de la faute. En souvenir de vénération et d'éloge pour une si haute déclaration de justice, les péchés de leurs frères morts, car ils étaient coupables et commettaient des fautes bon gré mal gré, leur seraient remis : ils en seraient délivrés. Dieu qui jusqu'ici s'était montré leur soutien, leur protecteur dans la justice, continuerait à l'être partout. En conséquence, on ordonnait un jeûne de six jours. » On ne jugera pas ces paroles : Il y a là bien à réfléchir et trop à s'attrister.

IV. A la nouvelle de cet épouvantable combat, la France entière fut frappée d'une stupeur qui s'est conservée jusqu'à nous. Ainsi que les vainqueurs même avaient regretté leur

Digitized by Google

victoire, tout le monde y vit un sujet de deuil. On eût dit qu'il se fût agi des funérailles de toute une nation. Les uns étaient frappés de la perte de sa supériorité, de son indépendance même: « Dans ce combat, disaient-ils, la force des Franks fut tellement atténuée, cette énergie si connue, tellement paralysée, que non-seulement ils ne peuvent plus désormais étendre leurs frontières, mais même les défendre. Les autres voyaient surtout dans cette bataille le triomphe des Normands : les Normands possèdent aujourd'hui nos terres; il n'est pas un seul homme qui osera leur résister. Mais ce qui frappait tous les esprits, c'était cet acharnement aveugle avec lequel les Franks s'étaient égorgés eux-mêmes. « Ils se sont détruits jusqu'à l'anéantissement. » « Aucune nation n'avait vu un si grand massacre dans la génération des Franks. » Voilà ce qu'on disait dans les cités et dans les monastères; et, de tous côtés s'élevaient des voix gémissantes pour pleurer l'empire de Charlemagne qui s'était écroulé dans les plaines de Fontenay. Ce combat eut lieu le 25 juin 841.

V. Dans ce temps, où toutes les grandes calamités comme toutes les grandes joies nationales se traduisaient en chansons épiques, un poëte, nommé Angilbert, a décrit la bataille de Fontenay. Ce n'était pas le fameux Angilbert, gendre de Charlemagne; il est personnellement inconnu; mais son nom révèle sa race, ce qui suffit. C'était un guerrier à la façon de Taillefer ou du chef de pirate Lodbrog, héros et poëte à la fois. C'est le barde germain qui vient de déposer son épée teinte de sang sur un rocher voisin, et qui, jetant sur ce champ de bataille un regard profondément attristé, prend sa harpe et pousse un cri de désespoir :

« Quand l'aurore sépara une nuit affreuse des premières lueurs du matin, on vit paraître, non un jour de sabbat, mais le fatal météore de Saturne. La paix se rompt entre les frères : un démon sacrilége tressaillit. »

« Le cri de guerre retentit. Ici et là le combat terrible commence. Le frère prépare la mort à son frère, l'oncle à son neveu; le fils n'a plus pour son père les sentiments qu'il lui doit. »

Digitized by Google

« Jamais on ne vit carnage plus grand, non, sur aucun champ de bataille. Les chrétiens trouvèrent la mort dans un fleuve de sang. Aussi la troupe des génies infernaux se réjouit, Cerbère ouvre la gueule. »

« La droite si puissante de Dieu a protégé Lothaire. Pour lui, son bras a été vainqueur, il a vaillamment combattu. Si tous les autres avaient combattu ainsi, on eût bientôt vu revenir la concorde. »

« Voici, de même qu'autrefois Judas a livré le Sauveur, ainsi, ô roi! tes propres généraux t'ont livré à l'épée. Sois prudent, pour que le loup qui s'avance n'enlève pas l'agneau. »

« Fontanet, les paysans donnent ce nom à la source et au village où s'élevèrent le massacre et la ruine, où coula le sang des Franks. Les campagnes en ont horreur; les forêts en ont horreur, les marais en ont horreur. »

« Que jamais la rosée ni la pluie ne rafraîchissent la prairie où sont tombés ces braves, si savants dans les combats : on pleurera bien ceux qui moururent alors. »

« Ce grand forfait accompli, que j'ai décrit en vers, moi, Angilbert, je l'ai vu, combattant avec les autres. Seul de beaucoup de guerriers, je restai aux premières lignes de l'armée. »

« En détournant la tête, j'ai vu le fond de la vallée et le sommet de la montagne, où le roi courageux, Lothaire, pressait ses ennemis qui fuyaient jusqu'au bord du ruisseau. »

« Du côté de Charles et du côté de Louis aussi, les campagnes étaient blanches, couvertes de vêtements et de lignes de morts, comme elles sont blanches en automne, quand les oiseaux s'y reposent. »

« Mais cette bataille n'est pas digne de louanges : qu'on ne la chante pas en musique. L'orient et le midi, l'occident et l'aquilon pleureront ceux qui moururent là. Le hasard les a frappés. »

« Maudit soit ce jour fatal, qu'il ne compte plus dans le cercle de l'année! Mais qu'il soit rayé de tout souvenir. Que la clarté du soleil lui manque, et qu'il n'ait pas d'aurore! »

Digitized by Google

« Ah ! nuit affreuse, nuit amère, nuit trop cruelle, où périrent ces braves, savants dans les combats. Leur père, leur mère, leur sœur, leur frère, leurs amis, les avaient pleurés. »

Digitized by Google

CHAPITRE IV

MOUVEMENTS EN SAXE. — NOUVELLE JONCTION DE CHARLES ET DE LOUIS.

I. Lothaire, en quittant les campagnes d'Auxerre, n'avait pas perdu tout espoir ; sa défaite, qu'il attribuait à une trahison, ne lui avait pas semblé définitive. Il s'était le jour même dirigé sur Aix-la-Chapelle, tout en faisant répandre sur sa route le bruit que Charles était tué et que Louis était blessé. Il songeait à vaincre ce dernier, en lui créant de nouveaux ennemis. D'abord, rompant avec toutes les traditions de ses ancêtres, il donna des terres au normand Hariold, espérant ainsi s'en faire un allié dévoué, décisif peut-être, lorsqu'il serait devenu le voisin de Louis : fait inouï, prélude des grandes invasions normandes, premier établissement de ces barbares dans l'empire. Lothaire chercha encore des alliés ailleurs. En Saxe, la politique de Charlemagne et de Louis le Pieux avait été d'attirer, d'élever les Ethélings ou nobles saxons. Par ceux-ci, ils avaient été maîtres des Fridlings ou simples hommes libres, et des lazzi ou esclaves. Dans les guerres civiles, les Ethélings s'étaient partagés entre Lothaire et Louis le Germanique. Voyant les

Digitized by Google

partisans de ce dernier s'accroître tous les jours, Lothaire chercha un appui dans les autres classes, donnant aux uns la liberté, la promettant aux autres, leur annonçant à tous qu'une fois vainqueur, il leur rendrait les usages de leurs ancêtres, à savoir leur indépendance et la religion de Woden. Peut-être peut-on douter de ce dernier point; Nithard est bien partial, et ce qui arrêtait souvent Lothaire au moment où il allait verser le sang, c'étaient ses frayeurs religieuses. Quoi qu'il en soit, les hommes libres et les esclaves se pressèrent les uns contre les autres, prirent le nom de Stellings ou indépendants, organisèrent un soulèvement national et chassèrent les seigneurs qui les gouvernaient féodalement. Les Stellings étaient nombreux, exaltés; depuis longtemps on n'avait fait retentir à leurs oreilles le mot d'indépendance; depuis longtemps la Saxe n'avait été ainsi remuée jusque dans ses entrailles. Qu'allait faire Louis en présence de ces provinces révoltées? Ainsi le caprice d'un ambitieux rendait inutiles trente années de combats glorieux et les longs efforts d'une administration pleine d'écueils. Il démolissait pièce à pièce l'œuvre de son aïeul. L'empereur soulevait d'une main les populations de l'empire, et de l'autre en ouvrait les frontières aux barbares. Lothaire fut distrait de ces honteuses préoccupations et de la poursuite qu'il faisait de son frère par la nouvelle de l'arrivée de Charles.

II. Celui-ci, après la bataille de Fontenay s'était rendu en Aquitaine, recevant en route la soumission de Bernard de Septimanie. Celui-ci, pendant la bataille, s'était tenu à trois lieues de distance, attendant prudemment l'issue du combat pour offrir son épée et sa fidélité au vainqueur. Mais Pepin II, toujours ferme sur son droit d'hériter, ne s'était laissé émouvoir, ni par les flatteries de Bernard, ni par les menaces de Charles. A ce moment, Adalhart, le premier général de Charles, son plus puissant appui dans le nord, lui avait fait dire de se rendre auprès des seigneurs de ces contrées, qui, sur les bruits répandus, refusaient de se donner à Charles, s'il ne paraissait en personne. Suivant ces conseils, Charles, qui devait d'ailleurs avoir en septembre une entre-

Digitized by Google

vue à Langres avec Louis le Germanique, passa à Paris, à Beauvais, à Compiègne, à Soissons et à Rheims. Voyage infructueux encore : les nobles du nord comme ceux du midi méprisèrent le petit nombre des guerriers de Charles. A Rheims il apprit, et les embarras de Louis, et la résolution prise par Lothaire d'attaquer son jeune frère. Alors, tout en s'avançant vers Vassy, il avait envoyé une double ambassade, l'une à son frère Louis afin de lui faire savoir le péril où il se trouvait pour avoir voulu le secourir, l'autre à Lothaire pour lui rappeler encore les liens qui l'attachaient à lui, et le conjurer de ne pas amener le peuple chrétien à un combat, à un massacre nouveau. C'est alors que Lothaire se mit en route. Il fut bientôt à Saint-Denis. Il était plein d'espérance. Son fidèle Oger, archevêque de Mayence, gardait les bords du Rhin, avec assez de force pour arrêter Louis, s'il essayait de rejoindre Charles. Pepin accourait d'Aquitaine avec le désir d'essayer encore une fois sa fortune contre son compétiteur. Lothaire lui-même avait sous sa main une forte armée de Saxons, d'Austrasiens et d'Allemands. Il pensait pouvoir détruire ses frères l'un après l'autre.

III. Charles, qui, dans ces moments, déploya beaucoup d'activité et d'intelligence, après avoir fait garder Paris et Meulan, couvrit de ses guerriers les rives de la Seine aux endroits guéables, éleva çà et là des phares pour prévenir toute attaque nocturne. Lui-même prit position entre Saint-Denis et Saint-Cloud, à portée de secourir les siens ou de se jeter sur Lothaire, s'il essayait de passer la rivière, qui, du reste, était très-haute. En présence de ces difficultés, Lothaire changea de tactique, fit proposer à Charles un traité en vertu duquel celui-ci renoncerait à l'alliance de Louis, comme Lothaire à celle de Pepin. Mais Charles, qui voyait sa perte dans une semblable convention, ne se prit pas à cette ruse, et laissant son adversaire se jeter sur le Sénonnais, il alla prendre en deux jours la ville de Laon, révoltée contre lui, à l'instigation de sa propre sœur, Hildegarde. On vit alors dans Lothaire toutes les irrésolutions, toutes les folles hauteurs d'un homme privé d'appui moral. Il voulut marcher sur

Digitized by Google

Charles, qui s'avançait dans le Perche, et répandre au loin la terreur. Charles l'esquiva. Il ordonna à Nomenoë, duc des Bretons, de lui rendre foi et hommage ; Nomenoë ne lui répondit pas. Enfin, tandis que Pepin II, à qui on avait promis une glorieuse campagne, s'en retournait en Aquitaine, honteux de s'être donné un pareil auxiliaire, et que Lothaire fatigué, à bout de ressources, remontait dans le nord, Charles, par une marche habile, se jeta brusquement dans le nord-est, passa près de Toul, afin d'éviter Oger, et se trouva le 16 mars à Strasbourg, où Louis le Germanique l'attendait avec ses guerriers.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

TRAITÉ DE STRASBOURG (842). — CONCILE POLITIQUE D'AIX-LA-CHAPELLE. — FÉODALITÉ CAROLINGIENNE. — THÉOCRATIE CAROLINGIENNE.

I. C'est là que pour corroborer leur alliance, les jeunes princes, en présence d'une immense multitude, prononcèrent ces fameux serments qui sont dans bien des mémoires. En politique, ces serments ont une grande importance, moins encore parce qu'ils sont prononcés en deux langues différentes, qu'à cause des idées qu'ils renferment. Après avoir rappelé les actes de Lothaire, avant et après la bataille de Fontenay, et dit que ni les liens du sang, ni la religion n'avaient pu le faire revenir de ses erreurs, ils confessent qu'ils veulent prêter serment en présence de leurs guerriers, parce qu'ils pensent que ces guerriers doutent de leur sincérité et de leur attachement fraternel. Ils ajoutent : « En agissant ainsi, « nous ne nous laissons point pousser à quelque injuste dé« sir ; nous voulons si Dieu, par votre secours, nous accorde « le repos, être certains d'opérer le bien général. Mais si « jamais je repousse cette pensée, si j'osais violer les ser« ments que je fais à mon frère, je dégage chacun de vous « de toute soumission, je vous rends vos serments. »



Après ce préambule, les deux frères se jurèrent fidélité. Il faut encore remarquer leurs motifs. Louis dit en langue romane : « Pour l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien, « désormais, autant que Dieu me donnera savoir et pouvoir, « je sauverai ce mien frère Charles, je lui serai en aide, dans « chaque chose, ainsi qu'un homme doit avec justice sauver « son frère, en ce qu'il ferait pour moi de même. Quant à « Lothaire, je ne ferai avec lui aucun accord qui, par ma « volonté, soit un dommage pour ce mien frère Charles. »

Charles reprit en tudesque : « Pour l'amour de Dieu et « pour le peuple chrétien, désormais, autant que Dieu me « donnera savoir et pouvoir, je sauverai ce mien frère « Louis.....

Alors des deux camps s'élevèrent les voix des guerriers : « Si Louis observe le serment que jure son frère Charles, « et que Charles, mon seigneur, ne le tienne pas de son côté, « si je ne puis le retourner, ni moi, ni aucun de ceux que je « pourrai faire changer, nous ne lui serons d'aucun aide « contre son frère Louis. »

Et les guerriers germaniques :

« Si Charles observe le serment que jure son frère, et que « Louis, mon seigneur, ne le tienne pas de son côté.... nous « ne lui serons d'aucun aide contre son frère Charles. »

Ainsi, les princes consultèrent les nobles, et ceux-ci promirent obéissance, mais à condition. Par contre, les petits-fils de Charlemagne n'étaient plus rois qu'à condition. Les vrais maîtres, c'étaient ceux qui l'imposaient, c'étaient les vainqueurs, barons et évêques. Eux seuls n'étaient responsables que d'eux-mêmes. La couronne était entre leurs mains : bienheureux les princes, s'ils voulaient la leur déléguer ! Ainsi, l'abaissement de la royauté, ou plutôt sa transposition en faveur d'une puissance nouvelle, le retour vers la royauté temporaire, déléguée, instinctivement conventionnelle des forêts germaniques, voilà le grand fait politique qui ressort de ces serments déjà tout empreints de l'esprit, de l'énergie féodale. La féodalité n'étant que le pouvoir constitué des nobles et du clergé, les serments de

842 sont comme le premier article de cette constitution. Il y avait là toute une révolution : pour la première fois en France, la royauté venait de descendre dans la nation.

On a beaucoup insisté sur ce fait que les serments furent prononcés en deux langues différentes. Mais il faut remarquer que les langues tudesque et romane étaient depuis longtemps simultanément parlées dans l'empire frank, sans nuire beaucoup à son unité, dans ces temps de transformation ; que toutes deux y furent encore parlées plus tard, parce que le tudesque était la langue maternelle de Charles le Chauve ; que nous avons eu en France deux langues, bien plus, deux littératures nationales, celles de la langue d'oc, avec les troubadours, celle de la langue d'oïl avec les trouvères pour interprètes. Ah ! S'il y a ici quelque chose à regretter, c'est ce que personne ne songea à conserver quand on se trouva en présence d'une situation nouvelle, c'est cette admirable organisation centrale, qui fait de notre patrie un seul être, en quelque sorte, idéal de la France, même dans sa maturité politique, et qui, sous Charlemagne, fonctionnait déjà avec tant de précision, chez nos ancêtres encore barbares.

II. Quant à l'amitié de Charles et de Louis le Germanique, elle ressemblait, au dire de Nithard, à toutes les autres vertus qui les distinguaient : elle était sans exemple. Ils prenaient leurs repas à la même table, leur repos, sous le même toit. Joies et peines, travaux et délassements, ils mettaient tout en commun. Ils assistaient ensemble, quelquefois luttant l'un contre l'autre, à ces jeux germaniques, où des bandes de guerriers saxons, bretons, wascons ou austrasiens, se livraient à des combats simulés, spectacles des siècles carolingiens, seule véritable origine des tournois. Jamais personne n'y fut blessé. On s'arrête avec bonheur sur ce tableau charmant, sur cette parfaite amitié qui rappelle à l'intelligence ce qu'il y a de plus saint, au cœur ce qu'il y a de plus doux dans les joies paternelles. Mais quand on se souvient que Louis avait été l'adversaire de Charles, du vivant même de Louis le Pieux, que plus tard, ces deux prin-

Digitized by Google

ces se brouillèrent, se ravirent plusieurs fois seigneurs et pays, le charme disparaît, et la pensée s'attriste trop vite ; on voit que leur union était surtout politique, c'est-à-dire qu'elle était nulle. Unis, quand leur intérêt l'exigeait, ennemis acharnés, aussitôt qu'ils espéraient quelque avantage de leur désunion. Faible cœur humain qui a tout juste assez de force pour désirer l'amitié, et pas assez pour la réaliser, en la méritant pas des sacrifices!

III. Lothaire était à Sincy, non loin de Strasbourg, lorsque ses frères se liguaient contre lui. Ils lui firent connaître le résultat de leur entrevue, sans néanmoins pouvoir en obtenir aucune réponse. Il comptait encore sur les seigneurs du nord, surtout sur Oger et Hériold, à qui il avait enjoint de garder la Moselle. Les princes alliés, voyant que malgré la solennité donnée au serment de Strasbourg, le fier Lothaire ne voulait pas s'avouer pour vaincu, envahirent de tous côtés les contrées en qui il se confiait. Oger s'enfuit à leur apparition, et Lothaire, frappé dans son dernier espoir, prit rapidement la route d'Italie, entraînant avec lui quelques guerriers, et paraissant renoncer à ses prétentions. Il ne s'arrêta que sur les rives du Rhône : il n'y avait plus d'empereur dans l'empire.

IV. Louis et Charles songèrent donc à une nouvelle organisation, en lui donnant pour base le partage égal des États carolingiens et l'indépendance de chacun d'eux. Comme on l'a vu, tel avait toujours été leur dessein : par intérêt ils voulaient la destruction de l'empire. Mais à cette organisation il fallait un appui, une sanction étrangère. La puissance royale s'était tellement affaiblie pendant les guerre civiles, que non-seulement on ne croyait plus à sa force, à sa durée, à sa légitimité, mais qu'elle n'y croyait plus elle-même. Louis et Charles avaient devant eux deux ordres puissants et avec lesquels il faudrait désormais compter, deux forces actives et vivantes, le clergé et la noblesse. Mais si on s'appuyait sur la noblesse, il était à craindre qu'elle n'imposât des conditions pratiques qui porteraient le dernier coup à la royauté. Dans les seigneurs résidait la force ; ils le con-

Digitized by Google

taient. Aussi marchaient-ils constamment à leur but, sans s'inquiéter des clameurs qui retentissaient autour d'eux, des terreurs dont on comprimait l'élan. De pareils hommes, pensaient les princes, auraient bientôt fait une révolution; ils ne voyaient pas qu'elle s'accomplissait. Le clergé leur semblait moins redoutable : il ne devait pas porter les armes; il avait plus besoin des rois. Pour ces esprits bornés qui ne craignaient, qui ne comprenaient que la guerre, cette considération était décisive. Louis et Charles voulurent donc fonder l'ordre de choses, qu'ils avaient amené, sur le principe de l'autorité religieuse. Les évêques et les prêtres, en apprenant que des conférences avaient lieu à Aix-la-Chapelle, s'étaient rendus en grand nombre dans cette ville. Ils comprenaient toute l'importance que le clergé pouvait conquérir au milieu de ces événements. Le secours même qu'on leur demandait leur révélait l'étendue de leur puissance.

V. Dans ce concile politique, les évêques reproduisirent contre Lothaire quelques-uns des griefs évoqués naguère contre Louis le Pieux, à Compiègne. Ils considérèrent que Lothaire avait chassé son père du trône; que, pour satisfaire son ambition, il avait poussé au parjure tout le peuple chrétien; qu'il avait lui-même violé ses serments, en essayant de déshériter et de perdre ses frères; que par sa criminelle ambition il avait fait souffrir à l'Église universelle homicides, adultères, incendies, forfaits de tout genre; ils ajoutèrent qu'il ignorait l'art de gouverner, et qu'il était impossible de trouver en lui une trace de bonne volonté; que, d'ailleurs, le jugement de Dieu s'était prononcé, une première fois quand il avait été vaincu, une seconde fois quand il avait quitté le royaume : c'était donc la juste vengeance de Dieu qui le rejetait et transmettait son royaume à ses frères, meilleurs que lui, pour le gouverner en toute justice. En conséquence, ils le déclarèrent déchu, et, par une cérémonie qui offre des points de ressemblance avec celle de Compiègne, le dégradèrent. Ce n'était pas assez d'avoir supprimé un roi, il fallait, avant de lui donner des successeurs, songer à soi et s'assurer de la ligne de conduite qu'on allait suivre. « Vou-

Digitized by Google

lèz-vous, dirent les évêques aux princes, en face de l'assemblée, voulez-vous marcher sur les traces de votre frère rejeté, ou régner suivant la volonté de Dieu? — Autant que « Dieu nous donnera savoir et pouvoir; nous voulons que « nous et les nôtres gouvernent suivant cette volonté. — Par « l'autorisation divine, reprirent les évêques, prenez le « royaume, gouvernez-le suivant la volonté de Dieu. Nous « vous en avertissons, nous vous y exhortons, nous l'ordon- « nons. » Assurément la politique du clergé avait été souvent hardie depuis les malheurs de l'empire; mais ils n'avaient pas encore prononcé un pareil mot : Nous l'ordonnons! La puissance royale fut encore plus abaissée devant les évêques à Aix-la-Chapelle, qu'elle ne l'avait été devant les nobles à Strasbourg. C'était un pouvoir dominateur de plus qu'elle venait de reconnaître. Ainsi il ne se passait plus un jour sans que la couronne de Charlemagne ne perdît quelques rayons de sa gloire antique, et ses petits-fils devaient rougir d'eux-mêmes en voyant ce qu'elle était devenue sur leur tête : au reste, tous les plans du clergé ne s'accomplirent pas.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

TRAITÉ DE VERDUN (843).

I. Lothaire fut effrayé en apprenant sa déchéance. Il comprit qu'une lutte nouvelle ne pouvait qu'aggraver sa position, en fournissant à ses adversaires de nouvelles armes. Il sentit l'impossibilité d'une résistance à main armée contre un concile qui ne discutait pas et ne parlait qu'au nom de Dieu. Mieux valait encore avoir ses frères pour ennemis, mieux valait leur crier merci. Ceux-ci étaient alors en délibération à Verdun. Pour ne pas se laisser de nouveau imposer par leur frère, ils répondirent assez dédaigneusement à ses premiers envoyés. Mais lorsque les comtes Josip, Eberhart, Egbert et d'autres encore parmi les plus illustres comtes du Nord, vinrent à Mussy-sur-Seine, au nom de leur maître, apporter des paroles suppliantes; lorsqu'on vit Lothaire, enfin forcé de renoncer à ses grands projets, borner ses désirs à la possession de la troisième partie de l'empire, et oser à peine demander quelque chose de plus en faveur de ce nom d'empereur qu'il tenait de son père et que son aïeul avait jadis ajouté au titre de roi de Franks, alors Louis et Charles, qui

Digitized by Google

n'avaient jamais voulu que la séparation des trois royaumes, et qui se sentaient beaucoup plus indépendants si cette séparation s'accomplissait pacifiquement entre les trois frères et en dehors de toute influence étrangère, se hâtèrent de convoquer le placite des seigneurs et leur firent connaître leur intention de traiter avec Lothaire. Les seigneurs, qui n'avaient rien à gagner au partage de l'empire en deux grands royaumes seulement, et qui songeaient à se retirer dans leurs comtés pour y assoir définitivement leur puissance locale, ne firent pas d'objection : ils sentaient que jamais on ne pourrait revenir sur le passé, malgré les plus grands efforts, et, qu'en réalité, l'empire ne serait pas divisé entre deux ou trois rois officiels, mais en autant de fragments qu'il y aurait de seigneurs influents et de riches barons. Il était plus difficile de décider le clergé. Les princes en vinrent à bout à force d'humilité et d'obéissance, en déclarant que dans cet autre partage, ils ne voulaient encore s'appuyer que sur l'autorité divine. Alors, après plusieurs jours de travaux, on détacha de la surface de l'empire un territoire qui, ayant pour largeur ordinaire la distance du Rhin à la Meuse, courait se rattacher à l'Italie. Ce fragment, d'une longueur sans proportion, on le fit offrir à Lothaire avec ses évêchés, ses comtés, ses abbayes, ses villes. Les instructions des envoyés se terminaient par le mot en usage à cette époque : s'il refuse que les armes décident. Pendant que les deux jeunes rois négociaient si fièrement, Lothaire était accablé et ne songeait plus qu'à tirer les affaires en longueur et à les brouiller : il appelait la ruse à son secours.

II. Quand les envoyés arrivèrent dans son camp, il se plaignit que les parts ne fussent pas égales. Il ne pourrait pas même, disait-il, avec celle qu'on lui offrait, donner des terres à tous ses amis, en échange de celles qu'ils avaient perdues. Cette remarque était juste : les Carolingiens n'avaient plus pour eux d'autre influence que celle de leurs richesses. Mais ces paroles étaient celles que Lothaire prononçait en public. Peut-être les députés des alliés, à la tête desquels se trouvait néanmoins Adelhart, le premier conseiller de

Charles, se laissèrent-ils gagner par quelques promesses secrètes, car ils prirent sur eux d'étendre la limite du royaume de Lothaire, au nord-ouest, jusqu'à la forêt Charbonnière, et n'hésitèrent pas à lui dire que ses frères diviseraient l'empire, moins la Lombardie, la Bavière et l'Aquitaire, et qu'il pourrait choisir la part qui lui conviendrait le mieux. Pour ces princes il n'y avait pas de peuples, il y avait des terres. Lothaire, très-content, prêta serment et exigea en retour celui des députés. L'entrevue des trois frères eut lieu, vers le milieu du mois de juin, dans une petite île de la Sâone, nommée Ansilla; leurs guerriers occupaient les deux rives. Les trois frères ne firent que confirmer oralement l'accord arrangé par leurs fidèles. Dans une assemblée qui eut lieu le lendemain et où l'on devait diviser l'empire, on ne put rien décider : on renvoya le partage définitif au mois d'octobre.

III. Pendant ce moment de répit, Charles mit en fuite Pepin d'Aquitaine, lui prit ou lui tua des hommes, et laissa à la tête de cette contrée le duc Warin, sans doute celui qui avait décidé la victoire à Fontenay. Lothaire dépouilla ceux de ses seigneurs qui l'avaient abandonné dans sa fuite. Louis étouffa une nouvelle insurrection des Saxons. Il y avait dans cette génération nouvelle un reste fécond de l'opiniâtreté des vieux Saxons; aussitôt qu'on leur avait parlé d'indépendance, ils s'étaient souvenus qu'ils descendaient d'Arminius et de Witikind. En vain Louis et son fils Carloman avaient fait contre ces intrépides Stellings deux expéditions les années précédentes. En vain on avait fait trancher la tête aux chefs de l'insurrection. Tous s'étaient de nouveau soulevés contre les nobles ou contre leurs maîtres, aussitôt que les rois francks avaient quitté la frontière. L'année suivante, ils se révoltèrent de nouveau. Louis réprima encore ce mouvement en versant des flots de sang. Les Saxons eussent pu alors former un grand pays, s'ils avaient rencontré un nouveau Witikind, ou s'organiser en communes, s'ils avaient su maîtriser leurs forces, pour ne pas les perdre, et se donner un puissant auxiliaire. Voilà le seul soulèvement qui, chez

Digitized by Google

les peuples étrangers, ait un caractère vraiment national. Encore n'éclata-t-il d'abord qu'à l'instigation de Lothaire. Jamais les Saxons n'eussent songé à secouer le joug des Franks, si les princes franks eussent été unis, et si ces princes eussent songé à s'attirer leur affection en développant peu à peu, en fécondant leur liberté. Tout le passé était oublié. Les Saxons voulaient s'incorporer à ces vainqueurs devenus aussi leurs bienfaiteurs. Personne n'éleva la voix en faveur de ce peuple encore une fois tombé, et le seul écrivain qui leur consacre quelques détails termine son récit par un mot que doivent bien méditer ceux qui seraient tentés de prêter aux populations agitées du neuvième siècle des idées de pure politique. Ainsi, dit Nithard, ce qui avait eu l'audace de se lever sans autorité périt par l'autorité. Il y avait alors des hommes politiques ; quant aux peuples, la plupart n'avaient pas cette conscience de leur propre force qui révèle une nation à elle-même, et lui fait distinguer son rôle et sa mission.

Cependant, le mois d'octobre approchait et les députés se rendaient à Metz pour le partage de l'empire, suivant qu'il en avait été convenu. Lothaire qui, par expérience, savait qu'un député n'est pas à l'abri de toute séduction, avait voulu les avoir sous sa main. Il était venu sans façon résider à Thionville, à sept lieues de Metz. Charles, qui se rendait d'Aquitaine à Worms, où il devait avoir une entrevue avec son frère Louis, ne fut pas peu surpris, en arrivant à Metz, d'apprendre que son frère était si près de lui. L'assemblée qui était appelée à la haute fonction de diviser l'empire, ainsi que l'empereur Charlemagne l'avait fait jadis entre ses fils, était composée de cent-vingt membres, tous appartenant aux plus illustres familles : c'était l'une des plus belles assemblées qu'on eût vues depuis longtemps. Déjà les vassaux de Charles et de Louis s'étaient plaints que les vassaux de Lothaire fussent plus rapprochés de leur prince qu'ils ne l'étaient eux-mêmes de leurs suzerains. D'autre part, Charles n'avait ou n'affectait d'avoir qu'une confiance très-limitée dans la délicatesse de son frère. Il avait peur qu'il ne tendît des embûches aux quatre-vingts seigneurs de son parti et du

Digitized by Google

parti de Louis. Si ses craintes étaient fondées, Charles ne pouvait prendre trop de précautions, car, en ce moment, ce n'était plus les rois, c'était la noblesse qui pouvait remuer l'empire. La présence de cette dernière à Metz, pour arrêter le désordre et ramener la tranquillité évanouie depuis les discussions royales, était une assez belle preuve de la faiblesse des rois et de la suprématie des seigneurs : à ce moment, ceux-ci occupaient la place de Charlemagne. Charles flotta entre bien des partis. A la fin on se décida à transporter l'assemblée de Metz à Coblentz. En novembre, cent dix membres se trouvèrent dans cette ville et commencèrent leurs travaux dans l'église de Saint-Castor. Mais dès la première séance on se trouve en présence d'une singulière difficulté.

IV. Il paraît qu'on avait espéré qu'entre le placite de Macon et celui de Metz, Lothaire enverrait des commissaires dans les provinces, afin d'y prendre les renseignements géographiques dont on avait besoin pour les partages. Il paraît aussi que Lothaire comptait sur un plus beau territoire, si, dans ces partages, on ne s'attachait pas à une trop rigoureuse précision. Lorsque les seigneurs de Louis et de Charles vinrent prier ceux de Lothaire de tracer une carte de l'empire, pas un seul n'en fut capable. Alors les premiers de se récrier. Comment prétendait-on partager, en portions égales, un empire dont on ignorait la superficie et les limites? A la question du bon sens succédait la question d'honneur. Ils étaient convoqués pour prêter serment, le pouvaient-ils dans l'état où étaient les choses? Les seigneurs cédèrent donc le pas aux évêques. Ceux-ci secouèrent la tête : ils n'étaient pas mieux renseignés. Quant au serment, les évêques du parti de Lothaire avouaient qu'on avait pu faire des fautes; mais qu'il fallait hardiment conclure pour ne pas faire souffrir l'Église de Dieu. « En quoi la faisons-nous souffrir? répondaient les autres. Gardons la neutralité. Envoyons des commissaires dans l'empire. Nous agirons alors en toute connaissance de cause. » Ils s'ajournèrent alors jusqu'au mois de novembre, après un débat orageux mais

Digitized by Google

stérile, et qui fait voir que le désordre était au comble, que la guerre civile avait brisé tous les ressorts qui rattachaient les localités au gouvernement central. Anarchie en permanence, si on regarde Charlemagne ; heureux résultat, si on regarde la féodalité : les seigneurs étaient maîtres chez eux. Pourtant ceux qui désiraient une plus haute influence auraient bien fait d'être moins ignorants. Peut-être serait-il bon de connaître au moins les limites d'un pays, quand on prétend le gouverner.

V. Pressés d'en finir, les seigneurs donnèrent aux princes à Thionville une sorte d'ultimatum, d'après lequel les rois devaient vivre en paix, ne pas différer un partage fait le plus équitablement possible, et laisser à Lothaire la faculté de choisir, ainsi qu'on le lui avait promis. En voyant les grands pouvoirs qui reposaient entre leurs mains, les princes avaient pu craindre de les voir renverser l'institution qui s'était elle-même abaissée à leurs yeux. Les seigneurs s'y prirent autrement, s'inquiétant fort peu des titres, excepté du leur, ils allèrent régner dans leurs domaines. Pourtant ils avaient indiqué sommairement, ce semble, les pays qui devaient revenir à chaque prince. Et c'est l'année suivante que les rois se rendirent à Verdun pour effectuer le partage. Lothaire eut, avec le titre d'empereur, la Lorraine, la Bourgogne, le Dauphiné, la Provence et l'Italie ; Louis, la Germanie, et Charles, la France occidentale. La fatigue et l'insouciance étaient générales.

VI. Judith, la femme fatale à l'empire, mourut au moment même où l'on allait signer le partage de Verdun ; elle vit se consommer son ouvrage. Elle avait été d'abord emportée par la révolution qu'elle avait soulevée : elle assista probablement à Fontenay. Plus tard elle fut laissée à l'écart. Pendant que les princes, à qui elle avait ouvert la barrière, s'acharnaient dans le nord sur les derniers restes de l'héritage de leur aïeul, ils ne songeaient guère à la tirer d'un isolement d'ailleurs plus sûr désormais pour elle que les vicissitudes des combats. Mais cet abandon, Judith, quoique jeune encore, pouvait s'y attendre, n'ayant rien fait de noble et de grand ; son

Digitized by Google

sceptre avait conservé sa fragilité première ; la mort de son époux lui enleva sa puissance. Mémoire tout entière retournée en poussière, sentiments à jamais retombés dans le néant, pour les âges suivants, femme ornée de qualités brillantes qui pouvaient être fécondes et ne le furent que pour le désordre, Judith n'appartient à l'histoire que par le mal qu'elle a fait. Ses cendres furent déposées dans le monastère de Tours, près de celle de Luidgarde, la chaste épouse de Charlemagne.

VII. Bernard de Septimanie aurait pu regarder comme un retour de sa bonne fortune une paix qui lui laissait pour unique rival un jeune homme dont il était naguère le protecteur officiel. Il aurait même pu s'abandonner de nouveau à ces espérances flatteuses, à ces projets d'indépendance que ses ancêtres avaient tous caressés dans leurs loisirs méridionaux. Mais il perdit une large part de sa popularité quand il essaya d'enlever à ses sujets leur législation et leurs coutumes traditionnelles. Bientôt Charles le Chauve arriva dans ces contrées, se posant comme maître de l'Aquitaine. Ce droit, Bernard ne l'admettait pas. Les seigneurs seuls avaient tout fait à Thionville, et ni lui ni la plupart des seigneurs aquitains n'y avaient été convoqués. Il fit donc un appel à son hériban. Charles marcha contre lui, le surprit, et transporté de rage à sa vue, lui plongea lui-même son couteau dans le cœur. Quelques-uns, il est vrai, semblent dire que le comte de Toulouse tomba sur le champ de bataille, à côté d'Hervée, son compagnon : cette mort sinistre a toujours été enveloppée de ténèbres. Mais voici le récit d'un chroniqueur, qui, s'il exagère la vérité, nous apprend du moins comment se conserva longtemps en Aquitaine le souvenir de cet étrange événement.

« Bernard, comte de Toulouse et de Barcelonne, vint à Toulouse et se prosterna devant le roi Charles dans le monastère de Saint-Saturnin. Le roi saisit le comte de la main gauche comme pour le relever, et de l'autre, il lui enfonça un poignard dans le cœur et le tua cruellement, non sans se rendre coupable d'infidélité et d'impiété, non sans exciter les


Digitized by Google

soupçons de parricide. Car on le croyait partout fils de Bernard, et son visage le laissait bien voir : la nature révélait la honte de sa mère. Après cet atroce assassinat, le roi quittant son trône couvert de sang, et frappant du pied le cadavre, poussa ce cri : Malheur à toi qui as souillé le lit de mon père et de ton seigneur.... Le cadavre resta deux jours sans sépulture ; le troisième jour, Samuel, évêque de Toulouse l'ensevelit et mit sur son tombeau une inscription en langue romane. »

VIII. Ainsi, Pepin II et Charles, fils de Pepin d'Aquitaine, étaient dépouillés des droits qu'ils tenaient de leur père : ils réunirent leurs ressentiments et leur forces. Des soulèvements partiels éclatèrent; ceux qui les dirigeaient appartenaient tous à la noblesse. Willelm, fils de Tuodanna et de Bernard, et qui n'avait guère alors que dix-huit ans, se jeta dans Toulouse et l'appela aux armes. Charles le Chauve parut bientôt sous les murs de cette ville; mais voyant l'opiniâtre résistance qu'il éprouvait, il fit venir des troupes du Nord, bandes inexercées, enlevées aux monastères pour la plupart. Pepin II accourut à leur rencontre, les attaqua brusquement et les tailla en pièces dans l'Angoumois. Hugues, abbé de Saint-Quentin et de Saint-Bertin, Riboton, abbé de Saint-Ricquier, le premier, fils, le second petit-fils de Charlemagne restèrent sur le champ de bataille. On fit prisonniers Ebroin, évêque de Poitiers et grand chapelain de Charles le Chauve, Raban, le porte-étendard, Ragenaire, évêque d'Amiens, Loup Servat, abbé de Ferrières et plusieurs nobles. Un grand nombre avaient pris la fuite avant même que l'engagement fût sérieusement commencé. Il fallait que Charles le Chauve comptât bien peu sur l'obéissance de ses seigneurs pour arracher les chefs aux soins de leurs églises, les simples combattants aux paisibles travaux de la campagne. Un poëte de temps a consacré quelques stances à la principale victime de ce combat.

« Hugues, nom chéri, Hugues, noble rejeton du puissant Karle, de ce digne prince ; innocent, tu as été blessé tout à coup, tu es tombé, frappé à mort. »

« Mais pourquoi as-tu osé t'approcher de Karle, que Louis, l'empereur illustre, avait librement constitué roi? »

« Pourtant tu ne méritais pas d'être percé de coups de lance, tes membres ne devaient pas être déchirés. Etre utile à tous plutôt que nuire à qui que ce fût, c'est ce que tu aimais toujours. ».

« Aussi le roi Pepin pleura, dit-on, quand il te vit dépouillé de tes vêtements, étendu tout nu, sans honneur, au milieu de la poudreuse campagne. »

« Que dis-je? En parlant de toi il ajouta : Pour le voir sain et sauf dans son corps, je donnerais cent talents d'or, »

« Tant cette perte m'afflige. Qu'on l'ensevelisse honorablement à Charroux, dont il était prêtre, rendez-le à ses moines. C'est là qu'en vivant il a voulu qu'on l'ensevelisse. »

« Ah! quelle gracieuse, quelle belle figure tu avais! Tu promenais çà et là tes regards. Tu l'emportais en beauté sur tous. Être utile à tous plutôt que nuire à qui que ce fût, c'est ce que tu aimais toujours. »

« Jamais tu n'as commis de crime, jamais de rapine. Tu étais très-doux. Être utile à tous plutôt que nuire à qui que ce fût, c'est ce que tu aimais toujours. »

IX. Willelm, qui ne s'était jeté dans Toulouse que pour venger la mort de son père, ne sut pas se contenir en voyant son ennemi définitivement victorieux. Dans sa fureur il fit alliance avec Abdérame. Charles le Chauve avait cédé une partie de l'Aquitaine à Pepin II; celui-ci nomma Willelm duc de Toulouse. Quelques années après, ces populations légères indignées, disent quelques-uns, de l'inactivité de Pepin, ou plutôt excitées secrètement par la faction de Charles, trahirent leur roi et le livrèrent à son rival. Willelm, qui voyait bien d'où partaient les coups, marcha contre les comtes Aledran et Isambard, à qui Charles le Chauve avait confié la garde de la frontière, leur prit d'abord Ampurias et Barcelonne où ils résidaient, et finit par s'emparer de leurs personnes. Retiré dans les Pyrénées, au milieu de ces sites sauvages qu'il regardait comme son empire, il portait partout la terreur, et s'y retirait invisible quand il était poursuivi. Ses ennemis

Digitized by Google

qui le traquaient de tous côtés l'entourèrent enfin et l'assassinèrent à Barcelonne, en 850.

Bernard, encore enfant, jura de venger son frère et son père ; ce serment fut la pensée unique, l'inspiration de sa vie entière. A vingt-cinq ans, il accompagnait Pepin à la diète de Pitres, où Charles le Chauve le fit condamner. Quand Bernard entendit lire sa sentence, il sortit du placite avec l'indifférence d'un homme qui va à ses affaires, et alla se cacher dans la forêt où Charles le Chauve devait passer. Celui-ci l'observait : il le fit suivre. Bernard s'en aperçut, s'esquiva, et apprit en route qu'on venait de lui enlever toutes ses dignités. Bernard avait, ainsi que son frère Wilhelm, l'esprit rusé, vindicatif, hardi, les haines implacables du guérillas des montagnes ; sa passion pour tout ce qui sent l'aventure, le danger, l'ennemi, son insouciante gaîté, son dédaigneux sourire en présence de la mort. Longtemps après on le trouve impliqué dans une conspiration qui s'organisa contre la vie du roi Charles, lorsqu'il se fit couronner empereur. Nés, élevés au sein des périls, au milieu des fuites et des désastres, fiers de posséder l'épée du comte de Barcelonne, les fils du Tuodanna ne connurent d'autre joie que celle de la victoire, d'autre énergie que celle de leur vengeance, d'autre patrie que le pan du ciel qui éclairait leur triomphe, ou le rocher qui les dérobait aux regards de leur imprudent ennemi. Cœurs qu'aucun autre cœur n'adoucit, ne fondit jamais ; imaginations sans contre-poids, dignes d'une direction puissante, dignes de circonstances meilleures ; âmes de feu qui ne surent pas trouver leur aliment ; héros peut-être quarante ans plus tôt.

X. Enfin, les fils de Pepin d'Aquitaine n'eurent pas une meilleure destinée. Ces jeunes gens perdirent toutes leurs chances de succès en s'unissant aux Normands : l'Aquitaine encore plus franke qu'elle n'était indépendante, les abandonna. Charles, surpris dans une embuscade, fut jugé dans une assemblée, convoquée à Chartres, et condamné à une réclusion perpétuelle dans le monastère de Corbie. Louis le Germanique l'en tira plus tard, pour lui donner le siége archié-

Digitized by Google

piscopal de Mayence. Pepin eut moins de bonheur : son rival le confina dans l'abbaye de Saint-Médard, à Soissons, où il mourut. Les écrivains du parti de Charles ont injurié sa mémoire. Tout ce qu'on en peut conclure, c'est qu'il avait sérieusement inquiété le fils de Judith.

Telles furent les différentes vicissitudes et les suites du traité de Verdun. Avec lui finit la plus importante période des guerres civiles.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

EMMA ET ÉGINHART.

I. L'œuvre civilisatrice de Charlemagne était officiellement perdue dans l'Occident; on en retrouvait encore le regret, le vivant souvenir dans la solitude d'Éginhart.

On n'a pas oublié que cet ancien compagnon de l'empereur, en voyant Bernard de Septimanie nommé camérier de Judith, avait senti expirer ses plus fermes résolutions, et s'était retiré dans ses domaines de Mülhenheim. Mülhenheim, nommé depuis Seligenstat (ville des bienheureux), était situé au milieu de la belle forêt d'Odenwald, qui existe encore en partie dans les régions montagneuses. Il était difficile qu'après de si longues années passées dans les soins du gouvernement, que, doué d'une aussi active intelligence, qu'avec un aussi vif désir d'être utile à ses semblables, il ne revînt pas, les premières jouissances de l'oubli une fois goûtées, à ses habitudes premières, aux idées de toute sa vie. Mais alors il croyait y avoir renoncé pour jamais. Il emportait avec lui des souvenirs, des espérances. Il laissait au palais de vieux amis; leurs lettres viendraient le consoler dans son exil. La reli-

Digitized by Google

gion l'entourerait de sa protection et de son prestige. Enfin, il avait un fils, Vussin, une femme, Emma, dont l'affection pouvait remplacer l'amitié de Charlemagne, chasser ou ennoblir ses regrets en les partageant. Au moment où la patrie lui manquait, la famille lui tendait les bras.

Loin du tumulte et des intrigues de la cour, heureux en présence de cette nature accidentée et grandiose, Éginhart résolut de consacrer les premiers jours de sa retraite à décrire la translation des saints martyrs, Pierre et Marcelin. Les premières paroles de cette histoire sont touchantes comme un fragment d'épopée. Désormais riche d'oubli, il les réserve pour la peinture de sa paisible résidence :

« Lorsque je demeurais encore au palais, occupé des affaires séculières, je songeai souvent au moment où je pourrais jouir du repos que j'espérais enfin rencontrer. Ayant trouvé un lieu solitaire, bien loin du bruit des hommes, je l'obtins de la libéralité du prince Louis, pour qui j'avais combattu. Ce lieu est situé dans une forêt de la Germanie; le Necre et le Mein l'entourent de toutes parts; et ceux qui l'habitent aujourd'hui le nomment Odenwald. Là je construisis, suivant ma fortune et mes moyens, non-seulement des maisons et des cabanes, mais encore une assez belle église pour y célébrer les saints offices; et j'hésitai sur le nom du saint ou du martyr à qui je devais la dédier. Je restai longtemps irrésolu. »

Il dit ensuite comment le hasard avait amené à son foyer un étranger qui voyageait dans ces contrées. En prolongeant cordialement le repas de l'hospitalité, Éginhart apprend que son hôte est de Rome. Il lui fait part aussitôt de l'ardent désir qu'il nourrissait de posséder dans son abbaye des reliques de saints martyrs. Le voyageur insouciant, n'y fit pas d'abord grande attention, puis, sur les instances de son hôte, il lui promit qu'il réfléchirait. Dès le lendemain matin, il vint retrouver le pieux anachorète en lui présentant des tablettes où étaient écrits les noms de plusieurs saints confesseurs et martyrs. Au comble de la joie, Éginhart motiva son choix, et bientôt, sur le

Digitized by Google

seuil de sa demeure, il souhaitait un heureux voyage à l'étranger qui repartait pour Rome à la hâte, muni de provisions qu'il tenait de la munificence de son hôte, monté sur une belle mule dont il lui avait fait présent, et accompagné de Raleig, secrétaire d'Éginhart. Il y a dans cette scène quelque chose de la noble simplicité homérique. L'œil se repose avec plaisir sur ce tableau de la vie primitive et des mœurs agrestes de la Germanie. « Gerward, bibliothécaire du palais, qui avait alors la direction de toutes les constructions impériales, s'en revenait un jour de Nimègue, regagnant Aix-la-Chapelle. Il passa une nuit à Ganglude, et son hôte lui demanda s'il avait quelques nouvelles du palais. Mais, répondit Gerward, il n'y est question que des prodiges qui se multiplient dans la maison d'Éginhart. Ce sont deux saints dont il possède, dit-on, les restes dans son oratoire. Tous nos voisins accourent chaque jour pour les vénérer, et tout malade qu'on y amène, s'en retourne guéri. » Bientôt, en effet, le bruit des miracles qui s'opéraient au tombeau des martyrs, la protection que leur illustre gardien accordait à ceux qui venaient y chercher un asile, se répandit au loin. Au milieu des usages barbares de la société franke, en présence d'hommes vindicatifs et encore sauvages, la loi ne pouvait pas couvrir tous les malheureux, protéger tous les faibles. Il était d'un noble cœur de tendre la main, même aux coupables : toute faute pouvait être punie de mort, quand l'offensé se chargeait du soin de sa vengeance. Du fond de sa retraite, l'ancien ministre de l'empereur désarma bien des bras, sauva plus d'une existence, rendit le bonheur à bien des familles, et goûta ainsi plus d'une journée de vrai plaisir. Il avait autrefois donné un bénéfice à un homme qui courait risque d'en être dépouillé. Éginhart lui donna un protecteur dans Gozlbert, abbé de Saint-Gall : « Je vous le « recommande, écrivait-il à ce dernier, parce que je con- « nais la volonté perverse, l'insatiable cupidité de certains « hommes, qui ne s'inquiètent guère des maux faits au pro- « chain, pourvu qu'ils puissent satisfaire leur avide égoïsme. » Les liens les plus étroits unissaient Éginhart et Raban-Maur,

Digitized by Google

l'un des plus savants écrivains de ce temps. Tous deux élèves d'Alcuin, n'ayant jamais calculé ou modifié leur dévouement pour la famille impériale, ils étaient faits pour s'aimer. L'un des vassaux de Raban vint dire un jour à Éginhart qu'il était poursuivi par ses ennemis. On sait ce qu'on appelait alors la Feida, la loi du plus fort, l'inséparable compagne de l'ignorance. Plus que jamais en vigueur depuis ces années de décadence, elle livrait un homme à la merci de son ennemi, s'il l'atteignait. « Je vous en prie, écrit sur-le-« champ Éginhart à Raban, ne forcez pas votre vassal à « aller à la guerre. Il est guetté. D'ailleurs, ils marcheraient « sous les ordres d'un comte qui est son ennemi personnel. »

II. Raban le grammairien, dit un chroniqueur, Raban qui ne le cédait à aucun poëte de ce temps, fit offrir au pape Sergius et à saint Pierre un livre sur l'éloge de le Sainte-Croix, en vélin et figures variées, et composé en vers difficiles et admirables. Raban-Maur était alors à la tête du monastère de Fulde, qui fut pour l'Allemagne un foyer de progrès. Sa science, son goût pour les beaux-arts et sa sagesse avaient décidé Éginhart à lui confier l'éducation de son fils, Vussin. Néanmoins il excitait lui-même son ardeur, il enflammait sa bonne volonté :

« Je crains beaucoup, mon fils, j'ai grand'peur qu'en « ayant abandonné le bercail, tu ne m'oublies, tu ne t'ou-« blies toi-même. La jeunesse imprudente a besoin des freins « de la discipline pour marcher dans la voie de la justice. « Aussi, mon fils, efforce-toi d'acquérir des mœurs honnê-« tes, et ne fais aucune peine à celui dont je te disais « d'imiter la conduite. Souviens-toi de ta profession reli-« gieuse, et autant que te le permettra ce guide auquel tu « t'es confié tout entier, travaille à bien comprendre ses « instructions. Grâce à elles, grâce à l'habitude que tu en « prendras, tu jouiras de tous les avantages d'une science « féconde. Comme je te l'ai dit, instruis-toi; cet esprit si « brillant, si abondant du grand orateur, cette science qui « le distingue, sache t'en emparer; sache imiter surtout la « pureté de ses mœurs, entends-tu bien. Car la grammaire,

Digitized by Google

« la rhétorique et les autres arts libéraux sont bien vains, « bien nuisibles aux serviteurs de Dieu, quand, par la grâce « divine, on ne les place pas au-dessous de la vertu. La « science enorgueillit ; c'est la charité qui édifie, et, pour « ma part, j'aimerais mieux te voir mort qu'orgueilleux et « vicieux. Le Sauveur ne nous dit pas d'apprendre de lui « les miracles, mais la douceur et l'humilité du cœur. Que « te dirais-je de plus? Souvent je t'ai donné ces conseils de « ma propre bouche. Plaise à Dieu que tu puisses aimer ce « qui rend chaste le cœur et le corps. Je t'ai envoyé des « paroles, des noms obscurs et des passages de Vitruve que « j'avais, pour le moment, sous la main, pour que tu les « étudies dans ton monastère. Et je crois que tu pourras en « voir une sorte de modèle dans la chapelle qu'un seigneur « a élevée sur des colonnes d'ivoire à la façon des anciens. « Et pour comprendre la description scénique dont parle « Vitruve, vois ce que Virgile appelle scène au 3e livre des « Géorgiques.

Ad delubra juvat, etc. »

Peut-être trouvera-t-on qu'il ne faisait pas très-belle la part des sciences humaines, mais il faut se souvenir qu'à ce moment la religion seule était debout. Angesise, abbé de Fontenelle et de Luxeuil, autre partisan de l'ancien gouvernement, lui était plus intimement attaché depuis qu'il l'avait vu quitter le monde pour ne pas voir les malheurs qu'il avait prédits. Éginhart obtint de lui un bénéfice pour un vassal sans doute malheureux qu'il lui recommanda. Ces trois hommes d'un autre âge se pressaient encore, malgré la distance, l'un contre l'autre, pour soustraire les faibles à l'oppression naissante des seigneurs. Ils n'étaient plus rien au palais : ils faisaient le bien chez eux. Aistolphe, qui fut archevêque de Mayence, venait de remplacer l'évêque intérimaire Wolger ; l'un des vassaux craignait que ce changement ne lui fît perdre un bénéfice de trois manses et de douze esclaves : « Laissez-le lui, écrivait Éginhart, et quand « vous aurez ordonné l'évêque définitif, je m'entendrai « avec lui. » Grâce, à la protection d'Éginhart ; Frumold,

Digitized by Google

dont le père, vassal de l'empereur, venait de mourir, conserva son bénéfice, bien qu'une maladie l'empêchât d'aller, selon l'usage, se recommander à l'empereur. D'autres fois c'étaient de simples serfs que le généreux solitaire couvrait de son autorité : « Deux serfs appartenant à Saint-Martin, « écrivait-il à un de ses amis, se sont réfugiés sur le seuil « des martyrs. Leur frère a tué un de ses compagnons. Ils « demandent à payer le weregild, pour qu'on épargne leur « frère. Cédez à leurs prières, les martyrs vous le rendront. » Une autre fois, Éginhart essayait de consoler un évêque sur le point de mourir, et ces consolations révèlent, avec un fond de bonté un peu brusque l'énergie de sa foi dans la vie future. « Bien que je m'afflige, très-aimé seigneur, de « te sentir si malade, j'éprouve cependant une grande con« solation en voyant que ces souffrances tournent au profit « de ton âme. La bonté divine, je le crois bien, permet que « tu sois si cruellement éprouvé, parce qu'elle veut qu'au « sortir de ce corps tu sois entièrement purifié. Tu me dis « de prier pour ton âme, je puis assurer à ton amitié, « qu'autant qu'il me sera possible, autant que le Seigneur « me donnera de force, j'y engagerai des personnes dignes « d'être exaucées: tu peux t'en rapporter à mon faible « témoignage. Tu voudrais recouvrer la santé; bien qu'il ne « faille jamais désespérer, puisque Dieu peut faire ce qu'il « veut de sa créature, cependant mieux vaut pour chacun « de nous se préparer à ce qui est certain que de négliger « le nécessaire pour l'incertain. » Ces traits, si insignifiants qu'ils paraissent, nous font peut-être mieux connaître le caractère d'Eginhart que ne le feraient d'éclatantes actions; ils révèlent ses véritables sentiments. Ces bienfaits étaient comme des fleurs qu'il semait autour de son ermitage; il se montrait digne de son ancienne fortune. Enfin, Loup Servat, jeune alors, avait voulu connaître l'auteur de la vie de Charlemagne et de la chronique de Lauresheim qu'il venait de lire. Voici la lettre où il lui faisait connaître la vive admiration que cette lecture avait provoquée en lui, admiration qui, à cet âge encore plein d'illusions, s'élève souvent à un affectueux enthousiasme :

Digitized by Google

« J'ai longtemps hésité, ô le plus désiré des hommes, « avant d'oser écrire à votre excellence. Bien des motifs « sensés me détournaient de cette obligation ; mais ce qui « m'arrêtait surtout, c'était la crainte de vous offenser au « moment même où je voudrais acquérir votre amitié. Je « craignais de commencer une liaison d'une manière « inusitée et trop précipitée, moi qui ne vous avais jamais « parlé... L'amour de la littérature est inné en moi, il me « possède dès mon enfance ; et je ne partage point la pen- « sée des hommes d'à présent qui ne voient là, pour la « plupart, qu'un loisir inutile. Si nous n'avions eu à « regretter l'absence des maîtres, si les travaux des anciens « n'avaient péri dans un long oubli, j'aurais pu, avec la « faveur du Seigneur, satisfaire mon avidité. Mais de votre « temps, grâce au fameux empereur Charles, à qui les let- « tres reconnaissantes doivent un éternel souvenir, elles ont « été rappelées, elles ont pendant quelque temps relevé la « tête... Pour moi, il me semble qu'il faut aimer la sagesse « pour elle-même. C'est pour me la faire acquérir, que le « saint archevêque Aldric m'a donné un maître de gram- « maire ; j'ai pu ainsi connaître cet art. Je passai de la « grammaire à la rhétorique, j'étudiai ensuite, par ordre, les « autres arts libéraux, ce qui est bien simple aujour- « d'hui ; je voulus ensuite prendre connaissance des ouvra- « ges des autres auteurs. Les ouvrages dictés dans notre « époque me déplaisaient, parce qu'ils s'éloignent de cette « belle gravité de Cicéron et des anciens, que les plus célè- « bres défenseurs de la religion chrétienne ont essayé de « reproduire. C'est alors que j'eus entre mes mains cet « ouvrage où vous avez raconté les faits illustres de l'empe- « reur, et où vous les avez racontés, laissez-moi vous le « dire sans soupçonner de flatterie, d'une manière pleine « d'éclat. L'élégance des pensées, le petit nombre des con- « jonctions, que j'avais remarquées dans les auteurs, les « périodes sans trop de longueur, vives, légères, les pensées « achevées en peu de mots, voilà ce que j'ai retrouvé, ce « que j'ai chéri dans votre ouvrage. Aussi, pour bien con-

Digitized by Google

« naître vos sentiments qui, je l'ai toujours su, sont dignes
« d'un sage, et surtout à cause de l'éloquence que respire
« ce livre, j'ai désiré de rencontrer plus tard une occasion
« favorable de vous voir, de jouir de votre entretien. Votre
« probité, votre sagesse vous avaient rendu illustre à mes
« yeux; ainsi je voulais que mon amour pour vous, pour
« l'étude, me recommandât à votre supériorité. Et je ne
« cesserai jamais de désirer ce moment, tant que je vous
« saurai vivant. Ce bonheur, je l'espère d'autant plus que
« vous venez de quitter la Gaule pour la contrée transrhé-
« nane; nous sommes presque voisins. L'évêque Aldric m'a
« envoyé vers le vénérable Raban pour apprendre de lui
« l'intelligence des divines Ecritures. A la nouvelle que son
« messager allait partir pour chez vous, je lui ai d'abord
« proposé de vous porter certaines expressions obscures,
« pour que vous veuilliez bien les éclaircir. Ensuite, il
« m'a paru bon de vous envoyer cette lettre. Et maintenant
« que j'ai franchi la limite de la timidité, je voudrais que
« vous m'envoyassiez aussi quelques-uns de vos livres. » C'était le monde littéraire qui, par la bouche de ce jeune homme laborieux et aimant, venait remercier Eginhart de ses veilles studieuses et le récompenser de ses travaux. Dès ce moment, Loup Servat fut un de ses meilleurs amis.

III. L'ébranlement général de l'empire l'arracha tout à coup à ses douces préoccupations. Lothaire, disait-on, arrivait d'Italie, disposé à rester avec son père, malgré son père même, disposé à la révolte en cas de refus. Cette nouvelle plongea Éginhart dans un douloureux étonnement. Il se refusa à la croire sur de simples rumeurs. Une lettre émanée du palais lui en acquit bientôt la certitude. Elle contenait l'invitation de se rendre auprès de l'empereur et de venir siéger dans une grande assemblée où l'on espérait désarmer l'insurrection. Ancien précepteur de Lothaire, les relations d'Éginhart avec le prince avaient toujours été celles d'une respectueuse déférence et d'une sincère amitié : il voulut lui écrire. Quelle joie pour lui si, à cette voix connue, Lothaire déposait les armes, si ses conseils prévenaient la guerre civile! C'est par

là surtout qu'il pouvait être utile, plutôt que dans une assemblée où ses forces affaiblies ne lui permettraient qu'une muette protestation. Après avoir prié un évêque, revenu d'Italie, de rappeler au jeune empereur son inaltérable fidélité, il s'adressa directement à son ancien élève : « Que mon « seigneur le très-pieux Auguste vive à jamais. Les paroles « ne sauraient exprimer le zèle que j'éprouve pour votre « grandeur, l'intérêt qui m'attache à tout ce qui vous touche. « Je vous ai toujours également aimé, vous et l'empereur, « votre père ; j'ai toujours également désiré votre conserva- « tion depuis que, par le consentement de tout le peuple, il « vous a associé à son titre et à son empire ; depuis qu'en « vous confiant à mes soins, il m'a chargé de corriger vos « mœurs et de vous enseigner la pratique de la vertu. Bien « que je n'aie pas fait de mon côté tout ce qu'exigeait une « semblable direction, cependant ma bonne volonté ne vous « a jamais fait défaut. Elle reste aujourd'hui ce qu'elle était, « et c'est elle qui ne me permet pas de garder le silence, « qui me contraint même de vous parler. Que votre pru- « dence le sache bien, il est des hommes qui cherchent « beaucoup plus leur utilité que la vôtre. Ils sollicitent votre « bonté ; ils veulent vous persuader de mépriser les avis « de votre père et d'abandonner le pays que vous devez ré- « gir et gouverner. Ils veulent que vous veniez, que vous « restiez chez lui, malgré lui ; ils veulent que, foulant aux « pieds toute affection, vous vous abandonniez tellement à « la discorde, qui ne devrait pas même être nommée entre « vous, que, dans votre cœur, la haine remplace l'amour. « Aussi ai-je cru que je devais engager votre grandeur à « éviter un tel péril.... Je vous aime, Dieu le sait ; voilà « pourquoi je me crois obligé de vous avertir. Et vous, vous « ne devez pas considérer l'obscurité de la personne qui vous « conseille, mais la bonté du conseil qu'elle vous donne. »

IV. Trop d'obsessions entouraient alors l'ambitieux Lothaire. Éginhart échoua ; sa voix calme et sévèrement affectueuse se perdit au milieu des clameurs des partis. Repoussé par le fils, comme il l'avait été deux ans auparavant par le père,

Digitized by Google

alors qu'il lui donnait, à lui aussi, de sages conseils, il était tombé dans un abattement profond. Que faire maintenant, inutile organe du passé, dans un palais rempli de terreur, d'incertitudes, d'animosités, de vices peut-être? Quel triste moment pour rentrer dans le monde et n'y trouver que des partis acharnés l'un contre l'autre, trop exaltés par leurs espérances ou leurs frayeurs pour prêter l'oreille à la vérité? Éginhart ne s'en sentait pas le courage. Il le fit entendre. On ne fit pas attention à ses paroles; l'ordre fut réitéré; il réitéra son refus. « Tu n'as pas compris le vrai sens de ma lettre, écrivait-il au bibliothécaire Gerward, relis-la. » Malgré sa répugnance, il fut forcé de revenir au palais et de voir se réaliser tout ce qu'il avait prévu. Il vit, il vit lui-même l'influence fatale de Bernard sur Judith, sur l'empereur. Il vit l'empereur quitter sa capitale où il ne devait rentrer que flétri, et l'expédition de Bretagne arrêtée soudain par l'explosion générale. Du haut de l'antique palais des Herstall, le loyal serviteur de cette famille put contempler tous ces grands mouvements; c'était le dernier sarcasme de la fortune. Judith partit tout à coup pour ne pas laisser Louis abandonné après la fuite de Bernard. Elle avait intimé à Éginhart l'ordre de venir la trouver à Compiègne. Mais le coup était porté. Malade, consumé d'ennuis, il se mit tristement en route, et fut, au bout de peu de jours, obligé de s'arrêter au monastère de Saint-Bavon. De là il écrivit à Louis et à Judith, pour lui faire connaître l'impossibilité où il était de les suivre. Il écrivit aussi à un comte de leur intimité, afin d'avoir en lui un appui. Venu en dix jours à Valenciennes, il avait été obligé d'aller par eau jusqu'à Saint-Bavon. Après lui avoir fait connaître les détails de sa maladie, il ajoutait : « Daignez donc m'excuser « auprès de l'empereur de ce que je ne suis pas venu à sa « rencontre, comme ceux qui ont pu le faire. Je serais venu « si je l'avais pu; je viendrai aussitôt que je le pourrai. « Absent ou présent, je lui resterai toujours fidèle. Je vous « prie de m'informer de tout ce qui a été fait, de tout ce qui « se fera. Tout ce qui se passe dans le royaume devait arri-

Digitized by Google

« ver avant deux ans ; c'était une prédiction ; les martyrs « l'avaient révélé. »

Enfin il reçut la permission de retourner à Séligenstat. Sa joie fut très-vive. « Je me suis toujours senti beaucoup d'af- « fection pour vous, écrivait-il au même comte, mais ja- « mais tant qu'aujourd'hui, puisque vous m'avez obtenu la « permission de retourner auprès de Saint-Marcellin et de « Saint-Pierre : en remercîment, ils prieront Dieu pour « vous..... Je vous prie de me soutenir toujours auprès de « l'empereur, de ses fils et surtout de Lothaire, dans l'affec- « tion de qui j'ai une grande confiance, bien que je ne la « mérite pas. Je rappelle à votre souvenir ce jeune peintre ; « obtenez, si vous en voyez l'occasion, qu'il ne perde pas « son bénéfice. » Après avoir eu tant de peine à obtenir pour lui-même, il ne craignait pas de demander pour d'autres. Ce fut la dernière visite qu'Éginhart fit au monde. On sait ce qui arriva. Éginhart n'éprouva plus pour les affaires qu'un invincible dégoût. Ses amis même étaient mal venus à lui en parler. « Quant à ce que vous désirez savoir de nous, « écrivait-il à Hetti, depuis archevêque de Trèves, nous « n'avons rien à vous apprendre ; car rien de là n'arrive à « notre connaissance, et nous ne nous inquiétons pas d'évé- « nements dont la connaissance ne nous apporte aucune uti- « lité et fort peu de plaisir. » « Je ne te demande pas, écrivait-il « à un autre, de me rien écrire sur l'état des affaires du « palais ; rien de ce qui s'y fait ne me plaît à savoir ; je m'in- « quiète seulement d'apprendre où sont et ce que font mes « amis, s'il en reste là quelqu'autre que toi. » Ainsi Éginhart ne vivait plus que par le cœur. La politique expirait sur ses lèvres ; elle se brisait sous sa main comme un roseau. Mais il avait le bonheur de s'appuyer sur un autre roseau moins fragile, pour qui a le bonheur de le rencontrer, sur l'affection d'une véritable amie.

V. Le voyageur attardé, qui se rendait à la ville la plus proche, put souvent apercevoir, aux approches de la nuit, un homme, déjà sur le retour de l'âge, qui promenait sur la vallée endormie, sur la chapelle voisine, sur les grandes

Digitized by Google

forêts environnantes des regards abattus, mais encore amis de l'immensité. Une femme, jeune encore, figure chaste et voilée, se penchait affectueusement sur lui. Cette femme, consolation suprême, charmant soutien de celui qui paraissait la soutenir, c'était Emma, la fidèle compagne d'Éginhart. Le temps a entouré cet hymen d'ombre et de mystère, comme s'il eût voulu faire entendre par là que les plus heureuses unions sont celles que le temps et l'oubli protégent en les recouvrant, celles dont on ne peut dire que cette parole simple et douce : ils s'aimaient. Ce mot, qui remplit à lui seul toute l'imagination quand on visite aujourd'hui Séligenstat, suffit à l'éloge d'Emma et d'Éginhart, comme il suffit à leurs cœurs : c'est presque là toute leur histoire. Plus éveillée et plus curieuse, la légende voulut soulever le voile, pour observer et trahir en riant tableau les secrets qu'elle espérait découvrir.

« Or, voici comment le domaine de Michlenstât devint, sous le règne de ce très-pieux empereur, et, grâce à la générosité d'Éginhart, la propriété du monastère de Lauresheim. Nous allons faire ce récit en peu de mots, et tel que nos aïeux nous en ont transmis le souvenir ; car, c'est une chose digne d'être sue et racontée, une histoire qui montre bien quelle bonté envers ses sujets, quelle libéralité envers ses fidèles, quelle indulgence pour les fautes des siens distinguait autrefois l'Excellence impériale. Donc Éginhart, archichapelain et secrétaire de l'empereur Charles, s'acquittait si honorablement de ses fonctions à la cour, que tout le monde l'aimait, mais surtout la fille de l'empereur même, nommée Emma, fiancée au roi des Grecs : elle l'aimait de très-vive ardeur. Un peu de temps s'était écoulé et leur amour croissait chaque jour. Car ce qui les retenait, c'était la crainte d'encourir la colère impériale ; ils n'osaient faire, pour se trouver ensemble, de périlleuses tentatives ; mais un amour opiniâtre surmonte tous les obstacles. Enfin, ce jeune homme distingué, se sentant consumé par une passion que rien ne pouvait éteindre et n'osant arriver par un messager jusqu'aux oreilles de la jeune fille, prit une résolution en lui-

même et se dirigea une nuit vers l'appartement de la jeune fille. Il frappe doucement, et quand on lui eut permis d'entrer, il feignit de venir parler à la jeune fille sur un ordre du roi. Bientôt, changeant de conversation, seul avec elle, il la charma par des entretiens secrets et put enfin la presser dans ses bras. Cependant, comme le jour approchait, il voulut, au milieu du silence de la nuit, retourner là d'où il était venu, et s'aperçut que, contre toute attente, il était tombé beaucoup de neige. Ils craignent que la trace des pieds d'un homme ne trahisse leur secret, ils n'osent sortir; le sentiment de leur faute, l'inquiétude et la crainte, les poussa tous deux à demeurer à l'intérieur. Et comme ils étaient en proie au plus grand trouble, ils délibéraient sur ce qu'il fallait faire. Enfin la charmante jeune fille, que l'amour rendait audacieuse, donna un conseil; elle prendrait, en se baissant, Éginhart sur ses épaules, et le porterait avant le jour jusqu'au lieu qu'il habitait, et, après l'y avoir déposé, elle reviendrait chez elle en suivant bien soigneusement la trace de ses pas.

« Cependant l'empereur, par un effet de la volonté divine, comme on le croit, avait passé cette nuit sans dormir. S'étant levé au point du jour, il promenait ses regards du haut de son palais, quand il aperçut sa fille marcher lentement et en chancelant sous le fardeau qu'elle portait vers le lieu convenu, puis l'y déposer et revenir bien vite sur ses pas. Il les considéra longtemps, saisi à la fois d'admiration et de chagrin, mais pensant pourtant que cela n'arrivait pas sans une disposition du ciel. Il se contint donc, et pendant quelque temps garda le silence sur ce qu'il avait vu.

« Cependant Éginhart, inquiet de sa faute, et bien certain qu'on ne pourrait pas la cacher longtemps au roi, son seigneur, prit enfin un parti dans son angoisse, et vint trouver l'empereur. Il fléchit le genou et demanda une mission, ajoutant qu'on n'avait pas encore récompensé ses nombreux services. En entendant ces paroles, le roi dissimula ce qu'il savait et garda longtemps le silence; ensuite il l'assura qu'au plus tôt il ferait droit à sa demande et lui assigna un jour.

Digitized by Google

Aussitôt il manda ses conseillers, ses premiers seigneurs et ses autres familiers, leur ordonnant de se rendre tous auprès de lui. Quand cette magnifique assemblée de tous les grands dignitaires de l'empire fut réunie, il commença en disant que la majesté impériale avait été indignement outragée par le coupable commerce de sa fille et de son secrétaire, et qu'il n'en était pas médiocrement affecté. Tous restèrent frappés de stupeur, plusieurs doutaient encore de tant de hardiesse; le roi leur fit tout connaître, rapportant dans tous ses détails ce qu'il avait vu de ses propres yeux, et finit par leur demander leur sentiment à ce sujet. Les opinions furent diverses. Les uns voulaient une sévérité sans exemple jusque-là, les autres une condamnation à l'exil, les autres une punition quelconque : chacun s'abandonnait avec chaleur à son idée. Or, quelques-uns, d'un naturel plus doux, délibérèrent entre eux, et, prenant le roi à part, ils le prièrent d'examiner lui-même la chose, et de vouloir bien décider selon la sagesse que Dieu lui avait donnée. Quand le roi eut comparé l'affection de tous pour sa personne et vu, au milieu de ces avis différents, celui qu'il devait préférer, il parla ainsi : « Vous n'ignorez pas que le genre humain est sujet à bien des accidents, et qu'il arrive souvent que des choses commencées par un malheur, trouvent ensuite une issue plus favorable. Donc il ne faut pas se désespérer; mais plutôt, dans cette affaire qui, par sa gravité et sa nouveauté, surpasse notre entendement, il faut voir et rechercher une intention de la divine Providence qui ne se trompe jamais, il faut tirer le bien même du mal. C'est pourquoi, pour cette déplorable action, je n'infligerai point à mon secrétaire un châtiment qui accroîtrait le déshonneur de ma fille au lieu de le diminuer. Il me semble plus louable, plus digne de notre empire et de notre gloire, de pardonner à leur jeunesse, de les unir par un légitime mariage, et de donner à une faute honteuse une couleur d'honnêteté. » Lorsqu'on eut ouï cet avis du roi, il se fit une joie sans pareille ; tous donnaient les plus grands éloges à sa grandeur d'âme et à sa douceur. Sur un ordre du roi Éginhart entre, et le roi le saluant

Digitized by Google

aussitôt, lui dit d'un air tranquille : « Depuis quelque temps vous avez fait parvenir à nos oreilles votre plainte de ce que votre service n'avait pas encore reçu de notre munificence royale une digne récompense. A vrai dire, c'est plutôt à votre négligence qu'il faut vous en prendre. Bien que je supporte seul le poids de tant d'affaires, cependant si j'avais eu quelque connaissance de votre désir, j'aurais accordé à vos services les honneurs qu'ils méritent. Mais, pour ne pas vous tenir longtemps en suspens, je ferai cesser vos plaintes par un magnifique présent ; et pour que vous restiez toujours bien fidèle et dévoué à ma personne, je mettrai sous votre dépendance, je vous donne en mariage ma fille, votre porteuse, comme vous le savez, celle qui déjà, ceignant sa robe, s'est montrée fort complaisante à vous porter. » Aussitôt, sur un nouvel ordre du roi, on fit entrer, avec une suite nombreuse, sa fille qui, le visage couvert d'une charmante rougeur, fut remise par les mains du père entre les mains d'Éginhart, avec une riche dot, des domaines, beaucoup d'or et d'argent et des meubles précieux. Après la mort de son père, le très-pieux empereur Louis concéda également à Éginhart le fonds de Michlenstat et celui de Mülhenheim, qui s'appelle aujourd'hui Séligenstat. »

Ainsi furent allumées, dit-on, ainsi grandirent les amours d'Emma et d'Éginhart. Et cette naïve et suave légende courut, dans les siècles suivants, toute l'Allemagne et le nord de la France, charmant les loisirs des monastères, les ennuis des longues veillées du château ; ici, animant la voix vibrante d'un trouvère, là, retentissant gaîment sur la harpe des minnesingers. Vint un jour où cette sylphide ailée, folâtre, vaporeuse, qui ne demandait qu'à voltiger et à répandre des fleurs, à inspirer des vers et des chansons, fut arrêtée et saisie par les hommes à latin. On lui demanda gravement si elle dirait vrai, où elle avait puisé ce qu'elle racontait et quand elle était née. Confondue, elle passa pour avoir menti. Elle s'en consola en fuyant sur les théâtres, dans les romans, dans les idyles. L'éminent écrivain qui lui fit subir son dernier interrogatoire porte un nom célèbre.

Digitized by Google

Pour examiner la portée de ses observations, il faut un instant quitter le fil de ce récit.

Rajeunissant la plus savante objection, ce critique (1) citait un passage de la vie de Charlemagne : « Ses filles étaient fort belles; il les aimait avec passion. Aussi, à l'étonnement de tous, il ne voulut jamais en marier une seule, soit à quelqu'un des siens, soit à quelque étranger. Il les garda toutes chez lui jusqu'à sa mort. Heureux en tout, il éprouva dans ses filles la malignité de la fortune. Mais il dissimula son chagrin, et se conduisit comme si elles n'eussent jamais fait naître de soupçons injurieux et qu'aucun bruit ne s'en fût répandu. » Si l'aventure que je viens de lire était vraie, comment un tel passage se rencontrerait-il dans l'ouvrage d'Éginhart? Comment eût-il lui-même parlé des bruits qui couraient sur la conduite des filles de Charlemagne, quand sa femme en eût été le principal objet.

Étudier ainsi une légende, c'est prendre une rose délicate, l'analyser et la disséquer. L'âme aérienne de la légende échappe à un pareil examen. Si Éginhart parle des bruits qui circulaient sur la conduite des filles de Charlemagne, c'est que son silence eût été inutile en présence du témoignage des contemporains, dangereux même pour celles qu'aucun soupçon ne pouvait atteindre. Mais Emma n'était nullement le principal objet de ces bruits. La légende avait eu soin de recueillir ces paroles du vieil empereur : « Je vous donne ma fille en mariage, votre porteuse, celle qui déjà, ceignant sa robe, s'est montrée fort complaisante à vous porter. » Elle nous avait montré Charlemagne placé en observation sur le sommet de son palais, par la volonté de Dieu. Il y avait dans toutes ces précautions de quoi désarmer le rigorisme; et cette jeune Emma, bien que conquise à la façon des Spartiates, devait, surtout à l'époque peu scrupuleuse de Charlemagne, provoquer plutôt les respects que les soupçons. S'il fallait chicaner sur les

(1) M. Guizot.

Digitized by Google

mots, c'était plutôt sur ceux-ci : Il ne voulut jamais en marier une seule, soit à quelqu'un des siens, soit à un étranger. Mais à cette objection bien plus forte en apparence, on dira qu'il ne s'agit là que d'un mariage public. Emma épousa secrètement Éginhart, comme Berthe, cependant fille de l'impératrice Hildegarde, fut mariée secrètement à Angilbert. Qui oserait nier ce dernier point aurait affaire aux Bénédictins. Soit humilité, soit préoccupation, soit vœu, la délicatesse d'Éginhart sur de pareils sujets s'effarouche si facilement, qu'il n'ose pas y toucher ou s'en débarrasser par une parole. Cette réserve même indiquerait qu'un sentiment très-personnel occupe alors sa pensée. Il ne se croit guère obligé de nommer que les filles des reines. Aussitôt qu'il touche à des épouses de second ordre, il a peur, il efface. Charles, dit-il quelque part, eut une troisième fille d'une maîtresse dont le nom ne me revient pas. Il lui avait peut-être parlé plus de cent fois. Il faut donc écarter et les objections précédentes, et le témoignage d'Éginhart : rien de ce qu'il dit ne s'applique à Emma.

Deux sentiments dominent dans la légende : Emma était fille de Charlemagne, elle en était digne par le cœur. L'imagination bien certaine de l'un se rattache volontiers à l'autre. Si, en l'absence de tout document formel, on essaie de refaire leur histoire, en rétablissant, comme on le peut, des textes mutilés, et en rêvant aux quelques paroles transmises par l'aveugle jalousie des âges ; si on se figure Emma et Eginhart, tantôt traversant ensemble les bois sauvages et les hautes futaies qui bordaient leur ermitage ; tantôt assis l'un près de l'autre dans une grande pièce grossièrement construite, et éclairée seulement par la flamme petillante d'un large foyer, s'entretenant ensemble de Charles-Martel et de Charlemagne ; d'autres fois, retirés dans un cabinet d'étude tout plein de manuscrits, Eginhart silencieux et attentif, Emma lui lisant quelques beaux passages de Cicéron, un livre de Virgile, une vie de Suétone, un fragment de Vitruve ; l'esprit s'arrête avec complaisance sur ces tableaux qu'ennoblit toute la pureté, toute la sainteté, tout le bonheur

Digitized by Google

des scènes de la famille. Ce serait justice, se dit-on, que la fille même de Charlemagne charmât la maturité, embellît la solitude d'un homme qui avait consacré sa vie au service de ce prince, qu'elle chassât sa tristesse avec sa gaîté, et prodiguât à sa félicité ses soins, sa beauté, son amour. Et l'on est naïvement de l'avis de la légende. Si Charlemagne avait découvert la pensée de sa fille, c'est qu'il était inspiré d'en haut. Le bonheur d'une famille coûte-t-il plus au Père des hommes que celui d'un vaste État? Puis on va plus loin. On arrête aussi la légende, on lui dit : N'es-tu pas l'histoire? Et sa narration même est sa réponse. Elle fait sans s'en douter les plus effrayants anachronismes. Elle prête à un personnage ce qui appartient à un autre. Comme l'abeille elle va quêter sur toutes les fleurs, prenant ici des couleurs, là un sentiment, là une aventure qu'elle mélange, qu'elle unit avec la grâce qui lui va si bien pour en parer le front d'Eginhart. D'abord il est archichapelain de l'empereur, dignité qui fut celle du poëte Angilbert. Puis Emma est promise au roi des Grecs, prenant le rôle, allant sur les brisées de sa sœur Rothrude, seule véritable fiancée de Constantin, empereur de Constantinople. Les plus riches perles, les roses les plus fraîches ne doivent-elles pas composer la couronne que la légende tresse pour sa belle héroïne? Comme on l'a vu, quand la noble jeune fille s'avance lentement sous le fardeau qu'elle porte, jetant çà et là des regards inquiets, enfonçant ses pieds délicats dans la neige abondante, Dieu, qui protége ses amours, conduit son père au haut du palais. Et alors, charmée par son propre récit, la légende oublie même la source où elle le puise, elle ajoute que dans la cour de Charlemagne pareil amour était inouï. Au moment où la jeune fille entre le visage couvert d'une charmante rougeur, le père la met de sa main entre les mains d'Eginhart, avec une riche dot, des domaines, beaucoup d'or et d'argent et d'autres meubles précieux. De ces riches présents il n'en est rien resté. Eginhart avait même dans la gestion de ses biens cette générosité prudente qui ne révèle qu'une médiocrité dorée. Quant aux

domaines, la légende a ses motifs pour ne pas les nommer; et on connaît très-bien ceux qu'elle désigne appellativement plus bas, savoir ceux de Michlenstat et de Seligenstat. Il est facile de voir qu'elle n'avait pas la prétention d'être autre chose qu'une légende. Composée dans un monastère qui révérait Eginhart comme un bienfaiteur, par quelque jeune homme d'une fraîche et pure imagination, elle n'a voulu s'adresser qu'aux simples, elle n'a voulu captiver que les cœurs. Mais si on ne peut déduire de tous ces détails que le sentiment qui l'a dictée, on doit apprécier les impressions alors en vigueur qu'elle sut résumer. Elle ne serait pas, si elle était entièrement fausse.

VI. Qu'Emma, si on le veut, ne soit pas la plus illustre fille de ce Charlemagne qui dompta les Saxons et créa l'empire chrétien. Mais elle est fille de cet autre Charlemagne, le premier des héros de Roncevaux, celui qui combattit les géants espagnols, celui qui semait dans la campagne les membres pulvérisés d'Irmensul, en même temps qu'une source abondante jaillissait miraculeusement du flanc desséché de la montagne. Elle est fille de ce Charlemagne qui grandissant toujours devant les imaginations des siècles suivants, revêtit une taille homérique, devint presqu'un dieu, laissant rejaillir sa gloire sur toutes les figures qui l'avaient jadis entouré. Quelques-uns de ces rayons se sont réfléchis sur le front d'Emma. Supprimerons-nous l'empereur d'Occident, en lisant la chanson de Roland, la chronique de Turpin? N'allons pas non plus supprimer Emma en lisant la chronique de Lauresheim. Car, si la légende n'est pas l'histoire, au moins elle ne s'y mêle jamais sans raison.

C'est ici qu'il faut citer un mot de Loup Servat, pour désigner Emma qu'il connaissait bien. Eginhart, en écrivant à Loup Servat, s'abandonna à un sentiment d'autant plus impétueux qu'il avait été plus longtemps caché; il lui donna le vrai nom qu'elle portait dans son cœur : ma fidèle épouse. Loup Servat, dans sa réponse, donna à Emma le titre de très noble. Or, d'après le protocole carolingien, ce titre était réservé surtout aux proches parents de la famille régnante.

Digitized by Google

La charte où Gisèle, sœur de Charlemagne, conféra de grands biens à l'abbaye de Saint-Denys, en est un curieux exemple. Cette charte est terminée par plusieurs croix avec des paroles qui font connaître le nom de la personne dont chaque croix est la signature. Elles sont ainsi disposées :

Signe ✝ de Gisèle, très-noble fille du roi Pepin, moi qui ai fait écrire la donation.

Signe ✝ de Charles, très-noble fils du seigneur Charles, roi très-excellent.

Signe ✝ de Pepin, très-noble fils du seigneur Charles, roi très-excellent.

Signe ✝ de Lodwig, très-noble fils du seigneur Charles, roi très-excellent.

Loup Servat, dans une autre lettre fait ingénieusement allusion à quelque aventure, quelque excès de ce genre, comme on le verra. Enfin Eginhart désira avoir pour successeur, dans le monastère de Séligenstat, un jeune homme, parent de beaucoup de nobles,, qui lui fut présenté lorsque N... (le nom manque), daigna le visiter. S'il s'agit ici de la visite que Louis le Pieux fit à Eginhart, si ce fut Louis le Pieux qui le présenta et si la lettre est authentique, la question serait peut-être éclaircie; car Eginhart dit que ce jeune homme est un de ses parents. Si ce parent lui venait de sa propre famille, ce serait lui-même qui l'aurait présenté à l'empereur. Celui-ci le présentant au contraire, semble uni à ce jeune homme par les liens du sang, liens qui le rattacheraient aussi à Emma.

Il est probable qu'Emma eut Charlemagne pour père ; mais celle qui la berça sur ses genoux ne portait point un diadème. La polygamie était encore tolérée chez les descendants demi-civilisés des Germains, pour plusieurs motifs dont le plus honorable était le désir de propager sa race. Le christianisme n'avait pas encore pu faire aimer, faire comprendre à tous la sublime unité du mariage, grâce à laquelle l'époux, chaste jusque dans ses amours, fait noblement à sa jeune épouse le sacrifice de tout ce qui n'est pas elle au monde, et se montre digne d'elle en la conquérant à ce prix.

Digitized by Google

Ainsi s'accordent au fond l'histoire et la légende. Éginhart n'a guère voulu toucher à ce qu'il considérait comme les faiblesses de son roi ; et la légende, trouvant à son héroïne le cœur bien placé, la fait naître dans un palais. Ainsi s'explique la naissance de Tuodanna et d'Emma. Elles furent le fruit d'un de ces hymens fugitifs qu'un prêtre bénissait peut-être, mais qui, semblable à ceux des patriarches, n'eurent souvent d'autre voile et d'autre couche nuptiale que les gazons parfumés et les ombrages des forêts.

Mais nous avons fait une digression trop longue pour mieux connaître Emma ; il est bien temps de revenir sur nos pas. Un seul malheur au monde pouvait désormais troubler ces existences, ou plutôt cette existence paisible et fortunée. Sept ans s'étaient écoulés depuis qu'ils avaient quitté le palais. Pour s'attirer les faveurs du ciel, pour ranimer par quelques sacrifices et quelques désirs leur vie solitaire, ils n'avaient bientôt plus conservé de leurs relations que ce qu'elles avaient de plus pur. Il ne voyait plus en elle qu'une sœur, un bon génie ; cédant ainsi à ce noble *sentiment* qu'un ancien admirait chez les premiers Germains. Les Germains croient, disait-il, qu'il y a dans les femmes quelque chose de saint et de divin. Ces joies nouvelles furent tout à coup remplacées par le deuil. Emma mourut en 836, quand Éginhart pensait qu'il ne pourrait jamais la perdre ; et cette perte le troubla tellement qu'elle affaiblit jusqu'à sa foi. Il murmura contre les martyrs dont il était le prêtre vénéré, et sur les autels desquels il avait si vainement porté ses offrandes et ses prières : semblable à ces mères désolées qui accusent le ciel d'injustice et de barbarie, lorsque, frappant l'enfant de leur espérance et de leur amour, il coupe cette trame qui les conduisait paisiblement de ce monde à l'autre. Loup Servat écrivit aussitôt à son ami : « Vous ne devez pas « céder à ce malheur, vous qui avez connu les caresses d'une « plus douce fortune. Invoquez le nom de Dieu, et montrez « ce caractère que vous voudriez voir à ceux de vos amis « qu'un pareil malheur aurait surpris. » Consolations banales ; Loup Servat était mal inspiré. Le maintien habi-

Digitized by Google

tuellement sévère d'Éginhart l'avait trompé; il n'avait pas osé pleurer avec lui, seul bonheur, seule consolation des grandes infortunes. Voici les paroles sourdes et entrecoupées qu'Éginhart lui renvoya: « Mes goûts, mes soucis « pour ce qui me concerne, pour ce qui concerne mes « amis, la douleur m'a tout enlevé. Tout m'est indifférent. « J'ai perdu celle qui fut naguère ma fidèle épouse, celle « qui était maintenant ma sœur chérie et ma compagne. « Mon chagrin ne finira jamais; car c'est une perte si « grande, et la perfection de celle qui m'est ravie est si bien « gravée dans ma mémoire, que son image ne peut être ar« rachée de mon cœur. Et ce qui augmente encore ma tris« tesse, ce qui fait saigner de nouveau ma blessure, c'est « que mes vœux ont été inutiles, c'est que l'espoir que j'a« vais mis dans les mérites et dans l'intercession des mar« tyrs ne m'a servi à rien : j'ai été trompé. Aussi les paroles « de ceux qui me consolent, paroles qui quelquefois adoucis« sent les regrets des autres, ne font que rouvrir ma plaie « et irriter ma blessure. Ils me disent de supporter avec « calme une telle infortune, une douleur qu'ils ne compren« nent pas. Ils veulent que je me réjouisse là où ils ne pour« raient guère me faire voir une trace de joie et de plaisir. » L'âme d'Éginhart venait de se révéler à Loup Servat. Il avait voulu la connaître, il pouvait maintenant en découvrir les plus profonds replis. Il avait cru s'adresser à un sage toujours maître de lui-même, il venait de rencontrer un cœur d'homme éperdu, bouleversé. « C'est avec une bien grande « tristesse, lui répondit-il, que j'ai lu cette lettre où vous « vous plaignez si vivement du malheur qui vous a frappé; « j'ai bien souffert en vous voyant toujours en proie à un si « grand abattement. Plusieurs de vos amis, bien supérieurs à « moi, ont voulu soulager votre peine; votre lettre me montre « l'inutilité de leurs efforts : ils n'ont pas su se mettre à votre « place. Plusieurs même, en parlant de la perte d'une épouse « si chère, sont allés jusqu'à vous dire que vous deviez vous « en féliciter. De semblables paroles ne peuvent vous faire « du bien; et si je parle ainsi, ce n'est ni la légèreté de

Digitized by Google

« l'âge, ni la confiance en moi-même qui m'inspire : je sais
« mon peu de ressources; c'est la grandeur de mon amour
« pour vous qui me dit de chercher à adoucir vos regrets.
« Oui, je l'avoue, j'ai éprouvé une douleur profonde à la
« mort de cette très-noble femme. J'ai pleuré sur vous, sur
« elle ; et votre lettre est venue encore exaspérer ma souf-
« france. » Il lui dit alors que si Dieu ne l'a pas exaucé dans le temps, il l'a exaucé pour l'éternité : « Je crois même que
« cette mort prématurée est un bien pour vous et pour elle.
« Elle devait mourir la première... Elle vous aimait comme
« vous l'aimiez... Et bien qu'elle fût distinguée et prudente,
« elle n'avait pas votre énergique caractère... Peut-être
« aussi aviez-vous trop aimé sa personne... Dieu vous punit
« en vous l'enlevant... Les hommes dont Dieu ne visite pas les
« fautes pendant leur vie, sa colère les retrouve après leur
« mort. Il veut aussi, ce me semble, vous faire comprendre
« combien on est malheureux d'être à jamais séparé de lui,
« l'éternel, le véritable amour, puisque vous éprouvez une
« douleur si grande en quittant une épouse bien-aimée, mais
« enfin en la quittant pour un moment... Vous la pleurerez
« toujours, dites-vous ! Je vous en prie, ne vous obstinez
« pas dans cette pensée... Dieu vous rendra facile ce que
« notre nature suppose difficile. Répandez votre cœur devant
« lui... Demandez aussi pour votre épouse le rafraîchisse-
« ment éternel. Elle n'est pas la victime de la mort, nous le
« savons, elle l'a évitée. »

Loup Servat vint alors le visiter lui-même. Touchés du sort de leur vassal, Louis le Pieux et Judith se rendirent de leur personne dans son monastère. Mais en vain l'amitié le pressait dans ses bras, en vain le fils de Charlemagne lui rappelait ses anciens beaux jours; la vallée, désormais déserte, l'église où ils priaient tous deux, le manoir domanial abandonné, tout lui rappelait le souvenir d'Emma, et rien ne pouvait adoucir sa douleur ou calmer ses regrets. La jeunesse d'un cœur pur est éternelle.

VII. Pendant que les princes carolingiens morcelaient leur empire et trahissaient, en présence des seigneurs, le secret de

Digitized by Google

leur faiblesse, l'ancien précepteur de Lothaire dépérissait à Séligenstat. Comme si la Providence eût voulu faire voir tous les changements que peut éprouver un État pendant la vie d'un seul homme; son agonie se prolongea jusqu'après le partage de l'empire. Il en avait vu la gloire, il en vit la ruine. Et les derniers bruits de ce grand renversement s'éloignaient à peine, que la petite cloche de la chapelle invitait à la prière les habitants de Séligenstat. Le dernier, le loyal serviteur des Herstall touchait à son heure suprême, et, se supposant déjà au delà de la tombe, il disait à un ami : « Je re-
« commande à ton affection mon âme qui sort de ce corps
« de péché. Puisse-t-elle, grâce à la ferveur et aux saintes
« prières de nos frères, mériter de trouver un lieu de ra-
« fraîchissement. Je ne te dis que ceci, car mon corps et
« mon âme sont dans l'angoisse, et j'en viens à te prier, mon
« cher, de donner le plus grand soin, pour l'amour de Dieu
« et au souvenir de mon amitié, aux églises qui me sont con-
« fiées. Qu'après ma mort les loups ravissants n'envahissent
« pas le lieu saint, ne dispersent pas le timide troupeau.
« Qu'on lui donne un guide qui craigne et aime Dieu, qui lui
« soit de quelque utilité. Nos frères ont désiré pour chef un
« de mes parents; jeune homme, si on regarde l'âge, vieil-
« lard, si on considère la prudence. Tu sais quelle est sa fa-
« mille... Souviens-toi donc, très-doux ami, de ne pas diffé-
« rer cela, apportes-y le plus grand soin. Je t'envoie un
« manteau, tu le donneras aux frères de Saint-Servais, pour
« qu'ils se souviennent de moi. Toi, tu auras ma mule, je te
« l'ai donnée.... O Emma, sœur chérie, viens, et sois, à cette
« heure, ma protectrice..... L'angoisse ne me permet pas de
« parler plus longtemps : mais je vous recommande mon
« âme. »

VIII. Ainsi un vif sentiment d'amitié, un chaste amour, qu'il avait caché dans un désert, comme pour lui conserver le calme heureux et la fraîcheur éternelle de la nature, un amour que la mort ne pouvait éteindre, puisqu'il voyait l'ombre d'Emma se pencher sur sa couche funèbre, puis une immense confiance en Dieu, de vives aspirations vers un

Digitized by Google

monde de vérité et de justice, voilà tout ce qui, dans ce moment suprême, échauffait encore le cœur d'Éginhart. Tout autre sentiment en avait été banni ou s'y était éteint. Cette intelligence si belle, si impétueuse, et pourtant si bien disciplinée, trompée dans ses plus chères espérances, frappée dans toutes ses croyances politiques, s'était convulsivement repliée sur elle-même, et, bien avant la bataille de Fontenay, avait dit adieu à tout rêve nouveau, comme mensonger et éphémère. Pas une parole pour l'empire, pas une pour la nation des Franks. L'ancien ministre de Charlemagne s'était oublié lui-même. Et si, à la nouvelle de la désastreuse bataille de Fontenay, si, à l'heure de ses derniers regrets, il versa des larmes sur tant de gloire évanouie, et au souvenir de tant de triomphes, ces larmes, promptement essuyées, n'eurent d'autre témoin que la solitude, et d'autre confident que Dieu.

Il mourut le 24 août 844. On l'ensevelit, à côté d'Emma, dans l'église de Séligenstat. Raban-Maur composa pour lui une inscription qu'il fit graver sur son tombeau.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE Ier.

LOUIS LE GERMANIQUE. — ALLEMAGNE.

I. Il faut maintenant jeter un coup d'œil rapide sur les principaux personnages qui figurèrent dans cette grande époque, et qui survécurent aux événements qu'on vient de raconter.

Louis le Germanique soutint de longues luttes contre ses enfants, qui, placés, en quelque sorte, sur le sol natal de l'indépendance, étaient impatients, malgré leur jeune âge, de posséder, de remuer, de régner. Alors ils ne différaient guère que par la religion de ces Saxons vaincus par leurs ancêtres. A mesure qu'ils s'enfonçaient de nouveau dans les forêts, ils perdaient le calme de leur intelligence, l'énergique égalité de leur volonté, pour se remettre sous le joug de leurs frayeurs superstitieuses et barbares. Ainsi, dans une assemblée solennelle tenue par les grands du royaume, c'est-à-dire en Germanie comme en France, par les évêques et les seigneurs, le plus jeune des fils de Louis, Charles qui avait naguère tendu des embûches à l'auteur de ses jours, fut tout à coup, en présence du roi, frappé d'un tel accès

Digitized by Google

de vertige et se tourmenta si fort, que six hommes des plus robustes pouvaient à peine s'en rendre maîtres. Pendant qu'on le traînait à l'église, il roulait sa voix, tantôt sourdement, tantôt de toutes ses forces. Il voulait mordre ceux qui cherchaient à comprimer ses mouvements. Ces sortes d'accès ne furent pas rares dans la Germanie, qui sembla couverte de ténèbres, depuis qu'elle fut rendue à elle-même, et qui devint ainsi le pays des terreurs religieuses, des imaginations exaltées et des fantômes. Dans les luttes que soutint Louis contre les barbares, Eundachar, vassal de Carloman, avait souvent trahi sa foi. Un jour, menant lui-même les ennemis contre son roi, il s'arrêta tout à coup atteint d'une sorte de folie à la vue des guerriers de Carloman : « Combattez courageusement, vous qui défendez votre patrie, dit-il à ceux qui l'entouraient ; pour moi je ne vous serai point utile dans ce combat ; car saint Emmeran et les autres saints, sur les reliques desquels j'ai promis au roi Louis et à ses fils de leur garder ma foi, retiennent mon bouclier et ma lance, appesantissent mes bras et me lient de tous côtés, comme avec des chaînes ; et je ne puis pas même porter ma main à ma figure. » Quand il disait ces mots, l'ennemi arriva ; le vassal infidèle tomba mort. Cette légende est l'image fidèle de ces Germains qui ne se possédaient plus, qui ne se connaissaient plus eux-mêmes, trop faibles en présence de la vertu, trop faibles en présence du remords, qui se transformait pour eux en apparitions terribles, qui se changeait en un inexplicable désespoir ; plus malheureux, peut-être, maintenant qu'ils retournaient à la barbarie, qu'avant d'avoir entrevu un état meilleur et plus humain. Charles se jeta plus tard sur le monastère de Bresse et le pilla : le pape Jean VIII seul put lui faire abandonner l'Italie en le menaçant de l'excommunication. Enfin, c'est ce même Charles, surnommé ensuite Charles le Gros, qui par le plus grand des hasards réunit en un seul tous les États qu'avait possédés son aïeul. Et il fallait que l'empire carolingien fût bien condamné sans retour, puisque l'ironique fortune lui donnait pour représentant et pour défenseur ce malheureux

Digitized by Google

insensé, aux jambes torses, à la taille obèse, aux yeux éteints, aux mouvements précipités et sans suite, et que l'empereur Charlemagne aurait à peine regardé comme son bouffon, s'il était venu jouer sur les marches de son trône, bien loin de voir en lui sa postérité. A la fin, Louis le Germanique, sans cesse assailli par de nouvelles révoltes, fut forcé de partager ses États entre Carloman, Louis et Charles. Mais craignant de renouveler la faute, de s'attirer les malheurs de Louis le Pieux, il s'en réserva le gouvernement entier pendant sa vie, et exerça l'activité turbulente de ses fils contre les hordes barbares. Dominé aussi bien que ses fils par l'amour du territoire, il fit en dépit de ses serments plusieurs invasions dans le pays de Charles le Chauve et dans le pays de Lothaire : ici, pour enlever à ses neveux l'héritage et les dignités de leur père; là, pour couronner son fils Louis roi d'Aquitaine. Toutes ces expéditions ne laissaient pas que de lui causer des remords, qui, échauffés par son imagination germanique, prenaient bien vite une forme sensible et s'élevaient jusqu'à l'extase. C'est ainsi que, déjà sur le retour de l'âge, il fut une nuit interrompu dans sa prière, par l'apparition de son vieux père Louis le Pieux. Du milieu des tourments où il était placé, le spectre lui fit entendre des paroles latines dont voici le sens : « Je t'adjure, par Notre Seigneur Jésus-Christ, arrache-moi de ce lieu de tourment où je suis retenu, afin que je puisse enfin posséder la vie éternelle... » « Si l'empereur, ajoute le chroniqueur, germain lui-même, si l'empereur avait voulu obéir aux avertissements de l'archange Gabriel que l'abbé Eginhart lui présenta réunis en douze chapitres, pour les lire et s'y conformer, peut-être se serait-il évité ces souffrances. Non-seulement ceux qui font le mal, mais ceux qui y consentent sont dignes de mort. » Sans doute, Louis le Pieux avait pu faillir, mais son fils, cette vision l'indique, n'avait pas la conscience bien tranquille. Ce mélange de foi ardente et d'instincts barbares qui étonne maintenant, fait le fond même du caractère de Louis le Germanique.

II. Quand Louis se retourna du côté de l'est, il conserva

Digitized by Google

les grandes traditions de l'empire, et fit honneur à son nom et à son épée. Il imposa aux Normands; il garda intacte la limite orientale de la Germanie ; il soumit ou rejeta dans leurs déserts les Esclavons, les Bohémiens, les Abotrites, les Sorabes. Il porta le flambeau du christianisme dans la Bohême dont quatorze chefs reçurent ensemble le baptême, et chez les Bulgares dont le roi Bogor, après s'être fait baptisé aussi, reçut des mains de Louis un évêque et des missionnaires. C'est par là que Louis le Germanique a quelque grandeur, c'est par là qu'il est utile; grâce à lui, les yeux de peuplades entières s'entr'ouvrirent aux lumières de la civilisation et firent leurs premiers pas dans un monde nouveau. Sous son fils Charles le Gros, et lorsque celui-ci eut été rejeté à la diète de Tribur, sous Arnould de Carinthie, bâtard de Carloman, les véritables maîtres de ces contrées étaient les seigneurs qui, faisant et défaisant les rois à leur gré, régnaient au loin sur leurs immenses domaines, et formaient antre eux une association puissante pour repousser les Normands. Ceux-ci, toujours audacieux, harcelaient, tuaient les ennemis surpris et disparaissaient à leur approche; habiles cavaliers, ils se réunissaient d'autres fois en bandes considérables, fondaient sur plusieurs points, entraient dans plusieurs villes à la fois. Dans l'une de ces rencontres acharnées où les chefs se prenaient corps à corps, deux évêques, douze comtes saxons, dix-huit satellites royaux restèrent sur place. L'année suivante, les Saxons prirent leur revanche et tuèrent, dit-on, neuf mille cavaliers à leurs ennemis. Mais ceux-ci, furieux, reparurent aussitôt plus nombreux et plus terribles, ravagèrent Cambrai, Trèves, le pays d'Asbanie, les rives du Rhin, pillèrent les monastères de Pruim, d'Inde, de Stavelo, de Malmédy, et entrèrent enfin à Aix-la-Chapelle : c'était là le triomphe des chefs scandinaves, le rêve que leur haine nourrissait depuis cinquante ans : ils logèrent leurs chevaux dans la chapelle de Charlemagne. De là, ils incendièrent Bonne et Cologne : les prêtres et les saintes femmes fuyaient en toute hâte sur Mayence, emportant avec eux les trésors des églises et les

Digitized by Google

corps des saints. Or, c'est justement pendant ces luttes que s'est formée en un faisceau cette vieille noblesse allemande, qui apprit à connaître ses forces au milieu de tant de dangers et qui fut la véritable base de l'empire électif qu'on appela empire d'Allemagne. Et quand la dynastie de Charlemagne fut épuisée ou replongée dans la barbarie, les seigneurs prirent pour chef un descendant de l'illustre champion de l'indépendance saxonne, un petit-fils de Witikind.

III. Tel est le sort des hommes en qui s'absorbe toute la vie d'un peuple ou d'une époque, et qui, à un moment souvent rapproché de leur existence réelle, cessent d'être hommes pour devenir un nom, un idéal, un mythe. Ils ne peuvent être vaincus, même quand ils se rencontrent en ennemis. Witikind, l'âme de la vieille saxe, remonte sur le trône par un de ses petits-fils. Il devient, suivant une belle expression biblique, un grand peuple. Mais les contrées qu'il régit sont changées intimement, profondément remuées, puissamment fécondées par Charlemagne. Grâce au souffle évangélique qui a pénétré dans les forêts, l'indépendance individuelle, si chère aux barbares, va s'étendre avec le travail des siècles et devenir un sentiment inconnu aux peuples antiques, la liberté morale d'où sortira peu à peu, comme un fruit de sa fleur, la liberté civile. De ces deux grands hommes penchés sur le berceau d'une des plus belles races européennes, à l'un la gloire du règne, à l'autre l'impérissable lustre des institutions génératrices, puisque du moins il les a rendues possibles. Avec eux la pleine barbarie n'a pu finir; mais encore quelques générations, et les idées chrétiennes percent le sol, la Germanie se transforme, les peuplades se rapprochent, et la société commence.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LOTHAIRE. — GOUVERNEMENT FÉDÉRAL. — PLACITE DE THIONVILLE.

I. Lothaire vécut encore plusieurs années. Pendant ce temps, l'Europe occidentale présente un singulier aspect, et qui ne s'est peut-être pas reproduit dans les siècles suivants. Ce n'était plus l'empire de Charlemagne, ce n'était pas encore la féodalité. C'était un empire fédéral, gouverné par trois chefs indépendants, égaux, soumis à la haute direction et au contrôle d'une assemblée de seigneurs et d'évêques. Cette assemblée pouvait être convoquée tantôt dans un royaume, tantôt dans un autre; elle était souvent présidée par un évêque. De plus, chaque roi avait son assemblée spéciale dans son royaume spécial. Si l'on ajoute que dans les discussions qui s'élevèrent entre eux, les trois rois firent toujours appel aux seigneurs et aux évêques, ou quelquefois furent eux-mêmes appelés par eux, on verra bien quel était le centre véritable, l'appui peu solide, bien précaire, peut-être, mais réel, de ce nouveau gouvernement qui glissait dans la féodalité; rapide transition du gouvernement d'un seul au gouvernement morcelé de beaucoup d'hommes.

Digitized by Google

II. Les réunions les plus remarquables de la grande assemblée fédérale sont celles de Thionville en 844, et les deux réunions tenues à Mersen, la première en 847, la seconde en 851.

Celle de Thionville eut lieu en octobre, sous la présidence de Drogon, fils de Charlemagne, évêque de Metz, et reconnu, par le clergé tout entier, vicaire apostolique dans les provinces des Gaules et de la Germanie. La création de cette dignité nouvelle était une heureuse pensée du souverain Pontife; elle réunissait entre eux les diocèses dont les liens s'étaient affaiblis et relâchés pendant les années précédentes. Drogon, après le pape, était le chef suprême de l'Eglise occidentale. Après avoir prononcé un de ces mots qui retentissent comme un cri de salut à la fin des grandes crises nationales, après avoir dit : « Le Christ, qui abandonne quelquefois son Eglise à la fureur des tempêtes, ne permet jamais qu'elle soit entièrement submergée. » Les évêques ajoutèrent, en s'adressant au prince : « Nous rendons de grandes actions « de grâces à votre haute domination de ce que, pour éviter « un danger qui nous est commun à tous et pourvoir au « salut de tout le peuple, vous voulez suivre la bienveil- « lante volonté de Dieu, le conseil divin, en vous confor- « mant au précepte du Seigneur: interroge les prêtres sur « ma loi ; interroge les pères, ils te l'annonceront; enfin de « ce que vous voulez bien attendre de nous, véritables bien « qu'indignes vicaires du Christ, des paroles sorties comme « de la bouche même de Dieu. »

Après avoir montré la source auguste où elle puisait son autorité comme ses conseils, la réunion patriarcale cherchait le seul moyen de prévenir le retour des guerres civiles.

« On sait que la sainte Église de Dieu, rachetée par le sang « du Christ, réintégrée, unie et gouvernée par les labeurs « de vos prédécesseurs, fut, par vos discordes, déchirée, « profondément troublée, ruinée. Selon nous, si vous vou- « lez régner heureusement dans le présent et vous sauver « dans l'autre vie, si vous voulez éloigner les fléaux nom-

Digitized by Google

« breux, pernicieux et corrupteurs, loin de cette église « dont le gouvernement vous est confié et dont il vous sera « demandé compte par le Roi des rois, au jour du jugement; « si vous voulez conserver la vigueur royale et seigneuriale, « et sur vos vassaux et sur ceux qui combattent votre puis- « sance, étudiez-vous à posséder cette charité, cette union « dont parle l'apôtre, et qui vient, dit-il, d'un cœur pur, « d'une bonne conscience et d'une foi non feinte. »

III. Sans doute les sages d'Israël avaient raison. Mais il était trop tard de donner de pareils conseils. C'était à Louis le Pieux qu'il fallait constamment les répéter. Maintenant l'impulsion était donnée ; la monarchie carolingienne, follement lancée sur une pente rapide, avait déja bien trop descendu ; elle touchait presqu'à la plaine et voyait planer au-dessus d'elle un pouvoir bien supérieur. Les paroles mêmes des évêques en étaient la preuve. Que venait-on, d'ailleurs, parler d'unité, quand ce qui en constituait le fond même, l'unité impériale, était irrévocablement brisé. La division était organisée ; les trois rois, eussent-ils été les meilleurs frères du monde, ne pouvaient pas confondre les limites de trois peuples, jetées imprudemment sur un empire jadis uni. En principe, ces paroles étaient une amère ironie ; mais comme les maux étaient grands, on pouvait s'attacher à quelques abus. Ainsi faisaient les évêques.

A leur avis, Dieu seul pouvait être à la fois roi et prêtre ; l'Église devait donc être gouvernée par l'autorité pontificale et la puissance royale. L'autorité des canons était irréfragable, et les prêtres s'acquittaient d'une mission qui leur était confiée par Dieu en recommandant aux princes d'éloigner à tout jamais le fléau de la simonie, en donnant des pasteurs aux églises veuves de leurs évêques, depuis un temps qu'il ne fallait plus nommer. Il fallait expulser des monastères les abbés soldats. Le danger de livrer aux laïques les biens des églises n'était pas moins grand. Ainsi que la forme monastique, la forme canonique, l'ordre ecclésiastique avait chancelé, péri sous le gouvernement des princes. Les évêques en attribuaient la cause aux anciens péchés de

Digitized by Google

ceux dont la faction avait propagé ce fléau; cet arrêt, les évêques le portaient au nom de Dieu. Dieu n'avait-il pas protesté contre tant d'iniquités en disant : « Ils mangent les péchés de mon peuple? » « Car ils mangent les péchés du « peuple ceux qui, contre l'autorité divine, envahissent in- « justement les biens ecclésiastiques et qui ne s'efforcent, « ni par le secours de l'intercession, ni par le conseil de la « prédication, ni par quelque moyen religieux, d'obtenir, « pour ceux qui ont fait ces présents, le pardon de leurs « péchés; qui ne laissent même pas s'accomplir les bonnes « œuvres pour lesquelles la foi des fidèles avait fait ces « legs. Pourquoi déchirer encore cette tunique du Christ « que les soldats n'avaient point osé toucher? » Les évêques suppliaient les rois de ne pas le faire. Il fallait la réparer et n'enlever les biens des églises, ni par une offre injuste, ni par la confirmation de chartes illicites. Ces biens leur avaient été confiés pour les protéger, les défendre, les étendre; les rois ne devaient pas les accorder à d'autres; mais rétablir, conserver et confirmer les immunités royales qui leur étaient accordées. En retour, chaque homme ecclésiastique aurait soin d'offrir au roi, et le secours de l'intercession et le subside de consolation dont la république a besoin, suivant la mesure des biens de chaque église, ainsi qu'on en avait coutume sous les prédécesseurs des jeunes rois.

IV. Qu'était-ce que ces demandes sinon celles que Wala lui-même avait réitérées bien avant les malheurs de l'empire? Alors on avait refusé de l'écouter. La catastrophe qu'il avait prédite était arrivée; et, entre tant de maux, les mesures proposées par lui étaient encore les meilleures; elles paraissaient naturelles et raisonnables à tous. Voici tout un concile qui donnait aux biens du clergé l'origine même que Wala avait désignée; c'était le bien des pauvres. On paierait au roi, pour prix de sa protection, ce que les évêques appellent ici le subside de consolation, c'est-à-dire l'impôt. Il n'y a pas même jusqu'aux termes dont ils se servent pour caractériser le lien qui unit les monastères, les évêchés à la royauté, qui ne semblent inspirés par son es-

Digitized by Google

prit. Les évêques se gardent bien, pour engager le roi à défendre les biens ecclésiastiques, de dire que ces biens sont à lui ; ils disent qu'ils lui ont été confiés par les églises, et que, dans cette sorte de contrat mutuel, les églises n'ont voulu que se couvrir de la protection royale. Tous ces aveux, toutes ces demandes de réformes, sont d'un grand prix ; ils jettent une vive lumière sur cette époque et même sur d'autres.

Mais les évêques connaissaient les circonstances ; l'église était sur l'aire ; il était clair que bien des abus ne pouvaient être entièrement réformés. Donc, si, à cause d'une imminente nécessité de la république, les monastères de chanoines et de saintes femmes sont, pour un temps, confiés à des laïques, qu'au moins il soit ordonné à l'évêque, dans la paroisse duquel ils se trouvent, de s'adjoindre un abbé, homme religieux, et qu'avec lui il veille à restaurer les saints lieux, qu'il ait soin de l'office, de la religion, qu'il fasse donner à ceux qui sont dans ces monastères, et cela, en juste mesure, le subside des nécessités temporelles ; qu'ils puissent être obéis. S'il en était autrement, les proviseurs devaient l'apporter à la connaissance du roi, et le roi devra corriger suivant la faute. Dans ces monastères, il faudra aussi établir des proviseurs, après que l'autorité royale aura placé à la tête des monastères ceux qui doivent y tenir la place du Christ, suivant la règle inspirée de Dieu. Les législateurs ecclésiastiques demandaient, en terminant, l'appui du roi et de ses ministres ; dans tous les cas, les évêques devaient avec rigueur chercher le salut des hommes ; la généralité du peuple devait se soumettre au jugement, à la justice, qui est la stabilité des trônes ; sur les avertissements et les conseils des prêtres, la puissance royale, ou quelque ordre que ce soit, devait faire pénitence. Dieu n'avait-il pas dit : « Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise ; ce n'est pas vous qui parlez, c'est l'esprit de mon père qui parle en vous. »

V. On peut remarquer que dans bien des circonstances, le pouvoir sacerdotal donne un sens temporel à des axiomes

Digitized by Google

évangéliques dont la signification est purement spirituelle. Mais ces dernières phrases paraissent beaucoup plus significatives qu'elles ne le furent en effet. Passe encore pour les rois, mais les seigneurs au moins n'étaient pas d'humeur à incliner leur épée devant la politique du clergé; et quand ils la voyaient s'avancer trop loin, ils l'écartaient de la main et répondaient fièrement comme le firent plusieurs d'entre eux au pape Nicolas : « Nous, Franks! qu'il ne prétende pas nous rendre esclaves! » On trouve même, deux ans après, des traces profondes d'une lutte animée entre les évêques et les seigneurs au placite d'Epernay. Les évêques des contrées centrales de la France, ayant laissé encore croître leurs prétentions, les seigneurs de ces contrées, d'accord avec leur roi Charles, refusèrent absolument d'y souscrire, et, retouchant hardiment le procès-verbal de l'assemblée, biffant ici, biffant là, lui renvoyèrent en termes précis les articles qu'ils voulaient bien accepter, après les avoir amendés. Ce fut une véritable bataille perdue par le clergé. Les deux ordres étaient ainsi ramenés à l'égalité, et les seigneurs et les évêques, de nouveau confondus, au moins en politique, sous le titre de princes du royaume.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

PREMIER PLACITE DE MERSEN (847). — CONSTITUTION FÉDÉRALE.

I. Le premier placite de Mersen, près de Maëstricht, s'ouvrit en février 847. C'est là qu'on formula, en quelque sorte, la constitution de la confédération. On en détermina nettement l'état, les droits, les devoirs :

« Que les rois soient unis par les liens d'un véritable amour.

« Qu'ils se secourent mutuellement.

« Que toutes les forces de la confédération soient tournées contre celui qui oserait en enfreindre les lois pacifiques dans l'un des trois royaumes.

« Que l'Église de Christ conserve son ancienne dignité ; qu'elle recouvre tout ce qu'elle possédait à titre légitime, sous le seigneur empereur Louis.

« Que chaque fidèle vive sous les lois de ses ancêtres, pourvu que, d'ailleurs, il conserve sa foi aux rois.

« Plus de ces rapines, de ces pillages qui se sont faits jusqu'ici au nom de la justice.

« Plus de rapts, ou que la loi les punisse.

Digitized by Google

« Que des délégués capables soient établis dans les provinces afin de soutenir, de juger le pauvre, l'opprimé ; si le contempteur de cette loi s'enfuit dans un autre royaume que le sien, que la loi l'y frappe.

« Que les rois transmettent à leurs fils leur royaume en légitime héritage.

« Qu'on envoie des légats au duc des Bretons, au roi des Normands, pour leur dire de se tenir en repos, sous peine d'attirer contre eux les armes de tout l'empire. »

II. Telle était la nouvelle législation des États confédérés ; sans doute elle avait le tort de paraître après un immense ébranlement ; mais elle était belle encore : elle reposait sur le principe de la justice. Autant qu'elle le pouvait, elle aspirait à l'unité ; armée contre les troubles intérieurs, contre les ennemis extérieurs ; justice égale qui va punir le coupable dans celui des trois royaumes où il s'est réfugié après son crime. Elle satisfaisait les évêques et les seigneurs, en rendant aux uns d'anciennes prérogatives, en donnant aux autres le droit de vivre comme leurs ancêtres, c'est-à-dire à leur propre manière. Bien qu'à cet égard, cette table de la loi constatât un pas de plus vers la féodalité, ou la complète décentralisation, bien qu'elle ne pût être que temporaire, parce que les passions de tous étaient trop ardentes, trop peu satisfaites, cependant elle était encore une halte assez agréable sur le penchant de la décadence, si les princes, qui l'avaient rendue nécessaire par leur ambition, avaient ensuite le bon sens de la respecter.

III. Après que l'assemblée eut ainsi promulgué la constitution, elle engagea les princes à faire connaître l'état de leurs royaumes, et les résolutions qu'ils désiraient proposer à l'assemblée.

Lothaire, qui avait eu naguère autorité sur les trois royaumes, quand ils formaient un seul empire, et qui était plus suspect que ses frères d'aspirer à un changement, parla de la volonté où il était de vivre en paix avec Louis et Charles, ainsi que le doivent des frères, dit-il, pour faire la volonté de Dieu et contribuer au commun progrès. Ces pa-

Digitized by Google

roles montrent que certains souvenirs vivaient encore dans bien des âmes, etqu'un rayon éteint du grand pouvoir impérial semblait parfois se refléter encore sur le front dépouillé du fils aîné de Louis le Pieux.

Louis le Germanique, plus vif, plus actif, parla moins de ses sentiments, plus de ses actes.

« Sachez, dit-il, que nos frères et nous, nous envoyons des légats en Aquitaine, auprès de notre neveu; que nous lui avons désigné des comtés où il pourra, en attendant, rester lui et les siens, laissant en paix les fidèles de notre cher frère Charles; jusqu'au moment où ce même neveu pourra se rendre à notre placite, ce qu'il fera en toute sûreté et tout honneur.

« Sachez aussi que nous envoyons également des légats aux Bretons, aux Normands, pour les exhorter au commun progrès, à la paix. Qu'ils écoutent, qu'ils n'écoutent pas, avec l'aide de Dieu et vos conseils, nous agirons.

« Sachez aussi que notre cher frère Lothaire envoie des légats à ces hommes qui, jusqu'ici, ont été hostiles à notre cher frère Charles; s'ils veulent vivre en paix avec Dieu, avec leur roi Lothaire, ils cesseront leur agression.

« Sachez aussi qu'en quelque lieu que soit la capitale (Aix-la-Chapelle avait perdu ce titre depuis le démembrement de l'empire), les évêques et les abbés posséderont les biens des églises, comme au temps du seigneur notre père. Et ce qu'il faudra corriger dans les évêchés, dans les monastères de notre commun royaume, avec l'aide de Dieu, pour l'honneur des églises et la justice du peuple, nous le corrigerons. »

Les paroles de Charles, sous une apparence de roideur, semblaient cacher un sentiment de faiblesse. Il déclara que tout homme libre pouvait choisir, entre le roi et ses vassaux, le seigneur qu'il préférerait, bien qu'il dût pouvoir alléguer le motif de ses préférences, énorme concession faite aux principaux seigneurs qui allaient dès lors constituer légalement la hiérarchie qu'ils souhaitaient, organiser leurs forces, porte ouverte à la féodalité par la main du roi lui-même. En vain Charles avait-il soin de dire qu'en agis-

Digitized by Google

sant ainsi, il imitait la conduite de ses ancêtres; personne ne s'y trompait, pas même Charles lui-même. Souvent ceux qui vont chercher ainsi un appui dans le passé n'en ont pas dans le présent; la figure calme, ils trahissent eux-mêmes leurs vacillations intérieures. Dans un autre article fort énigmatique, Charles dit qu'il ne voulait faire à ses fidèles que des concessions conformes à la justice; mais qu'il ne voulait pas leur accorder celles qui sont contraires à la raison. Ces paroles obscures s'adressaient-elles aux évêques, pour les rassurer contre les empiétements des seigneurs, aux seigneurs, pour les rassurer contre les prétentions des évêques? Peut-être cherchait-il à expliquer sa conduite à l'assemblée d'Epernay. Peut-être cherchait-il à contenter tout le monde par une phrase à double sens. Telle était l'attitude des rois et de l'Assemblée; tel était ce gouvernement du neuvième siècle, auquel il est fort difficile de donner son véritable nom, parce que les éléments de deux gouvernements contraires y réagissent l'un contre l'autre.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

SECOND PLACITE DE MERSEN.

I. Dans la seconde assemblée tenue à Mersen, en 851, les rois semblent n'avoir qu'une seule pensée, celle de lutter contre l'agrandissement de leurs fidèles, contre les progrès de leur puissance. Pendant les quatre années qui venaient de s'écouler, les idées nouvelles, les désirs nouveaux s'étaient propagés, affermis. Les confédérés non-seulement se considéraient comme égaux, mais encore se donnaient officiellement ce nom. L'image de la royauté était effacée ; et les fils de Louis le Pieux ne s'appelaient plus rois, mais princes et seigneurs de leurs vassaux ; se laissant ainsi absorber eux-mêmes par le mouvement, abdiquant leur souveraineté et leurs droits. Mais ce changement s'opérait bien malgré eux, car, les yeux ouverts maintenant, l'effroi dans l'âme, ils venaient demander des forces nouvelles à la confédération, ils essayaient d'organiser la résistance contre les seigneurs. Ils se sentaient impuissants. La société s'échappait de leurs mains.

« Grâce à des hommes errants, à des tyrans pour qui rien

Digitized by Google

« n'est sacré, la paix, le repos du royaume est souvent « troublé ; nous voulons que si un homme de ce genre se « réfugie chez l'un de nous, il ne puisse éviter jugement et « justice ; que personne d'entre nous ne le reçoive dans un « autre but ; s'il essaie de se soustraire au compte qu'il doit » rendre de ses actions ; tous en commun, dans quelque « royaume qu'il soit arrivé, poursuivons-le jusqu'à ce qu'il « rende des comptes ou qu'on l'extermine. »

Ceux-là méprisaient la justice royale, ne relevant que d'eux-mêmes ; d'autres faisaient peu de cas des pouvoirs épiscopaux.

« Ainsi faut-il agir contre celui qui, pour quelque crime capital et public, est repris ou excommunié par un évêque ; contre celui qui, avant l'excommunication, commet le crime et change le gouvernement du roi, pour ne pas être obligé de faire pénitence ; contre celui qui commet un inceste avec sa parente ; qui ravit une religieuse, une jeune fille, une femme mariée, qu'il ne devait pas avoir, et qu'il emmène avec lui dans sa fuite. Que l'évêque nous avertisse, afin que le coupable arrêté par nous ou les ministres de l'État, chargé de fers, avec la proie diabolique qu'il traîne avec lui, soit forcé de faire pénitence. »

Menaces terribles, mais sans portée. A quoi tenait la puissance des rois, puisque, pour se soustraire à un simple châtiment, on songeait à changer la forme de leur gouvernement ; puisque, pour punir un crime, il fallait armer l'État tout entier contre le coupable ! Puissance peu durable, état chancelant ; il ne pouvait plus faire l'ordre, sans mettre partout le désordre !

« Si quelques-uns de nos sujets, en quelque ordre, en « quelque condition que ce soit, sort de cette convenance (tel « est le nom que les rois donnent aux liens qui doivent unir « les gouvernants et les gouvernés), en sort ou s'y soustrait, « s'il désobéit à ce commun décret, les seigneurs, avec leurs « vrais fidèles, exécuteront ces ordres selon la volonté de « Dieu, la loi, la juste raison, contre celui qui ne les recon« naîtra pas, et bon gré malgré ; et si quelque seigneur sort

Digitized by Google

« de cette convenance ou s'y soustrait, s'il proteste, par « malheur, contre ce décret commun, nous convoquerons « un grand nombre de nos seigneurs, nos fidèles et les pre- « miers de ce royaume, en les choisissant parmi ceux qui « nous auront obéi; et, demandant les avis des seigneurs, « le jugement des évêques, le consentement de tous, nous « verrons, avec le secours de Dieu, quelle sentence il fau- « dra porter contre un homme dûment averti, et néanmoins « incorrigible. » Punir de cette manière la puissance des seigneurs, c'était en établir la validité, en assurer le triomphe.

II. Après avoir pris ces mesures, les princes vinrent protester devant l'assemblée, sous toutes les formes et l'un après l'autre, de leur mutuel attachement. Ils voyaient que l'immense résultat des guerres civiles avait été l'émancipation du clergé, l'émancipation surtout de la noblesse, le déplacement de la souveraineté. Autant ils étaient aveugles avant le mouvement, autant leurs yeux s'étaient dessillés après la tempête. Ils s'avouaient coupables, bien coupables; mais la paix pouvait peut-être tout rétablir, et ils en parlaient avec fureur. Lothaire non-seulement était effrayé par les troubles de l'intérieur, mais il entendait encore avec effroi le frémissement des barbares sur les frontières : « Si nous « venons ici, sachez-le bien, c'est pour accomplir la volonté « de Dieu, rétablir l'état de la sainte Église et du royaume, « notre progrès commun, qui est aussi le vôtre : nous som- « mes unis, nous et nos fidèles, et nous en reconnaissons « la nécessité tant à l'intérieur que sur les marches des « royaumes. — Comme mon frère vous l'a dit, reprenait « Louis, c'est une grande nécessité pour ce peuple chrétien « qui nous est confié, que nous soyons mutuellement una- « nimes et unis : là est la volonté de Dieu, le signe d'une « véritable fraternité. Depuis que Dieu a remis ce royaume « entre nos mains, nous n'avons pas toujours été unis ainsi « qu'il eût été nécessaire : de là tant de maux pour nous et « pour vous. Mais maintenant sachez que chacun de nous défen- « dra son frère partout où il le faudra, à l'intérieur, à l'exté- « rieur, par lui-même, par son fils, par ses fidèles. »

Digitized by Google

Charles venait aussi se frapper la poitrine : « Sachez que « nous et nos fidèles nous reconnaissons vraiment que, par- « tie par nécessité, partie par injuste volonté, bien des évé- « nements sont arrivés dans ce royaume, qui n'étaient pas « nécessaires. Mais, sachez-le bien, maintenant nous som- « mes unis entre nous, unis avec nos fidèles, et nous ferons « nos efforts pour vous donner au plus tôt des réformes, « pour rendre à l'ordre ecclésiastique ses anciens honneurs, « pour accorder la paix au peuple chrétien, la loi, la justice « à vous tous. »

III. Telles étaient les paroles de ces princes, maintenant qu'ils voyaient l'étrange transformation opérée dans les esprits pendant leurs luttes insensées. Mais en vain ils s'appuyaient fortement l'un contre l'autre pour résister à une force désormais invincible. Personne ne s'y trompait ; on n'a jamais cru aux coalitions des partis. Elles peuvent être la division organisée, le mal, la faiblesse ; jamais l'union, jamais la force. Pouvait-on sérieusement croire à l'amour fraternel que se portaient ces princes, quand sur leurs figures abattues, démoralisées, on pouvait lire, au milieu des rides et des soucis, le nom de Fontenay. S'ils se disaient unis, ce n'est pas parce qu'ils s'aimaient, c'est parce qu'ils craignaient ; et leurs protestations mêmes, leurs mesures préventives, leurs craintes, étaient pour les seigneurs un indice de leur propre force. En vain ils disaient que l'empire était uni ; il était scindé ; personne n'en doutait, et il allait l'être encore davantage. En vain ils se proclamaient les défenseurs avoués de leurs seigneurs ; beaux défenseurs, en vérité, qui tenaient la couronne des mains de leurs protégés. Leur situation était si fausse, qu'ils demandaient aux seigneurs du secours pour marcher contre eux, s'ils se révoltaient. La royauté, au désespoir, criait : « Venez à nous ! sus ! sur l'ennemi commun ; marchons tous ensemble, s'il y a quelque part une landwerh, une insurrection. » Mais leurs menaces comme leurs concessions révélaient la ruine de leur autorité, l'avénement prochain d'une autorité nouvelle qui puiserait en elle-même sa force comme ses espérances. Les grands seigneurs or-

Digitized by Google

ganisaient leur vasselage; enrichis par mille moyens, ils grossissaient leur bande seigneuriale, et se trouvaient ainsi à la tête d'une puissante hiérarchie. En présence des maux qui désolaient le royaume, sous le coup de l'arrivée des Normands, les hommes libres se hâtèrent de se déclarer les vassaux d'un seigneur voisin et puissant, qui pût les défendre ou qu'on n'eût plus à craindre. Une pareille dépendance plaisait plus aux têtes faibles ; les têtes fortes fermentaient d'indépendance : toutes secouaient le joug royal par mépris. La révolution marchait, marchait ; il était trop tard de vouloir l'arrêter.

IV. Tels étaient les principaux traits du gouvernement qui succéda aux guerres civiles : une constitution fédérale pour code ; pour base, une assemblée qui se sentait puissante et dictait des lois ; puis, pour pouvoir exécutif, des rois qui exécutaient les ordres de l'assemblée, qu'ils ne consultaient néanmoins pas sur tous les points, et qui n'était pas convoquée régulièrement. Le grand vice de ce gouvernement, qui paraît d'abord combiné avec une certaine habileté, c'est qu'il ne fut pas régulièrement appliqué. Sa base devait être l'assemblée. Or, les seigneurs craignaient les évêques ; de plus, eux-mêmes ne voulaient pas se réunir. L'esprit d'indépendance avait fait de tels progrès parmi eux, qu'ils n'auraient pas même voulu d'un gouvernement seigneurial constitué. Voilà pourquoi le roi conserva toujours une autorité officielle, et pourquoi la féodalité, qui entra si avant dans nos mœurs, entra si peu dans nos lois.

V. En réalité, cet empire fédéral avait pour lien principal celui qui unissait les trois frères ; mais il faut avouer qu'à ce moment Lothaire faisait tous ses efforts pour le resserrer davantage. Giselbert, l'un des seigneurs de Charles, lui ayant enlevé une de ses filles, il en ressentit un vif ressentiment ; il se contint néanmoins et se raccommoda enfin avec Charles à Péronne. Là, ils se jurèrent une amitié constante, en se donnant mutuellement des baguettes, suivant la coutume. Il s'interposa entre Charles et Louis lorsque ce dernier eut accepté pour son fils la couronne d'Aquitaine, que lui offraient des seigneurs de ces contrées.

Digitized by Google

VI. Les encouragements donnés aux arts et aux sciences avaient été l'une des grandes pensées de Charlemagne. Lothaire la reprit. « Quant à la science, dit-il, dans un de ses capitulaires, quant à la science qui, à cause de l'incurie et de la paresse des préposés, est partout entièrement éteinte, nous voulons qu'on respecte nos décisions. Nous avons établi des maîtres dans des lieux déterminés; qu'ils veillent avec le plus grand soin à ce que les écoliers qui leur sont confiés fassent des progrès, s'efforcent de s'instruire, en raison même des exigences du temps présent. Pour la commodité de tous, nous avons établi des endroits réservés spécialement pour ces exercices, afin que personne ne puisse s'excuser sur l'éloignement des lieux et sur sa pauvreté. Qu'on aille chez Dungal, à Pavie, de Milan, de Bresse, de Lodi, de Bergame, de Novare, de Verceil, de Tortone, d'Aqui, de Gênes, d'Asti, de Come. A Yvrée, c'est l'évêque lui-même qui enseignera. A Turin, viendront les écoliers de Vintimille, d'Albengan, de Vadi, d'Albe. A Crémone, s'instruiront ceux de Regio, de Plaisance, de Parme, de Modène. A Florence, se rendront ceux de Tuscie. A Fermo, ceux de toutes les cités de Spolète. A Vérone, ceux de Mantoue et de Trente. A Vicence, ceux de Padoue, de Trévise, de Feltri, de Ceneta, d'Asolo. Les autres villes viendront à l'école de Cité-de-Frioul. »

En tout neuf écoles qui paraissent avoir été gratuites, pourvues même d'internats, puisque les pauvres pouvaient s'y instruire. Il est probable qu'on n'y enseignait que la grammaire, qui comprenait alors des connaissances beaucoup plus variées que de nos jours; et aussi, la lecture, l'écriture, et enfin l'explication des principes religieux. D'autre part, ces écoles étaient laïques, puisqu'on désigne spécialement l'évêque qui, dans l'une d'elles, sera chargé de l'enseignement. En 855, au concile de Valenciennes, l'empereur s'occupait plus spécialement, ce semble, des écoles monastiques : « Nous agiterons, en suivant l'exemple de nos prédécesseurs, la question des écoles, où l'on enseigne les lettres divines et humaines, ainsi que le chant ecclésiastique. S'il est possible, prenons une décision à cet

égard, et arrêtons un plan d'études, parce que ces travaux sont interrompus depuis longtemps, et que l'ignorance de la religion et le manque absolu de toute science a envahi presque toutes les églises de Dieu. » Ici l'empereur ne pouvait pas agir de son chef, parce qu'il s'agissait des monastères et des églises qui relevaient de ses deux frères, et il était obligé de s'entendre avec eux. Il fit lui-même écrire un beau manuscrit des évangiles qu'il donna à l'église de Metz, et que la bibliothèque nationale possède aujourd'hui. Dungal, le plus célèbre des maîtres qu'il mit à la tête de ses écoles d'Italie, paraît avoir été celui qui réfutait les opinions de Claude de Turin, élève de Félix, évêque d'Urgel, sur le culte des images. Theutger et Hildeman travaillaient alors à réformer les monastères de la Lombardie : il est possible qu'ils se soient associés aux louables efforts de l'empereur (1).

VII. La conduite de Lothaire ne fut pas moins prudente à l'extérieur. Il força le pape à respecter les prérogatives impériales, les seigneurs romains à lui jurer fidélité. A la mort de Léon IV, un parti avait promu au pontificat le diacre Anastase ; les légats impériaux soutinrent que l'élection n'était pas pure, et élevèrent eux-mêmes le pape Benoît III. En 849, il avait aussi associé à l'empire son fils Louis, qui protégea l'Italie, et Rome en particulier, contre les incursions dévastatrices des Sarrasins. Enfin, fidèle, pour sa part, à la constitution de Mersen, ayant appris que les Normands ravageaient le royaume de Charles, sous la conduite de Godefried, il marcha contre eux avec son héribam, et s'arrêta en apprenant que Charles avait traité avec eux. Hirmengarde, son épouse, étant morte en 855, Lothaire, imita, dans ses faiblesses, les dernières années de son aïeul. Le dégoût d'abord, le remords ensuite s'emparant de son âme, et la maladie venant les augmenter, il distribua ses États à ses fils, et se retira dans ce même monastère de Pruim, où il avait relégué le jeune Charles, au temps de ses premières révoltes.

(1) Loth. cap.

Digitized by Google

Il y mourut le 29 septembre 855. La variété des jugements qu'on porta sur lui, se traduisit, comme tout alors, par une légende qui courut bientôt bourgades et monastères. Au moment où Lothaire rendait le dernier soupir, deux troupes, dit-on, l'une d'anges, l'autre de démons, fondirent sur son cadavre, et les uns le tirant par les pieds, les autres par la tête, ils s'efforçaient de l'enlever au ciel, ou de le transporter dans les enfers. Les moines, témoins de cette scène, poussèrent des cris et se jetèrent à genoux, et les diables n'eurent pas plutôt entendu les paroles sacrées, qu'ils s'enfuirent à toutes jambes, cédant la victoire à leurs joyeux adversaires. Ce corps, ainsi ballotté, serait l'image des incertitudes de la postérité, si elle voulait juger Lothaire comme un homme d'un caractère tout d'une pièce, au lieu d'y voir la lutte incessante du dogme chrétien qui enchaîne et des passions effrénées de la Germanie; au lieu de s'expliquer l'effet de la religion, tombant parfois comme une rosée abondante sur ce foyer d'instincts barbares, souvent égoïstes, quelquefois repentants et élevés.

VIII. Lothaire fut le véritable successeur de Louis le Pieux. On l'a vu, même après ses défaites, regagner toujours Aix-la-Chapelle, sa capitale et celle de l'empire jusqu'au traité de Verdun. Lui seul reçut, après la mort de son père, le salut d'avénement de la part des Franks..... L'une des nombreuses chartes qu'il concéda commence par ces paroles : « Fait à Ingelheim, sous le règne du seigneur Lothaire César, la première année de son retour, et lorsqu'il devint successeur de son père. » Ses frères mêmes ne songeaient pas à lui refuser cet honneur. Ils ne combattaient que pour être, l'un roi de Neustrie, l'autre roi de Germanie; Lothaire devait rester empereur des Franks. On les a vus, l'avant-veille de la bataille de Fontenay, proposer à Lothaire de diviser la France en trois parties et de prendre celle qui lui plairait davantage. Et quand plusieurs victoires eurent consacré, suivant les idées de l'époque, la légitimité de leurs prétentions, ils ne prétendirent pas toucher à la couronne de Louis le Pieux. Cette couronne impériale, jointe aux contrées que

Digitized by Google

le partage de Verdun lui réserva et aux dernières paroles de Louis, voilà ce qui constituait les droits de Lothaire. Cette idée mérite qu'on s'y arrête. C'est tout un règne qui manque dans la nomenclature ordinaire des rois de France, et qu'il faudrait y replacer entre les règnes de Louis le Pieux et celui de Charles le Chauve. Mais ce qui est plus important, c'est que, sans cette précaution, on n'aura pas une idée exacte des guerres civiles, de leurs développements et de leur résultat. On ne s'expliquera ni l'opiniâtreté, ni la popularité de Lothaire, ni la naissance ni le caractère officiel du royaume de Lorraine. On ne saura pas pourquoi les populations accoururent à deux reprises sous ses drapeaux. On les croira excitées seulement par des largesses, dupées par des mensonges, tandis qu'elles étaient poussées aussi par le respect qui, même après beaucoup de calamités, s'attachait au nom d'empereur. Alors on soutiendra exclusivement Charles le Chauve et son frère, et, à la distance de dix siècles, on se mettra chaudement du parti d'un homme, tandis qu'il ne faut être que de celui de la vérité. Voici du reste ce qui put amener cette erreur. Lothaire, en mourant, donna la Lorraine à son fils Lothaire II, et le titre d'empereur, avec l'Italie, à son fils Louis. Reconnu désormais sur une étendue de pays plus restreinte, et hors de la France, ce titre fut oublié bientôt en France; il le fut entièrement lorsque Charles le Chauve se fut emparé de la Lorraine. La forme de cet acte fut vicieuse, mais il devait s'accomplir tôt ou tard. Les populations de ces contrées orientales étaient ces mêmes Austrasiens qui avaient fait jadis la fortune des Herstall, et auxquelles Charlemagne avait donné le Rhin pour limite. Encore ici l'œuvre de l'empereur lui survécut, en Neustrie, parce qu'il l'avait retrempée par l'Austrasie; en Austrasie, parce que les populations s'y étaient établies à jamais. Les révolutions pouvaient bien renverser son gouvernement et sa famille, elles ne pouvaient pas lui enlever l'honneur d'avoir donné une patrie aux barbares.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Charles le Chauve. — Aperçu général.

I. Un grand nombre d'événements signalèrent le règne de Charles le Chauve; on en passera plusieurs sous silence. On ne parlera pas de son goût pour les arts et pour la littérature, qu'il aimait par vanité, comme d'autres aiment une épée pour s'en parer. Il éleva Jean Scot Erigène à la direction de l'école Palatine; mais ce qu'il affectionnait en lui, c'était bien plutôt la finesse agréable, les intarissables ressources de son esprit, que les grandes synthèses de son génie platonicien. Mais comme les lettres n'ont besoin pour renaître que d'une tranquille indépendance, il leur suffit encore, après tant d'orages, de trouver ce protecteur, un peu léger, pour jeter quelques fleurs nouvelles.

II. Il ne faudra pourtant pas s'en rapporter à ces paroles qu'on lit dans la quatrième lettre d'Héric, moine d'Auxerre : « Ce qui te donne une éternelle renommée, c'est que « non-seulement tu égales, mais que tu dépasses même « le zèle de ton célèbre aïeul pour les sciences immor- « telles. Ce qui t'appartient en propre, c'est que partout

Digitized by Google

« où brillent les maîtres des arts qui s'adonnent à la phi-
« losophie, ta grandeur généreuse les invite à venir pro-
« fesser publiquement ; ta grâce les y attire, ton esprit les
« y provoque. » Il y a là trop de flatterie pour qu'il y ait seulement une demi-vérité. Loup Servat connaissait beaucoup mieux le caractère de Charles le Chauve, quand il lui écrivait : « J'ai fait résumer très-brièvement les gestes des empereurs, pour offrir cet abrégé à Votre Majesté. Voyez ce que vous avez à imiter, à éviter. Je vous engage surtout à considérer Trajan et Théodose. » Raban-Maur et Loup Servat, les littérateurs les plus distingués d'alors, étaient tous deux sortis, l'un directement, l'autre indirectement, des écoles de Charlemagne. Héric, d'Auxerre, lui-même, leur devait son talent ; car on voit fort souvent les idées, les phrases mêmes d'Alcuin, se glisser, brisées et refondues, sous sa plume. Pourtant, sous Charles le Chauve, les études semblent faire un détour. Ce prince affectionnait Compiègne, qu'il embellit, qu'il appela Carlopolis. Scot Erigène s'y fit souvent entendre. Encore un pas, et la science était à Paris, sa patrie naturelle, son véritable foyer. Quarante ans plus tard, Remy, d'Auxerre, disciple d'Héric, professait dans cette ville, timidement, il est vrai, les belles doctrines aristotéliques de Raban-Maur sur les universaux. Les grandes luttes philosophiques du moyen âge allaient commencer. Puis un homme de génie, Abailard, créait l'Université, en la rendant du premier coup fameuse et digne d'envie chez tous les peuples voisins.

III. On ne détaillera pas non plus les nombreuses incursions des Normands que Charles le Chauve ne sut pas, que souvent il ne put pas repousser. Jamais les villes de Tours, de Nantes, de Meaux et de Melun n'eussent été pillées ; jamais les cent vingt barques de Ragenaire n'eussent sillonné la Seine, pendant que l'odieux étendard de ce pirate flottait sur les murs de Paris ; jamais, enfin, les rois de la mer n'eussent incendié la basilique de Sainte-Geneviève, les monastères de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Maur et tant d'autres, si au lieu de rencontrer pour obstacle et pour adversaire tel château-

Digitized by Google

fort construit à la hâte, tel seigneur ou les bourgeois de telle cité isolés, ils se fussent trouvés en présence d'un grand gouvernement central qui leur aurait jeté deux armées au visage, et les aurait dispersés comme poussière. Mais c'est ainsi, ou plutôt c'est malgré ces événements que s'accomplissaient les desseins de la Providence. Charlemagne avait fermé à la barbarie la porte orientale de la France; elle faisait un détour, et mettait pied à terre sur le rivage occidental, pour le couvrir aussi d'une population nouvelle, pour rajeunir et réchauffer partout ce vieux sang gaulois que le despotisme romain, l'oisiveté et les plaisirs avaient longtemps abâtardi. Mais il n'est ici question que de la politique intérieure, des déviations que les luttes précédentes avaient pu lui faire subir, et du travail interne qui s'opérait dans la société.

IV. Ce qui distingue le règne de Charles le Chauve, c'est la lutte, tantôt cachée, tantôt ouverte, du clergé et de la noblesse, et le triomphe de tous les deux. Il faut comprendre ce que devenait la France après ces quatorze années d'agitations, interrompues seulement par le calme qui sépare deux tempêtes. Ce tableau est affligeant, mais jamais il ne faut craindre de dévoiler les maux dont la guerre civile est la source; il faut la montrer telle qu'elle est, hideuse. D'ailleurs, si on retrouve, au neuvième siècle, des passions impétueuses, des vices grossiers, des traits qui ramènent aux forêts, du moins il y a une consolation, c'est que presque toujours ces maux trouvent leurs remèdes dans leurs excès mêmes; c'est que ces vices aboutissent souvent au repentir; c'est surtout que la religion, parfois abandonnée, est toujours redoutée, adorée, aimée, quand on la présente avec une couronne d'épines, avec des paroles de justice éternelle et d'éternel amour. Tous l'écoutent quand ils distinguent son auguste visage; tous proclament sa divinité, s'inclinent devant ses lois, et vivent au moins quelques heures ici-bas de la vie de Dieu, c'est-à-dire de la vie de l'âme et de la pensée. On ne trouve pas alors ces scènes d'une civilisation raffinée plus douloureuses que celles des temps barbares

Digitized by Google

ces intelligences qui ne peuvent même plus douter, loin de pouvoir croire ; ces consciences qui ne peuvent même plus avoir de remords ; ces âmes que l'égoïsme et les plaisirs ont mutilées, rendues matérielles, et qui retomberaient à jamais en poussière, si l'instant de la mort n'était pas l'instant du réveil ; ces poitrines enfin où la flamme du vice a passé, dévorant tout, et ne laissant là où palpitait une idée immortelle qu'un amas de cendres et de ruines. Ces hommes-fantômes, bien inférieurs à l'enfant, qui, sortant des mains de la nature, saisit, en les bégayant, ses premières notions de justice et d'amour, ces hommes-là, non, ce n'est pas alors qu'on les retrouve. Il y a des fautes, des crimes ; mais ils viennent de l'excès même des forces, et non de leur presque irréparable épuisement.

V. Des rois se précipitant l'un sur l'autre pour se prendre mutuellement leurs propres pays ; des villages incendiés par de sauvages barons ; des églises pillées ; des évêques marchant et combattant, en vrais chefs de bande, à la tête de leurs vassaux ; des leudes attendant les voyageurs au détour du sentier, usurpant les biens des églises, franchissant tout armés le seuil inviolable du monastère, s'asseyant presqu'à la pointe de l'épée sur le fauteuil épiscopal ; des moines laborieux et civilisateurs s'enfuyant avec les reliques des saints dans les forêts, dans les places fortes ; des veuves enlevées, des religieuses, des jeunes filles violées, des pauvres mourant de faim ; des crimes qui font frissonner la nature, et, sur une grande étendue de territoire, le pillage, le meurtre, l'usurpation, dans toutes les classes et sous toutes les formes ; pillage de la part des Normands, qui se jettent sur les églises et sur les abbayes comme sur des grottes enchantées, pleines de trésors ; pillage de la part des barons, qui dévastent tout sur leur passage quand on les appelle au secours de la patrie, et font souvent plus de mal que les Normands qu'ils vont combattre, et auxquels ils se joignent ouvertement quelquefois. Enfin des promesses éludées, des serments violés, une mauvaise foi telle, qu'elle épuise toutes les formes pour s'appeler foi véritable, foi non feinte ; pour

Digitized by Google

les individus, nul honneur; pour la nation, nul esprit public; jusqu'à des évêques qui, malgré les ordonnances positives des rois, foulent des prêtres inférieurs et ne leur permettent pas d'aller se plaindre au souverain : en un mot, le règne de la nature brutale, le droit du plus fort. Partout le bruit du désordre, dominé çà et là par des cris de désespoir, par les gémissements des victimes qui se mêlent aux cris de triomphe de leurs oppresseurs. Partout la loi méprisée, oubliée, un progrès réel perdu; partout cette agitation d'où quelque chose peut sortir, puisqu'il y a une Providence, mais qui, impuissante à féconder les générations où elle se produit, ne peut que les troubler et les perdre. Ce signe qu'on remarque chez les particuliers quand leur intelligence est aux abois et semble souffrir ces dernières angoisses, on le remarque aussi dans les époques malheureuses de l'histoire. Nations et individus semblent dire adieu à leur destinée, à leurs plus chères espérances, et tout pleins d'ennui, s'envelopper silencieusement dans leur linceul.

Tel est le spectacle que présente la seconde moitié du neuvième siècle.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

PREMIERS PROGRÈS DE LA FÉODALITÉ CHEZ LES SEIGNEURS.

1. Au milieu de cette anarchie, que désiraient les deux classes qui aspiraient à une organisation? que voulaient les évêques, que voulaient les nobles? Les nobles avaient rapporté du désert l'esprit d'envahissement et de conquête. *Ils* voulaient posséder beaucoup, parce qu'ils se sentaient les plus forts. Tout pleins de leur personnalité, ils voulaient l'étendre aussi largement que possible, l'enfoncer profondément dans le sol : c'était une application du principe de propriété; le mundiburdium germanique. Le moment devait venir, grâce à cette loi du progrès qui régit le monde moral, comme la loi de la gravitation régit les mondes sensibles, le moment devait venir où l'on comprendrait qu'il n'est pas de droit sans devoir, pas de liberté sans limites, pas de bien-être durable sans la reconnaissance expresse du bien-être des autres; le dogme fondamental sur lequel reposent ces idées avait encore besoin du travail de bien des siècles pour se formuler. Alors on s'abandonnait à sa nature, on ne la raisonnait pas. Pour un baron du neuvième

Digitized by Google

siècle toute limite était celle d'un rival, souvent d'un ennemi : de là le règne de l'épée. Ces cœurs de fer des barons franks, Charlemagne seul avait su les comprimer de sa main puissante, suivant la belle expression de Nithard. Après lui, ils étaient revenus à leurs instincts, comme les flots qui inondent la campagne, lorsque le vaste rocher sur lequel ils se brisaient, s'écroule dans l'Océan. Rien n'est plus difficile que de saisir les progrès d'une semblable puissance; on la sent partout, on ne la voit nulle part. On ne peut que constater un travail social, lent, pénible, constant. Là, vous ne verrez ni ligues ni conspiration directe contre la royauté; vous en trouverez contre le roi; distinction qu'il est essentiel de faire si l'on veut bien comprendre cette époque où la France se féodalisait, en quelque sorte, à son insu.

II. Contre le roi les conspirations sont fort nombreuses.

Ainsi, en 856, presque tous les seigneurs du royaume de Charles conspirèrent contre lui; ils s'unirent avec les Aquitains; tous invitèrent Louis le Germanique à venir recevoir leur foi.

En 857, Charles se trouva dans un grand danger à Oissel, île de la Seine. Des seigneurs franks et des seigneurs aquitains s'étaient encore ligués avec Louis le Germanique pour expulser leur roi.

En 858, les vassaux de Charles s'unirent non plus aux Aquitains mais aux seigneurs bretons, encore plus remuants que les premiers. Louis, fils de Charles le Chauve, résidait au Mans; ils l'en chassèrent et l'obligèrent de passer la Seine et de venir rejoindre son père.

Cette même année, ils appelèrent encore Louis le Germanique, qui fut vainqueur cette fois, et l'on verra avec quelle difficulté Charles put reconquérir sa position.

En 861, plusieurs barons se donnèrent à Salomon, duc des Bretons, et l'un des plus dangereux ennemis de Charles; ils entraînèrent, dans leur défection, Louis, le propre fils de Charles lui-même.

III. Comme on le voit, c'était toujours un autre chef que l'ou cherchait. Ce que désiraient les seigneurs c'était une

Digitized by Google

sorte de premier seigneur, un konig germanique, qui, réduit à la possession de ses propres domaines, n'aurait aucun droit sur les domaines des autres, un chef de guerre qui serait toujours le plus vaillant, le plus brillant; qui, à ce titre, pourrait appeler autour de lui les autres seigneurs, si les étrangers attaquaient les frontières de la patrie commune et qui mènerait toujours ses guerriers à la victoire. Donc, quand il s'agissait d'une institution aussi mobile, aussi confuse et chez des hommes aussi peu soucieux d'une forme politique quelconque, nulle situation bien nette, nul plan déterminé. Les révolutions ne conspirent pas, elles se développent; si elles paraissent à la suite d'une conspiration, leur principe en est indépendant. Rien de pareil surtout chez des hommes dont le principe même était la division, et qui eussent trompé leurs désirs, même en s'unissant entre eux. Tous, sans le savoir peut-être, ni les uns ni les autres, étaient mus par un seul sentiment, tourmentés par une même idée. Et cette idée, ce sentiment, on ne put les distinguer qu'au moment de leur victoire. Les rois eux-mêmes, qui auraient dû lutter contre eux, étaient entraînés par eux; et comme les événements avaient abaissé le premier diadème, et que tous ces fronts qui aspiraient à des couronnes locales avaient été, au contraire, élevés, tous, rois et peuples, s'aperçurent tout à coup de leur égalité. Rois et peuples avaient travaillé à ce grand changement : ce qui distingua, entre toutes les révolutions, la révolution féodale. En parlant ainsi, on ne justifie pas les excès qui se commirent alors, on les explique par leur point de départ, on les flétrit en les nommant excès. Qu'on juge maintenant du génie de Charlemagne à qui il avait été donné d'immobiliser une force de cette nature, de diriger avec sagesse un mouvement aussi contagieux. Les capitulaires des rois n'y faisaient plus rien. Aux assemblées, les seigneurs promettaient; de retour chez eux, ils imitaient les rois et oubliaient leurs promesses; les évêques mêmes, ils les méprisaient alors. Divisés pour régner, ils ne s'unissaient que si leur règne était en péril, quand les Normands paraissaient. Placés alors en face de la servitude qui

Digitized by Google

les avilissait à leurs propres yeux, en face d'une conquête étrangère qui leur enlevait leurs établissements, tout ce qu'il y avait de sang germanique dans leurs veines se soulevait d'indignation. Encore ne voit-on de défense organisée que sur les points attaqués; le reste du pays regarde tout avec indifférence. Qu'importe au comte de Bordeaux et de Saintes si le comte de Paris laisse brûler ou défend sa ville? Les Normands arrivent à l'embouchure de la Seine; on élève des châteaux-forts sur les rivages de l'Océan. Ils dévastent Mantes et Paris, on convoque une assemblée à Pîtres pour couvrir de tours les rives de la Seine. Nulle part d'idée générale, de plan combiné, nul centre; partout, au contraire, l'esprit de morcellement, qui est barbare, mis à la place des grands projets d'ensemble. En un mot, les seigneurs disaient : le mal est grand, mais soyons rois chacun chez nous, et tout sera réparé.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

MARCHE DES ÉVÊQUES.

I. Pendant que les seigneurs, à la faveur du désordre et à l'ombre de leur épée, achevaient le démembrement de l'empire, ramenaient le principe du clan teutonique et s'affermissaient ainsi dans leurs comtés et leurs duchés, les évêques suivaient une toute autre marche et grandissaient à leur manière. La plus forte organisation qui soit en vigueur au neuvième siècle, est celle du clergé. Pour se rendre compte de son agrandissement singulier, de son pouvoir dominateur, ce ne sont pas les chroniques qu'il faut consulter : elles ne voient dans les synodes que des assemblées religieuses, par une erreur complète, car ce sont surtout des assemblées politiques, à partir du synode de Thionville, sous Louis le Pieux. Ce qu'il faut consulter avec soin ce sont les capitulaires des rois. Ces capitulaires qui devraient être des preuves de leur puissance, sont des monuments de leur dé-

Digitized by Google

chéance et de leur faiblesse. Ce n'est pas capitulaires des rois qu'il faut les appeler, mais bien souvent capitulaires du clergé ; et la véritable signification de ces édits épiscopaux saute alors aux yeux.

II. Et d'abord il ne faut pas prêter aux prêtres un projet qu'ils n'avaient pas, celui de supprimer la royauté : ils en avaient besoin à titre de théocratie. Dans les anciens empires, chez les Perses, chez les Egyptiens, les prêtres ne gouvernaient le peuple qu'au moyen d'un pouvoir intermédiaire, le pouvoir royal. Il n'y a que deux exemples de théocratie pure, Moïse chez les Hébreux, et le pape chez les Chrétiens. Chez les Hébreux, la grande puissance politique était celle du grand-prêtre, parce que le fond même du peuple juif était la religion. Et encore au moment où des bandes ennemies s'agitaient aux frontières, il fallait bien déléguer la puissance souveraine à un chef qu'on appelait juge par prudence. Quant au pape, l'affaiblissement de l'empire grec, l'heureux service rendu à Pepin, le génie de Charlemagne, les luttes de l'Italie contre les empereurs d'Allemagne, l'habileté de certains pontifes et les opinions du moyen-âge fondèrent sa puissance politique. Ajoutez à cela les paroles suivantes : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église. » Ces paroles, sorties d'une bouche divine, assurent au successeur de saint Pierre la suprématie sur les autres églises. Mais il n'était pas difficile d'y voir l'avénement d'une puissance temporelle, si, lorsque tous les autres pouvoirs tomberaient en décadence, la papauté seule conservait son influence et sa vigueur. De là, Grégoire VII et l'indépendance de l'Italie, Urbain II et les croisades ; de là ce grand pouvoir pontifical qui domina, qui remua tout le moyen âge. Ces circonstances ne pouvaient pas se rencontrer ailleurs.

III. Ainsi, au neuvième siècle, les évêques ne voulurent pas supprimer la royauté, mais la dominer. Le principe de l'hérédité existant dans les usages germaniques à côté du principe de l'élection, les évêques auraient préféré le premier comme plus sûr, comme étant justifié par un plus grand nombre de faits. Placé sous leur tutelle, le roi eût

Digitized by Google

contresigné leurs arrêts, donné force de lois à leurs règlements, couru, avec sa bande, sur la Seine ou sur la Loire pour repousser les Normands. Juge ou premier ministre, on eût exalté sa puissance et sa gloire. Mais en marchant à ce but, on se trouvait en présence non-seulement de la royauté mais surtout de la noblesse; et les efforts les plus habilement dirigés venaient se briser contre cet esprit d'indépendance dont notre nation a donné tant de preuves, dès ses premières apparitions dans l'histoire.

IV. Leurs services, leur organisation, tels étaient les droits des évêques au gouvernement. Ils le sentaient et ne craignirent pas de manifester hautement leurs prétentions. On se souvient de leurs paroles à l'assemblée de Thionville, et du sens qu'ils donnèrent à ces paroles: Celui qui vous écoute, m'écoute. Six semaines après, ils les répétaient avec plus d'énergie encore au concile de Verneuil, assemblée particulière pour les évêques des États de Charles. Celui qui vient de Dieu écoute les paroles de Dieu, lui dirent les évêques gallicans, plus hardis qu'à Thionville, et parmi lesquels on comptait Wénilon, archevêque de Sens, Louis, abbé de Saint-Denis, Ebroin, évêque de Poitiers, Hincmar, depuis archevêque de Rheims. Avec cette justesse de vue qui les caractérisait, ils sentirent que le plus grand obstacle n'était pas le roi, mais les seigneurs. Indignés du triste spectacle que présentait alors la France, ils ne redoutèrent pas le rôle d'agresseurs. Rappelant au roi des pensées qui devaient l'humilier à ses propres yeux, aux yeux des autres, ils le félicitèrent « d'avoir mis de côté l'esprit de discorde d'où tant de maux sont sortis, mais qu'il serait long d'énumérer, et qu'il n'est pas encore possible de guérir, pour faire avec ses frères une paix qui lui était commandée et par la nature et par la religion. » Puis, ils firent connaître leurs titres au gouvernement: « Ce n'est pas par témérité que nous conseillons Votre Majesté, votre soin nous est confié. Grâce à notre ministère, régénéré par la foi et le baptême, vous attendez avec tous les autres fidèles le jour terrible du jugement. » Ces paroles, en s'adressant au roi, s'adressaient aussi

Digitized by Google

à toute puissance représentée par des chrétiens; et voilà le principe du droit divin dans toute sa pureté. Les pouvoirs ainsi bien vérifiés, clairement reconnus, les évêques formulèrent vigoureusement leurs demandes : « Que les partisans des forfaits, les contempteurs de la discipline apostolique soient punis par des légats honorables envoyés par le roi, et cela sans respect pour les personnes, sans égard pour les présents.

« Qu'on rende le repos aux ministres de Dieu, afin que la parole divine fructifie par la prédication. Dans les monastères, plusieurs ont dévié de leur profession, qu'on s'en informe ; on corrigera les abus. Ces moines qui vagabondent, par pure cupidité, doivent retourner sous la surveillance de leur abbé ; tels sont nos ordres. Qu'on emprisonne ceux qui s'y refuseront, après avoir fait leur profession. Que ceux qui s'unissent à des religieuses et les épousent soient excommuniés ; si néanmoins ils se repentent en quittant ce monde, qu'on ne leur refuse pas le viatique. Qu'on rende à son fiancé la fiancée tombée entre les mains d'un ravisseur, eût-elle été violée par lui. Les ravisseurs, nous le savons, font peu de cas de l'excommunication ecclésiastique, qu'ils redoutent la sévérité des rois du siècle. Il faut aussi châtier ces religieux qui prennent des habits laïques et se font tondre les cheveux. Quelques évêques ne peuvent faire d'expéditions militaires ; ces labeurs vont quelquefois mal à leurs infirmités ; pour que la milice n'y perde rien, qu'ils confient leurs hommes à quelques-uns de vos fidèles qu'on surveillera.

« L'église de Rheims a été dépouillée de ses biens, le siége d'Orléans est vacant, et pour notre danger et pour le vôtre, au plus tôt donnez-leur des pasteurs.

« Pour que le très-révérend Drogon soit prélat des Gaules et de la Germanie, comme le pape le voudrait, il faut convoquer un concile des Gaules et de la Germanie. Seuls, nous n'avons pas le droit de l'accepter. D'ailleurs, il y a peut-être quelque mystère là-dessous. »

V. Jusqu'ici les évêques n'avaient attaqué la noblesse qu'en attaquant ses vices ; ils la frappèrent directement et

Digitized by Google

tout entière en remuant de nouveau l'éternelle question de cette époque, celle des biens ecclésiastiques possédés par des laïques. L'indignation qu'ils éprouvent échauffe et féconde leurs paroles; leur zèle touche parfois à l'éloquence : « Nous voyons que la colère de Dieu est suspendue sur nous et sur vous, à cause des rapines et des forfaits atroces qu'on commet, et aussi parce que des laïques retiennent les biens des églises que les rois et les autres chrétiens ont consacrés à Dieu, pour nourrir les serviteurs de Dieu et les pauvres, donner l'hospitalité aux voyageurs, racheter les captifs, restaurer les temples. Par suite, les serviteurs de Dieu sont privés de nourriture et de boisson, les pauvres ne reçoivent pas l'aumône accoutumée, les hôtes sont négligés, les captifs, frustrés, et la renommée de tous est déchirée à juste titre. »

« Si de pareilles souffrances lui venaient des païens, l'Église demanderait la patience. Mais non ; nous sommes opprimés par nos propres enfants; c'est-à-dire par ceux que nous ou nos prédécesseurs avons engendrés en Christ; et nous ne pouvons goûter la consolation de la patience, parce que nous tremblons pour leur propre perte. Certes, nul homme, fût-il plein d'impudence, n'osera nier que la propriété de l'Église ne soit le vœu des fidèles, le patrimoine des pauvres, le rachat des âmes. Mais si elle est le vœu d'autrui, comment ose-t-on l'enlever à Dieu? Si elle est l'héritage du pauvre, quel téméraire se permet de l'envahir? Si elle est le rachat des âmes, comment se fait-il que pour elle des chrétiens perdent leur âme? Ainsi plusieurs lieux saints, fait inouï jusqu'à nous, sont entièrement possédés par des laïques. Les propriétés de plusieurs autres, ils les ont fractionnées et se les sont fait donner en héritage. Les prêtres de l'Egypte, dans une famine pressante, alors que chacun vendait ses biens, conservèrent les leurs : les faux dieux obtinrent plus de respect de leurs adorateurs, que le vrai Dieu n'en obtient des siens dans ce pays. Oza fut frappé parce qu'il ne craignit pas de soutenir l'arche chancelante : la toucher était un crime.

Digitized by Google

« Qu'on rie, si l'on veut, de nos paroles ; pour nous, nous ajouterons avec une profonde douleur, que, même de nos jours, les oppresseurs de l'Église ont trouvé une mort digne de leurs mœurs. Le prophète crie : Ceux qui ont dit : Possédons en héritage le sanctuaire de Dieu ; mon Dieu, pose-les comme une roue, comme une paille devant la face du vent. Et le seigneur Jésus créateur et rédempteur : Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il se perd lui-même ! Est-il quelqu'un d'assez audacieux, assez désespéré, pour occuper, envahir les possessions de Dieu, afin de se perdre en toute certitude ? Oh ! pour Dieu, pour vous-mêmes, ne vous trahissez pas. N'allez pas, pour un superflu de richessses temporelles, mériter un éternel amas de misères ; ne souillez pas l'honneur de votre âme par un sacrilége si pernicieux, si inouï, si évident ! Rendez à Dieu son bien pour posséder le vôtre en paix, éviter les tourments éternels, et arriver, en serviteurs fidèles, à la joie du Seigneur. Que les séculiers possèdent les dignités séculières, que les ecclésiastiques aient en partage les dignités ecclésiastiques. Ne nous accusez pas d'insatiable cupidité ; quels que nous soyons, nous disons la vérité, et vous le savez bien... Chaque jour la fin de tous s'approche ; ce que nous voyons est temporel ; ce que nous ne voyons pas est éternel. Si nous voulons sortir des calamités présentes et éviter leur retour à l'avenir ; quittons nos erreurs et retournons en commun à Dieu.

« Pour toi, roi très-illustre, bien vraie est cette parole : les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. Fuis la compagnie et les conseils des pervers ; que nul n'ose te demander ce que ta Majesté ne doit jamais donner. Ne crains pas des hommes irrités, c'est-à-dire de la terre, de la cendre, plus que Dieu qui t'a créé, qui te jugera dans sa vérité. Si tu veux suivre parfaitement sa volonté, il te délivrera, selon nous, de l'arrogance de certains hommes ; sa clémence t'arrachera à tous les dangers. Après ce royaume temporel, il t'en donnera un éternel avec une augmentation de bonheur. En terminant, voici la parole que nous t'adressons tous. Si

Digitized by Google

tu suis nos conseils salutaires, nous applaudirons à ton élévation; si tu nous méprises, si tu méprises Dieu qui parle par notre bouche, poussés par la nécessité d'accomplir notre ministère, nous serons forcés de faire, ce que nous ne voulions pas faire. »

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

SYNODE DE BEAUVAIS (845.)

I. Jamais défi aussi audacieux n'avait été jeté à la noblesse. Du haut de ce sanctuaire où ils correspondaient directement avec Dieu, au nom de ce Dieu dont ils étaient les mandataires inspirés, les évêques avaient laissé tomber à flots les paroles de sarcasme, de justice ou d'indignation. Pleins d'impudence, cent fois plus païens que les Égyptiens mêmes, envahisseurs, déprédateurs, enclins à la rapine et à tous les forfaits, hommes pervers, terre et poussière, les seigneurs étaient peut-être moins émus encore par ce torrent de reproches et d'injures, qu'ils n'étaient dominés par cette magnanimité avec laquelle leurs adversaires les conjuraient de rendre des biens mal acquis au nom de leurs propres intérêts, au nom de leur éternité. Mais les évêques allaient plus loin. Aussi hardis avec le roi qu'avec les seigneurs, ils semblaient considérer celui-là comme le chef de ceux-ci, et dominer la royauté comme la noblesse. Le dernier mot qui frappait le roi lui-même, lui montrait que le parti des évêques était pris; qu'ils engageaient la lutte en toute connais-

Digitized by Google

sance de cause, bien décidés à la pousser jusqu'à la fin, et que si le roi les méprisait, ils sauraient bien se passer de lui, toujours en vertu d'un pouvoir supérieur à l'humanité. Certes, on en avait fait moins entendre avant de dégrader Louis le Pieux.

II. Charles fut effrayé de cette menace. Se séparant tout à coup des seigneurs, il se jeta dans le camp opposé, et le parti clérical triompha. Il obtint cette victoire l'année suivante, en avril, au concile de Beauvais, où à côté des évêques nommés plus haut, siégeait les membres les plus distingués du clergé gallican.

III. Voici en quelques mots leurs demandes.

Conservez-nous le droit ecclésiastique, la loi canonique, comme vos ancêtres l'ont fait.

En ma personne et contre mon ordre, ne faites rien pour me déshonorer, me condamner, alléguant d'anciennes causes.

Les biens de l'Église qui m'est confiée, et qui ont été enlevés sous votre principat, restituez-les-moi dans le présent; conservez-les moi, une fois restitués.

Les donations illicites faites sur les biens de mon Église doivent être déclarées nulles; et, à l'avenir, prenez garde d'en faire d'autres.

Dans cette Église qui m'est confiée, n'établissez plus de coutumes illégales, d'injustes exactions.

Contre les voleurs, les oppresseurs des églises et de leurs propriétés, soyez notre défenseur, selon votre ministère, et autant que Dieu vous en donnera le pouvoir.

Les donations que votre aïeul et votre père firent à nos églises, que vous avez confirmées vous-même, doivent rester valides désormais.

Si nous contrevenons les uns ou les autres à ces capitulaires, entendons-nous mutuellement, après la faute; l'accord fait entre nous conservera sa force.

IV. Le clergé et le roi traitaient ainsi de puissance à puissance. Les évêques exigèrent que le roi, en présence de Dieu, s'engageât sur sa foi à respecter ces arrêts. Douze évê-

Digitized by Google

ques reçurent son serment au nom de tous les évêques du prince Charles, au nom de tous ceux qui le seraient dans l'avenir. Aucune précaution n'était négligée pour rendre à jamais durables les conquêtes du clergé dans cette assemblée. Durables en effet, si elles n'eussent été obtenues qu'au détriment de la royauté, elles ne l'étaient pas, parce qu'elles rencontraient une force moins organisée, moins intelligente que celle du clergé, mais plus impétueuse, plus capable d'entraîner, de forcer les volontés, dans cette époque guerrière.

Alors le roi subissait le joug du clergé, il allait bientôt subir celui de la noblesse, pour se trouver de nouveau en lutte avec le clergé, jusqu'à ce que le clergé lui-même fût vaincu ou absorbé par la noblesse. Mais on devait traverser bien des mouvements opposés avant d'en venir là. Ballotté entre les deux partis, Charles n'en fut plus que le jouet ou l'instrument.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

LUTTE ET SUCCÈS ALTERNATIFS DU CLERGÉ ET DE LA NOBLESSE.

I. La réaction seigneuriale se fit immédiatement sentir. Elle entoura le roi, elle le pressa. En même temps, les évêques, voyant leurs premières tentatives couronnées de succès, attendirent tout de leur audace.

Voyant que Charles n'exécutait pas les arrêts du synode de Beauvais, ils songèrent aussitôt, non-seulement à indiquer ce qu'il fallait faire, mais encore à tracer la route, à préciser les moyens. Ils y arrivèrent à la suite de deux synodes : l'un, tenu à Meaux, qui ne fut pas définitif; l'autre, tenu à Paris, où le clergé arrêta toutes les réformes qu'il projetait. Poussés à bout par l'opposition de la noblesse, le clergé avait bien dépassé ses résolutions premières. Bien résolu à ne pas céder, la rédaction qu'il envoya au roi Charles, sur l'ordre même de ce dernier, était, comme, on dirait de nos jours, une véritable révision de la propriété.

II. Le roi Charles en fit donner lecture à ses seigneurs assemblés par ses soins dans sa villa d'Épernay, près de Rheims. A cette lecture, les seigneurs firent éclater leur in-

Digitized by Google

dignation; ils déclarèrent se séparer entièrement des évêques, dont pas un n'avait été appelé à cette assemblée. Ils firent partager leur courroux à Charles, ce qui n'était pas difficile. Ils reproduisirent par écrit quelques-uns des capitulaires synodaux, retranchèrent le reste, et envoyèrent cet écrit mutilé aux évêques, en disant qu'ils voulaient bien, avec le prince, observer ces articles, mais qu'ils n'en accepteraient pas davantage.

III. Et cependant le clergé avait si intimement uni ses intérêts à ceux du roi, qu'il ne semblait soulever qu'en faveur de Charles le Chauve la question de la propriété. Au nom de la dignité royale, Charles devait revenir sur des actes inconsidérés, sur des dons faits à la suite de paroles ou de demandes sans justice. Tous les bénéfices, tous les alleux devaient être révisés par des commissaires envoyés à cette fin dans tous les comtés. Partout où l'on découvrirait des traces de fraude, soit dans les donations, soit dans les nouveaux alleux, on rétablirait les choses sur l'ancien pied, afin, disaient les évêques, que votre dignité ne s'avilisse pas d'une manière indigne de vous. Votre maison ne peut être l'objet des bons offices des autres, qu'à la condition de pouvoir les récompenser et les préserver de l'indigence. Ces évêques avaient mille fois raison. Ce qui de jour en jour perdait la royauté, c'est qu'elle devenait de plus en plus pauvre; tandis que la puissance des seigneurs s'affermissait, s'étendait constamment avec leurs possessions. Ainsi, ajoutaient-ils, votre gouvernement sera à lui-même son propre suffrage, et les églises seront délivrées de ceux qui leur nuisent. On distingue le lien qui unissait le clergé à la royauté, et la distance qui séparait la royauté de la noblesse. Pendant le cours des guerres civiles, un grand nombre d'églises avaient manqué de pasteurs. Les seigneurs qui avaient quelques relations avec elles, avaient pris la place des évêques et avaient profité de leur pouvoir intérimaire pour se créer des droits définitifs sur ces églises; les évêques repoussaient de pareils titres. Ils s'étaient adjugés surtout des précaires, espèces de bénéfices qui, dans

Digitized by Google

l'origine, ne devaient durer que cinq ans. Mais outre qu'en temps de guerres civiles, bien des changements peuvent s'effectuer pendant cinq ans, les seigneurs pouvaient modifier leurs possessions et argumenter de ces modifications, pour s'adjuger ensuite le fond lui-même. C'est l'objection que fait valoir le romain Florus, quand il justifie l'opposition des patriciens aux lois agraires; et pour ne pas sortir de la France, c'était un des moyens mis en œuvre, contre les biens ecclésiastiques, par les guerriers de Charles-Martel. Le roi Charles faisait par faiblesse ce que Charles-Martel faisait par autorité. Il forçait tel évêque à faire une précaire, de telle partie d'une propriété ecclésiastique, à l'un de ses fidèles. « En cela, vous péchez contre la raison et l'usage, disaient les évêques; vous usurpez un droit que vous ne pouvez avoir qu'au moment où le chef d'une église vous engagerait lui-même à signer une donation précaire. Mais on avait prévu cette objection; il y avait des évêques disposés à se prêter à cet arrangement. Ils n'en ont pas le droit eux-mêmes, continuaient les évêques. Ils trahissent alors leur ordre et leur communion; s'ils l'ont fait dans le passé, le roi et les évêques doivent de concert briser leurs donations, puis les punir eux-mêmes. C'est ainsi que ce synode, formé par tous les plus illustres représentants du clergé de France, maintenait la question du principe bien au-dessus de celle des faits. Son raisonnement était le même au sujet des hospices, sur lesquels les seigneurs avaient entièrement fait main basse. A cette aliénation violente, la société avait beaucoup perdu; car non-seulement ceux qui s'y présentaient n'étaient plus accueillis, mais même ceux qui depuis leur enfance servaient le Seigneur dans ces espèces de monastères sociaux, étaient jetés dehors et forcés de mendier de porte en porte. La vue de ces orphelins de Dieu et de la société excitaient le zèle des évêques; leurs ennemis étaient les assassins des pauvres, des Judas qui livraient le Christ. Mais ce zèle s'abandonnait bien plus encore, en présence d'une plaie hideuse et qui rongeait le cœur même de la société religieuse, la simonie. « Prenons garde; oui, prenons bien

Digitized by Google

garde, opposons-nous par la vertu du sang du Christ, et en nous adressant aux évêques, aux rois, à toutes les puissances élevées, à tous les fauteurs, à tous les électeurs, à tous ceux dont le consentement et le ministère sont requis pour conférer les grades ecclésiastiques, opposons-nous à ce que personne n'arrive au gouvernail par une faction, par ruse, par promesse, par utilité, par donation, s'interposant ou de sa personne ou par un représentant. Pour lui, la bénédiction se change en malédiction; s'il s'élève, c'est pour devenir hérétique; ceux qui achètent, ceux qui vendent méritent le même châtiment, la mort, dit saint Paul. Je vous le dis en gémissant, je vous l'annonce en pleurant, le sacerdoce a péri chez vous à l'intérieur, donc il ne pourra se soutenir à l'extérieur. » Parole profonde et qui explique un grand nombre des ébranlements de l'Église. « On se console par l'espoir de l'expiation; espoir insensé! Les hosties des impies sont abominables : leur offrande vient du crime. »

III. On envahissait les dignités ecclésiastiques en faussant les élections; il y avait encore un autre moyen. Un évêque était faible de corps ou d'esprit, on s'établissait dans son évêché, après s'être assuré du consentement du peuple et du clergé, sous le simple titre d'économe. Il n'y a que deux choses au monde, les principes et l'argent; et, dans les temps de division, le prétendu économe devenait bien vite évêque. A ce simoniaque doucereux les évêques arrachaient le masque. Ils n'en voulaient pas: « Car, disaient-ils, pour ce motif, nous avons vu un grand scandale dans bien des églises. » Ils proposaient, en cas de maladie réelle, un arrangement avec l'évêque ou l'archevêque voisin. Dans la ville, dans les monastères, les ecclésiastiques devaient dormir au dortoir, manger au réfectoire; dans les maisons d'infirmes ils devaient être soulagés; bien portants ou malades, ils devaient être canoniquement vêtus, passer au cloître les heures convenues, vaquer à la lecture et aux offices. Cette vie commune, les ecclésiastiques ne pouvaient s'y conformer, s'ils n'avaient un lieu propice; que l'évêque le leur donne, et s'il ne le peut, le roi. Qu'on excommunie les moines

Digitized by Google

obstinés et vagabonds. Ceux qui doivent payer la none et la dîme, réparer les vieux toits des églises, pourquoi refusent-ils de le faire? Pourquoi nous désobéissent-ils avec mépris, au point que des clercs périssent de faim et que les édifices ecclésiastiques tombent en ruines? Qu'on les excommunie, et s'ils récidivent, qui néglige le cens perd le champ. Si un évêque bénit des mariages illicites, qu'il soit cassé. »

IV. Telles étaient les récriminations que faisait, les mesures que proposait cette sorte de concile de salut public, dont faisaient partie Gundbald, archevêque de Rouen, Ursmar, de Tours, Amolo, de Lyon, Hincmar, de Rheims, Wénilon, de Sens, entourés chacun de leurs évêques suffragants. On voit qu'ils luttèrent d'abord contre le roi, puis contre les seigneurs dont il n'était plus que le chef, puis contre les évêques mêmes qui affaiblissaient la puissance ecclésiastique en s'abandonnant aux mêmes tendances que les seigneurs. Esprits pénétrants, ils étaient surtout frappés de ce dernier malheur. Avec l'influence que le ministère sacré conférait aux clercs, ils considéraient qu'ils ne pouvaient être vaincus par la noblesse qu'en se laissant absorber par elle. Voilà le secret de leurs luttes; l'avenir devait rendre leurs efforts inutiles, mais donner raison à leur sagacité.

Vaincus par la noblesse pour l'avoir attaquée de force, les évêques résolurent de suivre une autre route. Dès ce moment on les vit biaiser, s'effacer même. Quand ils retrouvèrent leur énergie, ils prirent ordinairement la main de l'un des princes; cette politique nouvelle les servit mieux pendant quelque temps.

CHAPITRE X.

INVASION DE LOUIS LE GERMANIQUE (858.)

I. Ce fut dans les grandes assemblées de la confédération, ou dans des synodes nombreux et présidés par plusieurs rois, que les évêques cherchèrent à légaliser peu à peu leur influence. De leur adhésion à la royauté sortit la charte de Mersen, sur laquelle reposa toute la confédération, et grâce à laquelle ils gagnèrent un peu de terrain sur la noblesse. Encouragés par ce succès, ils soutinrent avec ardeur et persévérance le principe de l'union. Excités sans doute par leurs espérances, ils l'étaient aussi par la beauté des résultats. Car, il faut le dire hautement, à cette époque où la France était déchirée, l'Église fut le lien, le seul peut-être, qui réunit alors les parties de la société, les unes allant d'un côté, les autres de l'autre. La paix, si momentanée qu'elle fût, la sécurité, quelque inquiète qu'elle ait été, sortirent comme deux sœurs du sanctuaire. Le Christianisme sauva la France; il la présida noblement durant ce long interrègne qui sépare la chute des rois carolingiens de l'établissement définitif et officiel du système fédéral. Et comme les temps

Digitized by Google

étaient difficiles, comme ses principes n'étaient que rarement bien compris; comme ceux-là mêmes qui en étaient les dépositaires les défiguraient quelquefois, comme les instincts mêmes dont plus tard l'ordre devait sortir, étaient alors bouillants et désordonnés, il faut s'incliner avec respect devant cette grande image de la religion qui, en murmurant quelques mots : paix, amour, justice ; en rappelant à tous l'idée d'un Père commun, d'une vie future, sut au milieu de ces grandes infortunes, de ce trouble permanent, arrêter sans doute plus d'une main criminelle, tarir peut-être bien des larmes. Il faut savoir gré au Christianisme non-seulement d'avoir sauvé la société, mais encore de tout le mal qu'il a empêché de faire.

II. On connaît les serments réitérés de Louis le Germanique ; on connaît l'éternelle amitié qu'il avait jurée à Charles. Il oublia tout le jour où des seigneurs, mécontents de Charles ou amis du désordre, lui offrirent la couronne de son frère. En acceptant cette offre il renonçait aux droits qu'il tenait de ses ancêtres, et montrait une fois de plus que le pouvoir constituant était là où était la véritable force, dans l'élection des seigneurs. On venait, il y avait peu de temps, de tenir une assemblée à Saint-Quentin (857) que Charles et Lothaire le jeune avaient présidée. Lothaire y avait pris l'engagement de remplacer son père dans la confédération en toute fidélité. Quant à Charles, il avait entièrement changé de parti, il était dirigé uniquement par les conseils des évêques. « Nous voulons que vous sachiez, avait-il dit, qu'à cause de ces rapines et de ces déprédations qui se sont multipliées dans notre royaume, et parce que les païens sont survenus, et par suite des circonstances imprévues nous avons convoqué un synode d'évêques et de quelques-uns de nos fidèles. Nous avons décrété avec eux que, dans tout notre royaume, les évêques, nos députés et les comtes, tiendraient des placites dans chacune de leurs paroisses ou de leurs comtés, et que tout homme qui doit assister à ces placites, qui demeure dans ces comtés, y assisterait, sans faute et sans excuse. Que les évêques démontrent à tous combien

Digitized by Google

une infraction serait un grand péché, quelle pénitence elle exige, quelle condamnation elle entraîne sans le secours de la pénitence. Que nos députés montrent les capitulaires de la loi, et ceux de nos prédécesseurs qui la concernent; qu'ils interdisent une pareille misère. Que tous sachent qu'à l'avenir, en se rendant ainsi coupables, on devra être soumis à la vengeance ecclésiastique et royale, ainsi que les évêques et nos envoyés devront l'annoncer à tous plus au long.»

III. Ainsi, il fallait amener de force à une assemblée politique des hommes qui auraient dû la considérer comme l'un de leurs droits les plus précieux. Là était le comble du mal, et cette parole du roi Charles constatait le dernier pas d'un gouvernement vers l'anarchie. L'esprit d'indépendance était si effréné, qu'après avoir brisé l'ancien gouvernement central, il brisait en dernier lieu même le gouvernement local : on poursuivait jusqu'aux vestiges de l'ancien système pour réédifier un système nouveau. Mais les seigneurs avaient été blessés sans doute de cette préférence accordée aux évêques, de ce petit nombre d'hommes laïques appelés à Saint-Quentin; ils s'étaient retournés en disant : « Il ne veut pas de nous, nous ne voulons pas de lui. » Louis le Germanique avait donné son assentiment au placite de Saint-Quentin, où il était représenté par Lothaire II, avec lequel il avait fait un pacte d'alliance depuis son avénement au trône. Sans être arrêté par cette considération, sans voir qu'il allait remettre en question non plus le salut de l'empire, mais celui de la confédération, sans se souvenir que la guerre civile avait fait grandir, ferait grandir encore l'esprit d'indépendance, et que ceux qui pouvaient encore affectionner les rois, ne chercheraient bientôt plus qu'en eux-mêmes sûreté et protection, ce qui serait le dernier pas, il se prépara à passer le Rhin, pendant que Charles, doutant de son peuple, était occupé à faire prêter, soit par lui-même, soit par ses envoyés, serment à tous les leudes de son royaume, et se portait de là sur la Loire au-devant des Normands.

IV. Cependant le comte Othon et l'abbé Adalhart s'étaient rendus auprès de Louis, et au nom des seigneurs franks, ils

Digitized by Google

lui avaient fait les plus tristes rapports. Il devait secourir un peuple aux abois. S'il ne le faisait, si les seigneurs ne pouvaient être délivrés par lui, ils iraient implorer le secours des païens, au grand péril de la chrétienté, puisqu'ils n'en trouvaient point dans leurs maîtres légitimes et orthodoxes. Ils ne pouvaient plus supporter la tyrannie de Charles, car ce que les païens, à qui personne n'opposait un bouclier, n'avaient pas pillé, fait captif, tué, vendu, lui, à l'intérieur, le détruisait par son astucieuse cruauté. Personne ne croyait plus à ses promesses, à ses serments, tous tombaient dans le désespoir.

V. Au milieu du mois d'août, Louis sortit de Worms avec son armée, et arriva, le 11 septembre, à Pontion, villa royale du royaume de Charles; presque tous les seigneurs de ces contrées accoururent à lui. Recevant à Sens des adhésions d'Aquitaine, de Bretagne, de Neustrie, il arriva à Brienne en même temps que Charles. Celui-ci, à ces nouvelles, venait au-devant de son frère, et faisait à ses barons et à ses évêques un appel suppliant. La plupart ne l'écoutèrent pas. La plus douloureuse défection qu'il eut à supporter fut celle de Wénilon, archevêque de Sens. Celui-ci était l'un des membres les plus influents du clergé de Charles; il avait dirigé, avec quelques autres, les synodes les plus célèbres. Pour conjurer cette perte, dont il comprenait toutes les suites, Charles employa en vain la prière. Wénilon, comme s'il eût eu connaissance des projets de Louis, avait, sous prétexte de maladie, refusé d'accompagner Charles contre les Normands. A peine Louis arrivé, il avait eu un entretien avec lui. Charles le supplia, à mains jointes, de venir avec ses guerriers. Wénilon refusa, sans doute dans l'espérance que Louis, une fois maître du royaume de Charles, l'appellerait au pouvoir. Mais rien dans Wénilon ne peut excuser un pareil acte; ce dignitaire était un ingrat. C'était Charles qui, le trouvant simple clerc de chapelle, avait écouté ses serments de fidélité et l'avait créé archevêque de Sens, l'une des plus belles métropoles carolingiennes. Charles n'arriva donc guère, à Brienne, qu'avec les troupes menées contre les Normands. Il

Digitized by Google

les rangea pourtant en bataille, mais ce fut une véritable échauffourée, et, au moment de donner le signal, la peur le prit, dit-on, et il s'enfuit avec quelques guerriers : tous les autres passèrent à Louis, qui défendit de poursuivre son frère. Charles se retira en Bourgogne.

VI. Les paroles d'Othon et d'Adalhart, la facilité de ce succès, l'empressement que montrèrent les seigneurs à se déclarer vassaux de Louis, l'indifférence des Franks pour Charles, aveuglèrent Louis et l'empêchèrent de profiter de sa victoire. Se croyant désormais roi des deux royaumes, il se hâta de congédier ses guerriers d'outre-Rhin; ce fut sa perte. Pendant que, retiré à Attigny, il envoyait des commissaires à Lothaire, pendant qu'il convoquait à Rheims un concile d'évêques gallicans, Charles recrutait partout des troupes. La trahison, après avoir élevé Louis, le perdait. Les fils du comte Conrad, qu'il avait envoyés en toute confiance auprès de Charles pour l'épier, s'étaient donnés à lui, et lui avaient vendu les projets de Louis. Les deux rois étaient un objet de risée pour leurs seigneurs; d'autres encore tiraient parti des événements.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

MISSIVE DU CLERGÉ GALLICAN.

I. Pendant que Louis résidait à Attigny, il reçut de plusieurs membres du clergé gallican, réunis à la hâte à Kiersy, une importante missive, dont voici les principaux traits :

« Chacun de nous a reçu la lettre de votre domination, par laquelle vous nous ordonniez de nous réunir à Rheims, au mois de décembre, pour y traiter, avec vos fidèles, du salut du peuple chrétien. Nos canons ne nous permettaient pas de vous obéir ; à cette époque nous sommes occupés dans nos églises. Si nous nous y sommes refusés, ce n'est donc pas par mépris pour votre commandement, mais, comme on dit, celui qui commande l'impossible se rend lui-même méprisable.

« Quant au salut du peuple chrétien, nous n'aurions plus à le chercher, si depuis longtemps vous aviez voulu écouter nos avis ou plutôt ceux de Dieu. Combien de fois, et par la bouche de quels admirables pasteurs ne vous ont-ils pas été donnés ! Dans cette assemblée où vous nous appeliez, peut-être, s'il faut en croire quelques-uns, avait-on de tout autres projets.

Digitized by Google

Nous ne doutons pas néanmoins de la sincérité de vos sentiments. Mais, si vous voulez nos conseils, les voici :

« Et d'abord votre invasion est-elle juste ? Réfléchissez-y vous même sans écouter vos conseillers et vos courtisans. Transportez-vous par la pensée à ce moment où votre âme ira nue et abandonnée, sans guerriers et sans vassaux, paraître au jugement de Dieu, avec une escorte de démons seulement. Et crois-le bien, roi toujours bon et chrétien, ton heure est plus proche que tu ne le penses. Alors ceux qui rient aujourd'hui, quand ils obtiennent par toi ce qu'ils veulent, et quand ils le veulent, riront encore à l'heure de ton trépas, et chercheront à posséder, par le moyen d'un autre, ce qu'ils auront obtenu par toi ! Il peut se faire qu'ils le cherchent même de ton vivant. Mais ils trouveront une fin misérable, comme ceux qui ont trahi ton père et ton frère, et qui parlaient déjà du salut de l'Église, de l'unité du peuple. Dieu te dit aujourd'hui : « Je me suis tu, me tairai-je tou« jours ? Non, je crierai, comme une femme en couches. Au « jour du jugement dernier, en présence des anges et des « hommes, le juge éternel prononcera sur tous. » Alors les paroles que nous écrivons ne seront pas méprisées par ceux qui les méprisent maintenant. Ils ne te seront d'aucun secours, ne pouvant se secourir eux-mêmes, alors que, s'ils ne font pas pénitence, ils iront au feu éternel. Quelles cruautés, quelles abominations ont été commises dans les provinces que vous avez traversées ! Vous dites que vous venez rétablir la charité : la charité n'est pas ambitieuse. Votre charité, exercez-la contre les païens. Nous pourrions les chasser, si ceux qui ont des dignités dans ce royaume voulaient marcher avec nous contre eux. Mais ceux qui fuient devant les païens et cherchent un abri dans les contrées que vous occupez, n'y rencontrent que des pillards. La prophétie s'accomplit : Qui fuit à la face du lion, tombe sur un ours. Les malheureux, hélas ! ne trouvent partout qu'afflictions.

« Vous voulez relever l'Église, rendez donc aux évêques et à leurs églises les priviléges qui leur sont dus. Que le comte marche avec l'évêque, si celui-ci l'ordonne pour punir les

Digitized by Google

hommes incestueux. Faites qu'on puisse en toute sûreté convoquer les synodes provinciaux, que les prêtres aient aussi leurs synodes spéciaux. Ces synodes sont d'institution sacrée. Au lieu de laisser piller les biens d'une église, défendez-les. N'imitez pas le prince Charles, père du roi Pepin, qui pour avoir divisé les biens des églises s'est perdu éternellement. Saint Eucher l'a vu tourmenté tout au fond de l'enfer. C'est pour cela, c'est à titre de restitution que Pepin et Charles l'empereur, ont accordé des priviléges aux églises. Votre père, l'empereur Louis, nous l'a dit lui-même. Les monastères d'ecclésiastiques, de moines, de religieux, qui de temps immémorial ont toujours été gouvernés par des religieux, ont été confiés aux personnes que vous savez par votre frère, parce qu'elles le menaçaient de l'abandonner pour vous ou pour votre frère, s'il ne voulait les leur donner; rendez à ces monastères leurs priviléges. Dieu nous préserve qu'en venant pour relever la sainte Église comme vous le dites, vous n'alliez pécher comme il a péché, laisser sans réforme ce qu'il n'a pu encore réformer lui-même, ou détruire les réformes qu'il a déjà réalisées. Nous avons votre parole: avec quelle ardeur vous disputiez contre ces abus dans telle ou telle assemblée! Que les étrangers soient reçus dans les hospices.

« Et puis réformez-vous vous-même; ne vous laissez pas aller à l'amour-propre, au désir de la gloire, des richesses, des possessions, de la puissance. Croyez-en votre conscience et non la langue d'autrui; ne vous laissez pas ronger par le ver de la flatterie, brûler par la jalousie du bonheur des autres. Négligez-moins votre âme, aimez moins la chair. Le roi Christ n'est pas mort pour lui, mais pour les hommes; régnez non pour vous, mais pour le bonheur d'autrui.

« Réformez aussi votre palais. Prenez des ministres qui connaissent Dieu et l'aiment, qui fassent de vous pour les malheureux un père, un consolateur, au lieu d'en faire ce que nous ne voulons pas dire. Etablissez des comtes, des ministres de la république qui n'aiment pas les présents, détestent l'avarice, haïssent l'orgueil, qui n'oppriment pas,

Digitized by Google

ne déshonorent pas les paysans, qui ne dévastent pas leurs moissons, leurs vignes, leurs prés, leurs forêts, qui n'enlèvent pas leurs troupeaux, leurs porcs, et tout ce qui leur appartient, et n'emploient pas la violence et de mauvaises ruses pour s'approprier ce qui n'est nullement à eux; qui écoutent les évêques dans les choses de Dieu et de la chrétienté, qui tiennent des placites non point pour gagner, mais pour que les maisons de Dieu, les veuves, les pupilles, le peuple, obtiennent justice. Si vous ne l'avez pas fait, il en est temps encore; retirez votre pied du fer chaud. Que les comtes se choisissent aussi des ministres affables pour les paysans. Que les hommes et les puissants du siècle qui, au milieu des séditions, ont été excommuniés, reviennent à la justice; qu'ils viennent humblement, comme il est nécessaire, trouver les évêques: ordonnez-le, forcez-les même. Si vous, si d'autres ont été infectés, viciés par leur contact, que chacun fasse pénitence.

« Que tous les juges de fermes royales, loin de faire l'usure, la prohibent; vous devez la haïr, la fuir. Qu'ils ne taxent pas trop les serfs, qu'ils ne condamnent pas les colons. Sans doute vous aurez de moins un poids d'or et d'argent dans votre coffre-fort; mais le poids du péché est encore plus lourd sur la conscience. Ne les accablez pas vous-même en entreprenant des voyages sur les avis de certains hommes, et en exigeant de tous des apprêts trop considérables, des frais de réception, de charrois, de présents. Un roi doit être généreux; mais ses largesses ne peuvent venir de l'oppression.

« Si Dieu veut unir dans vos mains les différentes parties de l'Eglise, nous ferons sous votre gouvernement, archevêques et évêques, ce qui nous semblera le meilleur. Dieu peut conduire à bien une expédition mal commencée. Si votre sagesse s'entend avec le roi voisin, avec ses fidèles, notre seigneur, votre frère se retirera de cette contrée; à plus forte raison devons-nous nous entendre avec nos frères les évêques, car la cause actuelle est celle de toute l'Eglise cisalpine. Nous devons aussi nous entendre avec les évêques

Digitized by Google

qui, par le consentement et la volonté du peuple, ont sacré le roi votre frère, d'après la divine tradition; d'ailleurs notre sainte mère l'Eglise apostolique l'a honoré comme roi. On ne touche pas de la sorte à l'oint sacré. David n'osa pas toucher Saül; et vous savez le châtiment qu'il infligea à celui qui se vanta d'avoir mis la main sur lui. S'il est quelqu'un qui l'ignore, nous le lui dirons: il le fit tuer. Si nous parlons ainsi, ce n'est pas pour élever contre votre puissance des récriminations intempestives, mais pour que vous voyiez bien ce que nous devons révérer dans votre frère. Nous ne vous croyons pas homme à vouloir payer de la perte de votre âme une augmentation de royaume; et nous ne pouvons abdiquer le sacerdoce pour vous confier honteusement le gouvernement de nos églises, malgré Dieu et l'autorité de la raison. Car les églises que nous tenons de Dieu ne sont pas tellement les bénéfices et la propriété du roi, qu'il puisse par un caprice les donner, les enlever. Tout ce qui appartient aux églises est consacré à Dieu; leur enlever quelque chose, c'est être sacrilége, l'Écriture le dit. Et nous, évêques consacrés au seigneur, nous ne sommes pas de tels hommes que, semblables aux laïques, nous puissions nous recommander à qui que ce soit à titre de vassaux. L'Evangile, les apôtres, l'autorité apostolique nous défendent tout serment. Cette main sanctifiée par le saint chrême, qui d'un peu de pain et de vin compose le corps et le sang du Christ, ne peut, sans abomination, toucher à un serment séculier.

« Attendez donc en patience, seigneur, comme un prince chrétien, comme fils de l'Eglise. Quand le temps viendra, comme nous l'avons dit plus haut, nous parlerons avec nos confrères, et nous agirons comme le Seigneur disposera. Rien ne doit vous irriter dans ces paroles. Quand nous connaîtrons la volonté du Seigneur, nous ne sommes pas hommes à vouloir résister, à soulever des séditions, à fomenter des insurrections.

« Nous sommes les prédicateurs et les partisans de la paix: nous avons ordre de Dieu de faire la guerre aux vices, la paix avec nos frères. Nous ne sommes pas les soldats d'un

Digitized by Google

roi terrestre, mais du roi céleste, pour notre salut, celui du roi terrestre et de tout le peuple qui nous est confié. N'écoutez pas ceux qui pourront vous dire : Roi, ne t'inquiéte pas des paroles de ces félons, de ces roturiers; fais ce que nous te disons. C'est avec nos ancêtres et point avec les leurs que tes ancêtres ont possédé le royaume. Nous, nous vous disons, au contraire : si vous voulez régner, c'est par Dieu que les rois règnent. En remontant au ciel, il a laissé son royaume, c'est-dire l'Eglise à gouverner par l'autorité pontificale et la puissance royale, et pour cela, il n'a pas choisi des riches et des nobles, mais des pauvres et des pêcheurs. Peut-être est-ce avec les parents de ceux qui vous parlent ainsi, que le démon, ce roi de tous les fils de l'orgueil, a troublé le royaume du Christ, qui est l'Eglise; peut-être les retient-il avec lui dans son enfer, et il les retiendra durant les siècles. Tenez toutefois pour certain qu'avec nos ancêtres, c'est-à-dire les apôtres, le Christ, roi des rois, a conquis son royaume, c'est-à-dire l'Eglise, l'a augmenté et gouverné ; et que c'est par nous et avec nous que chaque jour il l'augmente et le gouverne. »

II. Cette lettre avait été, dit-on, écrite par Hincmar. Quand même on n'y trouverait pas les expressions favorites de cet évêque, quand même on manquerait d'un témoignage authentique, il suffirait de l'habileté, de la véhémence des attaques pour y reconnaître l'œuvre de l'archevêque de Rheims. On ne voyait pas bien quel serait celui des deux princes qui triompherait définitivement; les évêques se tenaient prudemment à l'écart, prêts à passer avec armes et bagages du côté de Louis, si la volonté de Dieu se manifestait, c'est-à-dire, si Louis remportait un nouveau succès. Louis dut être d'autant plus étonné de ce message qu'il n'en comprit ni les vues, ni la portée. C'est Hincmar lui-même qui, l'année suivante, en donna l'explication : « Ne veuillez pas négliger les capitulaires que le synode de Kiersy a envoyés à votre frère par Wénilon et Erchanra, et que je vous ai fait passer par mon fils Hincmar quand il était avec vous en Bourgogne. Relisez-les attentivement. Croyez-moi, ils ont été faits plus pour vous que pour lui. »

Digitized by Google

III. Les évêques n'avaient eu qu'une seule pensée en effet, profiter du moment où deux rivaux étaient en présence, où tous deux avaient besoin de leur appui, pour déterminer nettement les conditions de leur concours et tracer les principales lignes du gouvernement qui leur paraissait le meilleur. Leur lettre en contenait la base, les moyens, les résultats. La base était Dieu lui-même, Dieu par qui règnent les rois, Dieu qui les élève au-dessus de l'humanité par l'effusion de l'huile sainte, Dieu qui parle par la bouche des évêques, comme jadis par celle des prophètes. Les moyens, ils reposent sur cette division établie d'en haut, grâce à laquelle l'empire doit être gouverné par l'autorité pontificale et par la puissance royale. De ces deux puissances, laquelle est préférable ? Celle des évêques assurément, car Dieu s'entretient directement avec eux; car ce sont eux qui confèrent le Saint-Esprit, qui font les rois, qui ont conservé, agrandi le royaume. Les rois font des serments; les évêques n'en font pas; pareille condition abaisserait leur grandeur. Ils ne sont les vassaux que de Dieu. Qu'on donne toute liberté aux ecclésiastiques, qu'on assemble le plus souvent possible des synodes provinciaux; qu'on force les seigneurs à s'humilier devant eux quand ils les auront excommuniés; qu'on écoute leurs conseils, sans quoi, au dernier jugement, on verra bien qu'ils disent la vérité : voilà ce qu'ils doivent être. Voici ce qu'ils ont été : ils ont été les partisans de la paix, alors que les hommes, les puissants du siècle, emportés par l'esprit d'insurrection, secouaient le joug de la loi et de la justice. Rarement on avait attaqué avec autant d'acrimonie les excès seigneuriaux. Les évêques s'abandonnent avec d'autant plus d'amertume en parlant des seigneurs, qu'ils s'étaient plus contenus en parlant des rois. Par une allusion significative, ils leur font comprendre le châtiment terrible qu'ils méritent. On peut voir qu'en effet les seigneurs étaient les véritables ennemis du clergé, l'infranchissable obstacle qu'il trouvait sans cesse devant ses pas. Ce règne appelé règne de Dieu, ce règne d'un roi à côté des synodes épiscopaux, pourrait, s'il s'était réalisé, s'appeler théocratie royale. Mais ces idées n'étaient encore que de simples plans.

Digitized by Google

Louis perdit l'hiver dans le nord, tandis que Charles recrutait des guerriers dans les provinces centrales. Déjà il se préparait à tomber sur son frère à l'improviste, lorsque Louis reçut la nouvelle d'un grand soulèvement chez les Sorabes. Il décampa à la hâte, perdant aussi précipitamment ce royaume que la conquête lui en avait d'abord paru facile et assurée.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

SYNODE DE METZ. (859.)

I. Quand Louis fut au delà de la Germanie, quand il eut lui-même renoncé à une nouvelle expédition d'outre-Rhin, les évêques gallicans, si réservés à son égard, si ouvertement pour lui, aussitôt que la volonté de Dieu se serait fait connaître, sentirent qu'ils devaient marcher avec Charles. Ils se groupèrent autour de lui. Ils n'avaient maintenant plus assez d'anathèmes contre Louis; et pour lui donner plus d'éclat, ils organisèrent un synode à Metz, afin d'y songer à l'indulgence de Louis : tant le fait a d'influence sur les âmes des hommes !

Charles et Lothaire avaient déjà reçu la correction épiscopale. Celle de Louis, longue, delayée, toute hérissée de textes bibliques, eut pour but d'obtenir de ce prince un aveu public de ses fautes, de l'engager à pardonner à ceux des vassaux de Charles qui possédaient des terres en Germanie, et de punir même de mort ceux qui lui avaient conseillé l'expédition. Il devait promettre de ne jamais produire un pareil schisme dans l'un des trois royaumes, tous trois

Digitized by Google

ne formant qu'une seule Église, vu qu'il n'y avait qu'un seul sacerdoce. Une commission d'évêques, et à leur tête Hincmar, fut chargée de faire connaître ces dispositions au roi de Germanie, alors à Worms. « Je vous prie, leur dit Louis, si je vous ai fait quelque offense, de me la pardonner. » Hincmar, irrité, parce que sa paroisse avait été, à ce qu'il paraît, dévastée par les guerriers de Louis : « Cette cause, répliqua-t-il, peut aboutir à un résultat. Ce que nous vous offrons, c'est ce que vous demandez. » Grimold, abbé de Saint-Gall et grand aumônier du roi, et l'évêque Théodoric, l'avertissent de traiter plus doucement le roi : « Vous n'avez rien fait, reprit-il, qui puisse me forcer à vous garder rencune ; si je vous la gardais, je n'oserais approcher de l'autel de Dieu pour sacrifier. » Les évêques germains l'entourèrent, le pressèrent de nouveau : « Faites ce dont notre seigneur vous prie, pardonnez-lui. En ce que vous avez fait contre moi, contre ma personne, je vous ai pardonné, je vous pardonne. Pour ce que vous avez fait contre mon église et contre le peuple, je vous donne volontairement conseil, et, selon Dieu, je vous porte secours, pour que vous soyez sauvé, si cela vous plaît. » Tous les assistants répondirent : « Sans doute, il parle bien. »

II. Louis avait déjà connaissance des capitulaires de Metz ; l'évêque Gunthaire les lui avait fait connaître pour le préparer petit à petit à faire pénitence : « Vous arrivez ici, reprit le roi, avec une cause toute faite. Nous sommes, nous, séparés les uns des autres. Je ne puis entrer dans cette discussion avant d'en avoir conféré avec nos évêques ; car, grâce à Dieu, je n'ai rien fait sans leur conseil. »

Les évêques attendaient qu'il demandât sur son salut le conseil qu'on lui offrait, mais Louis tint bon et dit qu'il ne voulait pas entamer cette matière avant d'en avoir conféré avec ses évêques. On se sépara plein d'animosité.

III. On avait donc fait beaucoup de bruit pour rien. Louis, en s'appuyant sur les évêques de ses États, battait le clergé avec ses propres armes. Il était bien loin d'admettre cette unité de l'Église cisalpine dont parlait Hincmar et qu'avait

Digitized by Google

reconnue le synode de Metz. C'était une fausse démarche, un échec. L'épiscopat voulut le réparer. Seul à ce moment il avait quelque vigueur. L'attitude d'Hincmar en présence de Louis avait été ferme et sévère ; réduits par les paroles épiscopales au rôle mesquin de séditieux, les nobles, momentanément abattus, semblaient quitter la scène. Lothaire, livré aux plaisirs, s'occupait peu d'affaires. Quant à Charles, on venait de lui rendre un assez beau service pour qu'il en fût reconnaissant : l'occasion était donc merveilleuse pour entrer plus avant dans le gouvernement.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

SYNODE DE SAVONIÈRES. (859.)

I. Hincmar gouvernait alors l'esprit de Charles; il était son véritable ministre. Il obtint de ce prince qu'un grand synode, composé des délégués des douze provinces frankes, se réunirait à Savonnières, près de Toul. On doit croire qu'on y invita Louis, sans trop chercher à vaincre sa répugnance : on le craignait. Mais on parvint à réunir dans ce synode trois rois : Charles, Lothaire et le jeune frère de ce dernier, aussi du nom de Charles et roi de Provence.

Le procès-verbal de la session atteste néanmoins qu'elle donna lieu à de vives discussions, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que, après avoir engagé Louis pendant son absence, après avoir rétabli l'unité de l'Église, on obtint des rois le capitulaire suivant :

« Que les évêques, suivant leur ministère et leur autorité sacrée, soient unis; que, par leurs mutuels conseils et par leurs secours, ils régissent, dans le Seigneur, les rois, les premiers du royaume et le peuple qui leur est confié dans le Seigneur; qu'ils les corrigent. Que personne ne puisse se

Digitized by Google

soustraire à ces mutuels conseils. Que les assemblées synodales, selon l'ordonnance canonique, soient souvent convoquées, afin que l'ordre ecclésiastique, presque effacé, parce que les synodes ne pouvaient se réunir à cause des discordes des rois, puisse être ramené, par les soins des évêques, à son état nécessaire et légitime. Nous en avons obtenu le consentement des rois.

II. Cet article voté, les desseins des évêques étaient réalisés. Ils se trouvaient légalement portés à la tête du gouvernement et avaient le droit de diriger rois, seigneurs, peuples. Seulement, comme il doit arriver dans une théocratie, il y avait quelques noms de changés. Au lieu de l'empire, on disait l'Église, et les évêques, depuis assez longtemps, parlaient de son unité. Toute guerre civile devenait un schisme. On ne s'élèverait plus contre celui qui envahirait le sol de la patrie, mais contre celui qui ravagerait les paroisses. Ce n'était plus par la crainte de la justice humaine qu'on allait gouverner les hommes, c'était par la terreur de l'anathème. La loi souveraine allait être celle des *canons* dictés par Dieu. A ces assemblées inflexibles des seigneurs allaient succéder des synodes généraux où les évêques obtiendraient l'unanimité des suffrages. Dieu est partout : il n'est pas une seule de nos actions qui ne soit en accord ou en désaccord avec les lois inamovibles, éternelles, de la morale et de la liberté. Hommes et choses allaient être considérés, non plus par leur côté humain, mais par leur côté religieux.

III. Le roi Charles le Chauve surtout favorisa ce changement par sa faiblesse. La manie d'assimiler, de rapprocher les contraires, trahit les gouvernements éphémères, comme le choix énergique d'un principe fécond révèle ceux qui sont durables. On a vu en quels termes ambigus, obscurs, le roi Charles, au concile de Saint-Quentin, avait parlé des déprédations des seigneurs, en présence des attaques virulentes de leurs accusateurs; sa conduite fut la même à Savonières. Au moment où il venait de faire aux évêques la concession capitale du principe, il voulut se donner la petite satisfaction d'attaquer Wénilon, qui l'avait trahi. Il formula contre

Digitized by Google

lui une accusation, en tête de laquelle il disait que les rois naissaient des rois, accusation pleine de justes reproches et qui n'eut pas grande suite. Et comme il se repentait déjà de la liberté qu'il venait de prendre contre ce membre du clergé, il ajouta ces paroles : « Et cependant c'était Wénilon lui-même qui m'avait sacré roi. Après cette consécration, je ne pouvais être supplanté, rejeté par personne, au moins sans le conseil et le jugement des évêques ; leur ministère m'avait consacré roi ; ils sont appelés les trônes de Dieu ; sur eux il siége, et par eux il décerne ses jugements. Leurs admonitions paternelles, leurs châtiments, leurs jugements m'ont toujours trouvé soumis : actuellement encore, je m'y soumets. »



CHAPITRE XIV.

ASSEMBLÉES DE COBLENTZ.

I. On avait rétabli la paix dans le royaume de Louis, et disposé de sa signature sans lui en avoir trop demandé la permission. Le clergé comprenait la nécessité d'un accord, Louis aussi, mais il n'était disposé à s'y décider qu'à bon escient. Heureusement que les deux partis pouvaient se faire bien des concessions sans toucher aux bases posées à Savonières. On a vu le clergé ne pas reculer devant les mesures rigoureuses et demander pour les seigneurs révoltés l'humiliation ou la mort. D'autre part, si un grand nombre de seigneurs qui avaient appelé Louis possédaient des biens dans le royaume de Charles, en échange, plusieurs fidèles de Charles avaient des aleux dans le royaume de Louis. Qu'arriverait-il à ces derniers si Louis, redoutable à tous, malgré ses échecs, confisquait ces aleus pour les donner à ses propres fidèles ou pour les faire rentrer dans le domaine royal ? Là était la difficulté, mais difficulté secondaire et sur laquelle on pouvait très-bien s'entendre. Pardonner aux seigneurs compromis, les laisser en toute sécurité rentrer dans leurs héri-

Digitized by Google

tages, renouer l'amitié des princes, s'opposer énergiquement à de nouveaux abus, en sauvant l'intégrité des conquêtes épiscopales : voilà ce que résolut le clergé. Tel fut l'objet des deux assemblées de Coblentz.

II. Dans la première, convoquée en juin 860, les évêques et les abbés n'avaient pas craint de s'adjoindre un grand nombre de seigneurs. Abattus par leur défaite, voyant leur ordre déconsidéré, ils n'étaient pas à craindre. Ils ne parurent assister à cette assemblée que pour voir de leurs propres yeux la dégradation de la noblesse. Là, après quelques paroles de Charles et de Louis, après que ce dernier eut promis de ne jamais inquiéter la sainte Église, si on voulait l'écouter, si on le lui demandait[1], on se reporta, comme toujours, au grand danger de l'époque, on chercha à enchaîner cet esprit d'émancipation, qui à ce moment effrayait peut-être plus encore le clergé que les rois. On pensa qu'à cette fin la mesure la plus efficace serait de reproduire les articles les plus formels votés contre les seigneurs dans les placites précédents, leur donnant ainsi une force nouvelle par le libre consentement des trois rois et par l'autorité des faits accomplis.

« La paix et la tranquillité sont souvent troublées par des hommes errants, sans respect et d'habitudes tyranniques..... unissons-nous. Tous en commun, poursuivons le coupable jusqu'à ce qu'on le ramène à la raison ou qu'on l'extermine. » Comme au placite de Mersen. « Si quelqu'un de nos sujets, en quelque ordre, en quelle classe que ce soit, se refuse à ces liens de convenance, que son seigneur exécute nos décrets. Si les seigneurs s'y refusent eux-mêmes, nous nous réunirons tous, et, par le jugement des évêques et le consentement commun, on avisera contre celui qui se montrera incorrigible. » Encore comme à Mersen.

III. Mais en répétant ces articles on pouvait bien y intercaler quelque clause nouvelle qui rendît la répression plus facile, plus avouée, plus légale encore. Du moment où le clergé se jetait si hardiment à la tête de l'empire, il lui fallait une arme, alors que la force matérielle était tout ;

Digitized by Google

cette arme fut l'anathème. Depuis les guerres civiles, chaque évêque en avait été muni ; il semble même qu'il en avait souvent fait usage, ce qui avait profondément irrité les seigneurs, qui y répondaient souvent par de nouvelles agressions. C'est alors que toute dissension était devenue un schisme, les évêques se hâtant de frapper d'excommunication tous les révoltés, comme on l'avait vu dans la dernière invasion de Louis, et la religion se trouvant ainsi mêlée à toutes les incertitudes de la politique, au grand danger, non pas d'elle-même, la vérité ne peut pas périr, mais des populations, des seigneurs mêmes, qui l'attaquaient et confondaient les misères de l'ambition humaine avec l'œuvre immortelle de Dieu. Aussi le haut clergé avait-il plus d'une fois recommandé à ses subordonnés de mesurer leurs coups, de ne pas émousser leur épée en présence de seigneurs tout disposés à rire de leurs menaces, surtout s'ils frappaient à faux. Pouvoir redoutable en ce monde comme en l'autre, l'anathème était un décret de proscription et d'exil. Couvert des foudres de l'Église, personne ne *devait* communiquer avec le coupable ; mis au ban de la chrétienté, il était mis au ban de la société, et les trois royaumes de l'Église cisalpine et de l'empire n'avaient pour lui ni consolation ni refuge. S'il ne se rendait pas, on devait l'exterminer. Terrible dans ces châtiments, cette théocratie draconienne n'épargnait aucun coupable ; elle surprenait celui-ci dans sa maison, celui-là dans un monastère, cet autre dans le hériban ennemi. Anathème sur les ravisseurs de religieuses, de veuves, de femmes mariées! Anathème sur leur proie diabolique ! Les uns, ne peuvent s'y soustraire s'ils songent jamais à prendre femme, les autres, s'ils ne paient une amende à l'époux qu'ils ont outragé. Anathème sur qui ne paie pas les dîmes, sur qui refuse de relever les toits délabrés des églises ! Si peu leur importe, que le pouvoir royal intervienne, qu'ils perdent leur champ ! Anathème sur qui communique avec des excommuniés ! Si le coupable méprise l'évêque, qu'il soit remis entre les mains du comte, et celui-ci le forcera à obéir à l'évêque. Quelle sombre et malheureuse

Digitized by Google

époque! quelle confusion de tous les pouvoirs! quelle anarchie et quel chaos! Sans doute tous ces crimes étaient grands; on ne peut néanmoins s'empêcher de regretter, non en vue des résultats, mais en vue des principes, une intervention aussi directe du pouvoir ecclésiastique. La religion chrétienne fut forte alors de cette immortalité qui lui est propre, car jamais on ne la mêla autant aux mortelles affaires d'ici-bas. Que son principe civilisateur crée ou inspire un gouvernement, à la bonne heure; mais elle répugne elle-même à devenir ce gouvernement, parce qu'elle est sans bornes dans le temps et dans l'espace. Voici les paroles mêmes des évêques : « Et si, ce qu'à Dieu ne plaise, il s'élève un homme qui tienne peu de compte de la crainte de Dieu, qui méprise l'autorité ecclésiastique, qui se dérobe à la puissance royale, qu'il connaisse son sort, quel que soit d'ailleurs son rang. De par l'autorité canonique, il devient étranger à toute la société des chrétiens, à la communion de la sainte Église, et sur la terre et dans le ciel. Tous les fidèles, se réunissant, le poursuivront partout comme l'ennemi de Dieu, de l'Église, comme l'homme qui ravage le royaume, jusqu'à ce qu'on puisse enfin l'en expulser. » On doit penser que les évêques considérèrent ces mesures comme nécessaires, car ils demandèrent et obtinrent la loi suivante : « Quiconque, pour un crime capital et public est repris ou excommunié par un évêque, quiconque faisant un crime avant l'excommunication change le gouvernement du roi pour échapper à la pénitence ou ne pas l'exécuter une fois infligée, nous sera dénoncé par l'évêque; il ne pourra se cacher nulle part; saisi par nous ou par les ministres de la république, il sera forcé de revenir à l'évêque..... »

IV. « Maintenant, dit Louis, s'il vous plaît, je veux avoir votre parole au sujet des hommes qui se sont confiés à ma foi. »

Charles, qui avait tantôt parlé en langue romane et tantôt en tudesque, éleva la voix et dit en langue romane :

« A ces hommes qui ont fait contre moi ce que vous savez, et qui se sont donnés à mon frère, pour Dieu, pour son

Digitized by Google

amour, pour sa grâce, je leur pardonne pleinement leurs méfaits. Les aleux qu'ils possèdent par acquisition, les donations que leur fit le seigneur mon père, tout, excepté ce que je leur avais moi-même concédé, je le leur laisse, s'ils me jurent toutefois d'être en paix dans mon royaume, d'y vivre ainsi que des chrétiens dans un royaume chrétien. Cela, si mon frère veut m'accorder pour mes fidèles qui m'ont aidé au besoin les aleux qu'ils possèdent dans son royaume. »

Louis le promit, et Charles congédia l'assemblée en conjurant chacun de tenir sa parole.

V. Dans la seconde assemblée de Coblentz, on nomma des députés pour porter et expliquer aux comtes et aux peuples les lois nouvelles. On donna seulement plus de lucidité à quelques-unes en précisant les délits. Si quelqu'un pille, qu'il rende trois fois autant à celui qu'il a volé, qu'il paie le ban royal, c'est-à-dire une amende de 50 sous (2,500 fr.). Si le vol est fait dans un lieu saint, que la peine soit plus grave. Même châtiment pour celui qui, avec une bande armée, exerce des ravages, enlève le foin, le grain, les troupeaux grands ou petits, brise les maisons ou les brûle. Si un esclave commettait un crime de ce genre, qu'il périsse et que son maître restitue. Nous sommes perdus si nous nous mangeons nous-mêmes, ajoutait la loi.

VI. C'est ce que les fils de Louis le Pieux, c'est ce que Louis le Pieux lui-même aurait dû se dire avant que la France ne fût bouleversée par les guerres civiles. Maintenant elle était remuée d'une frontière à l'autre. On n'a plus le courage de citer encore ces textes où, comme disait un jour Louis le Germanique, « on voit que le pillage, l'incendie et l'expropriation à main armée, semblent avoir passé en usage ; » où les ordres réitérés des rois ne prouvent que la continuation des mêmes crimes. Malheur à nous! Pourquoi ne savons-nous pas nous mettre en présence des principes, et leur demander notre inspiration et notre force? Il y a des mystères en religion; il y en a en philosophie; il y en a aussi en histoire ; il faut savoir ne pas trop soulever le rideau; il faut

Digitized by Google

savoir n'être qu'homme et se souvenir de Dieu. Bien décourageant est ce spectacle d'un grand pays ainsi livré à l'anarchie. Et qu'on ne croie pas que c'étaient seulement les seigneurs qui s'agitaient de la sorte, c'étaient tous les possesseurs d'aleux, comme on dirait aujourd'hui tous les propriétaires grands ou petits; cette tendance, qu'avait déjà remarquée Théodulphe, était, certes, plus fortement prononcée que jamais; elle était passée dans les mœurs. Tous aspiraient à s'élever; un souffle d'indépendance individuelle circulait dans toutes les régions, s'étendait sur presque toutes les classes, animait toutes les têtes, et malheureusement faisait jaillir bien des épées. Comment l'arrêter désormais? Donner à l'esprit nouveau une plus large place dans le gouvernement? Mais on voyait qu'il n'aspirait qu'à la prendre. Voilà ce qui devait inspirer de grandes inquiétudes à Charles le Chauve, lorsqu'en annonçant aux populations les lois nouvelles du gouvernement, il ajoutait que par elles il allait chercher des moyens nouveaux pour le salut et la paix de tous.

VII. En résumé, le clergé, profitant des événements pour donner à ses idées dominatrices de plus larges proportions, marcha, sous le règne de Louis le Pieux, sous celui de Charles le Chauve, d'agrandissement en agrandissement. A la mort de Charles le Chauve, il se hâta d'en appeler à la suprématie romaine, qui sanctionna ses prérogatives. On peut le dire, après tant de citations, ses prétentions étaient hautes, son arme, terrible; l'intervalle qui sépare l'autorité politique de l'autorité morale était audacieusement franchi. Plusieurs néanmoins soutiendront le clergé. En se mettant ainsi au-dessus de la société, il s'oubliait comme homme. Son désintéressement était si grand, qu'il ne faudrait pas le proposer pour modèle à d'autres époques sous peine d'être accusé d'irréligion. Dans ces mêmes synodes, où les évêques réclamaient l'indépendance absolue des évêchés et monastères, ils refusaient toute espèce d'honoraires pour enterrer les morts. « Si les parents, les héritiers veulent offrir quel« que chose à l'église pour l'aumône du défunt, nous ne

Digitized by Google

« défendons pas de le recevoir; mais le demander, l'exiger,
« c'est ce que nous prohibons formellement. Nous craignons,
« ce qui serait bien irréligieux, que l'Église ne paraisse vénale,
« quelle ait l'air de se réjouir de la mort des hommes en se
« souciant d'y faire quelque gain. » Paroles pleines de droiture et d'honneur. On a vu avec quel soin ils proscrivaient la simonie, comme ils ne la respectaient guère quand ils la trouvaient enveloppée du manteau épiscopal. Ils ne faisaient pas de la cause d'un prêtre la cause de tous; ils séparaient l'homme de l'ordre, et ils s'efforçaient de conserver la pureté de celui-ci, en sacrifiant celui-là, s'il était coupable.

Ils tenaient à ne pas paraître s'immiscer dans les affaires des familles. En déclarant que les biens ecclésiastiques ne leur appartenaient pas, mais étaient le patrimoine des pauvres, en s'efforçant d'enlever aux seigneurs les maisons hospitalières, pour les rendre à leur destination primitive, c'est-à-dire aux malheureux et aux voyageurs, ils devancèrent saint Vincent de Paul et Fénelon ; ils avouèrent hautement que leur gouvernement avait pour mission de soutenir davantage ceux dont les besoins étaient plus grands, et cela aussi largement que la justice le permet ou la charité l'ordonne. Si les sociétés existent, sans doute c'est pour le bien de tous, mais c'est surtout pour que le plus fort soutienne le plus faible au lieu d'en abuser, relevant ainsi moralement les fils matériellement déshérités de la grande famille et les reconnaissant vraiment, évangéliquement pour frères. Quant à l'usure, ce ver rongeur de la société, leurs scrupules étaient tels que les enfants de Law en riront bien. Dans les décrets du pape Léon, disaient les évêques du neuvième siècle, et aussi dans les canons que l'on rapporte aux apôtres, ainsi que dans la loi promulguée par le Seigneur même, il est entièrement interdit à tous de donner quelque chose à usure. Sans doute, répliquent les sceptiques dont la science est au fond de leur coffre-fort, à grosse usure. Il y a usure, reprennent les évêques du neuvième siècle, lorsqu'on redemande plus qu'on n'a donné. Par exemple, si on a donné un sou et que l'on demande davan-

Digitized by Google

tage ; si l'on a donné une mesure de pain, de froment, et qu'on exige quelque chose en outre. Le clergé voulait régner, mais ce ne fut pas pour augmenter ses richesses; quand il s'agit d'hommes déjà riches, c'est grande merveille, en vérité.

Eux seuls, diront les esprits qui aiment à contempler ces grandes masses sociales qu'on appelle nations au moment où elles naissent, où elles grandissent, où elles prospèrent, eux seuls devaient ramasser le sceptre carolingien. Que de peuples ont débuté par des théocraties? C'est la loi du progrès, qui ne touche à son accomplissement qu'au moment où tous les membres d'une société, si inconnus, si dédaignés qu'ils soient, peuvent saisir leur rayon de l'idée divine, conquérir leur part dans le domaine de la vérité. Eux seuls, ajouteront les politiques, songeaient encore à l'unité nationale ; eux seuls avaient encore assez d'intelligence pour en concevoir l'idée, assez de vigueur pour la réaliser. Tandis que les princes, dans leur avide ignorance, ruinaient leur empire, tandis que les seigneurs lui enlevaient en profondeur ce que les princes lui ravissaient en superficie, les évêques ne parlaient dans leurs synodes que de son unité, et l'empêchaient en définitive de périr aussitôt. Ils propageaient dans les esprits ce qu'on a appelé au moyen âge la république chrétienne. Charles avait eu l'imprudence d'accorder à Salomon, duc des Bretons, le titre de roi, les évêques bretons s'étaient alors déclarés indépendants de leur métropolitain, l'archevêque de Tours. Les évêques franks leur ordonnèrent de revenir à lui, et par un acte qui mérite autant la reconnaissance des Bretons que celle de la France entière, ils sauvèrent l'unité nationale. Donc, s'ils concentrèrent en eux tous les pouvoirs, pouvoir législatif, en dominant les assemblées, en relevant l'ancienne coutume des synodes, en remplissant de leur esprit les capitulaires des rois ; pouvoir administratif, en formant en majeure partie le corps des envoyés royaux, en surveillant le comte lui-même, en lui commandant, au besoin, d'exécuter leurs décisions ; pouvoir judiciaire, en ayant seuls le droit de juger les clercs, en pouvant, au sujet des laïques, en appeler

Digitized by Google

au roi ; s'ils eurent cet immense pouvoir; si, à côté de princes souvent ineptes, ils furent à leur tour les successeurs de Charlemagne, à qui eût-on d'ailleurs confié une pareille puissance ?

VIII. Pour nous, une autre considération nous touche.

Si le clergé régna sur cet âge, ce n'est pas seulement parce qu'il était le seul pouvoir constitué, ce n'est pas même parce qu'il était une théocratie, c'est surtout parce qu'il représentait la religion, ce qui est bien autre chose ; et qu'à ce moment où les nations se brisent, elles ne sont en présence que de deux alternatives : ou le scepticisme complet, et elles meurent ; ou l'entière religion, et elles renaissent d'elles-mêmes. Au milieu de ces débris de trônes et de ces cadavres putréfiés, auprès de ces chartes lacérées, de ces promesses éludées, de ces couronnes ravies, de ces amitiés mensongères, la religion seule était debout comme l'autel sur le champ de bataille de Fontenay; parce que si la religion chrétienne peut communiquer aux institutions humaines sa force durable et ses principes, elle seule, il n'y a pas ici l'ombre d'un doute, elle seule est immortelle par elle-même.

Si, comme le font parfois entendre des hommes dont l'âme est en proie au désespoir, si notre chère patrie laissait tout à coup abaisser son loyal drapeau, si ce sang national qui circule ardemment dans ses veines, s'épuisait un jour sous le glaive des guerres civiles, et si sa tête pâle, mais toujours belle, comme celle d'une divinité, s'inclinait vers le gazon, alors, croyons-le bien, au souvenir du noble avenir qui lui reste, à la pensée de cette Providence qui l'a conduite comme par la main au milieu de tant de malheurs, à travers tant de périls, elle relèverait son front couronné d'un noble orgueil, et son premier cri serait un cri de secours à Dieu, sa première prière, une prière de religieuse espérance. Trois fois malheur à qui oserait calculer en face d'un tombeau ! Pitié persévérante pour les hommes de peu de foi qui désespèrent de leur patrie ! Merci à ceux qui cherchent à nous faire aimer les vivifiantes doctrines de l'Evangile !

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

CHARLES LE CHAUVE, CHEF DES GUERRIERS.

I. La maison des Herstall avait dominé la race franke avec un triple sceptre, le sceptre de la guerre, le roi avait été le plus brave des guerriers; le sceptre des richesses, le roi était le plus opulent propriétaire; le sceptre de la loi, le roi avait créé des institutions centrales. On sait ce qu'étaient devenues ces dernières; que fit le roi Charles le Chauve des deux autres sceptres qu'il tenait de ses ancêtres?

II. Il avait perdu toute considération parmi ses guerriers, parce que lui et les autres princes avaient tous été vaincus les uns après les autres, et que pour se relever ils avaient emprunté une arme étrangère. L'indolence de Charles et ses frayeurs en face des Normands le faisaient considérer comme un lâche.

On riait un peu en le voyant triompher pour avoir pris, en 848, neuf bateaux normands qui stationnaient dans les eaux de la Dordogne, et associer, d'accord en cela avec son frère Lothaire, Rorik et Godefried à son royaume. Quand il

Digitized by Google

obtint quelques succès, on les expliqua toujours par les divisions qui régnaient entre les pirates ou par un miracle.

Le normand Ragenaire périt misérablement, ses entrailles se répandirent. Ses compagnons, en s'en retournant, pillèrent le monastère de Saint-Bertin, mais ils furent frappés tout à coup de cécité ou de folie.

Horik, autre Normand, craignant la colère céleste, crut l'apaiser en faisant trancher la tête à tous ceux qui avaient pillé le monastère de Saint-Germain. Ce barbare voyait toujours s'élever devant lui l'image irritée de sainte Geneviève dont il avait osé profaner le temple et mutiler la statue. Quant au corps de la patronne de Paris, on l'avait emporté d'abord à Aties, puis à Draver, au delà de la Seine.

Ces remords ne l'empêchèrent pas de revenir, sept ans plus tard, ravager Nantes et le monastère de Saint-Florent-le-Vieux. Ce qui l'excitait toujours, c'était l'amour de l'or, passion si ardente chez les anciens Scandinaves. Lorsqu'il fallait partager le trésor conquis, ils s'abandonnaient à leur fureur. Ici une dispute s'éleva entre le roi Horik et Guthurm, son fils : les plus vaillants tirèrent l'épée, se précipitèrent les uns sur les autres et s'égorgèrent mutuellement.

L'année suivante, en 855, Charles remporta pourtant une victoire, mais elle ne lui fit pas beaucoup d'honneur. Des Normands s'étaient campés dans l'île de Bienne, du côté de Nantes. Le pirate Sidrok, l'ennemi de leur chef, vint les investir ; Hérispôe, duc des Bretons, lui avait envoyé quelques renforts. Sidrok combattit bravement, quoique blessé ; ses ennemis durent lui rendre les armes. De là, tout épuisé, il se dirigea sur le château fort de Pîtres afin de s'en emparer, d'accord avec Bernon, autre chef normand, qui était venu joindre sa flotte à la sienne. Charles les surprit et les battit ; pendant que les Normands de l'île de Bienne, furieux contre Hérispôe, venaient camper à deux milles du monastère de Redon. Mais une grande tempête s'éleva ; ils furent saisis d'épouvante et se dispersèrent.

Enfin en 866, Charles le Chauve fit un accord avec les Normands qui venaient de vaincre le comte Robert et son

Digitized by Google

fils Eudes. Il leur donna 4,000 livres pesant d'argent. Et pour le payer il leva un tribut sur tous les propriétaires de manses. C'est-à-dire qu'il faisait aux Franks tout juste ce que voulaient leur faire les Normands.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

DISPENSATION DES BÉNÉFICES. — IMPÔTS.

I. Le principal moyen de centralisation que l'empire romain avait légué aux peuples nouveaux, était celui du fisc, c'est-à-dire la centralisation au profit d'un seul homme, au lieu d'aspirer, ce qu'elle devait faire plus tard, au profit de tous. Au lieu d'alimenter par 200,000,000 d'impôts les vices d'un despote et de ses prétoriens immoraux, les provinces gauloises, qui avaient d'ailleurs provoqué l'arrivée des barbares, avaient été soumises, sous la domination de Charlemagne, à un système d'impôt plus rationnel. Sous ses successeurs, les terres se divisaient encore en propriétés héréditaires ou alleux, en bénéfices et en précaires, pour les nobles ou hommes pleinement libres, et, pour les autres en terres ingénuiles, lidiles, serviles.

Depuis les guerres, la plus grande confusion régnait dans les divers degrés de la propriété. Il y avait dans les grandes propriétés ecclésiastiques des livres à ce sujet, nommés polyptiques; mais ils n'étaient point entre les mains du gouvernement, leur effet devenait nul. Il eût fallu tracer

Digitized by Google

un cadastre, et l'on comprendra la difficulté d'un pareil travail, si l'on veut se souvenir des lenteurs du traité de Verdun, lenteurs occasionnées par l'ignorance des évêques, des seigneurs et des rois. Qu'eût-ce été s'il se fût agi non pas de diviser l'empire en trois grands fragments, mais d'en localiser toutes les propriétés ? Les évêques furent les premiers à sentir que là était l'une des plus grandes causes de désordre; et le roi Charles, sur leurs conseils, ordonna plus d'une enquête. On n'en recueillit aucun fruit, parce que le gouvernement était faible et ne reposait plus sur la nation, explication suprême de tous les grands changements. Ces ténèbres favorisaient singulièrement d'abord les mutations de titres, puis les empiétements, enfin les usurpations. Aucune crainte n'arrêtait les plus audacieux et les plus forts.

II. Le premier impôt auquel toutes ces possessions étaient soumises, était un impôt d'hommes, impôt d'origine germanique, auquel nul possesseur ne devait échapper, si petite que fût sa propriété, si pacifique que fût son ministère. Le chef des guerriers, le roi l'ordonnait. Les propriétaires des grands alleux arrivaient au rendez-vous avec leurs bandes formées par les habitants de leurs manses et de leurs colonies ou hameaux. Ceux qui possédaient des terres ingénuiles étaient aussi soumis à l'hostilitium ou obligation de fournir leur contingent pour la guerre; les possesseurs de manses lidiles ou serviles, étaient exemptés de cette redevance. Comme propriétaires, les évêques et les abbés devaient faire la guerre et amener leur bande; ils pouvaient en laisser la conduite à un sujet intelligent choisi parmi leurs vassaux. Les petits possesseurs de manses s'assemblaient à trois, quatre, à cinq même, suivant leur fortune, pour fournir un homme; la présence de tel guerrier dans le hériban étant le résultat de tel revenu. S'il ne pouvait marcher contre l'ennemi, il devait travailler à des villes nouvelles, jeter des ponts sur les marais, faire des puits dans les cités ou garder les frontières. C'est là la plus lointaine institution d'une armée intérieure dans notre pays. Cet impôt laissa place à des

Digitized by Google

abus; mais l'organisation en était bonne. En principe la propriété fait l'impôt; il en est la dette comme la protection; il lui est donc proportionné. Et qui ne s'étonnerait de le voir se plier ainsi aux besoins de tous, se répartir avec tant de justice dans une époque néanmoins toute guerrière?

III. Ce fut surtout par les bénéfices que la France se féodalisa. On appelait fisc l'ensemble de toutes les propriétés possédées par un habitant de l'empire. Tout propriétaire d'alleu avait le sien. Le roi, premier chef de bande, possédait le plus vaste de tous. Si, pour se faire un appui de ses premiers officiers, ou pour récompenser leurs services, il voulait bien détacher une part de son fisc en leur faveur, ils la possédaient à titre de bénéfice. Le contrat que passaient ensemble les deux parties n'aliénait pas entièrement la terre concédée du fisc royal; le roi devait la défendre, la protéger; on donnait le nom de *mundiburdium* à cette protection qui tantôt devenait une obligation et tantôt un droit. C'est à ce titre que les rois s'étaient considérés souvent comme maîtres des biens monastiques et épiscopaux; de là, pour ces derniers, découla le droit de régale en vigueur dans les âges suivants.

IV. Mais les bénéfices étaient-ils inamovibles? Oui et non, suivant les circonstances. Si le bénéficier continuait à servir le roi loyalement, il gardait le don qu'il tenait de sa munificence, il le transmettait à ses descendants par droit d'hérédité; ces derniers, ainsi que l'avait été leur père, étaient seulement soumis à un cens annuel, impôt parfois considérable, symbole de l'union du vassal et du roi. Si le vassal se rendait coupable de félonie, la main royale se retirait; le félon perdait son bénéfice. Charles le Chauve, en pardonnant à ceux de ses seigneurs qui avaient touché à sa couronne, voulut bien leur laisser les terres que leur avait concédées Louis le Pieux, mais il leur enleva celles qu'il leur avait concédées lui-même.

Se rendant à Rome, le roi Charles reprit sur Berulfe, vassal impérial, tous les biens qu'il possédait en qualité de bénéfice, pour en faire part à l'église d'Arétin, en toute

Digitized by Google

propriété. Que nul juge public, écrit le roi un autre jour, n'aille inquiéter le monastère des Fossés, y exiger de l'argent. Et tout ce que le fisc pouvait espérer des biens de ce monastère, nous l'accordons en entier pour notre éternelle rémunération. Et cette formule se répète à chaque donation. Il faut bien que le roi se soit senti sur eux une pleine puissance. Tel était le fisc royal qu'on pourrait déterminer ainsi : Premier degré, biens de Charles lui-même; deuxième degré, bénéfices accordés par Charles ou par ses ancêtres; troisième degré, monastères et évêchés soumis à la protection du roi. Ce lien de la propriété matérielle, si puissant à cette époque toute matérielle aussi, entourait le roi comme d'un triple rempart de défenseurs. Il fallait passer par eux pour arriver jusqu'à lui. La sagesse du souverain était de n'y pas toucher. Louis le Pieux fut le premier qui aliéna les terres et gaspilla l'or du domaine austrasien. Il était si généreux qu'il donna à ses fidèles des fermes royales « qui lui appartenaient, qui venaient et de son aïeul « et de son trisaïeul; il les leur donna pour les posséder à « jamais; il eut soin de confirmer ces donations par des « chartes revêtues du seing royal. » Funeste nouveauté qui ne tarda pas à être imitée par le roi Charles le Chauve.

« Nous accordons en propriété à Hériman, notre fidèle, des biens que nous possédons sur le territoire parisien, dans la villa nommée Buxideuil. De notre droit, nous les faisons passer en son droit et puissance. » Et ailleurs : « Nous accordons au vénérable prêtre Hincmar des biens que Hildegand et son épouse avaient donnés au seigneur empereur, Charles, notre aïeul. Ils deviendront sa propriété. » Ailleurs encore : « A notre fidèle, nommé Gailin, nous accordons des terres de notre propriété située sur le territoire de Welche, bien de notre fisc, appelé Cormélie, avec tous les biens y attenants que le comte Réginad tenait en bénéfice de notre largesse. A la seule condition qu'il nous paiera les droits du fisc, nous lui livrons cette propriété pour en faire ce qu'il voudra. » Ailleurs encore : « A la prière de notre cher marquis Odalric, nous accordons aux Goths Sunnold et

Digitized by Google

Rodulphe, quelques biens de notre propriété qu'ils ont eus jusqu'ici par droit d'aprise. »

On en citerait vingt autres, et toujours les biens sont accordés sans retour. On ne pouvait perdre plus activement l'immense fortune de Charlemagne. Mais il fallait des vassaux à Charles ; il lui en fallait pendant la guerre civile pour vaincre par eux ; il lui en fallait après pour régner sur eux. On doutait toujours de leur fidélité, et il ne se passait guère d'année, sans qu'on ne leur fît prêter un nouveau serment. Pour les retenir, on employait tous les moyens, même mauvais. D'ailleurs, ils savaient très-bien mettre la main sur ce qui leur faisait plaisir ; on cédait donc au courant, et l'on s'exécutait de la meilleure grâce possible. Voyant beaucoup mieux que Charles la transformation qui s'opérait dans les provinces, les évêques étaient indignés ; d'abord, parce que le roi, bientôt dépouillé de tout, ne pourrait plus récompenser ses vrais serviteurs ; et ensuite, parce qu'au morcellement du fisc royal correspondait le morcellement du fisc ecclésiastique. Heureux dans leurs tentatives contre le roi, les seigneurs ne se gênaient guère contre l'évêque. Le haut clergé, tantôt dépouillé par la force, tantôt trompé par la ruse, toujours obsédé, se méfiait de lui-même et de ses membres. Il obtint du roi, comme on l'a vu, qu'il ne confirmerait aucune concession faite à titre de bénéfice, de précaire, même par un évêque. On voit déjà poindre le moment où le clergé allait passer dans le camp des seigneurs. Pour le moment, ses membres les plus influents repoussaient énergiquement les tentatives de la noblesse. Ce qui causa leur défaite, c'est que le clergé n'était pas indépendant comme les seigneurs : le temporel était trop mêlé au spirituel.

V. Trop de sagacité trompe. Montesquieu, qui a jeté une si vive lumière sur la première période de notre histoire, fléchit, ce semble, en abordant les Carolingiens. Il pense que le mouvement général était de convertir les alleux en fiefs, parce qu'à la possession des fiefs se rattachaient certains avantages. Le mouvement général était, sauf erreur,

Digitized by Google

tout contraire. Depuis trente ans, les grands propriétaires songeaient à se séparer du roi par la conquête de leur indépendance individuelle. On marcha, on marcha; par les alleux accordés chaque jour, par les bénéfices devenus héréditaires, le fisc royal se rétrécit, s'appauvrit de jour en jour. Enfin, le roi se trouva réduit au territoire et à la ville de Laon. Il chancela, la couronne tomba; elle fut ramassée par le plus riche seigneur de France. Un mouvement d'inféodation s'opérait bien alors, mais ce n'était pas en faveur du roi, c'était contre lui, c'est-à-dire en faveur des seigneurs. Des Franks libres, dans les campagnes surtout, abandonnaient à ces seigneurs, laissaient aux comtes quelques arpents de terrain, pour éviter une expédition militaire, ou même un bénéfice grevé d'impôts. Quelquefois ils servaient comme colons dans la terre de leurs aïeux, préférant ainsi un demi-esclavage à une liberté malheureuse ou illusoire. Souvent même ils se résolvaient au servage. Quand le roi Charles le Chauve prohiba ces moyens, la liberté de ces malheureux n'entra pour rien dans ses motifs. Il laissa les propriétés à leurs nouveaux maîtres, pourvu que l'impôt du fisc n'en souffrît pas. Enfin, non-seulement le roi Charles le Chauve amoindrit son fisc en le distribuant en propriétés héréditaires, non-seulement en même temps qu'il s'appauvrissait lui-même, il enrichissait les grands seigneurs, et légalisait l'absorption des petites propriétés par les grandes, mais il transforma lui-même une foule de bénéfices en alleux, et à ce moment même, on se jouait encore de sa bonne foi : « Nous avons appris, disait-il à Douzi en 865, que beaucoup nous ayant demandé des alleux, ont reçu un peu plus que ce qu'ils avaient demandé, nous voulons que nos envoyés s'enquièrent avec soin de ce fait et amènent ces hommes devant nous. On a vu Charles concéder en toute propriété à l'église d'Arétin des terres que Bérulfe ne possédait qu'en bénéfice. On comprendra la singulière facilité que rencontrèrent de semblables mutations, si l'on songe que du bénéfice à la propriété complète, il'y avait moins loin que de la propriété complète à l'absence de toute possession. Un

Digitized by Google

caractère de cette époque primitive à tous autres égards, c'est l'habileté avec laquelle les seigneurs savent éluder la loi, quand ils ne l'attaquent pas de front. Au moment où ils traitaient avec un autre maître que Charles, ils donnaient à leurs femmes ou à leurs mères leurs alleux où bénéfices ; le roi n'avait pas d'action sur eux, s'ils étaient vaincus. Avec un pareil esprit, ils n'avaient pas de peine à faire d'un bénéfice reversif une propriété réellement héréditaire, soit qu'elle vînt originairement du fisc royal, soit qu'elle vînt d'un fond ecclésiastique. Le roi Charles le voyait bien, mais il n'osait trop irriter les seigneurs. En 873, au placite de Kiersy, il montrait qu'il voyait clair, plutôt qu'il ne s'opposait à cette double pression : « Les biens et les propriétés « qui jadis rentraient dans l'investiture de mon aïeul, de « mon père, et dans la mienne, et qui maintenant sont pos- « sédés par d'autres, il faut savoir comment ils se sont sous- « traits à cette investiture, car plusieurs en ont obtenu par » mensonge, plusieurs les retiennent par fraude. De même, « pour les biens qui furent dans l'investiture ecclésiastique, « il faut prouver d'après quelle autorité ils les possèdent en « propriété. » Loin d'arrêter ce mouvement, il le sanctionna définitivement au nouveau placite de Kiersy-sur-Oise, en reconnaissant l'hérédité des bénéfices, c'est-à-dire en les changeant tous en alleux.

VI. En aliénant ainsi ses propriétés, le roi s'appauvrissait ; il s'appauvrissait encore en renonçant par là aux impôts que lui payaient la plupart des possesseurs de bénéfices. D'abord les vassaux du roi lui envoyaient chaque année ce que l'on appelait les dons royaux ou les dons annuels. Ils pouvaient varier en nature ; néanmoins c'était le plus souvent des chevaux. Après que le grand lien de vasselage eut été brisé par l'hérédité des bénéfices, ces dons annuels durent être beaucoup plus rares, tandis qu'au contraire, les seigneurs avaient bien soin de les exiger de leurs propres vassaux. Mais il y avait un autre impôt, le cens, ou revenu du fisc. Ici encore, et à notre regret, nous nous trouvons en contradiction avec Montesquieu ; mieux vaudrait peut-être éluder la question ;

Digitized by Google

mais sans elle l'époque ne saurait être comprise. Aux guerres civiles correspond le remaniement de toute la propriété franke, comme la cause correspond à l'effet ; ou plutôt ce remaniement que des sages avaient voulu rendre pacifique, et qui malheureusement s'exécutait alors à main armée, il n'est lui-même que le prolongement des guerres civiles ; parti d'en haut il s'arrêta en bas pour s'étendre jusqu'aux frontières, et renouveler ainsi d'immenses contrées.

L'habile légiste a pleinement raison en soutenant contre l'abbé Dubos que le cens, tel qu'il se prélevait sous la deuxième race, n'était nullement le cens romain. Il ajoute : « Le roi, les ecclésiastiques et les seigneurs levaient des tributs réglés chacun sur les serfs de ses domaines. Ces tributs étaient appelés censives : c'étaient des droits économiques et non fiscaux ; des redevances uniquement privées, et non pas des charges publiques. » Ici Montesquieu, comme tous les génies d'initiative, exagère la vérité qu'il a découverte ; il donne des proportions beaucoup trop vastes à cet élément germanique dont il a, le premier, démontré l'influence prépondérante chez les modernes. Entre l'abbé Dubos qui fait tout découler des Romains, et Montesquieu qui fait tout sortir de la barbarie, entre le jurisconsulte de l'antiquité et celui de la Germanie, il y a un point central : là réside la vérité.

VII. Le roi Pepin soumit au paiement de la dîme les seigneurs qui possédaient en bénéfices ou en propriété des biens ecclésiastiques. Or, la dîme était un cens ; ces paroles en font foi : Que ceux qui doivent la dîme, la paient ; s'ils refusent, qu'on les excommunie ; s'ils s'en inquiètent peu, que le roi intervienne et que celui qui néglige le cens perde le champ. » Voilà, non pas des serfs, mais des seigneurs qui paient le cens. Et la mesure était générale, applicable à tous les seigneurs enrichis autrefois par Charles-Martel. Le revenu des dîmes rentrait donc dans ce qu'on pourrait appeler le fisc ecclésiastique. Mais objectera-t-on, cette mesure dépendit au moins des circonstances, elle fut provoquée par la politique de Pepin le Bref. Nous ne voyons là que deux pro-

Digitized by Google

priétaires se partageant leurs revenus à l'amiable, une transaction heureuse et qui fait honneur à la sagacité des princes qui l'opérèrent. Voici alors pour le prince.

VIII. Le prince avait son trésor; ce trésor était alimenté d'abord par les revenus de son domaine privé, mais de plus par les impôts perçus sur les bénéfices, impôts auxquels plusieurs ne purent se soustraire qu'à la faveur des ténèbres du temps, et lorsqu'ils modifiaient à la dérobée la nature de leur propriété. Le roi accordait aux églises et aux monastères sûreté et protection, ils le payaient de retour par l'impôt. On se souvient peut-être des paroles prononcées à ce sujet dans la grande assemblée de Thionville. Les orateurs religieux disaient : « Chaque homme ecclésiastique « vous paiera le subside dont l'État a besoin, et cela, pro- « portionnellement aux biens de cette Eglise, avec exacti- « tude et de tout cœur, ainsi qu'il en était coutume sous « vos prédécesseurs. » Sans doute depuis la mort de Charlemagne, depuis qu'on avait vu les rois oublier l'intérêt public pour leur intérêt personnel, les églises n'avaient pas *grand* empressement à payer. L'impôt était la main qu'elles tendaient au gouvernement pour lui dire : Nous sommes contentes de toi. Nous sommes dirigées par ta sagesse et couvertes par ta puissance. On sait assez qu'elles ne pouvaient pas alors tenir ce langage. Donc si parfois l'impôt n'était pas payé, ce n'était pas de la faute des lois et des usages, c'est parce que le gouvernement lui-même se mettait en dehors des usages et des lois. Il n'était plus la tête de la société et retombait privé de sang et de vie. Dans quelques diplômes les rois exigeaient formellement les droits du fisc, en accordant un bénéfice : « Nous accordons au prêtre Wichard, dit Charles le Chauve, la chapelle de Sainte-Colombe pour qu'il la possède à titre de bénéfice et nous restant fidèle, mais qu'il ne néglige pas de nous payer deux livres d'argent. » D'autrefois au contraire, le plus souvent même, ils exemptaient celui qui possédait ces bénéfices des droits du fisc. Les unes comme les autres dénotent la perception d'un impôt. Ce qu'on appelle terres censives n'étaient pas autre chose que des bénéfices ou des pré-

Digitized by Google

caires. Le cens était l'impôt que le roi retirait de ces sortes de terres. Et c'est ici que nous retrouvons Montesquieu, car cet impôt quoiqu'il frappât beaucoup de terres, épargnait la propriété réellement foncière. L'alleu ne payait pas d'impôt ; son fier possesseur qui voulait bien se soumettre à des obligations pour des résidences étrangères possédées à titre de bénéfices, se fût cru déshonoré en ne couvrant pas de son épée même la terre qui recélait ses trésors, le manoir où sommeillaient son épouse et ses enfants. Frank belliqueux, il ne se soumettait qu'à l'impôt des guerriers ; et à l'approche des ennemis, sa bande allait rejoindre le hériban national. C'est ainsi qu'il concourait au salut commun en payant bravement de sa personne et non de sa bourse. Voilà comme le système romain se trouvait hardiment modifié par les goûts et les usages germaniques.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

HINCMAR.

I. Hincmar, archevêque de Rheims, gouverna Charles le Chauve, tantôt en lui cachant son influence, tantôt comme premier ministre. Il serait téméraire de toucher à cette figure qu'une main habile évoquait de la poussière, il y a quelques années; il serait d'ailleurs inutile de le faire. Car on ne doit le considérer ici que comme entraîné par ce torrent d'idées religieuses qui s'écoulaient alors parallèlement au torrent de la barbarie, et comme l'énergique expression de la politique gallicane.

II. Quels étaient les moyens d'Hincmar? Ceux de l'épiscopat français. Mais d'où venait-il? Un politique n'est jamais seul. Il subit une force qui le pousse en avant; on a déjà préparé son rôle. Qui prépara celui d'Hincmar? Ce fut Wala. Wala, dont les principes se retrouvent à chaque instant dans les ouvrages d'Hincmar et dans les décrets des Gallicans, Wala dont la politique domine ces générations qu'il n'a point vues, et ne devait mourir qu'au moment où les évêques iraient se perdre dans les rangs de la noblesse. On a pu même voir


Digitized by Google

dans la lettre qu'Hincmar écrivit à Louis le Germanique qu'il cherchait à reproduire l'effet du fameux mot, sacrilége! prononcé jadis dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle. Cependant Hincmar n'adopta pas toutes les idées de l'ancien ministre de Charlemagne ; il prit seulement celles qui convenaient à son caractère. Indépendance de l'épiscopat, élection des évêques liberté devant les lois, voilà, on s'en souvient, les traits saillants du génie de Wala. Ils se perpétuèrent par la tradition, cette mère des intelligences ; Hincmar est là tout entier. Il les apporta au pouvoir, il les dénatura parfois à force de les exagérer, jamais il ne les abandonna réellement. Elles avaient été le premier soutien, peut-être la première espérance de sa jeunesse. Élevé dans la célèbre abbaye de Saint-Denis, gouvernée alors par Hilduin, il avait vu ce maître qu'il aimait, attaquer Louis le Pieux, se mêler à la conspiration de Compiègne. Avec l'air de la redoutable abbaye il avait respiré l'amour de l'indépendance et le sentiment de la grandeur sacerdotale. Ces idées s'exaltant dans la solitude, s'unissant à d'excessives rigueurs monacales, à l'inviolabilité des dogmes, s'étaient d'autant plus vivement emparées de son âme que la religion semblait les sanctionner, les associer à son destin. Elles étaient devenues le flambeau de son intelligence, une part de sa foi. Hilduin condamné à l'exil, Hincmar voulut l'accompagner. Mais comme il sentait que sa fortune l'appelait en France, il négocia si habilement auprès de Charles le Chauve que Hilduin fut enfin rappelé. Hincmar ne fut promu à l'archevêché de Rheims qu'un peu après le traité de Verdun.

III. Doué d'un savoir borné, professant un certain mépris pour l'idéalisme, il fut surtout l'homme du fait et de la règle, l'homme d'une inflexible volonté. Parfois, il est vrai, il savait en tempérer la rigueur, en adoucir la forme, mais elle était toujours vivante au fond de son âme. Dans toutes les secousses de sa vie qui fut très-longue, il se cramponnait à ses idées dominantes comme à un rocher. Au reste, jamais peut-être la puissance de quelques convictions arrêtées ne fut-elle plus nécessaire qu'au milieu

Digitized by Google

de ce chaos social où toutes les opinions mêlées luttaient sourdement les unes contre les autres, et cherchaient à devenir des principes solides de gouvernement. De pareilles époques dans l'histoire peuvent s'appeler les époques d'enfantement; elles en ont les douleurs, le dépérissement moral, les fugitives espérances, le dégoût; sa force se manifestait même jusque dans les intrigues auxquelles il ne craignait pas de se livrer parce qu'il était sûr de lui-même. Il se plaisait à éluder les difficultés, même quand elles étaient des principes. Hincmar n'en riait pas; il les laissait un instant dans l'ombre. Fière, intraitable, trop personnelle, cette énergie devenait de l'opiniâtreté. Peu respectueux pour les personnes, il respectait les dignités, surtout ecclésiastiques. Malheur à quiconque osait attaquer les prérogatives de ces dernières. Le pape lui-même n'eût pu ralentir son ardeur à les défendre. Il devenait intolérant par système. Si l'on peut citer bien des paroles où il se dément, bien des faits qui touchent parfois à sa loyauté, ceux qui connaissent le cœur humain ne s'en étonneront pas. Les fautes se succèdent bien vite dans les temps où toute pensée est un combat intérieur, tout principe, un excès. On se tient toujours attaché à son rocher; mais la violence des vagues vous rejette aujourd'hui en deçà, demain au delà : c'est l'histoire de bien des âmes.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

Hincmar (suite) Theutberge.

1. Recueillons cependant les principaux traits de la vie d'Hincmar. Après la seconde déposition d'Ebbon, l'archevêque de Rheims ne voulut pas reconnaître les clercs qu'il avait nommés, résolution étonnante : Hincmar était ami d'Hilduin. Un concile qui l'appuya, en 853, vit sa décision rejetée par Nicolas Ier. L'archevêque de Rheims se soumit : il y allait de son siége. Il se joignit même, pour faire sa cour au pape, à la demande que lui fit le concile de Troyes de ne pas permettre qu'aucun évêque fût déposé sans l'avis du Saint-Siége, abandonnant ainsi les droits des conciles et popularisant l'autorité des fausses décrétales qui se propageaient partout, comme Fleury le fait voir.

Les débats qui s'élevèrent entre le pape et l'archevêque de Rheims au sujet de Vulfade, ne sont qu'une épisode de la même affaire. Le roi voulait élever Vulfade au siége archiépiscopal de Bourges; le pape ne trouvait pas qu'on eût des motifs suffisants pour le destituer. La seule raison sérieuse qu'Hincmar donnait pour motiver son opposition était celle-

Digitized by Google

ci : « Ma conscience ne me permet pas de casser seul le jugement des évêques de cinq provinces, et je demande qu'on me montre en quoi ce jugement est contraire aux canons. »

II. On ne racontera pas ici les malheurs de Godescalk, sa réclusion forcée au monastère de Fulde, quand il était encore enfant, ses combats intérieurs, ses doutes, ses études mystiques dans le monastère d'Orbais, ses voyages et, à son retour, ses prédications, sa condamnation au concile de Mayence d'abord, et, en second lieu, au concile de Kiersy-sur-Oise, où ce malheureux cénobite fut forcé de jeter au feu les textes des Pères, qui contenaient, selon lui, sa doctrine, et où des évêques eurent le courage de le faire fouetter publiquement en présence du roi Charles le Chauve. Ces dernières persécutions lui venaient d'Hincmar. Ce prélat le fit emprisonner dans le monastère d'Haut-Villiers. Il l'accusait d'être hérétique, et, à part quelques exagérations systématiques, erreurs d'amour de Dieu et des hommes, il était catholique. Et, d'autre part, on reconnut que c'était le persécuteur lui-même, dont les opinions n'étaient pas parfaitement orthodoxes. Le pape Nicolas, lit-on dans les *Annales* de Saint-Bertin, confirma les croyances de Godescalk sur la liberté et sur la grâce. Mais celui-ci venait de mourir après vingt ans de détention, n'ayant pour charmer les longs ennuis de sa captivité que le bonheur de s'entretenir avec Dieu et de songer à un monde plus juste, priant pour ses ennemis qui lui refusèrent les suprêmes consolations de la religion, et adoucissant ses chagrins dans des poésies pleines de douceur, d'abnégation et de grâce.

III. Mais ce qui préoccupait alors les esprits, c'était la séparation de Lothaire, roi de Lorraine, et de Theutberge, son épouse : affaire fort délicate, fort obscure même pour les contemporains. La reine avait surtout le tort d'avoir pour frère un odieux libertin. Fût-elle coupable d'inceste? Elle le dit elle-même plusieurs fois; mais intimidée par un tribunal d'évêques, poussée à bout par les mauvais traitements et les débauches de son mari : elle ne demandait qu'à se retirer

Digitized by Google

dans un monastère. Vraie ou supposée, sa faute était antérieure à son mariage. Valdrade, que Lothaire avait connue bien avant son mariage, exerçait sur lui un empire absolu. Elle voulait être reine. Il attira à lui huit évêques qui, se fondant sur un faux texte de saint Ambroise, lui dirent qu'il pouvait prendre une épouse légitime, couvrant ainsi d'un opprobre public la renommée de Theutberge. Il avait promis à Gonthier, le plus influent d'entre eux, d'épouser sa nièce. Gonthier amène cette jeune fille à la cour; Lothaire en abuse, la chasse, et quelques jours après épouse solennellement Valdrade, en lui mettant la couronne sur la tête. Mais, ce qu'on ne saurait croire, c'est que cet homme qui avait levé le masque était encore un hypocrite raffiné. Il envoya deux comtes au Saint-Siége pour l'informer qu'un concile lui avait permis de se séparer de Theutberge et d'épouser Valdrade; que néanmoins il attendrait l'arrivée des légats pontificaux pour tout arranger; que d'ailleurs ce n'était que justice, parce que depuis longtemps le père de Valdrade les avait fiancés et même mariés tous les deux. Les légats étaient sur leur départ, quand le pape apprit la vérité. Touché du sort de Theutberge, il ne put que leur recommander de faire une scrupuleuse enquête des faits. Mais ces deux légats se laissèrent acheter par Lothaire : un concile assemblé à Metz, valida tout ce qui avait été fait. Gonthier, oubliant toute dignité, fut le plus ardent promoteur de cette mesure; et Advence, évêque de Metz, affirma qu'en effet le mariage de Lothaire et de Valdrade avait eu lieu sous les yeux et du consentement même du père du roi : c'était donc Theutberge et non Valdrade qui était adultère. Lothaire ajoutait que la crainte seule l'avait forcé à épouser Theutberge. Quel roi! s'écria Nicolas, quand on lui rapporta ce dernier mot.

IV. Theutgaud, de Trèves, et Gonthier, de Cologne, intrigants vendus à Lothaire, arrivèrent à Rome pour faire ratifier, par le pape, les actes du concile. Nicolas, indigné à leur vue, les fit condamner et les dégrada. Gonthier, furieux, appela à son secours l'empereur Louis, qui commit à Rome d'odieux sacriléges, sans pouvoir s'emparer cependant de la

Digitized by Google

personne du pape. Une fièvre soudaine le saisit : il crut sentir la main de Dieu, et sortit de Rome. C'est alors que Gonthier, abandonné de tout le monde, envoya son frère Hilduin, un moine sans pudeur, qui entra tout armé dans l'église de Saint-Pierre, assomma le gardien, et jeta sur le tombeau de l'apôtre un écrit fort connu, et qui suffirait pour déshonorer tout parti qui voudrait le revendiquer. « Nous rejetons ta sentence « perverse, inconsidérée, injuste, déraisonnable, contraire « aux lois canoniques ; nous la repoussons nous et nos frères, « nous la foulons aux pieds comme criminelle, maudite, « frappant à faux. Avec toi, qui communiques avec des ex-« communiés, nous refusons de communiquer, satisfaits « d'être unis à toute l'église, contents de cette union frater-« nelle que tu méprises dans ton arrogance, et dont ton or-« gueil te rend indigne. C'est ta propre témérité, c'est ta « parole même qui t'a frappé. Anathème, t'écries-tu contre « celui qui n'observe pas les commandements des apôtres, « et c'est toi qui les violes à chaque instant, qui les as violés « aux yeux de tous, en marchant sur les lois divines et sur « les sacrés canons, en les supprimant, autant qu'il est en « toi, en refusant de suivre les traces des pontifes ro-« mains, tes prédécesseurs. Donc, maintement que nous « avons éprouvé ton caractère fourbe et rusé, maintenant « que nous savons combien le pouvoir te gonfle d'orgueil, « nous ne te céderons en rien. Tu protéges nos ennemis, tu « volais avec ardeur à leur défense, tu sauras donc que nous « ne sommes pas tes clercs, comme tu le prétends, comme « tu le proclames, mais des ministres en qui tu devrais re-« connaître des frères et des coévêques, si ta superbe te le « permettait. Ce n'est pas l'oubli de notre rang, c'est ta mé-« chanceté qui nous a poussés à te répondre ainsi. Nous ne « cherchons pas à répondre à un outrage personnel, quoique « tu nous y provoques ; nous nous abandonnons à l'ardeur de « notre zèle, laissant de côté ce qui nous est utile, et ne « considérant plus que l'universalité de notre ordre à qui tu « veux faire violence. »

V. C'est un bonheur pour un homme lorsque ses ennemis

Digitized by Google

remportent de pareilles victoires. C'était là un acte de démence : Lothaire lui-même en rougit. Il cassa Gonthier, qui n'avait pas craint, après ce désordre, de célébrer la messe le Jeudi saint. Le pape n'eut que des paroles de pardon pour Advence, qui avait été, disait-il, forcé d'obéir. Mais, ajoutait Nicolas, en parlant de Lothaire, il faut tenir de pareils hommes pour des tyrans et non pour des rois; leur résister et non se soumettre à eux. Obéissez-leur à cause de Dieu, mais jamais contre Dieu. Mot hardi qui faisait des gouvernés les juges de leurs princes. Là, il frappait les rois; ici, il frappait la féodalité naissante : j'ai trouvé ridicule une parole de votre lettre, dont vous dites que le porteur est un prêtre d'un comte Gerard. Mais est-ce ce comte qui l'a ordonné prêtre? L'homme qui s'exprimait si fièrement était à coup sûr celui qui planait de plus haut sur son siècle. Charles tremblait en lui écrivant : il excusait les évêques qui n'avaient pu se rendre à Rome; il avait bien fallu rester pour résister aux Normands. Les guerriers des siècles doivent porter les armes, répondit Nicolas, les évêques doivent prier. Lothaire nous mande qu'il veut venir à Rome; nous le lui défendons positivement. Nous avons jusqu'ici attendu sa conversion, s'il lève encore les cornes; s'il méprise vos avertissements et les nôtres, il sera excommunié.

En effet, Arsène, légat du pape, vint trouver Lothaire à Gondreville, et, en présence de ses seigneurs, il lui signifia de choisir entre Theutberge et l'excommunication. Theutberge, qui s'était mise sous la protection du roi Charles, fut forcée de quitter sa résidence d'Avenay, au diocèse de Reims, et le jour de l'Assomption (866), elle entendit la messe à côté de Lothaire : tous deux portaient la couronne. Restait la véritable maîtresse du cœur de Lothaire, Valdrade. Arsène voulut l'emmener à Rome; mais il fit tant de détours pendant son voyage, et il possédait si peu les qualités nécessaires pour retenir son agile compagne, qu'elle s'esquiva; et pendant que le légat, désappointé, rentrait seul dans Rome, elle s'établissait, sans façon, dans un domaine de Lothaire, en Provence. Le pape l'excommunia. Évêques et roi se sou-

Digitized by Google

mirent humblement à cette sentence. Le roi craignait que, sur un ordre de Nicolas, Charles le Chauve n'entrât dans ses États.

VI. Il assouvit son ressentiment sur Theutberge, dont la vie même ne fut bientôt plus en sûreté. Elle réitéra ses instances pour que le pape lui permît de se retirer dans un monastère; elle se reconnut stérile; elle avoua que Valdrade était l'épouse légitime de Lothaire; j'irai vers vous, ajoutait-elle, pour vous faire savoir tous mes chagrins. Le pape aurait dû comprendre cette douleur profonde et ne pas mesurer la faiblesse de cette jeune femme à l'énergie qui l'animait lui-même. Il lui parlait comme à une héroïne. « Votre stérilité ne vient pas de vous, mais de l'injustice de votre mari. Ne travaillez donc pas à vous perdre; mieux vaut mourir en disant la vérité que de tuer votre âme par un mensonge. Ma fille, c'est une espèce de martyre que de souffrir pour la vérité. » Sans doute, mais la position de la reine était un martyre une fois plus grand. En même temps il écrivit à Charles le Chauve que Theutberge ayant eu recours en l'Église, ne pouvait plus être jugée par aucune puissance séculière. En la voyant si malheureuse, il ressentait lui-même un vif chagrin; il eut cédé à son désir, s'il n'eût craint d'autoriser un adultère. « Que sert à la reine, écrivait-il à Louis le Germanique, que lui sert-il d'être admise à la présence de votre neveu, quand le cœur de celui-ci est si loin d'elle? Que lui sert le vain titre de reine sans aucune autorité! N'est-ce pas sa rivale, n'est-ce pas Valdrade, tout excommuniée qu'elle est, qui règne en effet avec Lothaire, et qui dispose de tout? Pour la forme, il s'abstient de lui parler; mais elle fait plus, par différents entremetteurs que ne ferait une épouse légitime. Ce n'est que par elle que l'on trouve accès auprès du roi; c'est elle qui procure tous les bienfaits et qui attire toutes les disgrâces. » C'est sous cette impression, c'est après avoir multiplié lettres sur lettres aux princes, aux évêques, c'est à la vue de l'inconcevable dureté de Lothaire qu'il l'excommunia.

VII. Il mourut quelque temps après, laissant à Rome le

Digitized by Google

souvenir d'une inépuisable charité pour les pauvres, d'une excessive sévérité pour lui-même, et à l'Eglise celui d'un gouvernement absolu, sans doute, mais qui n'avait pour objet que le triomphe de la vertu et le bonheur de la société. Il s'était fait beaucoup d'ennemis. Ce qu'on vient de dire sur Theutberge n'est qu'un exemple de ce qui se passait dans beaucoup de maisons, surtout dans celles qui auraient dû servir d'exemple. Lothaire vivait avec Valdrade, comme la fille de l'empereur Lothaire s'enfuyait avec Giselbert, Ingeltrude, avec un autre seigneur. C'est parce que ces princes avaient le cœur impur, que leur intelligence était pleine de ténèbres. Ils ne comprenaient même plus qu'ils fissent le mal, l'adultère s'asseyait tranquillement près du foyer, s'étalait au grand jour, s'assouvissait en toute impunité, et au milieu de cet odieux communisme de prostitution, vous eussiez en vain cherché la mère, l'épouse, la famille. Génie mâle et pur, sorti des saintes obscurités d'un cloître, Nicolas Ier fut effrayé à la vue de tant de débordements et de stérilité; il voulut ressaisir puissamment ces barbares à demi civilisés qui retombaient à l'état sauvage; il voulut les remplir de cette ardeur dont il était lui-même pénétré, mais que son indomptable chasteté avait convertie en une virilité toute morale. Pendant onze ans il les châtia, il les effraya, il les comprima. Il se posa en réformateur de l'Église, et par Église il entendait non-seulement les fidèles, mais leurs pasteurs. Un mot d'Adrien II, son successeur, peint parfaitement l'espèce de vénération mêlée d'effroi que cet austère pontife avait su se conquérir. Ne prétendez pas vous justifier, dit-il aux ennemis de Nicolas Ier, en accusant ce grand pape, qui est maintenant devant Dieu, et que personne n'a osé reprendre de son vivant.

VIII. Cédant aux obsessions de Lothaire, Adrien II leva la sentence d'excommunication qui pesait sur lui et sur Valdrade. Aussitôt il envoya à Rome, pour obtenir la dissolution de son mariage, Theutberge elle-même, qui en fut charmée. Sa passion ne pouvant souffrir aucun retard, il partit aussi pour Rome, afin de s'y marier avec Valdrade. En vain l'em-

Digitized by Google

pereur Louis le pressa de s'en retourner dans ses États. Protégé par l'impératrice Ingelberge, il vit Adrien II dans le monastère du mont Cassin. Il obtint même d'être admis à la communion des fidèles, lui et le complice de toutes ses hontes, Gonthier, qui l'accompagnait partout. — N'avez-vous eu aucun commerce avec Valdrade depuis que le pape Nicolas vous a excommunié ? dit l'indulgent vieillard. — Non, répondit Lothaire. — Et vous, Gonthier, quels sont vos sentiments ? — Je déclare devant Dieu et devant ses saints, que je supporte humblement la sentence portée contre moi. Lothaire se rend à Rome. Adrien était travaillé par de grands doutes. La sévérité qu'il voulait déployer à l'égard du crime était combattue par une pensée de clémence. — Encore une fois, avez-vous suivi exactement les conseils du pape Nicolas, fit Adrien ? — Comme des ordres du ciel, repartit Lothaire, avec une apparente componction. N'est-ce pas, ajouta-t-il, en se retournant du côté de ses seigneurs, une dizaine de bandits aussi bieu disposés à répondre oui que s'il se fût agi d'arrêter des voyageurs dans un bois. Ils levèrent la main, et jurèreut que rien n'était plus vrai. — Si votre témoignage est sincère, soupira le pontife, venez à la confession de Saint-Pierre, où, Dieu aidant, nous immolerons l'hostie sainte pour la santé de votre corps et de votre âme. Quelques-uns des seigneurs baissèrent la tête. Lothaire s'approcha hardiment de la sainte table. Le vénérable vieillard, prenant entre ses mains le corps et le sang de Jésus-Christ, éleva la voix : « Si vous vous sentez innocent de l'adultère qui vous a été interdit par le pape Nicolas ; si vous avez fait une ferme résolution de n'avoir en votre vie aucun commerce criminel avec Valdrade, votre maîtresse, approchez sans crainte, et recevez le sacrement du salut éternel, qui vous servira pour la rémission de vos péchés. Mais si vous voulez retourner à votre adultère, ne soyez point assez téméraire pour le recevoir, de peur que ce que Dieu a préparé à ses fidèles comme un remède, ne tourne à votre condamnation. » Lothaire reçut la communion. Les seigneurs prirent sa place. Adrien parlait à chacun d'eux : « Si vous n'avez point con-

Digitized by Google

senti à ce qu'a fait Lothaire, votre roi; si vous n'avez point communiqué avec Valdrade et avec les autres excommuniés par le Saint-Siége, que le corps et le sang de notre Seigneur Jésus-Christ vous servent pour la vie éternelle. » Plusieurs seigneurs refusèrent cependant de s'approcher.

Un grand dîner eut lieu dans le palais de Latran; et le roi, après avoir offert au pape des vases d'or et d'argent, lui demanda en retour une lionne, une palme et une férule. La lionne représentait Valdrade, avec laquelle il allait bientôt triompher, (la palme) pour régenter ensuite le pape (la férule). Adrien leur dit qu'un concile arrangerait la question de son mariage. Il fut au comble de la joie : il allait revoir Valdrade, se livrer pour jamais à elle, s'anéantir à ses pieds. Tout devait donc fléchir devant lui. Il sortit de Rome comme un triomphateur. Mais le moment était venu où la main de Dieu allait s'appesantir sur ces sauvages seigneurs : la mesure était au comble. En entrant à Lucques, Lothaire prit la fièvre, et il vit avec terreur une maladie contagieuse gagner tous ses barons et les lui enlever d'heure en heure. Loin de s'incliner devant la justice suprême, l'orgueilleux leva la tête : sa vie mortelle s'était envolée. On l'enterra près de Plaisance (869). Theutberge, à cette nouvelle, courut s'ensevelir dans un monastère. L'archevêque de Rheims l'avait toujours protégée.

Rothade, évêque de Soissons, était depuis longtemps en brouille avec Hincmar. Celui-ci fit enlever un curé que Rothade protégeait, le priva lui-même de la communion épiscopale, et, voyant qu'il en avait appelé à Rome, l'empêcha de s'y rendre en employant des mesures qui ne sont ni pacifiques ni loyales. Il agissait ainsi de concert avec Charles le Chauve. Le peuple de Soissons s'assembla autour de la prison où Hincmar avait fait jeter son évêque, et le réclama à grands cris, en présence des légats du pape. Nicolas menaça l'archevêque de l'excommunication. Celui-ci affirma qu'il en avait appelé au roi, ce qui était faux d'ailleurs. Le pape répondit : « Vous dites que, suivant les lois des empereurs, Rothade n'est point recevable en son appel; mais quand les lois sont contraires

Digitized by Google

aux canons; les canons doivent l'emporter. Si vous continuez à désobéir, nous vous condamnerons vous-même en plein concile. Nous défendrons jusqu'à la mort les priviléges de notre siége. » Hincmar et Charles le Chauve fléchirent devant une pareille attitude. Rothade se rendit à Rome ; il fut solennellement rétabli dans l'église de Sainte-Marie Majeure.

Ainsi, dans l'affaire des clercs d'Ebbon, comme dans celle de Vulfade, comme dans celle de Rothade, Hincmar recula devant le pape. Dans celle de Theutberge, il se mit de son côté.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

HINCMAR ET ADRIEN II. — EGLISE GALLICANE.

I. Au contraire, dès qu'Adrien II fut élu, Hincmar devint agresseur, et poussa la discussion jusqu'au succès. Ce n'était pas devant la papauté même qu'il s'était effacé, mais devant l'irrésistible volonté de Nicolas Ier. A lui seul on avait permis de se poser impunément en arbitre des souverains. Mais il y avait beaucoup à parier que l'épiscopat carolingien essaierait au plus tôt de reprendre ses positions. On le craignait à Rome, et Anastase, bibliothécaire, écrivait à Adon, archevêque de Vienne : Je vous conjure d'avertir tous les métropolitains des Gaules de ne pas travailler à déprécier le défunt pape, sous prétexte de recouvrer leur autorité. Il eût fallu un pape qui ne songeât qu'à conserver le pouvoir conquis par son successeur, en le faisant aimer. Mais d'une part, à Rome s'agitaient un ramas d'intrigants, des partis ennemis, et de l'autre, Adrien, quoique pacifique, ne comprit pas que le seul moyen de remporter la victoire était de ne pas fournir à ses adversaires l'occasion de vaincre. Il prit un ton belliqueux. Après la mort de Lothaire II, il

Digitized by Google

écrivit plusieurs lettres pour empêcher l'invasion de la Lorraine par Charles le Chauve, et soutenir les droits de l'empereur Louis. «Si quelqu'un, disait-il, s'oppose aux justes prétentions de l'empereur, qu'il sache que le Saint-Siége est pour ce prince, et que les armes que Dieu nous met en main sont préparées pour sa défense.» Adrien se jetait ainsi en pleine politique; dans ces querelles de princes, il n'était nullement question de religion.

II. Lothaire en mourant laissait après lui un frère; lui seul, d'après les capitulaires, pouvaient prétendre au trône. Si Charles en convoitait la possession, il devait au moins s'entendre avec son frère Louis dans l'intérêt du pouvoir royal. C'était l'avis d'un grand nombre d'évêques et de comtes lorrains, qui s'étaient hâtés d'engager Charles à ne pas venir chez eux sans son frère. Louis, à ce moment, était dangereusement malade; il faisait distribuer aux monastères et aux pauvres tout l'or et l'argent qu'on avait pu trouver dans son palais. Charles courut à Metz et après quelques pourparlers avec Advence et plusieurs autres évêques, il se fit sacrer roi. Il fut presque muet à son couronnement. Quand on l'invita à parler, il dit qu'il conserverait leurs dignités aux deux ordres, parole qui, répétée chaque année, sanctionnait tous les empiètements. Advence, après quelques regrets à la mémoire du roi défunt, déclara qu'après avoir passé plusieurs jours dans les jeûnes et les prières pour implorer le Dieu qui donne les royaumes à qui il veut, il voyait lui et ses collègues, que la volonté de Dieu qui fait la volonté de ceux qui le craignent, exigeait l'élévation de Charles au trône; afin, ajouta-t-il, que muni du titre de légitime héritier, il nous préside et nous serve. Après ces paroles, qui donnent la mesure des pouvoirs conférés à Charles, après celles qu'il prononça lui-même sur le ton d'un homme à qui on aurait fait la leçon, Hincmar de Rheims, pour prouver le droit de Charles à la couronne, dit au peuple que Charles, fils de Louis le Pieux, et par saint Arnulphe de Clovis, devait hériter de leurs droits; que Clovis, roi des Franks, avait été baptisé par saint Remi; que Louis le Pieux, chassé

de l'empire par une faction terrestre, avait été réintégré par les prêtres. Il insinua qu'en conséquence Charles, consacré par les prêtres aussi, devait hériter de tous leurs États. Malheureusement ceci s'appliquant beaucoup mieux au frère de Lothaire, excluait Charles. Quant à la métamorphose de Charles en descendant de Clovis, ce n'est pas Hincmar qu'on plaint, c'est l'ignorance des populations, sur l'esprit desquelles commençait à tomber une nuit profonde. Et cependant c'était à leur consentement qu'on avait recours. « S'il plaît à votre unanimité, puisque c'est vous qui de votre bon vouloir êtes venus à Charles, vous êtes recommandés à lui, qu'il soit couronné par le ministre des prêtres. Si cela est, faites-le vous-mêmes entendre. Tous crièrent : cela nous plaît. Eh bien ! reprit Hincmar, rendons à l'unanimité grâce à Dieu, et chantons : *Te Deum*. »

III. En apprenant ce triomphe que l'on rehaussait encore en disant que Charles s'était fait couronner empereur, Louis, guéri tout à coup, reçut quelques seigneurs de Lothaire et leur restitua les bénéfices que Charles leur avait enlevés. Il se rendait à un colloque, sur l'invitation de Charles, au mois de juin, lorsqu'il faillit être écrasé par un édifice qui s'écroula ; feignant néanmoins une santé parfaite, il s'aboucha avec Charles, et le força à partager la Lorraine avec lui. Il ne resta rien de ce couronnement, sinon cette parole répétée à dessein par Hincmar : il sera roi pour nous présider et nous servir ; il nous a présidés, il nous a servis. Il en est de cette parole comme de bien des compliments : ils paraissent flatter, ils jugent.

Quelle ne fut pas la surprise d'Adrien à ces nouvelles ? Il ordonna aussitôt à Charles de remettre à l'empereur Louis un royaume dont lui, Charles, n'était que l'usurpateur, à Hincmar de n'avoir aucun commerce avec lui, s'il ne voulait être excommunié. Charles pour toute réponse chargea le pape de présents ; mais Hincmar remit à ses légats la lettre la plus vigoureuse peut-être qu'il ait jamais écrite. C'était lui maintenant qui parlait comme Nicolas Ier. Il y rappelle que Charles et Louis le Germanique se disent héritiers de la

Digitized by Google

Lorraine, s'ils ne traitent ensemble, des guerres plus cruelles que celle de l'empereur Louis vont éclater. Puis s'effaçant autant que le pape se mettait en avant : « Quant à ce que « vous dites qu'entre tous les évêques du royaume de Char- « les, je suis le premier en dignité, je ne suis pas au-dessus « des autres métropolitains. Suivant les canons, chaque « province doit être contente du sien. Vous m'ordonnez de « me séparer de la communion du roi Charles, s'il s'obstine. « Jamais rien de pareil n'a été ordonné à mes prédécesseurs, « même au milieu des guerres civiles. Pourquoi n'en dites- « vous pas autant aux évêques, mes confrères, dont quel- « ques-uns, à ce qu'on dit, ont appelé notre roi, pour leurs « intérêts, dans le royaume de Lothaire. Si je me sépare « seul de la communion de notre roi, les autres évêques « qui communiquent avec lui se sépareront de la mienne. » Adrien reprochait à Hincmar d'avoir sacré un usurpateur. Celui-ci lui remit devant les yeux toutes les heureuses usurpations accomplies les armes à la main, et glorifiées par le siége de Rome, et Pepin, et Charlemagne, et Louis le *Pieux*. Adrien avait menacé les Franks de sa visite. Hincmar lui cite Grégoire III qui vint chez les Franks malgré le roi, et s'en retourna sans avoir été honoré. Enfin, il repousse le pape sur le terrain de la religion, bien loin de la politique qu'il prétend dominer ; et prenant ironiquement la parole au nom des seigneurs du roi : « Ils nous disent, ajoute-t-il, que la « conquête des royaumes de ce monde se fait par la guerre « et par la victoire. Défendez donc par vos prières le « royaume contre les Normands. Priez le pape de considérer « qu'il ne peut être tout ensemble roi et évêque ; que ses « prédécesseurs ont réglé l'Église qui les regarde, et non « pas l'État qui appartient au roi. Qu'il ne vienne donc pas « nous imposer un roi trop éloigné pour nous secourir con- « tre les païens. Nous sommes Franks ! qu'il ne prétende pas « nous asservir ! Ses prédécesseurs n'imposèrent pas ce joug « aux nôtres. Nous ne le supporterons pas, et nous combat- « trons, comme dit l'Écriture, pour notre liberté et pour « notre héritage. Si un évêque excommunie un chrétien

Digitized by Google

« contre la règle, il abuse de sa puissance; mais il n'ôte à « personne la vie éternelle. Le pape ne nous persuadera « jamais que nous ne puissions arriver au royaume du ciel « qu'en acceptant le roi qu'il veut nous donner sur la « terre. »

IV. Hincmar avait ainsi nettement formulé les prérogatives qu'il reconnaissait au pape, vous aurez une supériorité morale, en laissant cependant aux métropolitains la liberté d'action dont ils ont besoin. Mais vous n'avez pas à intervenir dans le gouvernement des peuples. Vous êtes évêque, et non roi. Cette pièce peut être considérée comme le premier manifeste de l'Église anglicane. Si Adrien cédait, la papauté revenait au temps de Léon le Grand, aux richesses près. Adrien céda. C'est alors aussi qu'Hincmar de Laon s'insurgeant contre l'archevêque de Rheims, son métropolitain et son oncle, en appela d'un concile, où il avait été justement condamné, au pape qui se déclara son protecteur; nous voulons qu'il vienne à Rome, dit Adrien, pour être jugé dans un concile. Dans le même temps il reprochait à Charles le Chauve de n'être pas soumis à ses corrections paternelles. Son ministre dicta et le roi signa la lettre suivante : « Dans vos lettres précédentes vous m'avez appelé parjure, tyran, perfide et dissipateur des biens ecclésiastiques... Dans celle-ci vous m'accusez de murmure, et voilà les corrections qu'il faut recevoir avec plaisir. Ce serait implicitement me reconnaître coupable de ces crimes... Vos lettres portent : nous voulons et nous ordonnons par l'autorité apostolique, qu'Hincmar de Laon vienne à Rome, et devant nous, appuyé de votre puissance. Nous admirons où l'auteur de cette lettre a trouvé qu'un roi obligé de corriger les méchants, doive envoyer à Rome un coupable condamné selon les règles, vu, surtout, qu'avant sa déposition il a été convaincu, en trois conciles, d'entreprises contre le repos public, et, qu'après sa déposition, il persévère dans sa désobéissance. Nous sommes obligés de vous dire encore, que nous autres rois de France, nés de race royale, nous n'avons point passé jusqu'à présent pour les lieutenants des évêques, mais pour les sei-

Digitized by Google

gneurs de la terre ; et, comme dit saint Léon et le concile romain, les rois et les empereurs que Dieu a établis pour commander sur la terre, ont permis aux évêques de régler les affaires suivant leurs ordonnances, mais ils n'ont pas été les économes des évêques. Et si vous feuilletez les registres de vos prédécesseurs, vous ne trouverez pas qu'ils aient écrit aux nôtres comme vous venez de le faire. » Alors Hincmar cite le passage du pape Gélase, sur la distinction du temporel et du spirituel. « Ne nous faites donc plus écrire, ajoute-t-il, des commandements et des menaces d'excommunication, contraires à l'Écriture et aux canons. Car, c'est saint Léon qui le dit, le privilége de saint Pierre subsiste quand on juge selon son équité; d'où il suit que, quand on ne se conforme pas à cette équité, le privilége ne subsiste plus. » Le pape recula encore. Qu'aurait dit Nicolas Ier s'il avait vu la réponse de son successeur ? « Nous avons appris de plusieurs personnes sensées, et surtout de notre confrère Actard, que vous êtes le plus grand ami, le protecteur le plus dévoué des églises qui soit au monde : en sorte qu'il n'y a dans votre royaume ni évêque, ni monastère que vous n'ayez enrichis de vos biens. Nous savons que vous souhaitez ardemment d'honorer le siége de saint Pierre, de répandre vos libéralités sur son vicaire et son clergé, et de les protéger contre tous leurs ennemis. Ne montrez cette lettre qu'à vos plus fidèles serviteurs. Mais nous vous prometions que si vous survivez à notre empereur et nous aussi, quand on nous donnerait plusieurs boisseaux d'or, nous ne reconnaîtrons jamais d'autre empereur romain que vous. Et dès à présent, ce cas arrivant, le clergé, le peuple et la noblesse de Rome, vous désirent pour chef, roi, patrice, empereur et défenseur de l'Église. »

V. Adrien mourut quelque temps après. Jean VIII qui lui succéda essaya de reprendre encore le rôle de Nicolas Ier. Cette fois, au lieu d'attaquer Charles, il s'entendit avec lui ; il avait fait briller à ses yeux le diadème impérial, et en retour il lui demanda l'établissement d'une primatie des Gaules et de la Germanie en faveur d'Angésise, archevêque de Sens. Cette

Digitized by Google

dignité n'était pas nouvelle; Drogon l'avait jadis possédée : le primat, représentant le pape dans l'Occident, eût eu seul le pouvoir de convoquer les conciles. Charles le Chauve accepta. Cinquante évêques de France, et à leur tête sept archevêques, se réunirent à Pontion en 876 : Jean, évêque de Toscanelli et Jean, évêque d'Arezzo, les présidèrent. Charles y assista vêtu de la toge romaine. On lut, après d'autres travaux, l'article qui concernait le primat : Comme le pape Jean, du consentement de l'empereur Charles, a ordonné qu'Angesise, archevêque de Sens, serait son vicaire, et lui a donné la primatie des Gaules et de la Germanie, pour convoquer les conciles, décider canoniquement les affaires occurrentes, et renvoyer les plus importantes au pape; nous l'approuvons tous d'une voix, et nous ordonnons qu'il soit primat des Gaules et de la Germanie. A cette lecture, d'énergiques protestations s'élevèrent de toutes parts : le décret du pape atteignait les droits des métropolitains; on le refusait. Hincmar était au milieu des évêques, les excitant à soutenir leurs prérogatives. Cette entreprise était contraire aux canons de Nicée; car le sixième confirme les anciens priviléges de toutes les églises, et le quatrième autorise le métropolitain à diriger tout ce qui se fait dans sa province. Que de papes avaient formellement entendu ainsi le gouvernement de l'Église; leurs témoignages étaient clairs. Il est vrai que les papes avaient quelquefois établi des vicaires dans les Gaules et dans la Germanie, mais pour des causes passagères : aussitôt le danger passé, les églises étaient rentrées dans leurs droits. A quoi avait servi le dernier vicariat, celui de Drogon? Sans doute deux ou trois flatteurs consentiraient à accorder ce privilége, mais la majorité devait l'emporter. Charles le Chauve ne pouvant diminuer cette opposition, s'irrita; il avait fait placer pour Angésise un fauteuil auprès de Jean de Toscanelli. Hincmar répondit qu'Angésise n'avait pas le droit d'y siéger, et ajouta que ce n'était pas aux empereurs à régler les affaires ecclésiastiques.

VI. Au premier abord on s'explique difficilement la conduite

Digitized by Google

d'Hincmar, marchant aujourd'hui avec le roi contre le pape, demain avec le pape contre le roi. Cependant il eut toujours un principe invariable : assurer l'inviolabilité du métropolitain. Voilà pourquoi il s'opposa aux empiétements de Rome. Quant au roi, s'il a l'air de mettre l'épiscopat à ses pieds, en écrivant à Adrien, le secret de sa conduite est dans un mot : il ne craignait pas la royauté. Celle-ci vivait dans les souvenirs, fonctionnait officiellement ; en réalité elle était remplacée. A qui le pape s'adressait-il pour appuyer l'empereur Louis dans ses prétentions sur la Lorraine ? Aux seigneurs et aux évêques lorrains, aux évêques et aux seigneurs de Charles le Chauve.

VII. On a vu déjà le rôle que l'épiscopat carolingien assignait à la royauté, le mot d'Advence, au sacre de Charles le Chauve, le peint parfaitement : qu'il nous préside et qu'il nous serve. On ne saurait donner le nom de royauté à un pouvoir qui n'est rien par lui-même, dont les éléments sont ceux que ses adversaires veulent bien lui accorder par grâce. Une royauté solide n'est point un compromis entre deux *partis*, elle vit par elle-même. Or, par elle-même, la royauté carolingienne était morte, et si bien morte que toutes les fois qu'Hincmar en parlait, lorsque ses intérêts n'étaient point unis à ceux du clergé, il le faisait avec le plus profond mépris. Il ne lui reconnaissait même pas, quoiqu'on ait dit le contraire, son dernier appui, sa prérogative suprême, l'hérédité. Il aida Charles le Chauve à s'emparer de la Lorraine, en en frustrant le légitime héritier. Après bien des hésitations il éleva Louis le Bègue sur le trône, mais il l'appela roi par la grâce de Dieu, c'est-à-dire du clergé, et du peuple, c'est-à-dire des seigneurs. Il est vrai que les évêques, sortant eux-mêmes à cette époque de l'élection populaire, constituaient un ordre de choses fort différent de ce principe d'hérédité, et qu'en choisissant ce roi, ils pouvaient se le figurer élu au second degré par le peuple. Mais cette considération amènerait encore la même conclusion.

VIII. C'est que les princes attaquaient ses prérogatives métro-

Digitized by Google

politaines, en présence desquelles il voulait voir chacun s'incliner. « J'ai droit, disait-il un jour à son neveu, de vous appeler au concile et de vous juger, si vous manquez à y venir sans excuse légitime, exprimée dans une lettre que vous devez m'envoyer par un de vos confrères. C'est à moi à choisir dans toute ma province le lieu du concile. Si on veut vous accuser, c'est à moi que votre accusateur doit s'adresser. C'est à moi à vous donner des juges ou à approuver ceux que vous aurez choisis. Si on ordonne un évêque dans la province de Rheims sans mon consentement, il ne sera point évêque; et si vous, ou deux autres avec vous, vous vous opposez à l'avis commun des autres évêques, mon avis, soutenu du plus grand nombre, l'emportera; et c'est à moi, dans la province, à donner l'autorité aux ordinations et aux autres affaires ecclésiastiques.

« Si un évêque meurt, c'est à moi de désigner un visiteur pour l'église vacante et d'ordonner l'élection. Si les voix sont partagées, c'est à moi de choisir le plus digne sujet et de l'examiner avant l'ordination. Vous l'ordonnerez avec moi, comme les autres, et vous souscrirez après moi, à votre tour, aux lettres qu'il doit recevoir de ses ordinateurs. Vous devez souscrire à mon décret ou à ma relation, quand je vous l'ordonnerai, sauf en matière de foi, et ne rien souscrire sans moi, hors ce qui regarde votre diocèse. Vous devez me consulter touchant l'aliénation des biens de votre église. On peut appeler à moi de vos jugements; et si vous avez excommunié quelqu'un, nous pouvons en concile réformer votre sentence malgré vous. Je suis chargé du soin de toute la province. Tous ceux qui y ont des affaires ecclésiastiques doivent s'adresser à moi. Si vous avez un différend avec un autre évêque, vous ne pouvez demander un juge d'une autre province; et moi, s'il y a partage dans la mienne, je puis appeler des juges d'une autre. Si vous plaidez avec un évêque d'une autre province, et que la cause doive être jugée dans la mienne, c'est à moi à donner des juges. C'est à moi, avec mes suffragants, à décider les questions difficiles sur lesquelles nous n'avons point de règles certaines;

Digitized by Google

et vous devez me consulter sur ces questions, sans vous adresser à d'autres, pas même au pape. Ce sera à moi de le consulter, s'il est besoin, pour résoudre le cas. Si vous êtes obligé d'aller plus loin pour vos propres affaires, vous devez m'en demander permission. Vous ne pouvez sortir de la province sans mes lettres, ni envoyer un clerc à la cour sans mon congé. En ce qui est expressément porté par les canons, je puis vous corriger sans attendre un concile. » Ce respect de sa dignité personnelle, et cette foi dans les conciles et dans la discussion, cette fermeté de langage que le fier prélat puisait dans le sentiment de ses droits, est pleine de grandeur et de puissance. On retrouve là les antiques usages de l'Église; on comprend et l'influence qu'un pareil pouvoir communiquait à l'archevêque, et le zèle ardent qu'une aussi grande responsabilité devait lui inspirer. Hincmar aimait ce gouvernement libre dans la religion. S'il eût vécu du temps de Grégoire VII, il eût accepté le gouvernement absolu que ce pape célèbre constitua quand il réunit les biens de la comtesse Mathilde aux terres pontificales; mais il l'eût accepté comme une longue dictature, pour réprimer l'anarchie féodale.

IX. On voit maintenant quels sont les droits d'Hincmar au titre de chef de l'Église gallicane qu'on lui a souvent donné : ce sont ses luttes avec Adrien II. Mais ce serait une grave erreur de penser qu'il voulut relâcher ou étendre les liens qui unissaient cette Église à l'Église catholique. Il prétendait, au contraire, les maintenir dans toute leur vigueur. D'abord il ne parle pas même de l'Église gallicane; mais lorsqu'il veut désigner une Église distincte, il l'appelle l'Église des Gaules et de la Germanie. Ce n'était pas pour lui qu'il combattait, mais pour tout métropolitain catholique. Jamais il ne prétendit fonder rien de nouveau; loin d'introduire un nouvel ordre hiérarchique, il ne cherchait qu'à soutenir l'ancien. Ce qui ranimait toujours son courage, c'est qu'il se regardait comme le défenseur des siècles ecclésiastiques écoulés. Et ce rôle, il ne l'avait pas créé, comme on l'a vu, il ne faisait qu'exprimer des idées en vigueur

Digitized by Google

bien avant lui. Ces idées se firent jour en France au temps des premières dissensions de Louis le Pieux et de ses fils. Jusque-là les papes avaient été ce qu'ils étaient dans les premiers siècles. Charlemagne les avait enrichis. Mais lui qui accordait les mêmes faveurs à tous les principaux évêques, à tous les abbés de son empire, pouvait-il oublier le chef de la chrétienté ? L'évêque de Metz, l'archevêque de Rheims possédaient d'immenses domaines. Alcuin avait sous son commandement vingt mille serfs, dit-on, ce qui devait équivaloir à une population d'au moins quarante mille individus. Irminon, abbé de Saint-Germain-des-Prés, possédait plus de 5,000 manses. Le monastère de Luxeuil en comptait jusqu'à 15,000 lorsque Drogon en était abbé. Fulde en avait à peu près autant, peu après sa fondation. Mais rien n'égalait la splendeur de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun, qui aurait possédé jusqu'à 100,000 manses, chiffre que l'on peut contester cependant. Qu'on juge de l'étendue de territoire que devaient couvrir de pareilles fortunes. Il est vrai que le souverain pontife devait sacrer les empereurs une fois élus; mais comme l'archevêque de Rheims dut sacrer les rois capétiens. Grégoire III parut dans un parti, contre un autre, lorsqu'il était question de la déchéance d'un empereur. Les méfiances et les inquiétudes se succédèrent, et les attributions pontificales commencèrent à se discuter. Hincmar n'était encore que simple prêtre lorsque l'assemblée de Thionville accueillait ainsi l'élévation de Drogon, pourtant bien utile :

« Quant à l'élévation du très-révérend Drogon, nous n'osons définir autre chose, sinon qu'il faut attendre qu'on convoque la plus nombreuse assemblée possible de la Gaule et de la Germanie ; là on demandera le consentement de tous les métropolitains et évêques, consentement auquel nous ne voulons ni ne pouvons résister. Quant à nous, s'il est légal de déléguer une pareille autorité, s'il ne se cache pas quelque motif différent de celui qu'on prétexte, nous pensons que cette dignité convient plutôt à celui qui nous est uni et par la communauté du sacerdoce, et par sa parenté avec votre Excellence. »

Digitized by Google

X. Ainsi, si l'on voulait donner un chef aux deux grandes Églises d'Occident, il devait sortir d'une élection ; la proclamation de ce principe était au moins l'expression d'une crainte et un acte de respect pour les vieilles traditions. Mais dans les âges suivants ces deux sentiments s'évanouirent ou prirent une autre direction, et les évêques se rapprochèrent du pape vers lequel ils étaient poussés par leurs intérêts, par l'absence de toute autorité centrale et par la nature de leur ministère.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

LE CHRISTIANISME EST LA BASE DES SOCIÉTÉS.

I. Au moyen âge, la civilisation entière se résume dans ce mot, Christianisme: c'est lui qui soutient ou relève les sociétés et les gouvernements. Voici une nouvelle phase de cette religion. Il est nécessaire de savoir d'où viennent sa fécondité et sa force, soit parce qu'elle est le principe d'un grand nombre d'événements, soit parce qu'elle est elle-même le plus grand des événements.

Jésus-Christ apporta trois principes nouveaux dans le monde: d'abord sa religion était un règne spirituel, le règne de Dieu sur les âmes. Alors, elle n'avait d'autres limites que les limites mêmes du monde. Par le seul fait qu'elle n'était pas matérielle, qu'elle ne se personnifiait pas dans une politique quelconque, elle se séparait franchement de toutes les religions de l'antiquité, qui furent toutes des religions d'État, ayant pour limites les frontières de l'État et périssant avec lui. Si Lucrèce eut si bon marché de la religion romaine, c'est qu'elle n'était qu'une partie de la constitution romaine, un article écrit

Digitized by Google

dans cette constitution par la main d'un roi romain, Numa. Si la voix d'Anytus eut de l'écho dans les murs d'Athènes, c'est que ce prêtre accusait Socrate de vouloir renverser la religion d'Athènes. Théocraties égyptienne, persane, gauloise, toutes sont marquées du même sceau; les druides étaient à la fois prêtres, instituteurs, juges et souverains réels de leurs nations. S'il n'y eut jamais de missionnaires dans l'antiquité, c'est que les religions antiques, d'après les idées mêmes de leurs fondateurs, devaient s'arrêter à la frontière de chaque pays. « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur audelà. » Religions matérielles, autrement dites, politiques, elles suivaient la loi de tout ce qui est matériel, elles étaient bornées dans le temps et dans l'espace. Sans limites dans l'espace, sans bornes dans le temps, la religion de Jésus-Christ était celle de l'humanité. Il n'avait pas sauvé tel peuple, il avait racheté le monde.

II. Mais de ce monde il fallait faire une société : Jésus-Christ en posa le fondement de sa propre main. Le premier il a dit aux hommes : « Vous êtes tous frères. » Toute société découle d'une croyance : de ce dogme nouveau naquit la charité. Ce mot résume toute la doctrine du Maître ; et la charité est la base de la société chrétienne, parce qu'elle a la merveilleuse propriété d'être toujours juste, quoiqu'elle s'étende avec le monde. Vraie dans la famille, vraie dans la patrie, vraie dans l'humanité, elle peut diriger les âges primitifs où la famille domine seule ; les siècles plus avancés où l'on conçoit l'idée abstraite de la patrie ; enfin, ces époques encore plus méditatives où la pensée embrasse l'humanité.

III. Et c'est ici qu'il faut presser de plus près l'idée religieuse, et la forcer de trahir le secret de sa force en révélant celle de son auteur. Qui n'admirera, par exemple, que Jésus-Christ, annoncé vingt siècles à l'avance par des hommes inspirés, apporte aux hommes une doctrine qui, sans songer à les opprimer jamais, les éclairera toujours et les accompagne même au delà du tombeau. Maîtresse du temps, comme de l'éternité, essentiellement humaine par son objet, pour cesser d'être la pensée suprême, la règle

Digitized by Google

immuable de l'homme, il faudrait que la substance de l'homme changeât, et cette substance est immortelle. A moins que d'avoir créé dans l'origine les lois de l'humanité; pouvait-on rencontrer une doctrine qui s'y conformât d'une manière aussi certaine, qui en amenât si directement le triomphe? Comment trouver si clairement la vérité éternelle, à moins que d'être l'éternelle vérité? Les hommes aimeront Dieu comme leur père, ils s'aimeront entre eux comme des frères. Tout est là. Cherchez une plus belle, une plus noble, une plus magnifique société que celle dont Jésus-Christ est le fondateur? Il n'en est pas, même dans l'idéal, et le gouvernement de Jésus-Christ n'est sublime que parce qu'on se trouve en présence de la parfaite vérité.

L'Évangile, ce qui est d'un grave enseignement, l'Évangile, qui ne contient pas un mot de politique, est le *criterium* de toute bonne politique. S'il préfère ou s'il crée des gouvernements, c'est encore à condition de ne pas s'immobiliser lui-même en y touchant. Le gouvernement des hommes découle de la liberté de l'homme; le gouvernement de l'Évangile découle de la liberté de Dieu. En principe, on ne doit pas pouvoir reprocher à celle-ci même les erreurs de la liberté humaine. Que sera-ce si, au lieu de prendre la liberté humaine pour point de départ, on s'appuie sur les mauvais penchants de l'homme: la convoitise, l'égoïsme ou l'intérêt, l'orgueil et l'avarice? Alors, sans un miracle perpétuel, on retomberait dans le paganisme. Laissez-moi passer, dit aux hommes l'Église, conduite à travers les âges par la main de son divin fondateur. Vous dites que vous voulez me soutenir, vous m'immobilisez, vous m'empêchez d'accomplir mon œuvre; quelquefois même vous allez jusqu'à vouloir me matérialiser. Mon diadème, c'est la souffrance avec le bonheur du monde pour récompense. Ne m'embarrassez pas dans vos chaînes d'or; le monde entier n'est pas encore civilisé: je vais l'instruire. Quand il ne formera qu'une famille, je régnerai; je régnerai comme je règne dans le cœur de tout homme pur, en lui donnant Dieu pour père et pour ami; ce règne sera spirituel, libre, si dégagé de toute

Digitized by Google

matière, que personne ne s'apercevra du moment où le dernier cœur palpitera d'amour pour Dieu et ses semblables. Ce ne sera pas même une surprise, ce sera sa gloire. Ma couronne, ce sera d'avoir mis une couronne sur le front de tous les hommes en les relevant vers le ciel. Mon règne, on l'appellera le règne de Dieu, le règne qui ne finira jamais. Je le prépare sans vous, malgré vous, souvent par vous, sans que vous le vouliez; et vous me proposez quelques groupes d'hommes et des jouissances! Conservez avec soin mon rameau d'olivier, je vais chez les sauvages. Et, en disant ces mots, elle visite tous les peuples. Aimez-vous, dit-elle, aimez-vous! Et à cette parole la vie morale circule partout comme un feu; et les hommes s'embrassent les uns les autres; et l'humanité, de jour en jour plus grande, gravite vers son Dieu. Telle est la société fondée par Jésus-Christ.

IV. Homme, perds-toi dans tes conceptions et dans tes rêves; fouille ardemment toutes les splendeurs de ton intelligence; appelle autour de toi les maximes des héros, les théories des sages, les désirs des véritables législateurs. Conçois-tu rien, lis-tu rien de plus beau et de plus saint qu'une société pareille, œuvre à laquelle concourent les générations, les siècles, les mondes! Oui, les mondes, car elle se continue ailleurs pour ne jamais finir. Quel nom donnes-tu à ce législateur qui ramène la société au bonheur par la vertu, à l'intelligence, par la foi? Comment nommes-tu cette âme incommensurable et calme dans laquelle tous les siècles se sont donné rendez-vous, pour s'y coordonner, pour s'y rattacher à l'éternité? Pas de réticence, pas de fausse honte; la lumière est à ce prix. Pendant que tu hésites à dire son nom, une voix retentissante s'est élevée du sein de Jérusalem, et elle a dit: Il sera le Dieu fort, le Père du siècle futur.

V. Oui, nous touchons à la source de la vie. D'autres ont entrevu les lois de la nature humaine, Confucius, Pythagore, Numa, Socrate, Zoroastre, Mahomet: Jésus-Christ seul les voit. Il en fait des dogmes, il les suppose. Sa puissance est si supérieure à la raison de l'homme, que, même en tenant

Digitized by Google

les deux anneaux de la chaîne, il faut un effort d'observation pour retrouver les principes dont il déduit ses doctrines expliquées avec tant de simplicité. Pour lui, il voit tout avec aisance; le sublime lui est naturel; il joue avec l'infini, parce qu'il est l'infini. Comme société, seul il s'oublie. Au moment même où il déclare que son règne n'est pas de ce monde, il en pose les fondements, en jetant au milieu des nations le type du gouvernement spirituel et moral auquel l'humanité va s'élever, celui où l'on ne voit pas d'exclus, celui où règne le plus sagement la liberté. Mais, dit-on, c'est le plus beau? Oui, parce que c'est le plus chrétien. Rassurez-vous donc, vous qui doutez, vous qui souffrez : Jésus-Christ est avec vous. Et vous, grands législateurs, sages politiques, Charlemagne, saint Louis, Sully, L'Hospital, Bossuet, inclinez vos fronts vénérables; reconnaissez votre génie inspirateur et votre maître. Seul, comme on l'a vu, il dispose les générations à sa façon, il n'en exclut aucune; il les range devant lui; seul, il leur donne un code où chaque peuple, où chaque âge reconnaîtra sa pensée vivifiante, son foyer particulier d'intelligence, comme l'humanité y verra son immortel idéal; c'est qu'il est le créateur, l'Éternel. Il lit dans le cœur de l'homme, comme un écrivain lit l'ouvrage qu'il a composé, en saisissant avec autant de facilité un léger détail qu'une idée mère, en distinguant aisément l'ordre et l'enchaînement des pensées. Car cette parole qui vient, par une création nouvelle, rendre à l'homme sa virilité première, est la même qui, dans l'origine, la fit jaillir du néant, c'est la parole de celui qui Est.

VI. Voilà d'où vient la force civilisatrice de la religion chrétienne : Jésus-Christ est Dieu. Les siècles précédents en avaient moins de preuves que nous. Au milieu des peuples modernes et du sein des ténèbres, on a vu s'élever des lumières nouvelles. Elles ont recouvert les pages de l'Évangile. Elles en ont fait étinceler les lettres comme des lettres d'or. Et après tant d'âges révolus, c'est l'histoire qui, pour s'expliquer elle-même, s'écrie : Jésus-Christ est Dieu.

Les époques qui ont le plus largement compris ce dogme ont été les plus heureuses.

Digitized by Google

Les générations qui en ont été le plus intimement pénétrées, ont été les plus éclairées et les plus civilisatrices. Dévouement, charité, humanité, ces idées sont celles d'un Dieu. Nous les savions immortelles, réjouissons-nous; voilà qu'elles sont éternelles.

VII. Pour élever ainsi la société, il fallait relever l'homme individuel. Le législateur dégagea sa liberté, sans laquelle il n'est nulle grande œuvre. L'homme est créé libre; Jésus-Christ ne perdit pas le temps à le lui prouver; seulement il fortifia cette faculté, en lui ordonnant de faire un grand nombre d'actes libres, et il lui donna une doctrine qui, en découlant de la liberté, la suppose nécessairement. Nier sciemment cette vérité, c'est nier non-seulement la divinité de Jésus-Christ, mais son humanité même; c'est lui refuser la connaissance la plus imparfaite du cœur de l'homme. Tout acte moral, méritoire, est un acte libre; or, l'Évangile venait ramener l'homme déchu à la morale, à l'intelligence de la vérité.

VIII. Mais on pouvait ne voir dans cette sanction de la liberté qu'une œuvre humaine. Car pour l'homme, la liberté c'est la vie même, c'est sa place dans la création: son esprit cherche à s'élever. L'Homme-Dieu devait faire davantage. Il l'unit, pour aider ses efforts, à une force plus grande, plus belle qu'elle-même, son amour et son idéal: Dieu, dit-il, habite dans les cœurs purs. Soyez purs et vous êtes les temples du Saint-Esprit. « Oui, je suis le temple de Dieu, si je suis chaste, disait une jeune fille martyre à d'infâmes persécuteurs. » Conçoit-on quelle force nouvelle, incalculable, ce dogme communique à l'âme humaine! Elle craint constamment de commettre une faute dégradante: elle perdrait Dieu. Elle lutte à chaque instant contre l'esprit du mal, elle veut conquérir Dieu. Or, voici le phénomène qui se produit en elle.

X. Parmi toutes les facultés de l'âme humaine, la plus élevée, la plus perçante, la plus large, est celle qu'on nomme raison pure. C'est grâce à elle que l'homme sent et comprend l'infini. On ne peut l'apprécier justement ici-bas, parce

Digitized by Google

qu'elle n'y peut fonctionner pleinement. Les yeux, pour distinguer les objets, veulent qu'ils soient recouverts de lumière; c'est cette atmosphère lumineuse qui fait ici-bas défaut à la raison pure. Sublime ébauche qui sera parfaite dans un monde céleste, et qui suffirait pour prouver une vie future, mais placée momentanément dans un corps matériel, ouvert à des désirs corrompus, entourée de ligaments nerveux, d'os, de fluides, elle n'est ici-bas qu'une source cachée d'où jailliront plus tard d'admirables facultés que l'homme ignore tout à fait, et dont il n'a qu'une notion confuse, ou qui s'élèvent pour retomber aussitôt comme les feux de la nuit. Pour elle surtout, cette vie est la saison des mystères; pour elle surtout la vie future sera leur radieux éclaircissement. Dieu seul veille sur ce trésor enfoui, pendant que l'homme riche de facultés inconnues, auguste pèlerin du ciel, se prépare à la vertu par le désenchantement et la souffrance, jusqu'au moment marqué dans les décrets divins, où la suprême souffrance, secouant toutes ces facultés endormies, où Dieu faisant jaillir d'un souffle toute une création nouvelle, l'âme s'élancera sur l'infinie vérité pour la connaître, sur la beauté parfaite, sur l'amour sans mélange, pour s'en rassasier, pour s'y perdre sans pouvoir s'y perdre jamais : alors elle vivra.

XI. Cependant, si la courte apparition que l'homme fait ici-bas n'est pas la vie, c'est du moins le prélude, c'est l'apprentissage de la vie; et si la raison pure n'est pas ce qu'elle doit être, un phare éclatant, c'est du moins une lumière. Elle pressent, elle distingue parfois l'éternité, l'espace, le beau, le bien, le vrai, l'infini, le parfait sous toutes ses faces. Infinie par son objet, elle est générale par son essence : tous les hommes la possèdent. C'est une pensée; c'est plus encore, c'est un sentiment, et le plus énergique de tous, une sorte de sexe dans l'ordre moral.

C'est elle qui s'arrête rêveuse en présence de la beauté. Dans ces yeux calmes et doux, sur ce front si pur, sur ces couleurs fraîches et tendres, dans ces harmonieux contours des formes féminines, elle voit errer un rayon adorable, elle

Digitized by Google

saisit un reflet de la beauté suprême. Elle séduit l'homme, elle l'attire, elle l'ennoblit ; il donnerait sa vie pour cet être angélique : c'est l'amour. Tout autre amour n'est qu'égoïsme.

La raison pure s'arrête encore en face d'une grande nation. Dans ces êtres tous doués de liberté, intelligents, aimants, elle retrouve l'image de la vie divine et la vénère. L'homme admire ces mouvements de toute une société qui cherche à grandir pacifiquement, son enthousiasme le touche, ses efforts le charment, l'élèvent encore : il veut s'unir à cette grande âme. Il donnerait sa vie pour ce peuple, qui, secondé par Dieu, aspire à Dieu. C'est le dévouement politique, la seule ambition digne d'un chrétien, digne d'un être raisonnable. L'autre, celle de l'intérêt, n'est souvent qu'un crime, n'est jamais qu'une bassesse. S'il veut gouverner c'est pour conduire ce peuple à Dieu et y arriver en même temps.

Ces exemples font comprendre ce qu'est la raison pure considérée comme sentiment.

XI. Ainsi, Dieu réside dans l'âme pure ; la vérité, c'est Dieu ; le bien, c'est encore Dieu. Quand l'âme conquiert par la lutte une idée juste, quand elle console un malheureux, elle s'est élancée vers Dieu qui est en elle et qui l'appelle à lui, en lui promettant force, secours, amour. Alors s'opère une union intime entre la liberté humaine et la liberté divine, un mariage inénarrable entre la créature et le créateur : de là, la satisfaction morale ; de là, ces plaisirs infinis et mystérieux qui accompagnent l'homme vertueux jusqu'au sein de la souffrance, plaisirs qui ne sont vraiment dignes de l'homme, que parce qu'ils sont les plus immatériels et les plus purs.

Ainsi Jésus-Christ unit à Dieu la liberté humaine.

XII. Ces reflexions, un peu longues, étaient indispensables pour juger deux faits qui s'accomplirent au neuvième siècle, la fondation de l'Église gallicane et l'accroissement de pouvoir dans l'Église romaine. L'Église romaine devait être avant tout entièrement spirituelle, pour être catholique, charitable, pour être sociable, protectrice à tout prix de la liberté indivi-

Digitized by Google

duelle, pour être morale : elle devait être le centre de l'Église universelle.

L'Église gallicane pouvait avoir des prières à elle, une discipline à elle; elle ne devait ni pour le dogme, ni pour la morale, abandonner l'Église universelle, l'Église chrétienne; elle pouvait être une église, elle ne pouvait être une religion; à moins que de vouloir renoncer à son titre d'Église chrétienne, elle ne pouvait sciemment se changer en un simple instrument de politique, entre les mains de quelque roi, de quelque gouvernement que ce fût. Jésus-Christ était venu pour détruire le paganisme; les pontifes d'une église voulaient-ils le relever, s'inféoder à un gouvernement pour périr avec lui ? Le christianisme a pour lui la parole de son fondateur: et je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Mais il pouvait, on l'a vu plusieurs fois, disparaître momentanément. Et quelle responsabilité n'assumaient-ils pas sur leur tête, s'ils s'exposaient à entendre, au moment qui suivrait leur trépas, cette sévère parole du Maître : « J'ai vécu, non par vous, mais malgré vous. Autant que vous l'avez pu, vous m'avez détruit. Je tressaillais de joie en retrouvant une brebis égarée; voilà des milliers d'âmes, des générations entières que vous avez perdues pour vous être obstinés à des idées qui ne font point partie de ma religion. »

On voit dans quel esprit, avec quelle réserve, un simple disciple de Jésus-Christ pouvait se réjouir des événements rappelés plus haut. Le pouvoir était doublé, les craintes devaient être centuplées : elles le furent sans doute au neuvième siècle.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

PALINGÉNÉSIE.

I. Quand on sort de ces méditations, on se sent plein d'un religieux courage. Vertu, se dit-on, je ne te quitterai jamais. L'esprit est dégagé, radieux, la volonté tendue comme un arc. Une objection ne tarde pas à se présenter. Ces vérités ne sont-elles pas un rêve de l'intelligence, un beau type qu'elle crée en elle-même, une illusion que forme la jeunesse, mais que l'âge fera évanouir, comme le vent d'automne détache les feuilles jaunies et les disperse? D'autant plus avide de sa foi qu'elle craint de la perdre, la pensée s'envole et plane en frémissant sur tous les siècles. Loin d'y retrouver ce progrès permanent, elle entend chacun d'eux se plaindre de son propre lot, vanter les âges qui l'ont précédé, désespérer de ceux qui le suivront. Aimons-nous mieux tout ce qui polit, tout ce qui distingue l'homme qu'on ne l'aimait au temps de Louis XIV? Sommes-nous indépendants comme Bossuet, Fénelon? Cherchons-nous la vérité dans nos veilles avec plus d'ardeur que ne la cherchaient saint Thomas et Abailard? Avons-nous cet amour de la justice qui distinguait Suger et Wala? Som-

Digitized by Google

mes-nous plus chrétiens qu'on ne l'était du temps de Léon le Grand ? Sommes-nous plus disposés à nous pardonner mutuellement les offenses, à nous secourir, à nous aimer, que ne l'étaient les chrétiens des premiers siècles ? Et il faut même aller plus loin, valons-nous même ces sages païens dont les lèvres laissèrent quelquefois tomber des paroles presque évangéliques ; Cicéron, par exemple, qui disait : « Nous sommes naturellement portés à nous aimer les uns les autres. C'est là le fondement du droit. » Voilà bientôt dix-neuf siècles que la grande lumière s'est levée sur les nations ; les nations ont-elles marché ? Utopie ! Utopie ! murmure-t-on avec chagrin. Vérité peut-être, mais inaccessible à l'homme ; sentiment immense, mais que rien d'assez vigoureux ne vient féconder ; hymen qu'on désire, qu'on appelle avec transport, mais qui ne pourra jamais se célébrer ici-bas. Et l'on tombe dans un abattement profond, car l'histoire n'a plus de sens. Elle n'offre plus qu'un pêle-mêle d'événements qui commencent et finissent sans motif et sans fruit. Et l'Évangile même semble se décolorer, s'amoindrir et s'éteindre. Découragement inexprimable ; l'homme est perdu dès que les principes l'abandonnent. Et l'on éprouve cet état moral que dépeignait Dante. « Au milieu de mon délire, je vis apparaître des femmes qui couraient, les cheveux épars et me disant : tu mourras ! Puis après, il s'en montra d'autres avec des visages horribles, qui me criaient : tu es mort ! Alors, dans le trouble de mon esprit, je ne sentis plus où j'étais. » Car, au milieu de ce conflit de sentiments, on a entendu les paroles ironiques du monde qui vous dit : Tes principes ne sont rien ; et les égoïstes : Il n'y au monde que l'utile ; et les hommes faibles : Jouir, voilà ta fin. Mais où donc serait Dieu ? s'écrie la pensée humaine, qui a horreur de ce qui l'abaisse et marche au ciel. »

II. Et quand cette ardente aspiration l'a rendue plus voisine de Dieu, l'a purifiée de ses souillures et dégagée des liens matériels, elle voit que la chaîne des êtres n'est point brisée, que la vérité traverse les âges, moins puissante, mais aussi vivante dans les uns que dans les autres, et que la

Digitized by Google

main paternelle de Dieu, qui abandonne certains hommes, n'abandonne jamais les générations tout entières. Elle voit qu'il y a toujours eu, elle comprend qu'il y aura toujours le bien et le mal aux prises ensemble, et qu'en s'éloignant d'une époque on perd de vue le mal qui se résout en ténèbres, pour ne voir que le bien qui resplendit. Elle s'aperçoit que le principe de la civilisation humaine se subdivise en un certain nombre d'idées génératrices, celles du beau, du bien et du juste, qui naissent, qui brillent et retombent, pour renaître, briller et retomber encore. Elle remarque que ses chutes mêmes peuvent être aussi utiles que ses triomphes, parce que ces idées ne doivent pas être seulement le partage des intelligences d'élite, mais aussi des esprits les plus ordinaires et les plus simples. Est-ce que Dieu n'a pas créé ceux-ci comme celles-là? Est-ce qu'en fait de civilisation il faut regarder toujours la superficie et nullement la profondeur? Est-ce que, pour en représenter les salutaires influences, il faut la comparer à des phares resplendissants, mais peu nombreux, qui laisseraient la nuit régner non loin de là, et non pas à une lumière douce qui se refléterait également sur toutes ces âmes créées à la ressemblance de Dieu? Préférons toutefois une autre image. Déposées dans le sein de la terre, les idées y plongent leurs racines; et tandis que l'œil de l'homme ne les voit plus, elles croissent sous le regard de Dieu, qui se repose avec autant de plaisir sur le gland déjà putréfié que sur le chêne au vaste feuillage. Le gland reprendra sa vie, il deviendra l'orgueil de la forêt.

III. Alors la pensée se relève en retrouvant tout son courage, sans toutefois retrouver toute sa joie. Elle retrouve son courage, car elle peut toujours se dire avec Cicéron: L'homme a saisi, en quelque sorte, celui qui gouverne toutes choses; il s'est reconnu citoyen du monde. Elle peut se dire avec Schiller: Nous sommes citoyens des siècles à venir. Enfin, elle entend cette voix qui créa le monde lui répéter son adieu sublime: « Et je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles. » Elle ne retrouve pas sa joie; car elle avait cru fort simple

Digitized by Google

d'obéir à la vertu, de désirer le triomphe de l'Évangile en y coopérant, s'il était possible. Pauvre roseau tremblant, elle n'avait pas vu que c'était là le fardeau des siècles, fardeau que deux seuls êtres peuvent ne pas redouter, Dieu et l'humanité. Mais enfin elle est sauvée : elle croit. Elle revient alors à l'histoire qu'elle avait repoussée avec dédain, comme un monument de déception et de mensonge, et elle lui dit : Conscience du genre humain, vraiment tu me ravis quand tu me montres le triomphe de la civilisation et de la vertu. Mais puisque, à certains moments, elles semblent disparaître, comment font-elles pour revoir la lumière ? Quand les générations sont épuisées, comment retrouvent-elles leur fécondité et leur chaleur ? Désespérées, comment ressaisissent-elles leur espérance ? Il n'y a que deux moyens, répond-elle : religion, instruction. Sans elles, on détruit toujours, on ne construit jamais. Puis, soyez humbles : l'humilité n'est une vertu chrétienne que parce qu'elle est un véhicule de progrès. Vous voudriez ne pas souffrir, et l'humanité n'a pas fait une seule de ses conquêtes sans l'avoir arrosée de ses larmes.

Humilité, résignation, souffrance, on les retrouvait bien au neuvième siècle ; il y avait donc des germes de régénération ? Ils se développaient, en effet, dans les monastères.

Digitized by Google

CHAPITRE XXII.

MONASTÈRES.

I. A jeter un rapide regard sur la partie septentrionale de la France et les pays qui la continuent dans la Germanie, ils présentaient, au neuvième siècle, l'aspect d'une nature encore vierge et primitive. Pour nous y reconnaître, prenons pour centre le monastère de Ferrières. La contrée où il s'élevait est riche en prairies, inégale, quoiqu'on n'y rencontre pas de montagnes élevées; aussi les horizons y varient, tantôt se rétrécissant, tantôt laissant échapper de verts et opulents pâturages. Mais avec ses bois d'aunes, de chênes, de frênes et de sapins, avec ses eaux bruyantes et abondantes, ses rares chaumières, ses rares voyageurs, ses petites villes cachées dans le feuillage, avec ses collines, tantôt nues et dépouillées, arrachées les unes des autres, tourmentées, coupées, comme avec la hache, à angles droits; tantôt boisées et sillonnées de sentiers presque perpendiculaires, qui ressemblent aux lits desséchés des torrents, avec ses rochers qui roulent sur la route ou s'amoncellent sur les hauteurs en masses sombres, bizarres, fantastiques, su-

Digitized by Google

perposées les unes sur les autres, comme des monuments pélasgiques, masses qui revêtent tous les tons, toutes les couleurs de la vétusté, qui prennent toutes les formes d'une création étrange; reptiles énormes rampant dans un bouquet de bois; lions triomphalement couchés sur la colline comme sur leur proie; taureaux gigantesques enfonçant leurs têtes dans les futaies; enfin, entre Bourron et Fontainebleau, armée de monstres inconnus, rangés en bataille sur le sommet de la montagne; avec tout ce magnifique désordre d'une nature violemment embarrassée de ses richesses intérieures et de sa propre fécondité, cette contrée était bien justement nommée : c'est le Gâtinais, *Vastitas*, le désert.

II. Et cependant ce qu'on observe aujourd'hui peut à peine donner une idée de son antique horreur. La forêt qui la recouvrait alors, connue longtemps dans notre histoire sous le nom de forêt de Montargis, s'unissait à la luxuriante végétation du Bourbonnais et de la Touraine, courait en immenses massifs de verdure, entrecoupés de mamelons et de rochers, jusqu'à la forêt de Fontainebleau, qui venait se joindre aux grandes forêts de l'Ile-de-France. Celles-ci s'immergeaient à l'ouest dans les prairies de la Normandie, et se perdaient au sud dans les forêts de Chartres. L'immense développement végétal devenait plus fécond en remontant vers le nord et formait les forêts de Compiègne, de Cuse, des Ardennes, de la Lorraine et de l'Alsace, suivant tous les contours de ces contrées accidentées, se creusant en vallées profondes, s'étendant en vastes plaines, s'écartant à peine pour laisser passer les cours d'eau qu'il rendait plus abondants et tapissant ainsi la moitié de la France. Près du Rhin, il se jetait dans la forêt Hercinie, dans celles du nord de la Suisse, dans celles de l'Allemagne, dans l'Odenwald. Là vous n'auriez vu que très-peu de cités; elles ne pouvaient ni se multiplier, ni se développer; mais des manses en grand nombre, relevant ceux-ci, du roi, ceux-là, des seigneurs, ceux-là, des monastères. La propriété n'était pas encore divisée. Puis des villas royales, espèces de fermes, où les

Digitized by Google

princes venaient passer l'automne pour y chasser, des hospices où l'on recevait gratuitement les voyageurs; enfin des colonies, sortes de hameaux dont les maisons semblaient se fuir mutuellement, comme en Germanie.

C'était là la demeure privilégiée, la patrie des cénobites. C'était là que s'élevaient, à gauche, les monastères de Ferrières, de Saint-Aignan, d'Orléans, de Saint-Martin-les-Tours, de Cormary, de Noirmoutiers ou d'Heri, de Saint-Vandrille ou Fontenelle, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Denis, de Saint-Maur, de Corbie, de Saint-Riquier ou Centule, de Sithi ou Saint-Bertin; et à droite, ceux de Saint-Amand, de Pruim, de Luxeuil, de Saint-Gall, de Lauresheim et de Fulde. Quelquefois ils s'élevaient au milieu de la plaine; d'autres fois, au contraire, il fallait suivre longtemps les contours de la vallée pour y arriver. On se trouvait tout à coup entouré de montagnes, et l'on apercevait le monastère qui semblait être dans un autre monde.

III. Les moines s'étaient imposé un double travail, la culture de la terre et la culture de l'esprit. Les uns, armés de pioches, de haches et de scies, ou appuyés sur le soc de la charrue, remplaçaient, comme jadis Triptolème, en Grèce, des arbres stériles par des champs de blé, bâtissaient des maisons qui devinrent plus tard des villes, déchargeaient les fleuves en amenant leurs eaux dans les campagnes fertilisées, remuaient, fécondaient, élaguaient, domptaient enfin cette création indépendante, en imprimant sur elle l'idée de la liberté humaine. Le travail et la religion produisaient ces merveilles. Les autres, sous la direction de leur docte abbé, se plaisaient à recueillir des volumes, à les transcrire, à dicter de nouveaux ouvrages, à peindre des images, à tracer des plans, à dessiner des bâtiments ou des églises, comptant comme un jour heureux celui où ils avaient retrouvé un manuscrit d'Aristote ou de Cicéron, ou cherchant une inspiration et une pensée morale dans les savantes élucubrations de la sagesse antique. Pour ces vrais chrétiens, nulle prévention, nulle haine; leur foi était simple et vive; ils savaient que la vérité, comme la lumière, est une. Quand

Digitized by Google

ils fermaient leur Évangile, ils ne craignaient pas de prendre les beaux traités du moraliste romain. Plus tard, ils allèrent quelquefois jusqu'à considérer comme saints les sages de l'antiquité. Ils semblaient voir en eux des rayons détachés de la grande lumière, des disciples anticipés de Jésus-Christ.

IV. Et c'est maintenant qu'il faut adorer les conseils secrets de la Providence, car on éprouve une grande confusion. Lorsqu'on s'inquiète de ces dépositaires des arts et des sciences, on ne rencontre que de pauvres moines, renfermés dans une classe avec des enfants, leur apprenant à lire, à écrire, à comprendre les anciens et l'Évangile. Mais leurs noms? Ils sont écrits dans le ciel; la terre les ignore bien souvent. Cette cathédrale gothique, si belle comme œuvre d'art, est d'un art si religieux, que le nom même de Dieu semble étinceler sur son portail, quel est le nom de l'esprit où elle se dessina d'abord? On ne le sait pas. Ainsi en est-il souvent des artistes de l'intelligence au Moyen-âge. Vous courez à la chronique, et vous apercevez, ici quelques missionnaires au manteau déchiré, appuyés sur un bâton de bois blanc, instruisant les peuples, n'ayant d'autres trésors que leur charité, d'autre gloire que celle qui rayonne sur le front des justes; là, des abbés, plus modestes encore que savants, dont les noms ne disent rien à l'imagination: Alcuin, Loup Servat, Raban. L'humilité et la souffrance ont relevé le monde; ce sont elles encore qui continuent ce grand ouvrage.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

FERRIÈRES.

I. On verra mieux comment s'opère ce double mouvement, si l'on s'attache d'abord à un seul monastère; et, puisque nous avons le choix, nous prendrons celui de Ferrières en Gâtinais.

Si le site de Ferrières provoquait l'âme au recueillement et à l'étude, les souvenirs traditionnels venaient encore augmenter ce religieux prestige; ils remontaient jusqu'au berceau du christianisme. Envoyés par saint Clément, disciple de saint Pierre, deux amis, Potentien et Savinien, avaient pénétré dans la Gaule encore toute druidique. Pauvres et sans autre protection que celle du Christ, ils venaient renverser Teutatès dans le lieu même où s'accomplissaient ses rites barbares. Ils étaient parvenus jusqu'au cœur du Sénonais, dont ils sont les apôtres. La nuit de Noël, ils prirent le repos dans la vallée peu profonde où se cache aujourd'hui Ferrières. L'imagination toute remplie de ce mystère du Dieu-Enfant qui s'était passé presque sous leurs yeux, ces deux premiers chrétiens des Gaules le revoient en songe. Ils contemplent le ra-

Digitized by Google

vissant tableau de cette Vierge-Mère et de ce petit enfant que des bergers entourent et qui changera le monde. Ce souvenir était d'un bon auguré pour la contrée : Dieu allait descendre sur elle. Dès le lendemain, ils y bâtirent un oratoire ; ils le nommèrent Bethléem. Quand Dieu, bénissant leur zèle, leur eut donné, au prix du martyre, le gain de quelques âmes, quand d'autres missionnaires, saint Irénée à Lyon, saint Martin à Tours, furent venus prendre leur place et arracher d'autres populations gauloises aux ténèbres de la barbarie, chacune de ces petites associations vécut, s'étendit, fleurit à part sans connaître ses coréligionnaires, se transmettant pieusement de génération en génération ces maximes évangéliques, ces récits de souffrance et de gloire qui faisaient régner le bonheur au fond des forêts. Lorsqu'à la voix de Clotilde, les farouches conquérants des Gaules eurent embrassé le christianisme, l'oratoire des deux amis s'embellit. Sous Clotaire II, la libéralité d'un seigneur nommé Wandelbert le transforme en monastère. Dès lors il appartient à l'histoire. Protégés par les rois, ses abbés les protègent à leur tour et popularisent la seconde dynastie. Un abbé de Ferrières sacra pour la seconde fois Pépin le Bref. Celui-ci agrandit Ferrières ; il y résida. Une légende amusante nous le montre signalant sa hardiesse et sa présence d'esprit, en abattant d'un seul coup d'épée la tête d'un taureau et celle d'un lion aux prises l'un avec l'autre. Le lion a été ajouté plus tard, au temps où l'on inventait les merveilleuses histoires de Berthe au grand pied, de Roland et de dona Aude, et où les personnages des temps carolingiens se transformaient tous en géants de courage et en anges d'amour. Mais il y eut sans doute des combats de taureaux sauvages : les Franks affrontaient avec plaisir les hasards de ces grandes chasses, qui leur offraient l'image de la guerre. On montre encore de nos jours le champ qui fut le théâtre de cette périlleuse aventure.

II. Quand Alcuin y arriva, vers l'année 886, le monastère comptait déjà six abbés. Il avait la célébrité de la religion ; le maître de l'École Palatine lui donna celle des lettres. Y

Digitized by Google

établit-il une école? Aucun texte ne le prouve. Mais il y sema, ce qui vaut autant, l'amour des lettres, qui amène tôt ou tard une école et des littérateurs. Il serait étonnant qu'au moment où son royal élève envoyait des circulaires dans toutes les communautés pour y recommander la culture des arts, et où Alcuin lui-même faisait de son école de Tours une seconde école Palatine, il n'eût rien fait pour son propre monastère. Il parle peu de Ferrières dans ses lettres, il est vrai ; mais ce recueil si curieux, quoique encore incomplet, ne s'ouvre qu'au commencement de l'année 793. En 801, lorsqu'il abdiqua toutes ses dignités, il confia Ferrières à Sigulphe, ce vieil ami à qui il adressa ses questions sur la Genèse, et qui, pour aimer trop Virgile et les poëtes profanes, s'attira un jour de la part d'Alcuin une mercuriale assez piquante. Or, les deux curieux qui la subirent sont Adalbert et Aldric, Aldric né en 773. Si le fait se passa à Ferrières, il y avait une école ; s'il se passa à Tours, il faudrait admettre qu'Aldric ne commença ses études qu'à l'âge de vingt-sept ans, ce qui contredit la tradition, qui le représente comme un enfant très-précoce. De plus, l'auteur de la vie d'Aldric dit formellement qu'il fut présenté au monastère de Sainte-Marie (Ferrières), qui était confié à Alcuin, maître de lettres. Sigulphe était comme le père spirituel d'Adalbert et d'Aldric ; s'ils étudiaient Virgile dans une cellule rigoureusement close, une fois libres, ils durent l'épuiser : malgré Alcuin, dira-t-on ; non, grâce à lui ; car c'était lui qui avait fait naître le goût de ces jeunes gens pour les belles-lettres. Il est vrai que ce maître se reprocha d'avoir trop aimé Virgile dans sa jeunesse. Mais quand il se repentit, le mal était fait, ou plutôt le bien faisait déjà son chemin. D'ailleurs on le prenait d'autant moins au mot sur ce scrupule, que tout en proscrivant Virgile, il le citait dans ses lettres et l'insérait dans ses vers ; il se permit même un jour de l'appeler prophète. C'était d'une main conserver l'intégrité de la religion, et de l'autre ouvrir toutes grandes les portes des monastères à l'éloquente antiquité.

III. Elle était bien entrée dans celui de Ferrières. Après

Digitized by Google

Adalbert, successeur de Sigulphe, Aldric, élu abbé de Ferrières, fit écrire par un moine inconnu la biographie de son ancien maître. Ecrite avant l'année 829, elle contient, avec des regrets touchants pour la mémoire d'Alcuin, le souvenir encore récent de cet homme savant et charitable, que l'on n'apprécia bien qu'après l'avoir perdu. L'auteur le pleure comme un père, le prie comme un saint et le vénère comme un sage. Il se dit disciple de Sigulphe, qui lui avait raconté bien des fois la vie de son ami. Son livre est un acte de reconnaissance et un bon livre. Il était grand temps de l'écrire : les dissensions civiles allaient venir, et avec elles les ténèbres de l'ignorance et celles du cœur. Aldric lutta avec quelque éclat contre des hérétiques, Claude de Turin peut-être, et Louis le Pieux, pour l'encourager, le nomma modérateur de l'école Palatine. Mais il n'y professait que la théologie. Élu ensuite abbé de Ferrières, il quitta ce monastère en 829, lorsque les suffrages unanimes du peuple l'élevèrent à la dignité d'archevêque de Sens. Odon, son successeur, perdit sa place pour avoir favorisé Lothaire, et Charles le Chauve la donna à Loup Servat.

IV. Loup Servat, issu d'une famille noble dans le diocèse de Sens et allié à celle de Remy d'Auxerre, avait fait ses études à Ferrières comme Aldric. Vers 830, celui-ci l'avait envoyé pour se perfectionner au monastère de Fulde, dont l'école fut peu de temps après confiée à ses soins. C'est alors que nous l'avons vu devenir l'ami d'Eginhart ; en 836, Judith, à qui on l'avait recommandé, le présenta à Louis le Pieux. Quand il voulut entrer à Ferrières, en 842, il fut, en quelque sorte, obligé d'expulser Odon. C'est lui que Charles le Chauve adjoignit à Prudence, évêque de Troyes, pour réformer les monastères de la Bourgogne. Deux ans après, il assistait avec sa bande au combat qui se donna dans l'Angoumois. Fait prisonnier, Pepin II lui rendit la liberté au bout de quelques jours. Cependant le pacifique littérateur se souvint toujours de ce danger ; il ne cessa de demander pour son monastère l'exemption du service militaire et la restitution de l'hospice de Saint-Josse, que le roi avait concédé à un sei-

Digitized by Google

gneur. Les Bénédictins se sont plaints qu'il ne restât à Ferrières aucun souvenir de Loup Servat. Il en reste un fort précieux, c'est un portrait qui offre toutes les marques d'une antiquité très-reculée.

V. Loup Servat avait la taille haute et bien prise, les membres justement proportionnés, le maintien noble et distingué. La pensée reluisait sur son front élevé et sans rides en même temps qu'elle jaillissait de ses yeux bien fendus et que ses lèvres semblaient s'ouvrir pour la laisser couler. Rarement une figure justifia aussi bien la définition banale qu'elle est le miroir du cœur. Entièrement découverte, colorée sans trop d'éclat et d'une gracieuse expression dans les traits, elle était de plus régulièrement belle. Manières affables, sourire intelligent et fin, regard fier et aimable, tout en lui attirait le respect, sans la gêne, tout respirait un air de distinction et d'aisance, tout décélait une vive et facile intelligence. C'était une de ces belles têtes de professeurs que la connaissance des anciens ennoblit et relève, que l'étude intime du cœur humain ne décharne pas, qu'aucune idée trop énergique ne sillonne de traits saillants, et dont la passion s'éloigne comme si elle craignait de troubler cette existence sans nuage, de profaner cette virginité de sentiments, d'altérer cette pureté antique. Et, en effet, pour Loup Servat toutes les convictions étaient douces comme des opinions, toutes ses passions étaient des sympathies et des vertus. Il semblait dire aux anciens : « O Platon, ô Cicéron, je vous honore, je vous bénis. Vous m'avez rendu calme et fort ; vous fûtes grands. Mais, par mon amour pour la vérité, je me sens digne de vous interpréter et de vous lire. Puissé-je rendre à la génération nouvelle le même service que m'ont rendu mes maîtres en retrouvant les fruits de vos veilles, trésor précieux, en répandant partout vos ouvrages ! »

IV. Il forma dans son monastère une bibliothèque remarquable, il faisait venir des ouvrages de partout, surtout de Rome. Ce n'était pas sans peine qu'il quittait ses élèves pour assister aux conciles de Verneuil-sur-Oise, en 844,

Digitized by Google

de Meaux, en 847, de Paris, en 849. On le choisissait souvent pour dresser les procès-verbaux ou rédiger les lettres synodales de ces assemblées. Sa renommée s'étendit au loin. Il correspondait avec Benoît III, Lothaire, Charles le Chauve, Édulphe, roi d'Angleterre, Éginhart, Raban-Maur, Hincmar de Rheims, Jonas d'Orléans. Ses lettres, au nombre de cent trente, et intéressantes à une foule de titres, le sont aussi parce qu'elles nous font connaître le parti qu'un homme sensé prenait dans les trois grandes questions théologiques qui agitèrent la seconde moitié de ce siècle : la double prédestination, le libre arbitre et le prix de la mort du Sauveur. Loup Servat sut se placer entre Gothescalk et Hincmar. Il montra, dans sa cent vingt-huitième lettre, et, comme on éleva à dessein des doutes sur son orthodoxie, dans la cent vingt-neuvième, qu'on pouvait admettre la double prédestination sans toucher à la liberté. Il soutint mieux encore la légitimité de ses opinions dans un traité spécial qu'il écrivit à ce sujet, et dans lequel il s'accorda en général avec le sentiment de Prudence, évêque de Troyes, c'est assez dire qu'il ne foulait pas Gothescalk. C'est en 850 qu'il le publia, après une longue étude des Pères. Pour mieux dégager ce qu'il pouvait y avoir de personnel dans ces luttes, il publia un autre petit traité qu'on appelle *Collectaneum*, et où il transcrivit les opinions des papes saint Innocent, saint Célestin, saint Grégoire, de saint Augustin, saint Jérôme, de Fulgence, d'Isidore de Séville et de Bède. Autant il fut modéré dans cette polémique, autant il mit de douceur et d'urbanité de langage dans sa vie de saint Wigbert, abbé de Fritslar, en Hesse. Il hésita quelque temps en voyant que le sujet était presque contemporain, mais je me décidai, dit-il, en me souvenant que cette considération n'avait pas empêché saint Ambroise, saint Jérôme, Salluste et Tite-Live d'écrire leurs ouvrages. Il conserva des expressions locales qu'il trouva dans les mémoires dont il s'aida dans ce travail.

Loup Servat mourut encore dans la force de l'âge.

V. Tous ses souvenirs ne sont pas morts aujourd'hui; de beaux débris en ont été conservés à travers les révolutions

Digitized by Google

et les âges; une partie du monastère est encore là; Bethléem est debout. Dominant légèrement Ferrières, cette demeure cénobitique s'étend comme une longue ligne horizontale sur le milieu de laquelle s'appuie perpendiculairement l'église de Saint-Pierre, Sainte-Marie du temps d'Alcuin. Cette église bâtie en style gothique est bien postérieure aux Carolingiens. Un majestueux système de huit colonnes, rangées autour du maître-autel, court soutenir de ses longues ogives le milieu de l'édifice. L'abside est entourée de soixante stalles dont les principales étaient réservées aux dignitaires. Ses vitraux, récemment restaurés, versent sur la seconde moitié du temple cette mystérieuse clarté qui porte l'âme à la prière et à l'amour du passé. Deux tours inégales dominent avec une capricieuse légèreté tout cet édifice où l'on reconnaît un mélange d'idées, un pêle-mêle d'ordres architectoniques, un contraste de lignes et de styles qui n'est pas sans agrément. Au pied de l'une des tours, on surprend le plein-cintre byzantin. Peut-être remonte-t-il jusqu'à Loup Servat. Par un couloir abandonné, *on traverse* dans une église qu'on croirait plus vieille encore, une petite église dont plusieurs dalles sont des tombeaux, entre autres celui de don Morin. De chaque côté du maître-autel, adossées au mur, on voit les statues commémoratives de Potentien et de Savinien, les deux pauvres anachorètes qui vivent encore par la plus belle des gloires, celle du dévouement. Dix-huit siècles ont passé sur leurs tombes; on les invoque, ils vivent. Qui se souvient de leurs persécuteurs? Puis, au-dessus de l'autel, on lit ces mots : Nostre Dasme de Bethléem. Et l'on tombe à genoux au souvenir de celui qui confère toute puissance morale, au souvenir de sa mère, parce qu'elle eut sa part de souffrance dans la nouvelle création. On sort de là plus pur et plus chrétien, et l'on va visiter de grandes salles ogivales où s'assemblaient les moines pour délibérer, pour élire leur abbé, où se trouvaient les classes, où se déroulaient les cellules. Cette aile ne formait qu'un côté d'un carré assez vaste, formé par l'ensemble de l'édifice au temps de sa splendeur. En face se trouvaient les appartements de

Digitized by Google

l'abbé; et l'on voit sortir de la muraille les supports où les différents étages s'appuyaient. C'est là qu'Alcuin composait ses livres; c'est là que résidait Loup Servat. La religion et la littérature ont passé sur ces débris, et ces débris conservent quelque chose d'immortel.

VI. Mais si l'on vient à écarter les augustes souvenirs qui peuplent ces lieux, l'âme s'envole, la scène change et tout est mort. Les cours sont désertes et nues, les jardins, solitaires ou couverts de broussailles, ou sillonnés par des chemins; l'herbe verdit entre les pavés qui s'écartent. La mousse, cette dent du temps, tapisse les murs en les rongeant; la rouille les use, leur ciment tombe. Mais le soleil levant, en entourant ces murailles brunies, en les baisant de sa lumière rose, leur prête une teinte moirée et vacillante comme une espérance lointaine, une sorte de vie mélancolique qui porte à l'âme. Faut-il nommer plaisir, faut-il appeler regret le sentiment qu'on éprouve à la vue de tous ces âges accumulés, de ces ruines qui vous parlent, de ces lumières passées et à venir qui se croisent et se nuancent les unes les autres, à la vue de ce spectacle de la vie et de la mort? Impossible de le dire. Mais ce sentiment, on est heureux de l'éprouver : il vous élève, il vous fait entendre un langage bien différent du langage du monde; et ces mille voix qui sortent des tombeaux, des temples, des salles solitaires, vous disent bien haut : Mortel, tu t'en vas. Tu n'as qu'un instant pour marcher à Dieu, en domptant tes sens. Hâte-toi d'en profiter : c'est ainsi que tu vivras à jamais.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV.

PROFESSEURS CAROLINGIENS.

I. Loup Servat fut le meilleur écrivain du neuvième siècle, mais d'autres encore et en grand nombre s'adonnaient comme lui aux travaux de l'intelligence. L'amour et l'utilité de l'étude étaient leurs seuls mobiles, dans ces temps d'agitations et de combats : on voit quelle est la force de la pensée humaine.

Raban-Maur étudia les lettres sacrées et les arts libéraux sous Alcuin, à l'école de Tours, et vint ensuite diriger l'école de Fulde. Il la rendit célèbre par le grand nombre d'ouvrages dont il orna la bibliothèque, et par la distinction des élèves qu'il y fit. On les nommera plus loin. Maître dévoué, il évita l'approche des rois avec plus d'ardeur que d'autres n'en mettaient à la rechercher. Privé de ses livres et de ses cahiers par l'intolérant Ratgaire, qui lui reprochait de trop d'aimer les arts profanes, il fut amplement dédommagé de cette persécution, lorsque les moines l'élurent pour abbé en 822. Même après son élection, il voulut encore enseigner la théologie : elle était sa science favorite. Il dévo-

Digitized by Google

rait avec ardeur les ouvrages, quelquefois si peu attrayants, des Pères. Nul ne les possédait mieux que lui, et leurs opinions coulaient de sa plume ou tombaient de sa bouche, comme s'il les eût lui-même rencontrées. Il les recueillit dans ses *Commentaires sur les livres de la Bible* et dans son grand ouvrage *Sur l'univers*, œuvre d'une vaste érudition, qui présente des points de ressemblance avec les *Étymologies* d'Isidore de Séville. Le *Traité des vertus et des vices* présentait à Raban l'occasion de déployer son originalité personnelle. Le rigide théologien le hérissa de textes des docteurs, souvent sans les nommer. Si l'on cite encore le *Traité du calcul*, les *Extraits de la grammaire de Priscien*, on verra que le modèle qu'il se proposait toujours dans ses laborieuses investigations, était son maître Alcuin. Il s'était retiré dans la solitude du Mont-Saint-Pierre, lorsqu'on l'élut archevêque de Mayence.

Il mourut le 4 février 856.

Son condisciple à l'école de Tours, Haimon d'Halberstat, se voua comme lui à la théologie. Il composa des commentaires sur l'Écriture, des homélies, un *Abrégé de l'histoire de l'Église*, extrait d'Eusèbe de Césarée, enfin un petit livre assez intéressant, intitulé : *de l'Amour de la céleste patrie*. Il professa à Fulde, comme Raban, son meilleur ami. Quand celui-ci apprit l'élection d'Haimon à l'évêché d'Halberstat, il lui écrivit que les affaires séculières étaient incompatibles avec le ministère épiscopal, qu'il devait donc tout laisser et ne songer qu'à instruire le peuple.

Candide enseignait avec [illegible] à Fulde. On lui doit les vies de saint Eigil et de saint Baugulphe, abbés de ce monastère. Candide avait l'esprit fin, pénétrant, le cœur aimant. Agissons toujours avec charité, disait-il. Et encore : Si je n'ai pas rencontré la vérité, pardonnez-moi, je suis homme. Je l'aime et je désire qu'on m'y ramène si je m'en écarte. Ces sentiments, et le passage où il parle du glaive spirituel de Jésus-Christ, feraient croire qu'il est bien ce Candide, élève d'Alcuin, auquel celui-ci confia l'instruction de quelques filles de Charlemagne ; mais des critiques éclairés ne le pensent

Digitized by Google

pas. L'*Éloge de saint Ferme*, œuvre de Méginhart, autre élève de Raban, respire la même piété et la même douceur.

II. Otfried, encore élève de Raban, et plus tard écolâtre dans le monastère de Weissembourg en Alsace, voulut inspirer aux simples des idées religieuses. Il rima, en vers tudesques, les principaux passages de l'Évangile, sous forme de chansons. Ce curieux recueil est le plus ancien monument de la vieille littérature germanique, puisque les chants traditionnels qu'avait retrouvés Charlemagne sont perdus aujourd'hui.

C'est au contraire la poésie latine que cultivaient Milon de Saint-Amand et Walafried Strabon. Le premier élève d'Haimin d'Arras, qui avait suivi les leçons d'Alcuin, professa dans l'école de Saint-Amand. Son talent le rendit si célèbre, que Charles le Chauve voulut y envoyer ses deux fils, Pepin et Drogon. Une vie de Saint-Amand, à laquelle on joint deux sermons de sa façon et son poëme sur *la Sobriété*, occupèrent ses loisirs.

Gracieux et fleuri, Walafried Strabon, abbé de Reichenau, près de Constance, fut l'Ovide de cette époque. Ses vers, qu'il tournait agréablement dès l'âge de quinze ans, sont coulants comme la prose de Loup Servat. Sa glose sur le texte de la Bible, si fameuse dans tout le moyen âge, son *Traité de l'origine et du progrès des choses ecclésiastiques*, sa *Vie de saint Gall*, en prose, sa *Vision de Vettin*, enfin un délicieux poëme intitulé le *Petit Jardin*, attestent autant de justesse d'esprit que de facilité d'imagination. Il mourut à la fleur de l'âge, après avoir été longtemps modérateur de l'école de Reichenau. Son élève, Hermenric, lui succéda dans cette école. Des deux ouvrages qu'il écrivit, le moins parfait seul nous reste en entier. C'est une espèce de traité de morale, où l'auteur quitte à chaque instant son sujet pour louer Grimold, abbé de Saint-Gall. L'autre était une *Vie de Saint Gall*, écrite en vers fermes et précis.

III. L'abbaye de Saint-Gall, si célèbre par la hauteur où s'y maintiennent les études, fut comme une colonie détachée de celle de Fulde ; c'est de l'école de cette dernière que sor-

Digitized by Google

tirent ses principaux modérateurs : Werembert, philosophe, poëte, linguiste, musicien, auteur d'un ouvrage sur la *Métrique*, et de *Commentaires sur la Bible ;* Harmute, qui rendit les études encore plus variées, enrichit la bibliothèque et y plaça une grande mappemonde qu'il avait faite lui-même, travail fort rare dans un temps où, comme on l'a vu, la géographie n'était guère en honneur. L'écrivain que l'on connaît, sous le nom d'anonyme de Saint-Gall, fut leur élève. C'est Werembert qui l'engagea à écrire sa *Chronique* sur Charlemagne, et lui donna des détails pour son premier livre. Cet ouvrage est intéressant, si on le regarde, non pas comme une œuvre de critique, mais comme un écho des traditions carolingiennes. C'est alors que les études du monastère jetaient un plus vif éclat. Le moine Ison dirigeait non-seulement les classes du cloître, mais encore celle des étrangers. A l'enseignement des beaux-arts il joignait celui de la médecine, et Ratpert, son élève et son successeur, continuait ensuite ses cours avec autant de science que de talent. Puis on établissait des classes nouvelles, que l'on confiait à Tutillon, peintre, ciseleur et musicien. On leva une école spéciale de musique pour les enfants de noble condition. Tutillon était bien fait de sa personne, il avait une belle figure d'artiste. Charles le Gros, qui méritait son surnom à plus d'un titre, vint un jour le voir, et crut lui faire un compliment très-flatteur en lui disant : « Quel dommage qu'un si bel homme soit enseveli dans l'obscurité d'un cloître ! »

IV. Enfin, nous arrivons dans les monastères de France, et nous trouvons d'abord Mannon, modérateur de l'abbaye de Saint-Claude, dans le Jura, y expliquant les idées d'Aristote et de Platon, qui eurent plus de retentissement lorsque Charles le Chauve le fit venir à la cour ; Angelome, abbé de Luxeuil, écrivain modeste, commentateur éclairé, et que l'empereur Lothaire appela encore au palais ; puis Héric d'Auxerre, élève d'Haimon d'Halberstat et de Loup Servat. Héric découvrit, soit en s'étudiant lui-même, soit en lisant saint Augustin, ce *dubito*, *ergo sum*, d'où Descartes fit sortir la philosophie moderne tout entière. Héric était éloquent,

Digitized by Google

poëte; il passa sa vie dans les travaux de la prédication et dans la composition d'un long poëme sur Saint-Germain d'Auxerre. Paris était alors peu florissant ; ses habitants, redoutant toujours l'arrivée des Normands, songeaient plutôt à forger des épées et des têtes de flèches qu'à étudier les sept arts. L'école du Parvis, simple école épiscopale, devait déjà fonctionner. On connaît un peu celle de Saint-Germain-des-Prés. Aimoin, qui n'est point l'auteur de la *Chronique des Franks*, œuvre d'Aimoin de Fleury, Aimoin la dirigeait et y comptait, parmi ses élèves, Abbon, qui dicta le poëme du *Siége de Paris*. Sans nous arrêter au monastère de Saint-Maur-les-Fossés, où l'abbé Odon, forcé à chaque instant de fuir avec les reliques des saints, trouvait néanmoins quelques instants pour écrire, en l'arrangeant un peu, la vie de saint Maur, nous remontons vers le nord, et nous entrons dans une belle école monastique, celle de Corbie.

V. C'est là que nous retrouvons Paschase Ratbert, enseignant à ses nombreux élèves les lettres humaines et l'Évangile. Après avoir gouverné ce monastère pendant sept ans, il abdiqua, afin de pouvoir rentrer dans le sein de la philosophie, suivant ses expressions. C'est alors qu'il fit la *Vie de Wala*, un fameux *Traité sur l'Eucharistie*, un *Commentaire sur saint Mathieu*. Il mourut le 26 avril 856. Ratramme, autre moine de Corbie, écrivait alors son *Traité sur l'Eucharistie*, et se mêlait vivement à toutes les controverses théologiques, sans faire suspecter sa foi. Ses *Traités sur la prédestination*, sur l'*enfantement de la Vierge* et *contre les Grecs*, lui méritèrent les bonnes grâces de Charles le Chauve.

Celui qui gouvernait le monastère pendant toutes ces discussions portait le nom d'Angilbert.

Il fut sans doute l'auteur de la chanson sur la bataille de Fontenay. Il cultivait la poésie ; même, fort âgé, il dictait des vers pour orner la première et la dernière page d'une doctrine chrétienne de saint Augustin. De plus, il perdit son abbaye sous Charles le Chauve, pour ne la recouvrer que sous Louis III et Carloman : c'est qu'il avait combattu aux côtés de Lothaire, à Fontenay. Combien le brillant guerrier

Digitized by Google

était changé depuis ce temps ! Sa poésie respirait alors le feu de la jeunesse et des combats. Vieillard, recouvert du manteau cénobitique, les vers qu'il faisait maintenant ne sentaient que la fatigue du travail et de la vie.

En remontant toujours, nous découvrons les monastères de Saint-Riquier et de Saint-Bertin. Le moine Michon, auteur de quelques pièces poétiques et d'une agréable relation des miracles de Saint-Riquier, réunissait, dans le premier, un grand nombre de disciples, dit Trithème, qui devinrent célèbres en tout genre. Quant au second, on parlait surtout de sa bibliothèque que les Normands dévastèrent comme celle de Saint-Riquier.

VI. A cette réunion de savants et d'artistes, joignons encore d'autres hommes de talent, Chrestien Druthmar, qui professait à Stevelo et à Malmédy, dans le diocèse de Liége; Aldric du Mans, qu'on admirait à Metz; Flore diacre, grand théologien, ardent poëte, qui imprimait une impulsion puissante aux écoles de la cathédrale de Lyon; Rudolphe, qui ne laissait pas perdre à la chaire de Fulde l'éclat que Raban lui avait donné; Liutbert et Ruthard, qui fondèrent celle d'Hirsauge, dans la province de Spire; le poëte Wandalbert, écolâtre de Rheims; Rutbert, qui dirigeait toutes les écoles de Saint-Alban, près de Mayence. Ajoutons-y les noms des prélats laborieux qui encouragèrent les études dans leurs écoles épiscopales, ou composèrent eux-mêmes des ouvrages : Amolon et Remy de Lyon, Odon de Vienne, Enée de Paris, Jonas d'Orléans, Prudence de Troyes, et l'on aura une idée du mouvement des esprits, et l'on connaîtra les professeurs les plus distingués de ce siècle.

VII. Celui qui leur avait communiqué cet admirable élan, c'est le fondateur de l'école Palatine, c'est Alcuin. La plupart de ces maîtres se rattachaient à lui, surtout les maîtres des trois grandes écoles carolingiennes, Fulde, Saint-Gall et Corbie, ils enseignaient à sa manière. C'est lui qui leur avait donné une méthode, celle des sept arts. C'est lui qui leur avait désigné les auteurs qu'il fallait suivre : Boëce, Isidore de Séville, Priscien, saint Augustin. Comme lui, la plupart

Digitized by Google

cultivaient à la fois la poésie et la théologie, possédaient le latin et le grec, et avaient une teinture de l'hébreu. Comme lui, ils étaient avant tout des maîtres savants, dévoués, pleins de respect pour ce qu'il y a de grand et de saint dans les facultés humaines. Et c'était la pensée, la parole de ce professeur modeste et éclairé, qui traversait en se modifiant ces nouvelles générations. C'était pour les instruire que la plupart de ces maîtres vouaient leur vie à l'étude et fuyaient les grandeurs. Ils disaient comme Ratbert de Saint-Gall, refusant d'interrompre sa leçon au moment où le chant des psaumes allait commencer : Enseigner aux autres à dire la messe, vaut bien y aller soi-même ; ou comme Ruthart d'Hirsauge, à qui Louis le Germanique offrait une mitre épiscopale : Donnez l'évêché à un autre qui en soit plus digne ; pour moi je préfère le calme de ce monastère et l'étude des choses saintes à tous les honneurs et à toutes les richesses du monde. La plupart s'écrivaient, se donnaient des conseils, s'aimaient. Au milieu de leur solitude, de leurs travaux et de leurs livres, leur seul bonheur était de voir les succès de leurs élèves, ou d'apprendre que celui-ci venait d'être promu à une chaire monastique, celui-là à un siége épiscopal, et que ces voix qu'il avaient rendues persuasives, allaient éclairer bien des âmes. Ils sacrifièrent tout à la conquête de la vérité. Celle-ci, tout en laissant quelquefois retomber leurs noms, couronna leurs efforts ; leurs élèves les perpétuèrent, même au milieu du siècle de fer qui allait commencer.

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

CHARLES LE CHAUVE, EMPEREUR.

I. On voit maintenant comment la vie morale allait se perpétuer, grâce aux traditions religieuses et littéraires; la source, loin d'en être tarie, coulait toujours à pleins bords, seulement cachée et resserrée. On peut donc contempler, sans étonnement et sans crainte, la chute définitive de ces institutions qui ne tenaient plus à rien, que rien ne venait vivifier et rajeunir.

L'ambition qui avait été la lumière de Charlemagne ne fut qu'un piége ténébreux pour Charles le Chauve. L'empereur Louis mourut le dernier jour du mois d'août 875; Charles voulut lui succéder au détriment de Louis le Germanique, son frère aîné.

Les peuples avaient plus de sagesse que les rois.

Les seigneurs assemblés à Pavie, sous la présidence de l'impératrice d'Ingelberge, avaient décerné l'empire aux deux princes. Charles le Chauve partit brusquement de Douzi en Ardennes. Carloman le surprit au passage des Alpes et lui ferma le passage en s'emparant des hauteurs. Charles l'éloi-

21.

Digitized by Google

gna en lui prodiguant l'or et les promesses; mais une fois libre il s'achemina vers Rome où Jean VIII le couronna. Cependant Louis continuait ses ravages. En vain l'impératrice Richilde essaya-t-elle de former une ligue entre les seigneurs. Ceux-ci firent des serments, puis les violèrent, et ravagèrent à leur tour le royaume. Cependant Charles obtenait à Pavie les votes de dix-huit évêques, de onze comtes et d'un abbé.

II. En lui plaçant la couronne sur la tête, Jean VIII l'avait appelé un astre brillant, un roi prédestiné par Dieu, avant la création du monde, pour régner sur les Romains, un petit-fils de Charlemagne plus grand que son aïeul, un Joseph meilleur que le premier, un défenseur de la religion et de la justice, un prince qui n'avait mis en œuvre aucune ruse pour se frayer une route à l'empire. Bien mal lui en eût pris; car on n'aurait pas été si prompt à l'élever à l'empire, et cela par la masse des prêtres, on ne l'aurait pas élu seigneur comme David et Salomon. Tous les évêques devaient donc se réunir dans cette élection pour prévenir un schisme. Les évêques répondirent « qu'ils se rangeaient à cet avis, avec d'autant plus d'empressement que Charles allait être élevé à l'empire non par un homme ni comme venant d'un homme, mais par celui qui avait fait descendre son inspiration dans le cœur de son vicaire; en sorte que Charles ne l'avait pas choisi d'abord, mais qu'au contraire c'était le pape qui choisissait Charles. » Que devenait le droit héritaire de la couronne impériale dans la famille de Charlemagne?

III. La peinture nous a transmis le souvenir de cette cérémonie. C'est une gravure de style lombard que l'on conserve dans le monastère de Saint-Calixte à Rome et que Mabillon a reproduite dans son voyage d'Italie. En étudiant ce travail dont les attitudes manquent de vivacité, mais dont les figures sont animées, on peut se croire transporté au milieu de cette scène du neuvième siècle. Le nouvel empereur est assis sur un trône de forme circulaire et surmonté de quatre travées à plein-cintre. Dans la première à gauche c'est la Foi qui montre l'Évangile ; dans la seconde, la Justice avec sa balance


Digitized by Google

aux plateaux égaux ; dans la troisième, la Charité qui étend les bras, appelant à elle tous les enfants de Dieu ; principe de fécondité et d'énergie, elle a près d'elle la Force appuyée sur un bouclier et sur une lance ; la Force occupe la quatrième travée. A droite et à gauche sont des figures qui ne paraissent pas être des emblèmes, mais plutôt représenter des membres de la famille de Charles, Louis et Carloman à gauche, Hermentrude et Richilde, ses deux épouses, à droite. Mais c'est l'empereur lui-même qui attire l'attention. A ces yeux fixes mais ternes, à ce visage matériel, sans résolution, et qu'une lueur d'intelligence n'éclaire pas, on reconnaît le sang de Charlemagne, si promptement abâtardi chez ses descendants, on reconnaît l'homme qui devait perdre cette illustre famille. Son glaive, dont le fourreau est enrichi de clous d'or, est croisé sur sa poitrine; mais soit effet du hasard, soit inhabileté ou sarcasme de l'artiste, la main droite de l'empereur n'ose pas le toucher : ce n'est plus qu'une épée de parade. La main gauche soutient le globe du monde, sur lequel sont gravées des lettres dont voici à peu près le sens : Charles, très-noble, très-grand, très-chrétien, choisi par l'Église de Jésus-Christ. Le globe semble s'échapper de sa main : et avec cette robe brodée comme les vieilles trabées consulaires, cette chaussure romaine, cette toge romaine et ce diadème théodosien, Charles rappelle ces derniers empereurs qui s'écroulèrent comme des fantômes de cendre au premier souffle de la Germanie. Le songe de Charles le Chauve fut d'aussi courte durée que celui de Romulus-Augustule. Ainsi envisagée, cette peinture attriste; et le rire approbateur qui se promène sur les bouches, qui brille dans les yeux des spectateurs, ne semble plus être qu'une amère ironie de la fortune.

IV. L'empereur reprit très-satisfait la route de France; paraissant dans les églises, vêtu à la grecque et déployant un faste qui faisait rire tout le monde. Ce voyage ne ressemblait guère au retour simple et réservé de Charlemagne, après son couronnement. Dans l'ivresse de son triomphe, il songeait à lever une armée, si nombreuse, dit un chroni-

queur, que ses chevaux épuisant le fleuve du Rhin, lui, empereur, passerait le fleuve à pied sec. Ces paroles qu'on répétait en Germanie ne prouvent que l'agitation des esprits et le peu de cas qu'on y faisait de son mérite. Louis le Germanique jeta un simple hériban sur les rives du Rhin ; Charles rentrait dans le devoir. Fort à propos pour lui, c'est alors que Louis mourut. Débarrassé de ce compétiteur, Charles pouvait se faire pardonner en Germanie son élévation à l'empire. Mais il voulut plus encore ; il se jeta sur les terres de ses neveux. Carloman le rencontra près d'Audernach, et lui fit éprouver la plus complète défaite qu'il eut jamais essuyée. Il s'en revint presque seul et tout honteux.

V. Bientôt il apprit les plus tristes nouvelles. Carloman menaçait les frontières d'Italie, et Jean VIII suppliait Charles le Chauve d'accourir à sa défense. Celui-ci fut alors en proie aux plus grandes irrésolutions. Fallait-il abandonner ces Romains qui l'avaient appelé leur protecteur et leur seigneur, laisser Carloman commander en maître à Rome ? Et s'il allait le chasser, ses seigneurs resteraient-ils tranquilles ? *Son fils* Louis était jeune. Il était seul maintenant pour défendre un pouvoir bien attaqué. Qu'arriverait-il si, lorsqu'il serait au delà des Alpes pour défendre des Italiens, son empire s'insurgeait sur ses derrières, si ses vassaux faisaient cause commune avec Carloman, comme naguère avec son père ? Il fallait à tout prix les contenter, leur concéder tout ce que son ennemi pourrait leur offrir, l'hérédité.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

KIERSY-SUR-OISE.

I. Il les réunit donc à Kiersy-sur-Oise, en juillet 877; quelques évêques avaient été aussi convoqués. Cette villa royale, qui depuis longtemps appartenait à sa famille, n'avait pas des proportions bien étendues, et ce fut sans doute au milieu de la plaine que se tint ce célèbre placite.

L'abbé Goslin, grand chancelier de l'empereur, rédigea le procès-verbal de la séance; il est donc difficile d'en distinguer tous les mouvements. On remarque cependant encore la fermeté décidée des seigneurs.

Charles demanda en premier lieu que l'on conservât au clergé ses priviléges et ses fonctions dans l'État.

« Le premier article, c'est Dieu qui vous l'inspire, répondirent les seigneurs; nous le louons, nous voulons l'observer. »

« Comment, reprit Charles, pourrons-nous être tranquilles jusqu'à notre retour? Comment pourrons-nous n'avoir à craindre ni vous, ni notre fils? Comment ne vous craindra-t-il pas vous-même, et quelle garantie vous offre-t-il?

Digitized by Google

« Pour votre fils, c'est vous qui l'avez élevé ; aucun de nous ne peut et ne doit le protéger comme vous. Prenez les précautions que vous jugerez nécessaires à cet égard. Quant à nous, clercs et laïques, nous vous rappelons nos serments. Nous voulons avoir votre fils pour seigneur, et nous ne lui demandons que de conserver à chacun de nous ce que vous lui avez accordé. Vous nous dites de nous unir ensemble, nous répondons que nous avons une parfaite confiance en notre parole, et que nous voulons nous aider les uns les autres.

« Et s'il faut lever des troupes, si nos neveux, suivant les traces de leur père, machinent quelques perfidies contre nous, ou contre notre royaume, soit pendant notre voyage, soit quand nous serons à Rome, comment, Dieu aidant, pourrons-nous pleinement leur résister ? Les seigneurs répondirent qu'ils étaient tous à la disposition du roi, soit pour le suivre en Italie, soit pour rester dans le royaume. »

Tout ceci n'était qu'un préambule sans importance. Charles attaqua enfin la véritable difficulté, celle qui faisait l'objet de toutes ses craintes, celle que les seigneurs attendaient avec la patience de l'homme fort en présence du faible.

— Mais si avant notre retour quelques dignités sont vacantes, il faut voir comment on agira.

Les seigneurs répondirent encore au sujet des fonctions ecclésiastiques. Si un archevêque, un évêque, un abbé, une abbesse mourait, le prélat et le comte le plus voisin protégeraient ses immunités jusqu'à nouvel ordre du roi.

C'est alors que Charles le Chauve prononça ces paroles :

« Si un comte dont le fils sera avec nous vient à mourir, notre fils s'entendra avec les autres fidèles pour connaître les plus proches parents du défunt. Ceux-ci, avec les autres officiers du comté et avec l'évêque, administreront ce comté, jusqu'à ce qu'on nous informe de tout. Si ce comte a un fils encore enfant, c'est ce fils qui, avec les officiers du comté et l'évêque, administrera ce comté, jusqu'à ce qu'on nous informe de tout. Si ce comte n'a pas de fils, notre fils s'entendra avec les autres fidèles pour établir un comte, jus-

qu'à nouvel ordre de notre part. Et que personne n'aille s'irriter si nous donnons ce comté à celui qui nous plaira, plutôt qu'à celui qui l'aura ainsi gouverné pendant quelque temps.

« Il en sera de même pour nos vassaux.

« Et nous voulons et nous ordonnons expressément, qu'évêques, abbés et comtes, en fassent autant pour les leurs. »

C'est votre sagesse qui vient d'arranger ceci, reprirent les seigneurs ; cette disposition n'a besoin d'aucune réponse.

Le roi continua : « Si après notre mort, quelqu'un de nos fidèles, dans son amour pour Dieu et pour nous, veut renoncer au siècle, et s'il a un fils ou un parent qui puisse servir l'État, qu'il lui cède ses dignités, s'il le juge convenable. S'il veut vivre tranquillement dans son alleu, que personne ne l'inquiète ; qu'on n'exige rien de lui, si ce n'est de venir défendre la patrie. »

« Mais si l'on vient annoncer à notre fils ou à nos fidèles que nous sommes mort, qu'on ne croie pas aussitôt cette nouvelle. Que tous nos fidèles se réunissent pour s'entendre ensemble. » Les autres articles sont moins importants. Si Charles meurt, des évêques et des comtes feront ses aumônes ; Hincmar est désigné à la tête des évêques. Ils distribueront les livres du roi, qui font partie de son trésor, à son fils Louis, du monastère de Saint-Denis et à Sainte-Marie de Compiègne. Il nomme un conseil de régence composé de vingt-huit officiers, tant évêques qu'abbés et comtes, qui accompagneront Louis. « Et s'il s'élève une insurrection dans le royaume et que le comte ne puisse pas la réprimer, notre fils marchera avec nos fidèles avant que le mal ne puisse s'accroître. » Le roi revient encore à cette pensée : « S'il se produit quelques nouveautés ou quelque mal dans le royaume, qu'on ait bien soin de nous le faire savoir sur-le-champ, en nous dépêchant des cavaliers ou des courriers ; car nous nous occuperons toujours autant de votre tranquillité que de la nôtre. Si nos neveux se révoltent, que tous nos fidèles accourent à notre secours, qu'ils soient pour cela toujours armés. »

II. Les seigneurs avaient conquis tout ce qu'ils ambitien-

Digitized by Google

naient; cependant ils n'étaient pas encore contents. Ils relisaient cette charte de leurs droits féodaux. Certaines expressions ne leur semblaient pas assez claires; d'autres étaient trop précises, d'autres favorisaient Charles. Et puis, les articles qui le concernaient se trouvaient mêlés à d'autres, dont ils ne s'inquiétaient pas : il fallait les mettre en lumière. Une pression nouvelle s'exerça sur le roi. Celui-ci rédigea une seconde charte, plus courte, toute féodale, et dans laquelle sont supprimées les mesures que Charles avait prises pour sa propre sûreté. L'abbé Gozlin vint la lire au peuple :

« 1° Les évêques conserveront leurs dignités dans l'État.

« 2° Que tous nos fidèles ne conçoivent à notre égard aucune inquiétude. Autant que nous le pourrons, nous voulons conserver à tous leurs dignités et leurs attributions. Inviolable pour nous, cette loi le sera aussi pour notre fils.

« 3° Si un comte, dont le fils sera avec nous, vient à mourir, notre fils s'entendra avec nos fidèles pour connaître les plus proches parents du défunt. Ceux-ci, de concert avec les autres officiers du comte, et avec l'évêque de *la paroisse*, administreront le comté, jusqu'à ce que nous soyons informés de tout et que nous puissions accorder à ce fils, qui sera avec nous, les dignités de son père. Si le comte a un fils encore enfant, c'est ce fils qui, avec les autres officiers du comté et l'évêque, administrera ce comté, jusqu'à ce que nous apprenions la mort du comte, et que nous concédions à son fils les dignités du père.

« 4° Que personne n'envahisse les biens d'un évêque, d'un abbé, d'une abbesse, d'un comte qui viendrait à mourir. »

III. C'est à dessein que l'on a répété la teneur du troisième article, afin qu'on puisse voir la différence des deux rédactions. Le roi, après avoir prévu le cas où un comte, dont le fils serait avec lui, mourrait, et le cas où ce comte n'aurait qu'un fils encore enfant, avait dit d'abord : « Les choses resteront ainsi jusqu'à nouvel ordre. » Les seigneurs le forcent de s'exprimer autrement, et de dire : « Afin que nous puissions accorder à ce fils les dignités de son père. » Ce mot dignité indique la concession de l'hérédité des droits poli-

Digitized by Google

tiques. Or, les comtes possédaient les deux droits régaliens, de faire la guerre, ils avaient leur bande, de rendre la justice, ils avaient leur placite. Quant au troisième, celui de battre monnaie, les seigneurs n'en firent jamais grand cas, même en pleine féodalité. L'hérédité des bénéfices, désormais tous convertis en fiefs, ressortait de ces paroles que le roi glissa, en quelque sorte, à la dérobée : « Il en sera de même pour nos vassaux. » S'il faisait d'un trait de plume une aussi importante concession, était-ce la honte de sa faiblesse qui le tourmentait, ou sentait-il que depuis longtemps les bénéfices étaient en fait héréditaires? Peu importe. Les seigneurs calculaient juste, en le forçant à déclarer qu'après sa mort son fils respecterait toutes leurs prérogatives, et de son côté Charles déployait une certaine habileté, en exigeant que les seigneurs en fissent autant à l'égard de leurs propres vassaux. Car si leurs propriétés eussent été divisées comme celles du roi, leur puissance diminuait autant que la sienne, et alors on traversait, sans s'y arrêter, le gouvernement des seigneurs, et l'on arrivait d'un seul bond à celui des hommes libres, des bourgeois, à la commune. Les seigneurs laissèrent passer cette restriction, parce qu'elle ne pouvait s'exécuter, comme on le verra. Quelques phrases de ces capitulaires semblent courageuses : c'est que si l'un des traits du caractère de Charles le Chauve était de sacrifier une force réelle à l'éclat d'une nouvelle dignité, un second était d'élever la voix, de commander sur des points que nul ne contestait. Il semble qu'il avait un pressentiment de sa mort prochaine. Mais ces articles étaient plus que le testament d'un homme; c'était celui de la dynastie carolingienne. Dès ce jour, la souveraineté, reconnue héréditaire, légalement constituée, appartenait aux seigneurs. La loi venait de franchir l'espace qui séparait l'empire et la féodalité.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVII.

SIMPLES HOMMES LIBRES.

I. Car les seigneurs, désormais supérieurs au roi, n'avaient plus à redouter la résistance des simples hommes libres. Les uns, plus timides ou plus prudents, avaient aliéné leur liberté, en se déclarant les vassaux du seigneur le plus voisin, et en subissant malgré eux ce vasselage. Ils avaient inféodé leur terre à sa terre, afin de se donner un protecteur. Les autres imitaient la conduite des seigneurs, s'abandonnaient aux mêmes espérances, s'anoblissaient quand ils étaient forts et faisaient cause commune avec eux. D'ailleurs, une classe de la société n'est redoutable que lorsqu'elle est organisée : or, le plus grand désordre régnait parmi les hommes libres. Les propriétaires de simples manses, voyant les seigneurs convertir leurs bénéfices en fiefs, vendaient ces manses en tout ou en partie. Le manse se composait d'une maison et d'une terre à l'entour. Ingenus, lides, serfs, vendaient, celui-ci, la maison, celui-là, la terre. Et comme du cinquième siècle au onzième le manse fut la base de la

Digitized by Google

propriété, il en résultait un bouleversement total de la société. Charles défendit souvent ces aliénations; au milieu de cette agitation révolutionnaire, nul ne faisait attention à ses paroles.

II. Les habitants des villes conservaient encore quelque liberté, car ce changement a ceci de particulier, qu'il se manifestait surtout dans les campagnes. Mais après les longues guerres de Charlemagne et les dissensions civiles qui remplirent les règnes suivants, les populations décimées, constamment sacrifiées aux intérêts des princes, éprouvaient pour eux un invincible dégoût : elles voulaient tout laisser faire. Si une pensée de résistance se fût élevée au milieu d'elles, comme elles relevaient du comte, et que le comte seul pouvait les protéger contre les Normands, elles eussent repoussé cette pensée dans leur propre intérêt. Et puis les souffrances personnelles étaient trop aiguës, les craintes trop grandes, pour qu'on pût songer à l'intérêt général. Les famines, suite inévitable des longues guerres, se succédaient presque d'année en année.

En 843, la famine fut si grande, qu'on fut obligé de faire du pain avec de la terre qu'on mêlait avec un peu de farine.

En 845, la famine fut telle, que les hommes périssaient par milliers.

En 850, des mères tuèrent, dit-on, leurs enfants pour les manger.

En 855, les cadavres restaient abandonnés, car personne ne songeait à les enterrer.

En 860, famine.

En 861, famine.

En 862, grande famine : elle frappe tout l'Occident.

En 867, grande famine.

En 868, famine et peste. Un grand nombre de famille quittaient à la hâte leur pays pour éviter la fureur du fléau ou la rage des habitants.

En 869, la même famine sévit encore : on ne songe plus à ensevelir les morts.

En 873, les hommes se jettent les uns sur les autres.

Digitized by Google

En 874, un tiers de la population périt en Gaule et en Germanie.

En 875, famine.

En 876, famine.

III. Frappés par toutes ces catastrophes, les esprits, que l'ignorance n'avait pas encore atteints, perdaient leur lucidité et leur vigueur. La maladie des Ardents, le mal d'enfer, commençait ses ravages, attaquant à la fois le corps et la pensée. Une femme, prétendue inspirée, courait l'Occident, répétant ce mot terrible qui retentit à toutes les époques calamiteuses de l'histoire : Voici la fin du monde! Pour comprendre tant de souffrances, il faut entendre le récit qu'un écrivain de ce temps insérait avec indifférence au milieu des autres détails de sa chronique.

« Une mesure de froment se vendait à Mayence dix sicles d'argent. Alors Raban, archevêque de cette ville, demeurait dans une ferme de sa paroisse nommée Winzella. Les pauvres y accouraient de tous côtés. Il les recevait et en nourrissait chaque jour plus de trois cents, sans parler de ceux qui, en sa présence même, étaient assidûment soutenus.

« Il vint une femme, presque morte de faiblesse, avec son petit enfant qu'elle aurait voulu rendre à la vie en lui donnant quelques aliments. Mais elle était si faible, qu'avant d'arriver au seuil de la porte, elle tomba et rendit le dernier soupir. L'enfant, saisissant la mamelle de sa mère, comme si elle eût été vivante, s'efforçait de la sucer, et il arracha des larmes et des gémissements à tous les témoins de cette scène.

« En ces jours, un homme partit avec sa femme de Grabfeldon pour la Thuringe, afin d'adoucir le mal de la famine. Pendant le voyage, ils traversèrent une forêt, et l'homme dit à sa femme : « Ne vaut-il pas mieux tuer cet enfant que de périr tous par la famine? » La mère lui défendit de commettre ce crime. Tout à coup pressé par la faim, il arracha l'enfant des bras de sa mère et allait céder à son désir, lorsque Dieu, dans sa miséricorde, le prévint. Car, ainsi qu'il l'a raconté à plusieurs après son arrivée en Thuringe, lorsqu'il

Digitized by Google

tira son épée pour tuer son enfant et qu'il hésitait n'osant frapper, il aperçut au loin deux loups se tenant sur une biche et dévorant ses chairs. Aussitôt, épargnant son fils, il courut au cadavre de la biche, il chassa les loups, prit et mangea des chairs de la biche, et retourna, avec son fils encore vivant, près de sa femme. Car, après avoir arraché l'enfant des mains de sa mère, il s'était écarté, pour qu'elle ne vît pas, pour qu'elle n'entendît pas son enfant mourir. » Ah, malheureuse humanité! qui pourra compter toutes tes larmes, énumérer tous tes cris de désespoir!

L'état des âmes était encore plus douloureux. L'ignorance, les préjugés, les instincts brutaux exilaient la raison de presque toutes les intelligences. Nulle part elles ne trouvaient leur aliment naturel, qui est la vérité, et, retombant sur elles-mêmes, elles s'assouvissaient, elles se noyaient dans la fange des vices. On n'ose reproduire ici les paroles du poëte Abbon pour peindre la luxure des Francks. Méprisée dans ses plus impérieuses prescriptions, insultée jusque dans son sanctuaire, la nature perdait ses plus légitimes terreurs, finissait par se méconnaître, s'outrager et se violer elle-même. Il fallait qu'un poëte, pour l'engager à se relever un peu, vînt lui proposer des fautes moins honteuses. On n'osait sortir de chez soi, si l'on ne voulait être dépouillé ou égorgé. Mais les peuples étaient encore plus à plaindre qu'à blâmer. C'étaient ceux qui leur avaient ravi leurs lumières, ceux qui avaient sacrifié le repos et l'avenir de ces peuples enfants, à ce que, dans leur aveuglement, ils appelaient leurs territoires; c'étaient eux, c'étaient les petits-fils de Charlemagne qui étaient responsables de tant de souffrances et de tant d'abaissement devant le Père des hommes et devant la postérité.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVIII.

MORT DE CHARLES LE CHAUVE.

I. Charles le Chauve partit pour l'Italie aussitôt qu'il eut congédié ses seigneurs. Jean VIII était venu au-devant de lui : ils se rencontrèrent à Verceil. Charles apprit à Pavie que Carloman s'approchait, traînant à sa suite des bandes de Slaves et demandant une bataille. Ils se cantonnèrent à Tortone, où le pape couronna Richilde impératrice, pendant que l'empereur, dans la plus grande inquiétude, attendait les forces que ses vassaux devaient lui amener. Ceux-ci ne parurent pas. Alors il reprit tristement la route de France. Richilde l'avait abandonné après son couronnement, et fuyait vers la Morienne avec les trésors impériaux. Mais Charles ne devait pas repasser les Alpes. Une fièvre ardente le saisit à Brios, en deçà du mont Cenis. On le porta dans une cabane où, après avoir pris une poudre empoisonnée que lui présenta son médecin, le juif Sédécias, il mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, le 6 octobre 877. Charles avait témoigné le désir d'être enseveli à Saint-Denis : ses guerriers essayèrent d'accomplir sa dernière volonté ;

Digitized by Google

mais une odeur si fétide s'exhalait de son cadavre, qu'ils l'enterrèrent dans le monastère de Nantua. Quand ces détails furent connus au delà du Rhin, ils y excitèrent les sarcasmes des nombreux ennemis de Charles. Triste destinée de ce prince : pendant que ceux-ci ne comprimaient pas leurs haines, même en présence de ces restes mortels, les seigneurs s'établissaient tranquillement dans son empire. Mieux vaudrait ne pas naître que d'ainsi passer ici-bas.

II. Une assemblée de seigneurs et d'évêques se réunit aussitôt à Compiègne. Elle exigea de Louis le Bègue qu'il ratifiât toutes les concessions féodales. A ce prix on lui donna le titre de roi par la grâce de Dieu et l'élection du peuple.

III. Ainsi périt le grand édifice élevé par le génie national et laborieux des Herstall. Les descendants de Charlemagne y avaient d'abord porté la hache ; au bruit de cette démolition un immense réveil s'était accompli. L'esprit nouveau s'était propagé ; grands et petits propriétaires avaient levé leurs fronts aspirant à des diadèmes ; ils s'étaient souvenus qu'ils étaient fils du désert ou ils l'étaient devenus par assimilation. Avec son esprit d'indépendance individuelle, avec son amour pour la propriété souveraine, continuant l'homme dans l'espace, comme la famille le perpétuait à travers les âges, avec ses instincts belliqueux, sa haine pour tout assujettissement politique, l'antique Germanie, libre et triomphante, était venue s'asseoir dans le pays des Franks.

CHAPITRE XXIX.

HINCMAR, — RÉFLEXIONS.

1. Si l'on peut dire qu'un homme gouverne un pays lorsque sa pensée est la seule que l'on consulte ou qu'on redoute, celui qui gouverna la France pendant la vie des trois rois qui suivirent fut Hincmar. On l'accusa, au concile de Troyes, de ne pas recevoir les décrétales du pape; il répondit qu'il recevait toutes celles que les conciles avaient approuvées. Plus ce prélat avança en âge, plus le ton de sa voix devint sec et impérieux. Le concile de Fîmes, qu'il dirigea, refusa d'élire à l'évêché de Beauvais un clerc nommé Odacre que Louis III protégeait. Louis III s'offensa de ce refus et alla jusqu'à dire que si le roi permettait une élection, on devait toujours préférer son candidat. Ce mot blessa l'archevêque de Rheims dans ses plus vives convictions. « Que vous soyez le maître des élections et des biens ecclésiastiques, lui répondit Hincmar, ce sont des discours sortis de l'enfer.... Ne prétendez pas introduire dans l'Église ce que les grands empereurs qui vous ont précédé n'ont pas prétendu de leur temps. Je n'ai pas peu travaillé à votre élection; ne me

Digitized by Google

rendez pas le mal pour le bien, en voulant me persuader, dans ma vieillesse, de m'écarter des saintes règles que j'ai suivies, grâce à Dieu, pendant trente-six ans d'épiscopat.... Je vous prie de considérer que les ordinations contre les canons sont simoniaques, et que tous ceux qui en sont les médiateurs participent à ce crime. Je ne vous parle pas de mon chef, je vous rapporte les paroles de Jésus-Christ, de ses apôtres et de ses saints, qui règnent avec lui dans le ciel. Craignez de ne pas les écouter. »

Louis eut l'imprudence de faire entendre à Hincmar, avec un certain dédain, qu'un roi l'ayant élevé lui-même, un autre pourrait bien le casser. « Votre secrétaire a menti dans le sens et dans la lettre, répondit le zélé partisan des élections. Non, vous ne m'avez pas choisi pour me mettre à la tête de mon Église; mais moi, avec mes collègues et d'autres fidèles, je vous ai élu pour gouverner le royaume, sous la condition d'observer les lois selon votre devoir. Nous ne craignons pas de nous expliquer devant les évêques, parce que nous n'avons rien fait que suivant les canons; mais vous, si vous ne changez ce que vous avez mal fait, Dieu le redressera quand il le voudra. L'empereur Louis n'a pas vécu autant d'années que son père Charles; votre aïeul Charles n'a pas autant vécu que son père, ni votre père autant que le sien. Et quand vous irez à Compiègne, abaissez les yeux vers la terre où votre père est couché, et, si vous l'ignorez, demandez où est enterré votre aïeul. Que votre cœur ne s'enorgueillisse donc pas en présence de celui qui est mort pour vous et pour tous, et qui ne mourra plus. Vous passerez; l'Église de Jésus-Christ avec ses pasteurs subsistera éternellement.... Vous voulez m'intimider, je le vois bien; mais vous n'avez de puissance que celle qui vous est donnée d'en haut. Dieu veuille, soit par vous, soit par d'autres, me tirer de cette prison, je veux dire de ce corps vieux et infirme, pour m'appeler à lui que je désire voir de tout mon cœur.... Si j'ai péché en consentant à votre élection, je prie Dieu que vous m'en punissiez dans cette vie, afin de n'être pas puni dans l'autre. » La fierté de ces dernières paroles, et

Digitized by Google

l'incontestable supériorité qu'elles annoncent, s'effacent devant le tableau qui précède. A quelles sombres pensées s'abandonnait alors l'ami d'Hilduin, lorsqu'au moyen de cette lugubre évocation de fantômes, il rappelait à Louis tous les abaissements de sa race, tous ces souvenirs de guerres civiles, bien que l'herbe recouvrît déjà les tombes dispersées des vainqueurs et des vaincus! Ce vieillard aux cheveux blancs présente lui-même l'image du temps gravant sur le marbre le jugement qu'on devait porter ensuite sur ces générations anéanties.

II. Au reste, il allait bientôt reprendre sa place au milieu d'elles. Odacre ne fut pas élu, et, à la mort de Louis, les seigneurs prièrent Hincmar de donner à son frère Carloman des instructions qui devraient régler sa conduite. En traçant ce règlement, Hincmar dégagea surtout les hautes fonctions réservées jadis à l'apocrisiaire ou grand chancelier du palais : « car j'ai vu, ajoutait-il, j'ai vu dans ma jeunesse Adalhart, sage vieillard, parent de l'empereur Charles et le premier du conseil, et c'est de lui que j'ai lu et copié un mémoire touchant l'ordre du palais. » C'est alors qu'il apprit une nouvelle invasion des Normands qui venaient piller Rheims, Soissons et Laon. Il était seul ; les guerriers de son archevêché escortaient le roi Carloman. Il enleva le corps de saint Remy et le trésor de son église ; et pendant que les prêtres et les religieuses cherchaient partout un asile, lui sortait de Rheims pendant la nuit ; il se rendit à Épernay. C'est là que mourut ce dernier carolingien, le 21 décembre 882.

III. Hincmar et Nicolas Ier dominèrent la seconde moitié du neuvième siècle. Ils eurent la même fermeté de caractère, la même opiniâtreté dans leurs convictions, le même désir de faire le bien. Tous deux franchement chrétiens, tous deux convaincus de l'impuissance des gouvernements reconnus alors, ils ne luttèrent l'un contre l'autre que parce qu'ils se placèrent à un point de vue différent. L'un était plus formaliste, l'autre plus libre dans le choix de ses moyens. Celui-ci voulait conserver aux règles canoni-

Digitized by Google

ques l'inviolabilité du dogme; celui-là pensait qu'elles peuvent se modifier, suivant les siècles, suivant les peuples. Le premier, plus ami des détails, étudiait chaque article de la constitution ecclésiastique; le second, doué d'une plus vaste intelligence, en examinait l'ensemble et l'esprit. A l'un les conciles, à l'autre cette puissance que donnerait au pape toute la puissance sacerdotale quand elle se subdiviserait moins entre les métropolitains. L'un prit le monde tel qu'il était et crut qu'il fallait en grouper toutes les forces fécondes, spirituelles ou temporelles, autour de la papauté, pour réparer le désordre. Pour sauver son époque, il ne craignit pas de modifier hardiment l'ancienne organisation ecclésiastique, ce qu'il pouvait faire, ce qu'il fit, sans toucher à l'Évangile. L'autre, élevé dans le respect des vieilles traditions, n'étant pas placé au centre du mouvement, représentant, au contraire, l'un des plus beaux siéges de l'Église franke, craignit pour elle, craignit pour l'Église universelle une puissance qui absorberait tout en elle et enlèverait au chef spirituel d'une province l'influence qui lui était nécessaire pour la diriger et la féconder. Et puis, quand les archevêques seraient ainsi dépréciés, quand ils ne seraient plus là pour représenter leur province, quand le pape serait l'Église, que deviendraient les conciles, que deviendrait leur voix divine? Et, d'un autre côté, le pape ne voudrait-il pas nommer lui-même les évêques? Que deviendraient alors dans une église les suffrages du peuple et du clergé de cette église? Si Nicolas Ier avait proposé un autre mode d'élection pour les souverains pontifes, si, par exemple, au lieu d'être élu par le peuple et le clergé de Rome, ils eussent été élus par tous les évêques du monde, soit au moyen de missives électorales, soit dans un grand concile œcuménique, si l'on avait déclaré qu'on les choisirait, non pas parmi les diacres de l'église de Rome, mais parmi tous les évêques, alors peut-être Hincmar eût-il accordé les attributions que la papauté désirait. Elevant eux-mêmes le pape, les évêques conservaient leur inviolabilité, leur influence et leur prestige. Nicolas Ier songea-t-il à cette réforme qui eût facilité

Digitized by Google

sa marche et assuré le succès de ses projets? Nul ne le sait. Peut-être eût-elle été fort mal accueillie ; car si lui-même ne s'en était pas remis à une seconde élection, on n'aurait vu dans sa proposition qu'une mesure ambitieuse; et s'il avait suivi les inspirations de son cœur et déposé son pouvoir entre les mains des évêques pour qu'il en sortît plus puissant, on eût encore parlé de son ambition. Que de tumultes nouveaux peut-être au milieu de ce siècle déjà trop agité ! Obligée de retomber sur elle-même, après un immense effort, la papauté n'aurait peut-être pas conservé, avec le respect des populations, ce courage et cette irréprochable attitude qui firent la sécurité et la gloire des siècles suivants.

IV. Tels furent les principaux événements de cette mémorable époque, telles en furent les causes. En résumé la Germanie, après une lutte de trente ans pour son indépendance, était devenue sous Louis le Pieux de toutes les provinces de l'empire la plus dévouée aux empereurs. Il en fut de même pour l'Italie qui n'avait eu à la voix de Bernard qu'une velléité d'indépendance et que les Franks perdirent non pas à la suite d'un soulèvement, mais par le testament de Lothaire. Il y avait au contraire une province qui avait toujours remué sous la main des Herstall, l'Aquitaine : un traité la réunit aux provinces de Charles, elle fit désormais partie intégrante du royaume des Franks. Sans doute, lorsque le désordre fut venu expirer, par ses excès mêmes, à Fontenay, lorsque les liens de l'administration carolingienne eurent été brisés, les peuples ainsi forcément désunis, militairement isolés, durent abandonner toute pensée d'union, les Germains se souvenir de la Germanie, les Italiens, de l'Italie, et achever, en se soumettant aux faits accomplis, une révolution commencée par les fautes des princes. Encore faut-il placer ici une considération présentée avec succès à une réunion éclairée [1], c'est que tous les souverains qui régnèrent quelque temps après sur ces fragments impériaux furent des Ca-

---

[1] Thèse de M. Varin, présentée à la Sorbonne le 23 octobre 1838.

Digitized by Google

rolingiens, ce qui ne serait pas arrivé si le démembrement de l'empire avait eu pour cause, ainsi qu'on l'a dit si souvent de nos jours, une sorte d'insurrection contre l'absolutisme unitaire des souverains. Au contraire, les peuples étaient attachés à ce gouvernement, parce que jamais en les rapprochant les uns des autres, il ne leur avait enlevé leurs coutumes traditionnelles, parce qu'il avait entouré de gloire cette grande unité des nations occidentales, laissant aux siècles suivants le soin de rendre la fusion plus parfaite, et se contentant de la provoquer avec sagesse. Voilà pourquoi les Germains mêmes, après le traité de Verdun, s'obstinaient encore à s'appeler Franks, pourquoi ils étaient fiers de Charlemagne, et ne donnaient à leurs voisins que le nom de Gaulois. C'est qu'au moment où l'empereur conçut la pensée de son vaste empire, les peuples cherchaient leurs limites, et qu'en le formant, il les leur donna. Quelles résistances nationales pouvait-il redouter, alors qu'en l'absence de toute loi écrite et générale, la plupart de ces peuples n'étaient pas encore constitués comme nations? Non, le véritable caractère de cette révolution était, comme on l'a vu, un retour vers les idées primitives, un immense élan imprimé à l'esprit d'indépendance individuelle, sous toutes ses formes, propriété, famille, dignités, classes, castes. Elle s'étendit en bas, elle changea radicalement l'Europe occidentale, mais les premiers coups partirent d'en haut.

Si dans les loisirs de la paix, l'esprit analytique et persévérant du nord et l'esprit brillant du midi avaient pu se rapprocher assez longtemps pour se saisir et s'étreindre, pour que l'un polît la féconde rudesse de l'autre; si, au lieu de les désunir avec l'épée, on avait constamment tenu en présence ce génie qui inspirait plus tard les troubadours et cet autre génie qui avait inspiré les poésies germaniques recueillies par Charlemagne; si l'on avait continué le mouvement donné par Charlemagne aux études religieuses, classiques, nationales, dans les monastères, dans les écoles urbaines, en protégeant comme lui, en cherchant partout des littérateurs; si l'on s'était efforcé de rendre les populations de l'empire

Digitized by Google

plus intimement chrétiennes; si l'on avait cherché à mitiger le caractère des Franks, parfois encore sauvages, au lieu d'enflammer encore leur passion pour la guerre, en décorant les coups d'épée du nom de jugements de Dieu; surtout si l'on avait laissé aux esprits, avec la politique de l'empereur, la vaste arène qu'il leur avait préparée, en respectant l'unité de l'empire, en reculant devant toute mesure qui aurait eu pour objet d'en rapprocher les frontières; alors, au milieu de ces élans perpétuels et pacifiques de toutes les intelligences vers des institutions plus parfaites, vers un état social plus beau, au milieu de cette agitation féconde de tant d'hommes et de tant de choses, à la suite de ce long embrassement de l'antiquité et du monde nouveau, quelles n'eussent pas été les destinées de notre patrie et quelles merveilles n'aurait-elle pas accomplies?

Digitized by Google

CHAPITRE XXX.

FIN.

I. Quand un grand siècle vient de finir, on entend de tous côtés des cris, des gémissements, des regrets d'un passé glorieux, des craintes d'un avenir désespéré ; toute une génération semble errer au milieu des débris, cherchant quelque ombre de vie et d'espérance pour s'y rattacher, mais ne trouvant partout que des images de tristesse et de mort. Parmi ses moments d'angoisse, où la nation porte le deuil de ses enfants sans sentir encore un nouveau fruit tressaillir dans ses entrailles ; parmi ces moments où le passé n'a plus de souffle, où l'avenir ne respire pas encore, il faut distinguer la seconde moitié du neuvième siècle. Là toute pensée s'attriste, toute parole semble écrite sur une croix, toute voix, sangloter sur un tombeau. Tous regrettent ces temps glorieux et qu'on ne verra plus ; ces héros qu'ils n'osent nommer leurs pères, ce gigantesque empire qu'on n'admire bien que depuis qu'il n'est plus.

II. L'un écrivait ces vers :

« Un bel empire a fleuri ; son diadème était resplendissant.

Digitized by Google

« Il n'y avait qu'un prince, il n'y avait qu'un peuple. La loi « et la justice avaient paré toutes les cités. La paix unissait « les citoyens ; le courage n'était la terreur que des ennemis.... « Alors la race franke brilla dans tout l'univers, et le « bruit de ses vertus pénétra jusque chez les peuples les « plus reculés. Les royaumes éloignés lui envoyaient leurs « députés, barbares et Grecs et ceux qui siégent au sein du « Latium. Devant elle s'inclinait même la race de Romulus ; « devant elle s'inclinait Rome, l'illustre mère des empires.... « Mais aujourd'hui tant de gloire s'est éclipsée ; elle est « tombée de bien haut.... Tous la foulent aux pieds ; son « front n'a plus de couronne. Elle a perdu en même temps « le nom et l'honneur de l'empire. Le royaume, jadis uni, « s'est brisé en trois fragments. Nul n'y est vraiment re- « gardé comme empereur. Au lieu d'un roi on a un roitelet ; « au lieu d'un royaume, des tronçons de royaumes.... Il « n'est plus d'assemblée du peuple ; il n'est plus de droit. « Que feront les peuples qu'arrosent les larges flots du Da- « nube, et ceux que traversent le Rhin, le Rhône, la Loire « et le Pô ? Les liens de la concorde les unissaient tous au- « trefois ; l'alliance est maintenant rompue ; la division les « attriste et les abat. »

Un autre déplorait l'immoralité partout en honneur.

« Trop malheureux temps où, lorsqu'un homme a de la « fermeté et de la droiture, personne ne songe à suivre ses « conseils ! Tous ne cherchent que leur contentement et « non pas la volonté de Dieu. Tous désirent qu'on les cor- « rompe ; tous ne demandent que des présents. C'est partout « la même passion, partout la même opiniâtreté. On se fait « un jeu de n'avoir que le mal pour but, si toutefois on « peut appeler cela un jeu. »

Celui-ci, obligé de transporter le corps d'un saint de contrée en contrée, interrompt le cours de ses pérégrinations pour écrire ces lignes :

« Une multitude presque innombrable de barques nor- « mandes est entrée dans le fleuve de la Seine : c'est de ce « côté que s'avance le fléau. Ils s'élancent dans Rouen ; ils

Digitized by Google

» ravagent, ils brûlent cette ville. Paris, Beauvais, Meaux, tou-
« tes ces cités sont prises; ils dévastent la forteresse de Melun.
« La ville de Chartres est prise; celle d'Évreux est ravagée,
« puis toutes les autres cités. Nul lieu, nul monastère n'est
« épargné; tous prennent la fuite. Il est bien rare le
« guerrier qui dit : Arrêtez, arrêtez, résistez, combat-
« tez pour votre patrie, pour vos enfants, pour vôtre peu-
« ple ! Engourdis, mutuellement désunis, ce pays, qu'ils
« auraient dû défendre avec l'épée, ils le rachètent avec de
« l'argent, et le royaume des chrétiens est bouleversé. Les
« voilà qui vont en Espagne; leurs barques stationnent dans
« les eaux du Rhône; ils ravagent l'Italie : partout s'avan-
« cent la guerre civile et la guerre étrangère. »

Enfin celui-là, esprit lumineux, et qui avait pris une part active dans tous ces événements :

« Comment, dit-il, pourrai-je me séparer entièrement de
« toute fonction publique ? C'est ce que mon âme, toute
« pleine de pensées douloureuses, recherche et se demande
« chaque jour. Mais la fortune m'a de toutes parts étroitement
« uni à nos malheurs. Poussé dans mes chagrins, par de vio-
« lentes tempêtes, j'ignore absolument où je trouverai un
« port. »

III. Cet asile protecteur, Nithard le trouva dans la suite : c'était un monastère. C'est là que venaient se réfugier les princes et les grands, les partisans de Charles comme les amis de Lothaire. C'est là qu'ils venaient consoler leurs douleurs, cacher leur honte, et assoupir, au bruit des saints cantiques, leur ambition trompée. Au milieu de ces décombres dont était jonché le sol de l'Europe occidentale, après tous ces traités rompus, tous ces serments violés, tous ces champs de bataille inutilement couverts de morts, le scepticisme politique s'était emparé des plus belles intelligences; il avait brisé les plus fermes volontés. Il ne restait plus que l'amère jouissance de pleurer sur ce monde détruit, de l'oublier en aspirant à l'autre : il n'y avait plus de repos qu'en Dieu.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

Digitized by Google

B.W

TROISIÈME PARTIE.

Paris. — Typ. de H. V. de Surcy et Cie, rue de Sèvres, 37.

BIBLIOTHÈQUE 27. VII. 1915



Digitized by Google

Digitized by Google



22 3 1916
ERNEST CLERC
RELIURE DE LUXE
ET D'AMATEURS
LAUSANNE 13 Rue du Pont
Digitized by Google



Digitized by Google